Année. N° 8. 15 Avril 1930.

PERIODICAL ROOM GENERAL LIBRARY UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
iel Hanotaux	*Origines érythréennes de la Pensée occidentale.*	721
çois Mauriac	*Ce qui était perdu.* — I	742
Ludwig.	*Gœthe*	770
ges Duhamel	*Scènes de la Vie future.* — II	789
de Beausire-Seyssel.	*Un cousin de l'Impératrice Joséphine*	818
s Batiffol	*Louis XIV et les Alsaciens.* — II	843
Constantin-Weyer . .	*La Vie du général Yusuf* (fin).	872
tus.	*Au milieu de la Législature*	911
ry Bidou	*Parmi les Livres*	921
cel Achard.	*Le Mouvement dramatique*	931
ert Flament	*Tableaux de Paris*	938

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

L'homme qui aurait pu sauver l'Autriche

l'Archiduc François-Ferdinand

par le Comte SFORZA

Le Drame et la Musique

par PAUL CLAUDEL

Noire et Grise

par ARMAND LUNEL

Sénilité

par ITALO SVEVO

La situation actuelle des Religions dans le Monde :

Le Protestantisme

par le pasteur JOHN VIÉNOT

La Banque des Règlements internationaux

par PAUL-GÉRARD WEST

LE SECRET DE LA MER ROUGE

ORIGINES ÉRYTHRÉENNES DE LA PENSÉE OCCIDENTALE[1]

I. — LES PROBLÈMES DE LA MER ROUGE

J'ai fait la connaissance de M. Kammerer au pied de la grande pyramide d'Égypte. Étant amenés à considérer ensemble ces belles histoires antiques, lui pour m'instruire et moi pour apprendre, il en vint à me parler de ses recherches sur l'une des parties les plus mystérieuses du globe, la Mer Rouge, et, peu à peu, de questions en réponses, de révélations en surprises, il finit par me demander une préface pour le grand ouvrage qu'il publie sous les auspices éclairés de Sa Majesté le roi Fouad Ier. Non sans une véritable confusion, je me laissai entraîner à lui promettre de dire au public l'intérêt que j'ai pris à la lecture de ce beau premier volume, destiné à être suivi de plusieurs autres[2].

Tout ce que je vais essayer d'exposer dans les pages qui vont suivre, je l'emprunte — ou peut s'en faut — à ce volume bourré de connaissance et de trouvailles, écrit d'une langue alerte et vivante, orné de cartes, d'images, de reproductions d'un prix inestimable, et qui se présente, en somme, comme

1. Nous sommes heureux de publier ici la préface que notre éminent collaborateur, M. Gabriel Hanotaux, a écrite pour l'ouvrage de M. Kammerer qui doit paraître prochainement (N. D. L. R.).

2. Kammerer, *La Mer Rouge, l'Arabie et l'Abyssinie.* — Du même auteur : *Essai sur l'Histoire antique d'Abyssinie,* un vol. in-8° chez Geuthner (1926). — *Petra et la Nabatène,* 1 vol. in-8° et un album, même librairie, 1929.

un compendium complet de tout ce qui a été vu, dit, écrit sur un sujet singulièrement difficile et resté, jusqu'ici, dans le domaine de l'érudition close. Géographes et voyageurs de l'antiquité et des temps modernes, écrivains grecs, latins, arabes, hébreux, érudits et chercheurs modernes, toute la phalange des témoins qui peuvent aider à créer une science nouvelle, s'est rassemblée à l'appel de M. Kammerer. Textes, images, critique des textes, aperçus techniques, rien ne manque. Et le souci du détail exact, précis, coordonné, faisant une espèce de puzzle qui, par la minutie de l'ajustement crée un tout, n'exclut pas, tant s'en faut, les idées générales : le plus souvent, il les présente, parfois il les suggère.

Pour moi, m'inspirant de ces vastes recherches et de leur résultat, c'est aux idées générales que je me tiens, heureux si, ayant pris un tel plaisir intellectuel à la lecture des deux précédents ouvrages de M. Kammerer, *Essai sur l'Histoire antique d'Abyssinie*, et *Pétra et la Nabatène*, je porte vers la lecture de l'ouvrage nouveau : *La Mer Rouge, l'Arabie et l'Abyssinie*, cette partie du public qui aime à s'approcher des grands problèmes historiques, et à chercher, dans la connaissance du passé, des données sur l'avenir de l'humanité.

II. — LES ROUTES

Il s'agit donc de la Mer Rouge.

Au cours de mes propres recherches sur l'expansion française et sur les sources de la civilisation européenne et méditerranéenne, combien de fois ne me suis-je pas heurté à cette étonnante singularité de l'architecture terrestre qui a placé, au point de jonction des trois parties de l'Ancien Continent, cet organe de pénétration, doublet du Nil, qui s'allonge, se détire des mers du Sud vers les mers du Nord et qui, barré à son extrémité, projette en antennes les deux golfes divergents, dirigés l'un vers Alexandrie, l'autre vers Jérusalem, comme si le Créateur eût voulu laisser à l'humanité le soin de choisir en lui suggérant l'idée de percer.

Et le mystère de l'histoire de la Mer Rouge se complique encore de ceci, qu'étant, par destination, la voie de communication entre les mers orientales et les mers occidentales, la

navigation sur ses eaux était d'une difficulté extrême pour les fragiles embarcations de l'antiquité : pendant de longs mois, les vents et la température torride entravaient la remontée vers le Nord; la mer elle-même, quoique parsemée d'îlots et d'échancrures, n'offrait au navigateur que de rares et précaires abris; au nord d'Aden, il trouvait plutôt des rades de fortune que des ports; aucun grand marché ou *emporium* digne de ce nom.

En conséquence, le commerce, ne pouvant suivre la mer jusqu'au bout, et obligé toujours d'atterrir quelque part, se décidait à prendre, en un point quelconque, soit sur la côte orientale, soit sur la côte occidentale, la voie de terre. Mais la terre n'était pas beaucoup plus hospitalière que les eaux : à l'orient, la désertique Arabie, à l'Occident, la montueuse Abyssinie prolongée par la Nubie.

Eh bien! malgré de telles difficultés, la voie de la Mer Rouge fut toujours obstinément convoitée par le trafic planétaire. Pourquoi? parce que, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils naviguent, le commerce de la Chine et des Indes s'est imposé à la témérité de tous les trafiquants : il en fut ainsi dans le passé le plus reculé; il en est ainsi aujourd'hui : tant il est vrai que les lois de la civilisation dépendent de celles de la nature et que la société des humains est soumise aux conditions de la terre où elle s'agite.

Ainsi, le premier problème que rencontre l'histoire, c'est le problème de la route, en particulier de la route maîtresse, d'Orient en Occident.

Aujourd'hui comme hier, trois voies directes, toutes trois bien ouvertes au départ, mais toutes trois barrées à leur extrémité, se sont disputé la faveur des entrepreneurs de transport : celle de la Mer Rouge, avec ses deux aboutissants, soit vers l'Égypte, soit vers la Syrie, et celle du golfe Persique se poursuivant par le dur voyage de Mésopotamie et de Syrie vers Damas, Tyr ou Alep.

De ces trois voies, laquelle suivre? Problème qui, à la veille de la guerre, jetait l'Allemagne et l'Angleterre dans la lutte pour le chemin de fer de Bagdad et qui sollicitait, hier encore, l'imagination à la fois destructive et constructive des émules du colonel Lawrence.

Pour nous en tenir à la Mer Rouge, les Pharaons, les conquérants babyloniens, ninivites, mèdes, perses, tous, comme les Grecs et les Romains, Alexandre, Auguste, ont cru obtenir une solution radicale à leur profit en s'emparant à la fois des deux débouchés, la Syrie et les embouchures du Nil. Au cours des siècles modernes, Saint Louis, Bonaparte, attelés à la même tâche, visaient toujours la Palestine et l'Égypte, les yeux tournés vers les Indes et l'Asie antérieure. Lesseps, enfin, a dégagé la magnifique solution, fille du génie moderne, en creusant le canal, malgré l'opposition de l'Angleterre.

Ainsi, toutes les grandes ambitions se sont rencontrées en cet étroit couloir. Rien donc de surprenant si deux observateurs de la vie des peuples, l'un dans l'antiquité, l'autre de nos jours, ont exposé, à peu près de même les termes du problème : d'une part, Strabon, contemporain d'Auguste, rendant compte de l'expédition, d'ailleurs manquée, d'Ælius Gallus sur l'Arabie, s'exprime ainsi : « Les marchandises, comme je l'ai dit, se transportent de Lucké-Komé (Haoura, en face de Médine) à Pétra, puis de Pétra à Rhinocolura (El Arish) (l'El Arish du général Allenby), ville de la Phénicie, et de là dans les autres pays (c'est la voie de la Syrie). Quant à présent, ajoute Strabon, la majeure partie descend à Alexandrie par le Nil : arrivées de l'Arabie et de l'Inde, à Myos-Hormos (au nord de Kosséir), elles sont mises sur des chameaux et transportées à Koptos, ville de la Thébaïde : de là elles vont à Alexandrie (c'est la voie de l'Égypte). »

Et, d'autre part, M. Kammerer, narrateur averti de cet antique passé, insiste avec raison sur le tracé par Pétra, visant Damas et la Syrie : « C'est là qu'arrivaient d'Aden, après un dur voyage, les caravanes des Arabes méridionaux. Car les larges boutres indiens n'osaient pas affronter la Mer Rouge où le régime des vents rend la remontée vers Suez difficile pour les voiliers. Ils prenaient donc la route terrestre dès le sud de l'Arabie heureuse, qui, avec sa capitale, à plus de 3 000 mètres d'altitude, jouissant de pluies suffisantes, leur fournissait un favorable point de départ. Ainsi, les Homérites, les Sabéens (les Sabéens de la reine de Saba), les Himyarites, s'enrichissaient du commerce des épices de l'Inde. »

Hier, aujourd'hui, demain, l'exploitation et la domination

de cette route, la lutte pour cette route a été, est et sera l'instante préoccupation de tout ce qui bouge dans l'univers; et il est permis de prévoir que si, jamais, l'on doit se battre encore sur la planète, la possession de ce couloir tant disputé suscitera de nouveau l'ambition de quelque conquérant.

Mais quelles étaient, dans les temps anciens, les raisons précises de tels antagonismes? quel était ce commerce si acharné? quelles étaient les marchandises dont le transport était d'une telle exigence? quelles concurrences s'arrachaient ces déserts infranchissables, créaient et bousculaient des civilisations, élevaient et renversaient des Empires, balayaient des peuples, des armées, faisant, de cette étroite Mer Rouge presque inaccessible, et de ses durs rivages, un des pays les plus enviés de l'Univers?

A cette question, une réponse toute simple. L'homme, désirant toujours ce qu'il n'a pas, le paye au prix qu'y attache sa convoitise effrénée : aujourd'hui encore, les épices, les parfums, les perles, tout ce qui est réclamé par le luxe. Il en était de même dans l'antiquité pour les mêmes épices, les aromates, certains tissus, les jades, les bijoux, ces choses rares que seuls les pays lointains produisaient. L'Orient, par contre, achetait, non moins cher, ce qui lui manquait : les vins, les huiles, les tissus de laine, les pierres, le marbre, les sculptures, — même les Dieux. Le trafic de ces objets précieux assurait aux marchands des bénéfices inouïs. L'encens se vendait cent fois son poids d'or. Il n'est même pas absurde de supposer que l'usage de l'encens dans les cérémonies du culte tenait à sa rareté, à son prix, — hommage à la divinité doublé d'un sacrifice. De toutes façons, ces commerces suscitaient la cupidité des intermédiaires, créaient de lucratifs monopoles. Et c'est pourquoi les passages qu'ils empruntaient nécessairement étaient l'objet de si ardentes rivalités. Tyr, Carthage, Marseille se disputaient ces voies profitables, de même que Londres, New-York, Amsterdam se disputent aujourd'hui les terres à pétrole, à tabac, à caoutchouc. La spéculation avait la même ardeur que celle qui se porte encore sur le café, le cacao, le sucre.

C'est pourquoi, aussi, la Mer Rouge, — ainsi que son unique

concurrent pour le commerce des Indes et du lointain Orient, le Golfe Persique, — fut, de tous temps, l'un des lieux les plus achalandés, l'un des marchés les plus animés de la planète. Trois fois, au moins, le sort de cette mer, modifié par de lointaines combinaisons ou par des entreprises insignes, décida du sort même de la civilisation : la première fois, quand Alexandre prit Tyr, et fonda Alexandrie; la seconde fois, quand les Portugais, ayant franchi le Cap de Bonne-Espérance, vinrent surprendre, au détroit de Bab-el-Mandeb, le privilège dont jouissaient en toute tranquillité les cités commerçantes de la Méditerranée; et une troisième fois, quand Lesseps, en perçant l'isthme, réinsuffla à la Méditerranée la vie qui l'avait abandonnée et lui rendit ce commerce des Indes et de l'Extrême-Orient que Christophe Colomb avait manqué en se heurtant à l'Amérique.

III. — LES PEUPLES

Au problème de la route, un autre mystère se joint dans ces régions, celui des peuples qui les habitent, formant comme un couloir ethnique entre Orient et Occident. Dès l'aube des temps, ils se sont glissés entre les trois races des hommes de l'ancien continent, — peuples de transition comme la région est un lieu de passage : ce sont les Sémites.

Entre les jaunes de l'Extrême-Orient, les blancs de l'Inde et de la Méditerranée, les noirs de l'Afrique, cette humanité, au nez crochu, aux yeux luisants, au corps svelte vite incliné par l'âge, de mince robustesse, de maigre poids, mais de résistance infinie, s'est incrustée, et elle a si bien mêlé sa vie à la vie de ses voisins, qui souvent la détestent et la méprisent, qu'elle s'est imposée à eux et que noirs, blancs et jaunes, tous ont reçu son empreinte.

D'où viennent ces hommes qu'on trouve installés de toute éternité au pays des communications? D'un fond autochtone? Du Golfe Persique? De cette Arménie où atterrit Noé?... On ne sait. L'histoire et la préhistoire les trouvent fixés sur le vaste terrain du golfe Arabique et ils se considèrent comme chez eux dans toute l'étendue du domaine que leur rêve s'attribue, puisque leurs livres sacrés désignent le deuxième

fleuve du Paradis, le Géhon, comme « coulant tout autour du pays d'Ethiopie » (Genèse, 11. 13).

Les familles sémites sont nombreuses : on distinguerait, parmi elles, les Arabes, les Syriens, les Araméens, les Moabites, les Hébreux, et d'autres ramifications qui se sont multipliées de l'Oxus à l'Océan Indien et de l'Euphrate au Nil : les uns nomades, les autres à demi sédentaires, tous de séjour instable, mais conservant partout, et en dépit des mélanges, des traits immuables. L'unité du fond, c'est ce qui frappe en eux; sans doute, elle est causée par leur antique habitat; leur seconde nature résulte de leur localisation dans les pays intermédiaires : eux-mêmes *intermédiaires*.

Campés sur l'étroite artère maritime, ils ont occupé les deux rivages, se portant sans cesse de l'un à l'autre : de l'Arabie soit « heureuse, » soit « pétrée », ils colonisent l'Abyssinie, la Nubie, s'infiltrent même en Égypte, et *vice versa* : leurs dominations éphémères s'élèvent et se succèdent du golfe Persique à la Mer Morte, et de la Mer Morte au Nil. Politiquement, ils sont tantôt de très grands seigneurs, tantôt de pauvres hères; des parasites tenaces ou des fugitifs désespérés; toujours en mal d'exode, de captivité ou de dispersion. On ne peut les supporter et on ne peut les écarter. On les persécute : ils s'attachent. Et, le plus extraordinaire, c'est que, coincés dans leur pays d'origine, entre les plus grands empires conquérants, l'Égypte, la Chaldée, l'Assyrie, la Perse, la Grèce d'Alexandre, l'Empire romain *et la suite*, toujours piétinés, ils n'ont jamais été déracinés. A chaque puissance dominatrice ils ont fourni sinon des maîtres, du moins des conseillers, des maîtresses, des favoris, destinés à devenir des Esthers ou des Mardochées. Sans héritage, ils ont eu les plus magnifiques héritiers. N'ayant qu'un seul Dieu, ils ont expulsé du Ciel tous les Dieux, substituant aux Olympes encombrés un seul nom, — rien qu'un nom.

Or, l'histoire de cette race extraordinaire est accrochée obscurément au destin de la Mer Rouge, ou, pour être plus précis, au sort de cette ligne géologique : « Mer Rouge, Aqaba, Mer Morte, Jourdain, plaine de Damas[1] », que le doigt du Créateur traça sur le sol de l'Asie antérieure sans en faire

1. V. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 25.

ni un chemin facile, ni une infranchissable tranchée. Répandus sur les deux pentes, les Sémites ont coulé vers le nord sans se départir jamais de l'asile originaire où leurs entreprises, en cas d'échec, trouvaient un refuge et où leur secret enrichissement cachait ses trésors.

Il m'est impossible (quel est mon regret!) de suivre l'érudition moderne dans les révélations qu'elle apporte sur ces populations et sur la place qu'elles occupent dans le développement de la civilisation universelle; mais, ce qu'on peut dire brièvement, c'est qu'elles sont *à part*, et qu'elles ne se sont jamais laissé entamer par l'influence des grands Empires avoisinants. Ni la civilisation de la Mésopotamie n'a pénétré en Arabie, ni la civilisation égyptienne en Abyssinie : « Pas un objet n'y a été trouvé rappelant l'art égyptien, dit M. Kammerer : pas de statuettes, pas de petite Isis ou Osiris en bronze, en faïence ou en terre cuite, pas davantage de stèles égyptiennes... » La raison de ce « splendide isolement » est, sans doute, la divergence absolue qui existait entre le genre de vie de nos Érythréens et celui des populations fluviales et agricoles qui les entouraient. Ceux-là, fils du désert, de la mer ou de la montagne, ne connurent ni les labeurs ni les récompenses qu'apportaient, à leurs voisins des rivières, la jouissance de la terre grasse et fertile, du champ de limon qui paie le travail docile et régulier par les récoltes saisonnières; ils ignorèrent la borne du domaine, la pierre du foyer, les autels immobiles sur lesquels la *Cité antique* (la *Cité* de Fustel de Coulanges) s'est appuyée.

Je ne puis que renvoyer au livre de M. Kammerer les curieux qui voudront pénétrer dans l'histoire de l'antique Éthiopie et, en particulier, dans la connaissance révélée, pour la première fois, au grand public, de ce royaume d'Aksum que l'érudition moderne vient d'exhumer du néant. Combien singulière cette existence longtemps secrète d'un empire qui a vécu aux deux âges, — avant et après notre ère — qui adora les anciens Dieux, et que le Christ a converti; combien frappant cet art original qui bâtit — monuments imprévus — *le trône* du juge magnifié et qui, érigeant l'image de sa propre *maison* en forme de gratte-ciel, en fit cet obélisque géant, stèle muette qui mesura jusqu'à quarante mètres

de hauteur et dont il reste de magnifiques exemplaires debout! Comment ne pas mentionner, cependant, la découverte récente par le père Azaïs, dans les régions au sud d'Addis-Abeba pour la première fois explorées, d'une extraordinaire archéologie phallique qui n'a de semblable nulle part dans le monde, sauf peut-être au Mexique, et qui, n'ayant eu, à son tour, aucune pénétration dans les pays Éthiopiens ou Arabes, marque nettement la séparation entre les *noirs* de Nigritie et les *rouges* de Sémitie, entre les fils de Cham et les fils de Sem, — sans parler de ceux de Japhet.

A maintes reprises, les Abyssins passèrent la Mer Rouge et s'imposèrent à leurs cousins de la péninsule arabique. — En sens contraire, les Arabes passèrent en Abyssinie et s'y établirent pour des siècles. L'Arabie et l'Abyssinie s'attachèrent, successivement, au culte de la triade antique, au judaïsme, au christianisme, au mahométisme. Finalement, l'Abyssinie est restée chrétienne, l'Arabie restant musulmane. Mais, parmi ces alternatives et ces contrastes, le sentiment de l'origine commune demeure, et la Bible le consacre par le récit, à peine légendaire, du voyage de la reine de Saba qui, partie du double royaume installé sur les deux rivages, en apporta l'or, l'encens et la myrrhe, avec les trésors des pays intermédiaires, au grand parvenu de la race, le roi Salomon, et eut de lui ce fils, Ménélik, dont les descendants, les fameux « Prêtres-Jean », ont tenu une si grande place dans l'imagination du Moyen Age et règnent encore, indépendants et fiers, sur l'antique Abyssinie.

Maintenant, tournons le dos à la terre africaine : car c'est sur le rivage asiatique que je veux rester. Là, en effet, se trouve la racine, desséchée au vent du désert, de la nouvelle histoire qui va s'écrire; de là nous vient son plus extraordinaire enseignement.

Le navigateur, venant des mers orientales et s'engageant dans la Mer Rouge, s'il suivait la côte ouest, s'arrêtait, selon le renseignement qui nous vient de Strabon, à Myos-Hormos (au nord de la Kosséir actuelle); puis, les marchandises étaient transportées à dos de chameau sur le Nil et gagnaient Alexandrie. Si, au contraire, il suivait la côte orientale, son

objectif étant la Syrie et Damas, parfois il débarquait ses marchandises à Aden et les caravanes traversaient lentement toute l'Arabie jusqu'à Pétra; ou bien encore, le bateau les portait jusqu'à Leuké-Komé (Haoura, en face de Médine) d'où elles gagnaient Pétra, puis El-Arish, c'est-à-dire l'entrée de la Palestine, enfin Damas et les villes commerçantes de la Syrie.

De toutes façons, Pétra, située au nord de l'actuel Hedjaz, à la pointe du golfe d'Akaba, sur le chemin qui conduit de la Mer Rouge à la Mer Morte, était un lieu de concentration pour les marchandises venues de la Chine, des Indes, de Ceylan, de Socotora. Ainsi, toute la péninsule, soit l'Arabie Heureuse, soit l'Arabie Pétrée, soit le pays intermédiaire, la Nabatène, avec sa capitale Pétra, s'enrichissait de ce commerce, l'un des plus actifs de toute l'antiquité.

La Nabatène, longtemps ignorée par la géographie moderne, est rentrée soudain dans la grande histoire, passionnant les archéologues et les érudits. Touchant, par le nord, aux pays bibliques, et, par le sud, à l'Arabie des villes saintes, cette province surprit les premiers voyageurs qui, après des siècles, se heurtèrent à l'étrangeté de son site, de ses monuments, de son rôle dans les origines de la civilisation.

Ici, encore, le sol explique la race. Au fond d'un couloir abrupt, aride et qui eût paru à Dante une des entrées de l'Enfer, les premiers voyageurs modernes se trouvèrent en présence d'un extraordinaire alignement de portiques, blancs comme des suaires, appliqués et étagés sur la muraille rouge de la roche à pic. Derrière ces portiques, des cavernes profondes à salles multiples; dans ces cavernes, des squelettes humains repliés, en des alvéoles superposés. En vain chercherait-on d'autres ruines, des rues, des édifices publics. Tout au plus, quelques traces de grands bâtiments, mais tardifs et, certainement, postérieurs à la conquête romaine.

La première impression produite par les descriptions, les dessins et les relevés du voyageur Daugthy est exprimée en ces termes par le savant Philippe Berger : « Voici toute une vallée pleine de sépulcres de familles... Mais où étaient les maisons?... Ce problème qui nous embarrasse a dû dérouter les Arabes dès le temps de Mahomet... » La tradition, même orale, dès lors, s'était perdue. Vogüé ajoute : « La disposition

intérieure de ces tombeaux est celle des monuments analogues de Syrie et de Palestine : une chambre sépulcrale taillée dans le roc, munie de *loculi* pour recevoir les corps; toutes ces formes se retrouvent en Syrie et en Palestine (notamment au Saint-Sépulcre). Les *loculi* portent, dans les inscriptions de Medain Salih, le nom de *goukh* très voisin du mot *Kouk* par lequel les Juifs les désignent... »

De ce monument unique, le Tombeau, ce qu'on peut deviner de la vie de ces peuples va se déduire. Diodore de Sicile, à qui nous devons tant de précieuses notions sur l'antiquité, nous apprend qu'une loi « interdisait sous peine de mort aux Arabes nabatéens de semer du blé, de planter des arbres fruitiers, de boire du vin et de construire des maisons ». Loi ou non, leurs mœurs étaient telles : c'étaient des nomades, des chameliers, des caravaniers. Établis sur la route du grand commerce de l'Arabie, ils sont surtout des transporteurs, des intermédiaires, le type même des peuples du sable et du chameau. Pas de maison, la tente; pas de foyer, le tombeau; pas de temple, le ciel. Un passage de la Genèse s'applique admirablement à cette opposition entre les populations sédentaires et les populations nomades : « Hénoch engendra Lamech qui eut deux femmes, dont l'une s'appelait Ada et l'autre Sella. Ada enfanta Jabel qui fut le *père de ceux qui demeurent dans des tentes et des pasteurs...* » Or, d'après les origines linguistiques, *Ad* serait à la racine du vocable *Arabes*.

Ces hommes sont donc des chameliers, ceux que Lammens appelle les « rouliers du désert », « les chevaliers brigands en chemise ». On sait que Mahomet, avant la révélation, fut chamelier. Voilà nos circulants.

Mais cela ne veut pas dire que ces gentilshommes en haillons fussent sans ressources. Seigneurs à leur manière, ils touchent les marchandises et l'or au passage, et, entre leurs mains, il en reste bien quelque chose. De cette existence d'habitants du désert et de transporteurs, certaines conséquences découlent : pas de travail agricole, pas de maison, pas de propriété immobilière; l'habitude du déplacement fait la richesse mobile, l'argent en poche et les idées circulantes. Pas de hiérarchie politique stable : une anarchie par petits groupes; pas de domicile constitué, par conséquent

pas de « famille, » pas ou peu d'esclaves, des serviteurs; pas de temple; pas d'images. Tout se passe entre ciel et sable, la vie de l'homme ne laissant qu'une trace éphémère que le vent efface.

Pourtant, il arrive que ces forains se lassent d'une telle existence : les riches plaines fertiles qu'ils trouvent au bout de leurs errances les attirent. Le désert lui-même a ses tentations, les oasis, les verdures soudaines, qui, dans leur éclat d'une heure, se perdent inemployées. Le chamelier devient pasteur et, à demi localisé, peu à peu sédentaire. Il se fixe tout à fait, se transforme, et le voilà cultivateur. Dussaud fait observer, à propos du passage de Diodore de Sicile cité ci-dessus, qu'il arriva une époque où « Nabatéen » fut synonyme d' « agriculteur » et de « paysan ».

Le même Dussaud a suivi, dans son livre d'un si passionnant intérêt, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, cette évasion du désert, et les avatars de ces Arabes devenant syriens, grecs, romains, de ces nomades devenant propriétaires terriens. L'étude qu'il a faite de leurs mœurs, progressives selon leurs déplacements, nous donne la clef de bien des énigmes historiques. Sur le sol de ces terres, entre Mer Rouge et Mer Morte, on trouve, par milliers, des inscriptions, plus exactement des *grafitti*, où ces hommes anciens, soit antérieurs, soit postérieurs au Christ, ont fait confidence au passant — et à l'histoire — de leurs petites affaires en les gravant sur les pierres et les rochers qu'ils rencontraient de par chemins.

Quels bavards! Les voilà dénombrant leurs troupeaux, racontant leurs querelles de famille, maudissant le pillard qui a volé un chevreau, n'oubliant ni Dieu, ni diable : « Un tel a passé l'été en ce point d'eau... » « Ici, les chèvres ont mis bas. » « O Altah, protège celui qui se met en marche et accueille celui qui entre!... » Mais a-t-on réfléchi à ce fait : ces bergers, ces demi-sauvages savaient donc lire et écrire? Dans l'Univers ignorant, cette chose leur appartient : l' « *Écriture!* »

Autre fait, non moins étrange : la proportion extraordinaire de belles monnaies, même de type grec, parfois en métal précieux, en or, retrouvées dans ces déserts, sans villes, sans marchés, sans officines de commerce apparentes. On a recueilli, de ces monnaies d'or, un nombre considérable en Arabie

Heureuse, portant au recto la chouette d'Athènes, singulièrement et de plus en plus déformée, et remontant jusqu'au IIIe siècle avant J.-C. Leurs légendes sont en sabéen évoluant vers le coufique. Ils avaient donc le sac, ces chameliers? Ils étaient riches, mais d'une richesse qui se transporte, faite d'écus bien sonnants. Valeur mobilière, au lieu de cette propriété immobilière indéracinable que, d'ailleurs, le site et le climat refusent.

Tels qu'ils sont et tels qu'ils se présentent, la société sédentaire s'ouvre à eux, les accueille. Chameliers, charretiers, mercenaires, bons archers, soldats robustes, ils s'enrôlent au service soit des Pharaons, soit des successeurs d'Alexandre, soit des Romains, et, finalement, ils s'installent dans l'Empire, — comme plus tard, en Occident, les Francs, les Burgondes, les Goths, — jusqu'à lui fournir des Empereurs; sachant se glisser, eux et leur trafic, eux et leurs doctrines, eux et leurs mystères, eux et leurs Dieux.

Il y a déjà nombre de ces traits dans la Bible et il n'est pas inutile de les relever pour déterminer les premières et lointaines évolutions qui auront de telles suites sur l'avenir de la civilisation : Abraham est un nomade tendant, en quelque sorte, à devenir sédentaire. Trait caractéristique, il n'a pas de tombeau de famille et il achète, à cet usage, une caverne dont il s'établit propriétaire. Comparez Genèse, XXIII, 20 et les inscriptions de Médain Salih relevées par Daughty et traduites par Renan, *Appendix*, p. 179, par exemple, celle-ci : « (Tombeau) construit par Seli, fils de Riew, pour lui et pour ses fils et pour ses descendants en ligne légitime. » Dans le tombeau, qu'il achète, Abraham enterre Sara, sa femme; car les deux sexes sont admis comme en Nabatène. Quand il envoie son fils, Isaac, à la recherche d'une femme, il lui dit : « Vous irez au pays où sont nos parents : » nomade qui ne peut se détacher si vite de son berceau. Il a, lui-même, le sens de ce double état qui est le sien : il se donne comme « Syrien de Mésopotamie. » La Genèse lui attribue la paternité des Syriens, des Madianites, etc. Il a des chameaux, des vaches, des moutons. Il a de l'or. (Voir les présents faits à Rachel.) La distinction entre les deux modes d'existence, l'ancienne et la nouvelle, est faite avec la plus grande préci-

sion par la Genèse (XXV, 27). Il s'agit des fils d'Isaac : « Quand ils furent grands, Esaü devint habile à la chasse et il s'appliqua à *cultiver la terre*; mais Jacob était un homme simple et *il demeurait sous des tentes.* »

Dussaud explique très bien comment se fit l'évolution, et, si l'on peut dire, la fixation sur le sol, de ces hommes nés en marge des grandes civilisations fluviales et agricoles et y pénétrant peu à peu, si bien que le Nabatéen *chamelier* devient le Nabatéen *paysan* et *jardinier*. Abraham quitte son pays de naissance parce que la famine y règne; et où va-t-il? Comme tous ses descendants quand la même misère sévit : en Égypte. Il n'y reste pas, pas plus que n'y resteront ses descendants. Et où s'arrête-t-il? A Hébron, à proximité de ces pays intermédiaires, de ces pays de passage où la vie est plus simple, plus accessible aux hommes de la tente : « Abraham, *levant donc sa tente*, vint s'installer près de la vallée de Mambré qui est vers Hébron et dressa là un autel au Seigneur. » Parmi les péripéties que l'on sait, ses descendants s'y attachent; Lot et les siens ont gagné les régions sud de la Mer Morte, se mêlant aux gens de Moab qui sont en contact direct avec la route des caravanes de Pétra à Damas. L'évolution s'accomplit bien lentement; elle s'accomplit cependant; le portrait que trace, des Sémites à demi fixés, Maspero, d'après *Juges*, VIII, I. 3, met les choses au point pour la période qui précède les temps historiques : « La première royauté hébraïque sortit de cette victoire (la victoire de Jéroubbaal sur les Madianites). Les Madianites, enrichis par leur déprédations et par le gain *qu'ils se procuraient à escorter les caravanes*, possédaient des *quantités d'or considérables*... Les Hébreux du centre, qu'il venait de sauver, lui offrirent la couronne pour lui et ses descendants. Ils avaient modifié profondément leur genre de vie depuis qu'ils s'étaient enracinés dans la montagne : *ils avaient délaissé la tente pour la maison*, et ils *s'adonnaient à la culture* comme leurs voisins ou comme leurs vassaux de race chananéenne[1]. »

1. Même ressemblance avec les Syriens du sud, signalée au temps de Salomon : « Les rares portraits que nous avons des Hébreux à cette époque nous les révèlent fort semblables aux nations *qui avaient habité le sud de la Syrie* au temps des Égyptiens », etc. *id.*, p. 752.

Ce sont ces gens, en somme, ou leurs pareils, qui écrivent les inscriptions, les *grafitti* qu'ont déchiffré Renan, Halévy, de Vogüé et Dussaud : bergers, chameliers, intermédiaires, colporteurs, puis paysans, préoccupés de leurs petites affaires, comptables exigeants, ils sont et seront, de tous temps, abondants en « écritures ».

IV. — LES DIEUX. — LA LOI MORALE. — L'UNIQUE

Ainsi, on en vient à chercher, dans ces antiques mouvements et dérivations des peuples de la Mer Rouge, l'un des appoints que les Sémites apporteront à la pensée occidentales; et c'est le plus important peut-être : c'est l'idée de *la loi morale venue du Ciel et dictée par la volonté du Créateur*, — la société des hommes se pliant à « ces commandements que le Créateur de l'Univers imposait au peuple de son choix[1] ».

I. *Je suis Jahveh ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte.*
II. *Tu n'auras point d'autre Dieu en face de moi.*
III. *Tu n'emploieras pas le nom de Jahveh en mal.*
IV. *Souviens-toi du jour de repos pour le sanctifier.*
V. *Honore ton père et ta mère.*
VI. *Tu ne tueras point.*
VII. *Tu ne commettras point d'adultère.*
VIII. *Tu ne voleras point.*
IX. *Tu ne rendras contre ton prochain aucun faux témoignage.*
X. *Tu ne convoiteras point.*

Toute la morale est contenue dans ces dix préceptes, et ils sont dictés, sur la montagne, par Dieu lui-même. Or il suffit de penser aux « soixante mille divinités » de la Chaldée, à la poussière de dieux, à la « sentine de dieux », selon l'antiquité elle-même, qu'était l'Égypte, pour saisir ce qu'il y a de sublime, par contraste, dans l'unité proclamée de la Création et de la Loi et pour sentir la pureté de cette soumission à un seul ordre divin réglant la vie et la survie, la terre et le

1. Maspéro, *Histoire ancienne*, t. II, p. 446.

ciel, la mort et l'immortalité. Entre les deux grandes contrées fluviales, entre la féconde Égypte et la féconde Mésopotamie, vivait ce peuple des Sémites, pauvre et inquiet, dont l'imagination prenait son vol, au souffle du désert, et c'est à lui que fut confié, par lui que fut gardé le mystère sacré.

Certains traits de cette histoire, jusqu'ici cachée, et qui se révèlent soudain, prennent, par comparaison, tout leur sens : observez, d'abord, la singularité d'une civilisation qui, ayant disparu, n'a laissé comme témoignage et comme souvenir d'elle-même, que le Tombeau, c'est-à-dire le lieu de l'attente de la vie future. Et comment ne pas rattacher à une si frappante affirmation monumentale la croyance à l'immortalité de l'âme? Il ne s'agit nullement de cette durée factice et illusoire, dont se satisfait l'Égyptien, — cette image de la vie matérielle entourée de bandelettes et de « répondants », momifiant le cadavre pour le prolonger immobile par tant de soins minutieux et vains. Il ne s'agit même pas d'une statue de marbre ou de bronze célébrant, comme dans le monde grec ou latin, les hauts faits du héros. Rien de tout cela. Un simple trou dans le roc, et un souvenir sans image, *nulla effigies*; le souffle que fut la vie s'affranchissant du poids de la terre pour s'enfuir droit au ciel!

On comprend très bien que, pour le nomade, la tombe familiale devienne la seule chose stable, le seul domaine vers quoi la pensée se ramène au cours de ses longues errances sans repos. Il ne peut en avoir d'autre. Comparons avec les bases essentielles de la Cité antique, telles que les a déterminées le grand historien classique : la famille s'appuie, d'abord, sur la pierre du foyer, « symbole de la vie sédentaire » : *stare*; autour, la demeure contournée par la clôture, l' « enceinte sacrée ». « C'est le foyer qui a enseigné à l'homme à bâtir sa maison... » Or, qu'est ce lourd bagage, foyer, maison, clôture, pour notre homme du désert? « Le chariot convient au Tartare, *la tente à l'Arabe.* » Pour ce perpétuel errant, la terre n'est rien, sauf le lieu de la tombe.

Son Dieu sera mobile comme lui-même; et c'est un de ces autres traits décisifs que révèle la soudaine apparition, dans l'histoire, des peuples de la Mer Rouge. Ce qui enve-

loppe, à la fois doucement et implacablement, le nomade du désert, c'est le souffle circulant au-dessus de la plaine, insaisissable, capricieux et manifestant soudain sa présence, non par une voix sédentaire venant des profondeurs d'un sanctuaire, mais par un cri tombant des hauts lieux, un soupir articulé qui s'élève, se tait, passe et reprend ailleurs. Écoutez! Et, si vous voulez saisir, montez!

« Après avoir contourné la base de ce piton dominant le site de Pétra, nous montons vers le sommet vrai, couronné, à son tour, par une plate-forme oblongue, incisée dans le roc et portant à son centre une dalle plate, de niveau avec le terrain extérieur; en avant, sur un des côtés longs, un autel simple et carré, auquel on accède par quatre marches rustiques; à côté, une cuve à sacrifices sanglants taillée à vif avec une rigole pour l'écoulement du sang des victimes... le Dieu principal de ce sanctuaire était certainement Dusaris, accompagné de sa parèdre, la déesse Altat... Et ce « haut lieu » a été, à juste titre, considéré comme le parfait modèle de ceux qu'on a retrouvés en grand nombre dans l'ancien pays de Chanaan, en Phénicie et chez divers peuples sémitiques[1] ».

Tâchons d'évoquer, autant que les données relevées jusqu'ici le permettent, cette image de la puissance divine. M. Kammerer dit, citant le manuel de Nielsen, t. I, p. 55 : « L'idée, commune aux Sémites, de Dieu le Père, Dieu la Mère et Dieu le Fils, trinité qui a pris en Syrie la forme Père, Fils, Saint-Esprit, est de source sud-arabique. » Admirable simplification, et qui domine de si haut, par sa simplicité même, la cohue des Dieux antiques, cette société dissolue de l'Olympe qui empruntait à la société des hommes jusqu'à ses faiblesses et ses vices. Que la Chaldée laisse s'enfouir ses taureaux dans le sable des nouveaux déserts! Que l'Égypte laisse ses sphinx retourner à la poussière! Ici, tout est inaltérable parce que tout est essence, soufle, intellect. Trois personnes divines, père, fils, esprit : — lune, soleil, étoile du soir; le grand ciel splendide des nuits d'Orient allumant le triangle sacré. Symbole, accablement, vénération, extase.

Le Dieu-trois, la Triade, mobile comme ses adorateurs,

1. Kammerer, *Pétra et la Nabatène.*

se déplace avec eux. Sa représentation est la pierre conique, signalée dans toute l'Arabie, la Syrie, le bassin méditerranéen[1]. « Ces pierres accouplées par trois, sont des abstractions divines, de véritables triades. Voilà le Béthel (ou bétyle), devant lequel les Nabatéens allaient se prosterner. » Le Béthel, c'est la pierre consacrée, celle qui s'emporte avec la tribu et qui, partout, évoque, en sa sécheresse triangulaire, le Dieu aux trois faces,mais *un*. Tout est dit, à ce sujet par Genèse (XXVIII, 19-22) : (*Après le rêve de l'échelle*), Jacob prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête et l'érigea comme un monument, répandant l'huile sur elle... Il donna aussi le nom de Béthel à la ville... « Et cette pierre que j'ai dressée s'appellera la *Maison de Dieu.* »

Et voilà que la science moderne retrouve, sous ses pas errants, ce souvenir perdu dans la nuit des temps : « On rencontrait partout, au fond des temples, à la croisée des routes ou par les champs, des blocs taillés en colonnes, des rochers isolés, des pierres brutes, parfois tombées du ciel, qu'on devinait, à certains signes sacrés, être la *Maison d'un Dieu*, le Bétyle (*Bethel*) où il enfermait une portion de son intelligence et de sa vie. »

Sur la pierre vénérée, — la pierre qui suit la tribu et qui voyage avec elle, — on inscrit le nom de Dieu; — parfois aussi les préceptes de la Morale divine, et ce sont les « Tables de la Loi ». « C'était un coffre de bois, analogue au tabernacle qui surchargeait les barques saintes des divinités égyptiennes, mais, au lieu d'abriter quelque statue prophétique, elle renfermait deux pierres, sur lesquelles la loi était gravée[2]. »

Par un progrès séculaire et par un effort inouï, l'humanité, s'élevant au-dessus d'elle-même et attirée en haut, s'attache au culte du Dieu unique, et le respect de ses prescriptions va sans cesse en s'épurant. La loi morale se dépouille de son atroce violence, et s'achemine vers la douceur, vers l'amour. « Dans les conceptions sabéennes, dit M. Kammerer, le père-Dieu est un père tendre qui aime ses enfants, *et non pas, comme chez les Assyriens et les Sémites dérivés*, un père des-

1. Voir cette représentation dans Kammerer, *Pétra et la Nabatène*, p. 392; et la monnaie de Bostra frappée sous Trajan, id., p. 403.
2. Maspéro, II, 160, 706, etc.

pote, un créateur impitoyable, un roi puissant mais dur, dont les enfants sont des serfs, des vassaux, voire des esclaves. »

Du fond des siècles, une lamentation s'élève contre l'affreuse loi du sacrifice de l'aîné, qui se retrouve à l'aube de toutes les religions. Cette horreur disparaîtra quand se sera fait entendre, à Jérusalem, la parole du dernier « fils » sacrifié, avec le symbole substitué à l'acte : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

Dieu a choisi son peuple parmi les Sémites et ce peuple a vu le fils de Dieu venu pour le salut de l'humanité. S'il ne l'a pas compris, d'autres recueilleront l'héritage. De là, va surgir un monde nouveau. Or n'est-il pas à considérer, avant de finir, qu'à Hiérapolis, à l'ombre du fameux temple de la « déesse syrienne », est né cet Épictète qui devait donner la leçon suprême de morale à l'antiquité classique, épuisée et défaillante[1]? Les « Sémites dérivés » auraient eu cet élève : tant il est vrai que la pensée divine visait de loin et de partout au magnifique dénouement.

Ainsi se développe et s'achève en Arabie, en Palestine, en Syrie, et finalement par toute la terre, cette prodigieuse synthèse mystique et morale dont une des origines nous apparaît, maintenant, dans cette découverte toute moderne, de *l'esprit de la Mer Rouge.*

La croyance en un Dieu unique était en effet, depuis longtemps, l'aspiration de ces tribus lointaines : si l'on n'est pas sûr qu'elle appartint aux Arabes, elle s'était imposée aux Hébreux, au temps d'Asa, d'Isaïe et d'Akkab (vers le VIIIe siècle avant Jésus-Christ). « Le temps commençait à passer où l'on pouvait élever l'autel de Baal à côté de celui de Jahveh sans déchaîner ni colères, ni haines inexpiables.. Déjà le peuple ne comprenait plus qu'il y eût un autre immortel que Jahveh dans un cœur vraiment israélite. Jahveh était le souverain unique, et tout ce que les étrangers adoraient sous la figure humaine ou animale, le cédait à Jahveh en force et en sainteté. De là à répudier les pratiques que Jahveh avait en commun avec les Dieux du dehors, l'usage des idoles en bois et en métal, l'onction ou la vénération des

1. Voir Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 126, et, du même, *Introduction à l'histoire des religions*, p. 113.

pierres isolées ou des arches de pierre, certains sacrifices des prisonniers ou *de l'enfant premier-né*, il n'y avait pas loin[1] »...

C'est en ces temps qu'Isaïe ouvre la lignée des grands prophètes. Jahveh l'inspire « comme un esprit subtil et doux ». *L'Écriture* fixera, alors, pour le peuple de Dieu, la « geste de Jahveh », qu'un homme de Juda paraît avoir rédigée, d'après la tradition, vers la moitié du IXe siècle av. J.-C.

Loi morale et monothéisme sont désormais liés, les grandes paroles sont prononcées.

V. — CONCLUSION

Pour poursuivre cette incomparable histoire, il faudrait parcourir des siècles et aborder l'heure où le cheick de la caravane de Syrie pour le compte de Khadidja, la première épouse, eut la vision de l'ange et commença à prêcher, à son tour, le culte du Dieu unique. Il faudrait suivre, toujours sur les bords de la Mer Rouge, la lutte des religions adverses et de ces raffinements dans la dispute théologique qui faisaient dire à un Père du Ve siècle que l'Arabie était la « foire aux hérésies » : *haeresium feralia.* Il faudrait constater, à travers d'autres siècles, l'alternance des diverses religions, soit en Arabie soit en Abyssinie, les Juifs ayant débordé sur l'Arabie, le christianisme s'étant implanté dans l'Yémen, avant le mahométisme, le mahométisme s'étant installé en Éthiopie, le tout pour voir, enfin, le christianisme s'invétérer en Abyssinie et le mahométisme régner en maître sur la péninsule arabique.

Quand la parole divine est tombée du Golgotha et s'est répandue dans l'univers chrétien, elle a trouvé le terrain préparé, même chez les Gentils, par ce long travail des siècles et jusque par la « dispersion » qu'avait prédite l'homme aux cornes de feu : « Parce que le Seigneur votre Dieu est un feu dévorant et un Dieu jaloux... il vous dispersera dans tous les peuples et vous ne resterez qu'un petit nombre parmi les nations où le Seigneur vous aura conduits » (*Deutéronome,* IV 24-27).

Les temps sont accomplis, et maintenant, la lutte s'achève,

1. Maspéro, *loc. cit.*, II, 783-85 et III, 130-135.

la bataille des religions et des hérésies est close : un grand apaisement est venu du Ciel. Le Dieu unique et la morale unique l'emportent. Ces lointains ancêtres n'ont pas rêvé, souffert, combattu en vain.

Mais voilà que, dans son éternelle agitation, la race des hommes prolonge un autre conflit, celui des Routes. Après les Empires d'Égypte et de Mésopotamie, après Alexandre et les successeurs d'Alexandre, après Rome et après Byzance, après Mahomet et ses héritiers, la découverte de Vasco de Gama a rouvert la lutte pour la Mer Rouge, et Lesseps l'a soudain élargie jusqu'à la rendre planétaire. A peine le canal ouvert, les nations européennes se sont rangées sur les bords du passage millénaire. L'Égypte immortelle voit couler, le long de ses rivages, ces conquérants nouveaux, venus des pays où les Pharaons et les Césars recrutaient leurs mercenaires. Les Indes et la Chine sont toujours l'objet de la cupidité insatiable du commerce universel, cependant que les transporteurs ont renouvelé leurs moyens de transport : le chameau meurt, la force mécanique aborde les chemins de la mer et de la terre. A ces chemins inversés, à ces appendices imprévus de la vieille histoire, il faut de nouveaux historiens. M. Kammerer est un précurseur recueillant le passé, pour le déverser dans l'avenir.

Le volume que cette introduction présente — combien insuffisamment — au public français, n'est qu'une entrée en matière. On n'y trouve que la première phase du drame que les siècles ont joué dans ces parages. Le Secret de la Mer Rouge, comme l'un des points de départ de la Civilisation, tel est le sujet que la courageuse ténacité de l'auteur, son expérience des livres et des hommes, a su aborder et qu'il saura déchiffrer. Ma joie est grande à l'idée qu'une telle épopée sera écrite par un Français et qu'une nouvelle grandeur en résultera pour l'Humanité.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

CE QUI ÉTAIT PERDU

I

— Je me sens déjà mieux, — dit Irène de Benauge. — Nous aurions pu demeurer quelques instants encore.

L'automobile n'était pas éclairée, mais Irène, sans le voir, connaissait le visage déçu de son mari, cet air de rancune lorsqu'il était privé du moindre plaisir.

— C'est vous qui m'avez fait signe de me lever, — ajouta-t-elle.

— Il le fallait bien, ma chérie : vous étiez à faire peur.

Après six ans de mariage, Irène souffrait, comme au premier jour, de ces appellations tendres, mêlées à des paroles insolentes.

— Je le regrette d'autant plus, — reprit-elle, — que vous étiez en verve, ce soir. Je ne vous ai jamais vu si brillant.

Elle aurait voulu ne rien dire de plus : à quoi bon l'irriter?

— Je doute d'avoir montré quelque esprit en votre présence. Quand je suis assuré que mes moindres propos seront recueillis par vous et passés au crible... Qu'y a-t-il, Irène?

Les phares d'une auto qui les suivait éclairèrent un instant la tête ballottée de la jeune femme.

— Cela va passer. Mais il est grand temps que je rentre : c'est l'heure de mon « gardénal ».

Elle reprit, d'un ton adouci, comme si la douleur l'avait rappelée à l'ordre :

— Comprenez-moi, Hervé. Je voudrais que, dans le

monde, vous fussiez toujours sur vos gardes. Les gens vous poussent à parler; mais après, ils vous jugent.

D'une voix mal assurée, Hervé protesta que, pour ce soir, il était certain de son innocence. Irène l'interrompit :

— Vous savez très bien, au contraire, ce que je vous reproche d'avoir dit. Pourquoi faites-vous semblant de ne pas me comprendre? — ajouta-t-elle avec colère, comme une malade qui ne peut se dominer.

Elle ne s'habituait pas aux mensonges d'Hervé, à cet état de mensonge dans lequel il vivait presque à son insu.

— Vous avez été très mal pour votre ami Marcel Revaux.

— Oh! mon ami! C'est vous qu'il admire, qu'il porte aux nues. Oubliez-vous qu'il ne m'a même pas averti de son mariage?

— Oui, — dit-elle, — vous le détestez sincèrement... Bien que je me demande quelquefois s'il n'est pas le seul être qui compte pour vous... Je sais que vous ne lui pardonnerez jamais son coup de téléphone...

Avec cet éclat de gaîté qui, chez elle, rendait toujours un son funèbre, elle imita la voix de Marcel Revaux : « A propos, j'oubliais de te dire que je me marie aujourd'hui! »

Hervé remarqua d'un ton sec qu'il n'avait pas les mêmes raisons qu'elle pour trouver cela drôle. Il ajouta qu'il n'était pas brouillé avec Marcel Revaux, mais qu'il ne se priverait plus de faire connaître ce qu'il pensait de lui.

— Vous venez d'en donner la preuve, — répondit-elle. — Vous avez tracé de Marcel, ce soir, un portrait abominable.

— Qu'ai-je dit? J'ai dit que son génie — car j'ai prononcé le mot de génie — c'était sa jeunesse; et que s'il existe des hommes que la vie enrichit, lui, il devenait plus pauvre chaque année. Il n'écrit plus rien depuis longtemps et ne s'occupe que de bourse. Vous êtes seule à nier que Marcel soit un raté. En 1918, les jeunes gens se reconnaissaient dans ses moindres paroles. Il pouvait tout faire sans encourir aucun blâme...

— Oui, — interrompit Irène avec irritation, — et vous avez osé, à ce propos, devant ces gens du monde impitoyables, parler de sa liaison avec Marie Chavès; vous avez même fait allusion à certaines calomnies...

Son indignation éclatait, une indignation d'épouse humiliée : elle en voulait à Hervé d'avoir été bas devant le monde. Il protesta que c'était de notoriété publique, et que Marcel avait toujours dépensé avec ostentation l'argent de Marie. Ce ne pouvait être son père, simple chef de rayon, aux *Galeries*, qui lui garnissait les poches.

— Tout ce que j'ai dit, je le répéterais devant lui...

— Non, Hervé, vous savez bien que vous n'oseriez pas. D'ailleurs, ignorez-vous pourquoi il vous tient à distance?

Mais Hervé nia que Marcel le tînt à distance :

— L'autre jour il m'a invité à venir le surprendre, comme je faisais naguère, à l'époque où, depuis le trottoir, je regardais s'il y avait de la lumière dans son atelier... Alors je montais...

Irène soupira :

— Mon pauvre Hervé! Vous oubliez qu'hier soir encore, vous m'avez rapporté cette invitation de Marcel; mais vous lui donniez un tout autre sens : « Si tu vois de la lumière, vous a-t-il dit, tu pourras monter comme autrefois. Seulement, a-t-il ajouté, le malheur est qu'il n'y aura plus jamais de lumière, car Tota aime à sortir, le soir; et les rares fois où nous restons chez nous, ce n'est pas dans l'atelier que nous nous tenons, mais dans la chambre qui donne sur la cour. » D'ailleurs il ne vous a pas même encore présenté à sa femme.

Que cette perpétuelle mise au point irritait Hervé! Jusqu'à la mort, ce serait le plaisir d'Irène de le mettre en contradiction avec lui-même.

— Une fois de plus, ma chère, vous m'avez mal compris. Vous étiez encore à moitié endormie, probablement, — ajouta le perfide. — Vous vous intoxiquez, je vous assure que vous avez tort.

Elle ne répondit que par un léger rire et par ce « voyons, Hervé! » qui faisait de lui un petit garçon empêtré dans ses mensonges.

— La preuve, — dit-il, d'un air vexé, — c'est que je compte, dès ce soir, aller jusqu'à la rue Vaneau, et si la vitre de Marcel est éclairée...

— Elle ne le sera pas.

— Alors je rentrerai.

— Non, — dit Irène doucement, — vous savez bien que vous ne rentrerez pas.

Ils traversaient le Bois de Boulogne obscur, et elle ne put rien déchiffrer sur le visage d'Hervé, sur cette figure fripée où deux yeux clairs jouaient l'innocence. Comme ils approchaient de la Concorde, elle dit soudain :

— Restez près de moi, cette nuit, Hervé. Je ne me sens pas bien.

Elle respirait vite. Il examina furtivement cette figure blanche, ce cou d'oiseau où la corde d'un muscle saillait.

— Vous savez, — dit-il, — que dès que vous aurez pris vos cachets, vous vous endormirez, et moi je ne vous serai plus d'aucun secours. Moi, j'ai besoin de respirer, de marcher un peu; sans quoi je ne fermerai pas l'œil. Ce n'est pas ma faute, si vous me mettez dans cet état d'agacement... Ni la vôtre d'ailleurs : vous souffrez beaucoup... On a beau savoir que c'est nerveux... Une autre que vous serait plus irritable, j'en suis sûr.

Il ne vit pas qu'Irène levait les épaules. Elle se contenta de répondre qu'il avait raison, que d'ailleurs elle allait mieux. Il l'aida à descendre, sonna.

— Si je vois Marcel, je vous jure de lui répéter tout ce que j'ai dit de lui, ce soir.

Elle se retint de répondre : « Vous savez bien que vous ne le verrez pas. »

— Ce dont je suis certaine, — dit-elle seulement, — c'est qu'à votre prochaine rencontre, vous lui laisserez entendre beaucoup de choses qui ne lui seront pas agréables. Mais sans doute sera-ce plus enveloppé que vos propos de ce soir. Vous êtes si bien élevé! — ajouta-t-elle, en fermant la porte.

Il suivit des yeux, à travers la vitre, la longue silhouette spectrale. Elle avançait à petits pas, longeant le mur.

II

Hervé marchait vite, marmonnant des injures : « Idiote... Horrible femme... Qu'elle crève... » mais il sentait vivement ce qu'il y avait d'affreux à laisser rentrer seule cette malade. Il souffrait de ce qu'elle connaissait l'usage qu'il allait faire de sa liberté, cette nuit.

« Mais non, se dit-il à mi-voix. Je n'ai pas menti; je vais passer rue Vaneau, et si je vois de la lumière chez Marcel, je monterai. »

Il savait qu'aucune lampe ne brûlerait derrière la vitre et qu'il arrêterait le premier taxi venu. Il savait quelle adresse il donnerait au chauffeur... ou plutôt, non : il se ferait conduire, simplement, place de la Madeleine : c'était plus prudent.

Le vent pluvieux avait une odeur de renouveau : que cette nuit de février était douce! Hervé pensait à Marcel marié, et qui paraissait heureux au moment où on aurait pu le croire fini... Hervé avait suivi son déclin avec le plaisir amer que les gens de sa sorte trouvent dans la décrépitude d'un être qu'ils ont aimé. « C'est lui, le menteur, songeait Hervé. Il se vante d'avoir toujours méprisé et haï les lettres, de les avoir abandonnées librement; il tire gloire de son impuissance, invoque l'exemple de Rimbaud... Irène refuse de convenir qu'il n'a plus rien dans le ventre. Menteur! pire que moi au fond. Irène a beau s'indigner : A-t-il ou non vécu aux crochets de Marie Chavès? Les cent mille francs qu'il a joués sur les valeurs américaines, on sait bien de qui il les tenait... Cela n'empêche pas Irène d'avoir beaucoup de considération pour lui... Marcel a été ignoble envers son brave homme de père : il a inventé des prétextes pour le renier, parce qu'il a honte d'être son fils. Hé bien, Irène l'approuve; elle estime que le devoir de Marcel était de rompre avec ces petites gens qui ne le comprenaient pas. Elle prête à ses actes les plus bas des motifs sublimes; c'est que son caractère lui convient : les gens ne nous jugent pas sur nos actes, mais d'après notre caractère... Lui, Marcel, comme il me traite! » Et il remâche encore cette dernière injure, lorsque au téléphone, au milieu de propos indifférents, Marcel avait ajouté : « J'oubliais de te dire que je me marie aujourd'hui. »

Après avoir traversé la rue de Babylone, Hervé longea le trottoir de la rue Vaneau et faillit ne pas lever les yeux, tant il était sûr qu'aucune lampe n'éclairait la vitre familière. Il crut d'abord que ce rectangle lumineux, qui se détachait seul, brûlait à un autre étage que celui de Marcel. Hé quoi! il était donc resté chez lui, ce soir? Non pas dans la chambre,

mais dans l'atelier, comme avant son mariage! Peut-être sa femme le poussait-elle au travail? ou bien était-ce malgré elle, et parce qu'il commençait de n'en pouvoir plus? Tout a une fin. Il fallait pourtant que cette minute arrivât. Elle avait eu sa part, cette petite. Oui, tout de même, c'était un signe que cette lampe allumée à une heure si tardive; et non pas l'ampoule au-dessus du divan, mais la lampe à huile, la lampe de travail, celle qu'au temps de leur jeunesse, ils appelaient, d'une expression empruntée à Barrès, « la lampe studieuse et romanesque ». S'il montait, pourtant, comme autrefois! que risquait-il de pire que d'être mis poliment à la porte? Après l'injure qu'il avait déjà subie, Hervé ne pouvait plus rien supporter de Marcel. « Si, ce soir, il m'éconduisait, je ne pourrais le revoir de ma vie. Le plus sûr est de prendre les devants, de lui dire d'abord que je ne fais qu'entrer et sortir. »

A peine avait-il pénétré dans l'ascenseur, l'électricité s'éteignit : il monta dans la nuit, le cœur battant. Et à mesure qu'il s'élevait, la lueur nocturne éclairait davantage les escaliers. Rien ne répondit d'abord à son coup de sonnette; puis une porte s'ouvrit dans l'appartement; il reconnut ce pas rapide et un peu lourd.

— Je ne te dérange pas? Je sonnais à tout hasard...

— Entre : je suis seul.

— Seul? Comment es-tu seul?

Hervé n'eut pas conscience de l'étonnement et du bonheur que trahissait sa voix. Il aurait dû reconnaître, sur le visage de son ami, cet air de mépris amusé qu'il y discernait d'habitude, avant même que la raison lui en apparût. Mais sa curiosité l'aveuglait : il se sentait la proie d'une espérance folle et vague.

— Comment peux-tu être seul à cette heure?

L'autre ne répondit que par un rire bref, et l'introduisit dans l'atelier. La lampe carcel éclairait un album où Marcel devait être occupé à coller des photographies lorsque Hervé l'avait interrompu.

— Des photographies de notre voyage, — dit-il.

Chaque épreuve reproduisait la même silhouette de jeune femme. Hervé s'assit à sa place accoutumée, sur le divan,

et s'aperçut qu'on y avait dressé un lit de fortune. Pour qui? Marcel ne dormait donc plus auprès de sa femme? Enceinte, peut-être, ou souffrante? Ses yeux innocents luisaient. Il s'assit tout de même sur le couvre-pieds, en prenant soin de ne pas froisser les draps. Marcel, debout, lui paraissait immense. Comme il avait vieilli! On pouvait dire maintenant qu'il était un homme mûr; et cette corpulence...

— Oui, mon vieux : figure-toi qu'elle est sortie.

— Seule? Tu l'as laissée sortir seule?

Hervé craignait de donner dans un piège, mais cédait à son démon : impuissant à ne pas se livrer, à ne pas trahir ce goût profond de la catastrophe. Désir tapi au plus secret de son être, dissimulé jusqu'à ce qu'une circonstance, comme ce soir, soudain le décelât. Lui-même qui se croyait bon, qui se connaissait un cœur facile à s'attendrir, et ce don des larmes jamais perdu depuis l'enfance, tâchait de se dissimuler ce goût dévorant pour le malheur des autres. Il n'y voulait pas croire, et s'obstinait à n'y voir que l'excès d'une sollicitude amicale.

Pourtant, ce soir, sa joie était trop forte, son anxiété l'étouffait : cette peur que rien ne se fût passé. Il ne pouvait esquiver la honte du désir qui lui contractait la gorge, qui à son insu illuminait sa vieille figure d'enfant, — au point que Marcel qui, de haut, l'observait, sentit une vague de peur recouvrir le mépris amusé que d'habitude lui inspirait son « ami ». Il avait le sentiment de jouer un jeu dangereux. Pourtant il continua :

— Tota est allée chercher quelqu'un.

Marcel donna à Hervé cette nouvelle chargée d'espérance. Mais le résultat dépassa trop ce qu'il en attendait, et, devant ce visage alléché, il s'effraya plus encore et se hâta d'ajouter :

— Rassure-toi : c'est son frère qu'elle est allée chercher au train de minuit.

Hervé soupira, sourit, puis, sur un ton de tendresse un peu grondeuse :

— Mais je ne savais même pas que Tota eût un frère... Que sais-je d'elle, — ajouta-t-il, — sinon que c'est une femme ravissante et que tu l'as épousée?

— Elle n'est pas « ravissante », comme tu dis, — interrom-

pit Marcel qui avait déjà repris, vis-à-vis d'Hervé, le ton de la moquerie. — Tu n'as pas vu sa bouche? Regarde les photos : c'est une gueule; une gueule comme je les aime.

Hervé ne sourcilla pas :

— Sans doute, — remarqua-t-il, — mais jamais tu n'avais aimé la même pendant quatre mois...

— Cela t'étonne? Toi qui allais partout répétant que cela ne durerait pas trois semaines... Non, ne proteste pas, tu sais bien que dans ce pays-ci tout se répète, et que tu ne colportes rien sur mon compte que je n'en sois averti le surlendemain au plus tard. Soutenir que mon mariage ne durerait pas, c'était la moindre des choses. Tu avais le droit de le dire, mon vieux, et les gens avaient raison de le croire! Je reconnais que cela tient du prodige. Peut-être pourrais-je l'expliquer : voilà enfin une femme qui ne s'abaisse pas, qui ne se livre ni ne se laisse absorber; elle se défend, elle s'oppose, elle...

Il vit les yeux d'enfant appliqué fixés sur lui, et ce visage qui n'était qu'attention, que curiosité avide. Il s'interrompit. Quel besoin le tenait pourtant de parler d'elle! En vain se disait-il que mieux valait se taire devant ce vieil ami haineux; il ne put retenir ce cri :

— Je suis heureux! Que c'est étonnant de pouvoir dire qu'on est heureux!

Comme tout imprudent qui ose de telles paroles, Marcel connut qu'il mentait :

— Je touche du bois, — dit-il. — Tu ne fumes pas? Ah! c'est vrai! depuis le temps, je devrais savoir...

— Le bonheur... — répéta Hervé.

Il regardait avec stupeur un homme qui disait être heureux. Il lui prit la main. Il ne lâchait pas cette grande main qu'il tenait et Marcel ne la retirait pas. Sa passion avait intérêt à s'attendrir parce qu'elle voulait se livrer. Peu importait qu'à cette minute, Benauge fût un ami véritable. Marcel avait besoin de le croire digne de toute confidence. Et, en vérité, il en était digne, à ce moment : la pression de sa main, son regard attentif et fidèle, son corps penché en avant, rien en lui qui n'appelât, ne provoquât l'invincible penchant à parler de soi qui est au fond de toute créature humaine. Nous

n'écoutons les autres que pour qu'ils nous écoutent. Mais seule, l'attention des êtres tels qu'Hervé n'est pas feinte. Ils savent trop que cette puissance d'attention est leur unique atout, et qu'on ne les supporte qu'attentifs.

Hervé remarqua que c'était tout de même « gentil » qu'ils pussent passer quelques instants ensemble comme autrefois.

— Mais au fait... Comment ne l'as-tu pas accompagnée à la gare? Comment l'as-tu laissée sortir seule, en pleine nuit?

Cette fois, aucun accent de curiosité mauvaise ne le trahit. Marcel, ayant soulevé le rideau, colla son front à la vitre :

— Je crois qu'il pleut, — dit-il. — Peut-être auront-ils de la peine à trouver un taxi. Oui, j'ai eu tort de la laisser partir seule. Mais j'avais promis.

— Tu avais promis?

Marcel revint s'asseoir devant sa table. L'autre, la tête un peu détournée, s'appliquait à parler d'un ton indifférent et comme s'il avait eu l'esprit ailleurs. Qu'il ressentait de peine à ne rien manifester de cet éveil en lui d'un instinct presque jamais en défaut, — comme si, dans un immense effort, il tenait en laisse une meute invisible, aboyant et grondant sur la piste du malheur inconnu! Il n'eut pas à ouvrir la bouche. Marcel poursuivait :

— Au fond, c'est idiot : j'avais promis à Tota de disparaître durant ce court séjour de son frère...

— Elle n'a pas voulu que tu l'accompagnes à la gare? Ah! je comprends! ton beau-frère et toi, vous êtes mal ensemble?

— Lui? Mais au contraire, il m'aime beaucoup. C'est lui qui a décidé Tota. Je ne me fais aucune illusion : s'il n'y avait consenti...

Il ne vit pas le sourire de Benauge.

— Comme c'est drôle! c'est ton beau-frère qui t'a agréé? Mais alors, tes beaux-parents?

Marcel répondit que c'était une autre histoire, une histoire compliquée. Il faudrait bien qu'Hervé la connût un jour ou l'autre. Benauge, de sa voix la plus candide, remarqua qu'il

lui devait bien ça. Sur le divan, dans l'ombre, il ne bougeait pas plus que, sur son banc, le charmeur de petits oiseaux : les confidences déjà s'approchaient, devenaient familières. Hervé surveille à travers les cils Marcel qui roule une cigarette, semble hésiter, avoue « qu'il ne sait par où commencer ».

— Au mois d'août, dans un hôtel de Cauterets?

Hervé se risque doucement, du ton de l'enfant qui connaît déjà le début de l'histoire. Alain et Tota se ressemblaient si peu, dit Marcel, qu'il s'étonnait de n'avoir pas douté une seconde qu'ils fussent frère et sœur. Pour atteindre Tota, le plus simple était d'entrer en relation avec son frère. Marcel avait pu suivre le traitement à la même heure. Ce fut sa chance de plaire à ce rustaud...

— C'est une justice à te rendre, — soupira Hervé — tu ne t'es jamais habitué à plaire; chaque fois, tu t'étonnes.

Mais Marcel protesta que, cette fois-ci, cela tenait du miracle. Hervé pouvait-il imaginer l'atmosphère d'une propriété, dans ce pays perdu de la Gironde, l'Entre-deux-Mers, où Tota et Alain Forcas étaient nés, avaient vécu? Ceci lui en donnerait une idée : jamais leur père n'avait consenti à la dépense d'une saison à Cauterets, bien que l'état de leur gorge l'exigeât. Il avait fallu, pour le faire céder, que la paralysie le rendît tributaire de sa femme. Cette attaque bienheureuse permit en outre aux deux enfants de faire à l'Université de Bordeaux leur philosophie; jusque-là, l'instituteur du village avait suffi à tout : c'était, par bonheur, un garçon fort instruit, mais relégué dans ce trou à cause de ses incartades communistes. Depuis l'attaque de paralysie, leur mère, jusque-là ilote, avait repris du poil de la bête...

— Mais je t'ennuie, mon vieux, avec ces histoires de province...

Hervé assura qu'elles l'assommaient dans les romans, mais non dans la vie.

— Alors, tu disais que ta belle-mère...

Marcel ne l'avait entrevue qu'une fois : elle lui avait produit une impression extraordinaire : une force de résistance, comme on n'en trouve que dans les femmes de ces familles. Pendant des années, elle avait su à la fois se soumettre et

faire front. Son tyran la haïssait à peine davantage que ses propres enfants...

— Voyons, mon petit Marcel, on ne hait pas ses enfants!

— Tu crois cela, toi, que les pères aiment toujours leurs enfants? Mais les mères elles-mêmes... J'avais un camarade, au régiment, que sa mère détestait parce qu'il était chétif : elle en avait honte. Elle essayait de m'attirer, je me souviens, n'imaginant même pas que je pusse avoir de l'amitié pour son fils. Elle était sûre que je venais à cause d'elle...

— Toi, Marcel, c'est bien simple, tu as toujours eu le don d'attirer les monstres... Pourquoi ris-tu?

— C'est comique, je trouve, que tu dises ça.

Mais Marcel, aussitôt, regretta cette parole : il vit passer dans les yeux d'Hervé une expression qu'il connaissait, qui lui faisait à la fois pitié et peur, et se hâta de détourner son attention :

— En somme, chez le père Forcas, ce sentiment s'explique : il est de ces hommes pour qui la famille, c'est leur sang : père, mère, frère, sœur. Leurs propres enfants sont des étrangers parce qu'ils appartiennent à l'étrangère, à l'ennemie. Dans le combat singulier qui dresse les époux l'un contre l'autre, ils prennent presque toujours le parti de la mère. Ainsi les enfants Forcas, dès qu'ils furent en âge de comprendre, firent bloc avec l'ennemie. Et le vieux Forcas, lui, était dans l'autre camp, avec sa sœur...

— Mariée?

— Non, vieille fille, mais qui a eu un enfant d'on ne sait qui. C'est d'ailleurs un homme fait, maintenant. Il est médecin de la marine, je crois... Tu imagines les ruminations du vieux Forcas dans son fauteuil de paralytique, pour faire passer sa fortune à cet inconnu...

— Mais comme tout ça est curieux! — s'écria Hervé. — Jamais je n'aurais pu imaginer des histoires pareilles! Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Ça ne t'a pas fait peur? Moi, ça m'aurait fait peur.

Marcel, agacé, lui demanda de quoi il n'était pas terrifié.

— Tu es de ces gens, mon pauvre Hervé, qui croient à la famille. Une femme qu'on épouse, pour toi, c'est une famille. On entre dans une famille. Moi, je te raconte ces

histoires à titre documentaire. Tota est ma femme; le reste n'existe plus.

Il n'entendit pas Hervé murmurer : « Tu crois ça... »

— Ça n'existe plus. Autant que de mon propre père, je me moque de tous ces gens-là que je ne reverrai de ma vie (sauf Alain, bien entendu). Je dois beaucoup à Alain; Tota ne voyait que par lui. Tu imagines ces deux enfants qui ont vécu, qui ont souffert toute leur enfance, toute leur adolescence, dans ce trou horrible... Quand je dis un trou, c'est à la lettre. Je me rappelle l'unique rendez-vous que m'a donné la mère Forcas, avant le mariage. Il était entendu que, vis-à-vis de son mari, elle feindrait de n'être au courant de rien. Officiellement, Tota a passé outre à la volonté de sa mère, qui a fait semblant de partager la fureur de son mari. C'est te dire à quel point ce rendez-vous devait être tenu secret. Alain m'avait donné les renseignements les plus précis pour découvrir le château. Mais les circonstances m'interdisaient d'interroger qui que ce fût. D'ailleurs les villages, dans ce crépuscule d'automne, étaient aussi déserts que les routes. Comme beaucoup de vieilles demeures, en ce pays de l'Entre-deux-Mers, La Hume ne s'élève pas sur une colline, mais dans un bas-fond, à l'abri des vents et à proximité de l'eau. Je roulais, éveillant les chiens furieux, et tournai longtemps à mon insu autour du vallon de La Hume. Parfois, à la lueur des phares, j'essayais de déchiffrer un nom sur les poteaux... Jusqu'à ce qu'enfin, à l'entrée d'une avenue, je fus hélé par Alain. De derrière un pilier ruiné, une ombre sortit. A peine ai-je eu le temps d'entrevoir une femme enveloppée de châles, la figure cachée par un de ces grands chapeaux de jardin garnis d'hirondelles, comme on en retrouve encore dans les armoires de campagne. Mais déjà elle avait regagné la zone de ténèbres. Je fis quelques pas vers ce fantôme. Elle me répéta à plusieurs reprises qu'elle me faisait confiance et me parla de son mari. « Sans doute, me disait-elle, nous pourrions le braver, il est très malade, il est à notre merci; mais justement parce qu'il est si malade... Déjà la lettre de Tota annonçant qu'elle s'était fiancée a déclenché une crise, il a été pendant deux jours entre la vie et la mort. » Comme je lui assurais qu'elle pour-

rait voir Tota quand il lui plairait: « Non, me dit-elle, tant qu'il vivra (cela ne peut durer très longtemps) je ne la verrai plus. Et vous, je ne vous ai jamais connu, c'est bien entendu? ajouta-t-elle avec une extraordinaire expression de méfiance. Vous direz à ceux qui vous interrogeront que vous ne me connaissez pas? Nous avons beau vivre complètement isolés, mon mari apprend beaucoup de choses par sa sœur... » Tu ne peux imaginer combien paraissaient étranges, chez cette femme, ces alternatives d'audace et de peur...

Marcel s'interrompit, observa Hervé assis à l'extrême bord du divan pour ne pas froisser les draps, et lui demanda ce qu'il pensait de son histoire :

— Je croyais que tu réagirais mieux.. Toi qui, d'habitude, es si facile à étonner...

— C'est bien moins ton histoire qui m'étonne, que ta manière de la raconter. Oui, — ajouta-t-il de son air le plus innocent, autrefois tu aurais trouvé cela plutôt comique... Tu n'aurais pas pris ces gens-là au sérieux... Je mets à part ta femme et ton beau-frère! Cet Alain, je comprends que tu l'aimes, lui qui t'a en quelque sorte donné sa sœur, me dis-tu... Mais comment a-t-il pu vivre là jusqu'à vingt ans, supporter ce joug...

— A cause de sa mère et de sa sœur, naturellement... de sa sœur surtout.

Il fut gêné par le regard d'Hervé et ne parla plus. Hervé, hochant la tête, répétait comme pour lui-même :

— Ah! bon! maintenant oui, je comprends leur joie de se retrouver ce soir. Oui! Oui! Tu as beau dire, mon vieux, c'est intéressant les familles! Ainsi, vois : ta femme et Alain ressemblent à leur père et l'imitent...

Marcel l'interrogea du regard. Hervé remarqua d'un air détaché « que, s'il avait bien compris, le vieux Forcas avait aussi une sœur qu'il préférait à tout ». Marcel répondit, un peu sèchement, qu'il ne voyait pas le rapport, réfléchit quelques secondes et ajouta que le vieux Forcas haïssait d'abord sa femme et ses enfants : sa sœur ne lui servait qu'à assouvir cette haine.

— Oui, alors tu as raison : il n'y a aucun rapport.

Marcel suivait avec un profond malaise les cheminements

et les détours de ce renard. Il souhaitait d'en être délivré, regrettait d'avoir parlé devant lui, et aurait bien voulu connaître au juste quelle sorte de gibier l'animal rapporterait dans sa tanière. Après avoir fait quelques pas vers la fenêtre, il tourna vivement la tête du côté d'Hervé et vit qu'il souriait avec cette expression puérile qu'il avait parfois. Son sourire semblait ne s'adresser à personne, comme celui d'un enfant ensommeillé qui sourit aux anges. Peut-être était-ce son aspect enfantin qui rendait repoussant ce quadragénaire. Sa bouche remuait, se gonflait comme sous la pression de paroles qu'il retenait, qu'il n'osait lâcher. Ses yeux brillaient, il ne réussirait pas longtemps à se taire, — chien, qu'une fois sur la piste, aucune force au monde n'empêcherait de donner de la voix. Ce qu'il avait à dire, il fallait qu'il le dît au plus vite.

— Pourquoi ricanes-tu? Allons, va...

— Que veux-tu que je te dise? Je ne peux m'empêcher de trouver qu'ils vont fort en province. J'ai toujours cru que Paris avait volé sa réputation. Nous ne sommes que de pauvres gens. Toutes ces nuits où il ne se passe jamais rien, où nous nous réunissons pour attendre jusqu'à l'aube quelque chose qui n'arrive jamais... Tandis que la province, ah! ah! la province n'a pas gardé que des recettes de cuisine... Mais, Marcel, pourquoi me regardes-tu ainsi? quelle figure tu fais!

Il s'était levé, sans perdre Marcel des yeux : une colère d'homme, une colère froide, il n'était rien qu'Hervé redoutât davantage. Et en même temps qu'il sentait sa peur, il avait le sentiment de contempler face à face l'un des mystères, à jamais inconnus pour lui, de l'amour : la mobilisation de toutes les puissances d'un amant à la moindre parole qui puisse atteindre la créature sacrée.

— Mais qu'est-ce que tu as cru? Je ne voulais pas dire...

— Ce n'est rien. Mais file... ils vont arriver.

— Écoute, Marcel, permets-moi de les attendre; je ne m'assiérai même pas; je resterai le temps nécessaire à la présentation.

Il avait honte de s'abaisser ainsi. Cette curiosité dévorante, il la découvrait comme une plaie. Mais Marcel l'entraîna

doucement vers la porte de l'antichambre. Hervé protesta en riant :

— On ne raconte pas aux gens de telles histoires, pour ensuite les empêcher d'en connaître les héros...

Et soudain ce cri lui échappa :

— Enfin, qu'est-ce que ça peut te faire que je les voie, puisque tu m'as tout dit!

Marcel referma la porte, mit les deux mains sur les épaules d'Hervé dont les genoux fléchirent :

— Je t'ai tout dit? Que t'ai-je donc dit? Allons, réponds. Ne détourne pas les yeux.

Hervé se dégagea :

— Espèce de brute, — gémit-il.

Marcel se reprit, lui demanda « si vraiment il ne lui avait pas fait mal »... puis :

— Nous nous quittons bons amis..., mais pourtant retiens ceci : j'ignore ce que tu vas t'amuser à construire autour de mes divagations de ce soir; sache pourtant que je te rendrai responsable du moindre ragot...

Il s'interrompit, voyant qu'Hervé ne l'écoutait pas, attentif au bruit de l'ascenseur et d'une clef dans la serrure.

— Trop tard! Je vais les voir! — s'écria-t-il d'un air de triomphe.

Marcel eut à peine le temps de lui souffler « file vite » : il fallut le nommer à Tota et au jeune homme qui entrait derrière elle. Poussé par Marcel vers la porte, il n'eut que le temps de leur jeter un regard, — mais quel regard! d'une avidité presque insoutenable; comme d'un être étrange pour qui la vision, la contemplation, seraient à la fois jouissance et nourriture. Il partit enfin, l'air repu.

— Voilà donc ton Hervé? — disait la jeune femme. — Mais il me paraît très gentil... Ça ne te fait pas un drôle d'effet de voir Alain à Paris?

Marcel observait ce garçon timide qui souriait, mais dont le visage un peu renfrogné, avec l'arête du nez semée de rousseurs, avec ce front bas de petit buffle, ne paraissait pas fait pour sourire. La gravité devait lui être essentielle comme aux animaux. Il paraissait plus petit qu'il ne l'était

réellement, à cause de son buste trop long. Comme Tota enlevait son chapeau :

— Tiens? — dit-il, — tu as coupé tes cheveux?

Sa voix était un peu traînante, et il accentuait drôlement comme Tota. Pareils par les yeux d'un bleu gris, ils différaient par le bas du visage. La bouche étroite d'Alain, son menton d'une ligne pure ne rappelaient en rien « cette gueule comme je les aime », selon l'expression de Marcel : tout ce qui, dans la figure de Tota, faisait dire aux autres femmes qu'elle vieillirait vite. Alain enleva son pardessus. Le complet aux manches trop courtes lui donnait l'aspect d'un collégien qui grandit encore. Il cacha ses grandes mains sales.

— J'ai pu venir, — répondit-il à une question de Marcel, — parce que mon père va beaucoup plus mal.

L'air étonné de son mari fit rire Tota (elle riait trop fort, faisait trop de gestes).

— Mais regarde-le donc, Alain! Comment veux-tu qu'il comprenne! Il faut lui expliquer... Non, — ordonna-t-elle soudain à Marcel : — ne vous asseyez pas sur le divan; ce n'est plus votre divan; c'est le lit d'Alain.

Quelle femme lui avait jamais parlé sur ce ton?

— Voyons, explique-lui, Alain.

— Mon père ne peut guère plus bouger, maintenant. Il ne quitte plus seul son fauteuil : la paralysie gagne. Alors maman ne risque plus rien; je peux les laisser ensemble.

Alain prononça ces paroles d'un ton indifférent, comme il eût donné l'explication la plus ordinaire.

— Il n'y a pas encore longtemps, — dit Tota, — qu'il quittait son fauteuil dès que maman avait le dos tourné, parce qu'il reste toujours quelque papier qu'il veut détruire. Une fois, il est tombé la tête dans le feu. Quand maman l'a relevé, il a failli l'étouffer, tant il est demeuré fort...

— L'étouffer? parce qu'il avait peur de tomber? — interrompit Marcel.

Comme Tota ricanait et cherchait le regard d'Alain, celui-ci se leva brusquement, et d'un ton sévère :

— Voyons, Tota, il n'y a pas là de quoi rire : c'est inconvenant.

Le frère et la sœur ne surent plus que dire, gênés par le

silence de Marcel qui pensait à Hervé. Il imaginait cette espèce de joie qu'Hervé aurait manifestée, s'il avait été là. Où était-il maintenant? Que faisait-il? Quelles pensées ruminait-il dans le silence de la nuit?

III

Lorsque Hervé rentra, ce même soir, il comptait qu'Irène serait endormie. Mais il vit de la lumière sous sa porte. Il marcha sur la pointe des pieds, retint son souffle. En vain : elle l'avait entendu et l'appela d'une voix faible :

— Vous rentrez déjà?

Elle laissa tomber le livre qu'elle lisait. Il le ramassa; c'était le deuxième volume d'Andler sur Nietzsche. Elle souriait parce qu'Hervé rentrait peut-être plus tôt à cause d'elle : il avait dû s'inquiéter; peut-être s'était-il inquiété. Pourtant il ne l'interrogeait même pas. Il tournait dans la chambre, joignant les doigts, frottant l'une contre l'autre les paumes de ses mains.

Qu'a-t-il? que rapporte-t-il? Elle n'a qu'à attendre. Il parle volontiers devant elle, quand il n'a personne d'autre. Cependant Irène disait :

— Croyez-vous que j'ai trouvé, en rentrant, votre mère qui m'attendait! Oui, elle s'inquiétait de cette sortie, sachant que je ne fais jamais veiller la femme de chambre. Elle a bassiné mes draps, rempli ma boule d'eau chaude. Elle ne voulait plus partir, sous prétexte de me veiller. J'ai dû faire semblant de dormir. Bien que la rue Las-Cases ne soit pas loin, cela m'ennuyait de la savoir seule si tard, dans les rues.

— Vous avez été gentille, au moins?

— Pas assez gentille, — soupira Irène. — Elle m'agace tellement! c'est plus fort que moi... Tenez, ces berlingots qu'elle m'a apportés... (Hervé aperçut le sac, y porta la main, et remplit voracement sa bouche d'une poignée de bonbons). Pour rien au monde elle n'a voulu y goûter, sous prétexte que c'est le premier vendredi du mois!

Elle répéta « le premier vendredi du mois » et éclata d'un rire énervé.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? Ce n'est pas digne de vous, Irène.

— Oui, j'en ai honte. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander si elle croyait faire plaisir à l'Être infini en se privant de bonbons. Je lui ai fait de la peine, pauvre femme; c'est plus fort que moi; c'est tellement irritant! On n'est pas bête à ce point... Et vous, Hervé, pourquoi rentrez-vous si tôt?

— Mais comme je vous l'avais dit : je suis allé bavarder un instant avec Marcel.

Il parlait, un peu détourné, parce qu'il n'aimait pas à regarder Irène, mais elle crut que c'était la honte du mensonge qui l'obligeait à dérober son visage.

— Non, Hervé, non, — dit-elle doucement. — Ce n'est pas la peine : vous savez bien que je ne vous croirai pas. Je ne vous demande rien, d'ailleurs...

Mais soudain il la regarda avec cette figure triomphante qu'elle connaissait bien : cette figure de collégien qui prend ses parents en faute :

— Vous n'avez qu'à téléphoner, demain matin, à Marcel. Il m'a présenté à sa femme et à son beau-frère. Vous saviez qu'il avait un beau-frère?

— Mon petit, je vous demande pardon...

Elle était à la fois honteuse et heureuse de l'avoir soupçonné à tort. Il suffisait qu'une seule fois les soupçons fussent injustifiés, pour qu'elle se demandât : « Qui sait si je ne me monte pas la tête? Un garçon plus simple que je ne l'imagine, après tout! Je me crée un monstre qui n'existe pas... Peut-être tient-il un peu à moi... »

Elle aurait voulu qu'il lui fît des reproches. Mais il parlait de cette fameuse Tota, « de son très gentil frère », de cette famille impossible, de cette campagne où ils avaient vécu.

— Oui, — interrompit-elle étourdiment, — Marcel m'a raconté...

— Comment, et vous ne m'aviez rien dit?

Elle s'excusa sur la promesse qu'elle avait faite à Marcel.

— Eh bien, j'en sais plus long que vous maintenant!

Il allait et venait dans la chambre, le pardessus ouvert, le visage rayonnant. Elle le suivait des yeux avec inquiétude, avec fatigue.

— Mais, Hervé, il n'y a rien de si étrange dans cette histoire; je ne vous comprends pas. Et je vous en supplie : ne tournez pas ainsi autour de mon lit.

Il s'assit, mais il continuait de manifester une jouissance profonde. Irène détestait la figure qu'il avait à ce moment-là, — figure qu'elle connaissait bien et que toute sa tendresse ne l'empêchait pas de trouver repoussante. Qu'il s'en aille! Qu'elle puisse de nouveau penser à lui comme à un pauvre enfant gâté et malade! Qu'il ne soit plus là pour altérer l'image qu'elle arrive à obtenir de lui dans le demi-sommeil où l'entretiennent les drogues... Il parle... A quoi fait-il allusion? Elle souffre trop et ne peut plus tenter l'effort de le suivre. D'ailleurs, le suivre, quand il est dans cet état-là, c'est aboutir à quelque pourriture : là où tournent ses pensées, comme là où tournent les corbeaux, on est assuré de découvrir une charogne. Mais les corbeaux ne se trompent jamais, tandis que lui crée souvent cette corruption dont il a faim.

Hervé la vit soudain se redresser sur les oreillers, et, d'un geste, elle découvrait son front qui apparut presque chauve :

— Qu'avez-vous dit à Marcel? Je veux le savoir.

Il s'efforça de fixer sur la malade ses prunelles candides :

— Mais, rien, Irène. Vous pensez bien! J'ai gardé mes réflexions pour moi... Eh bien, merci! c'eût été du joli...

— En êtes-vous bien sûr?

Elle le couvait d'un œil méfiant. Comment savoir? Même quand il ne mentait pas, il avait l'air de mentir.

— Me voyez-vous allant parler de cette chose horrible à Marcel?

Elle lui demanda : « Quelle chose horrible? » Il haussa les épaules :

— Allons, ne faites pas l'innocente, ne faites pas semblant de ne pas me comprendre.

On eût dit que le poids de sa tête entraînait Irène en arrière. L'oreiller se referma sur cette figure à demi ensevelie. Hervé ne voyait plus que le nez aigu et pincé. Il lui demanda si elle avait besoin de quelque chose.

— De dormir, — dit-elle dans un souffle. — Laissez-moi dormir.

IV

Ce même soir, Marcel éteignit la lampe de chevet et demeura dans le vaste lit, les yeux ouverts, étendu sur le dos. Bien que la porte de la chambre fût fermée, et que le vestibule la séparât de l'atelier, il entendait les voix alternées du frère et de la sœur, mais sans comprendre le sens de leurs paroles. Tota lui avait dit de se coucher, lui promettant de le rejoindre bientôt (le temps de bavarder un peu avec Alain). Il avait obéi. Elle trouvait naturel qu'il obéît. Comment aurait-elle su que jusqu'alors aucune femme n'avait eu le front de lui imposer la veille ou le sommeil?

De quoi parlaient-ils? Il se releva, entrebâilla la porte et de nouveau s'étendit. Ce fut en vain : même en prêtant l'oreille, il ne percevait qu'un murmure confus, parfois dominé par le brusque rire de Tota. Peut-être, à force de contention, eût-il surpris quelques paroles; mais un souci l'obsédait, le détournait d'être attentif : Hervé, ce renard, qu'avait-il rapporté dans sa tanière? quel était le butin de la bête puante? que savait-il? qu'avait-il compris?

« Je ne lui ai rien laissé entendre de ce qui me tourmente »... non, il n'avait pas avoué à Hervé que ce voyage inattendu de son beau-frère le bouleversait. Hervé ne savait pas que, depuis plusieurs semaines, Tota se montrait rétive, hostile, se laissait aller à d'obscures menaces, et qu'Alain sans doute n'était venu que pour répondre à un appel de sa sœur. A propos de quoi? Marcel n'aurait su dire à quel moment leurs rapports s'étaient altérés. Peut-être ne l'avait-il pas assez ménagée. Il n'avait pas assez tenu compte de la différence de leurs âges : près de dix-huit ans! « Elle me trouve vieux. » Plus un homme a connu de femmes, et plus il se fait de la femme une idée rudimentaire. Toutes ne sont pas asservies au plaisir. Cette pudeur, en elles, que l'homme croit avoir assassinée, a parfois d'étranges retours et se venge.

Et puis, au lendemain de leurs noces, il y avait eu cet incident : les deux lettres de Marie Chavès, datées de la maison où elle se désintoxiquait. La première était d'une folle, et Tota n'y avait guère attaché d'importance; mais la seconde,

une lettre d'excuses, et où la pauvre femme demandait pardon pour tout ce qu'elle avait insinué contre Marcel, paraissait, sans que Marie l'eût voulu, plus précise et plus redoutable. « Non, non : ce n'est pas cela. Tota n'est pas assez amoureuse de moi pour s'inquiéter d'une vieille maîtresse. Je la crois trop jeune, trop inexpérimentée, pour avoir rien compris à ces histoires d'argent. Je l'avais avertie, d'ailleurs, que Marie m'a prêté, à une certaine époque, cent mille francs et que je les lui ai rendus... S'ils ont fructifié entre mes mains, c'est mon affaire... Je me souviens que Tota écoutait à peine mes explications : cela ne l'intéressait pas. Cette petite sauvage connaît-elle les préjugés du monde sur ce chapitre? Il y a autre chose : quoi? »

Maintenant la voix d'Alain domine; il semble se fâcher, protester. Que penserait Hervé, s'il était là? « Je n'ai rien dit à Hervé; n'empêche qu'il est parti plein de joie, emportant de quoi me salir et nous salir tous. Si je le voulais, je pourrais reconstituer l'ignoble scénario qu'il improvisait dans sa tête, à mesure que je lui parlais... N'y pensons pas. »

Étrange Tota! Les autres femmes qu'il a connues avaient « beaucoup roulé », comme on dit, mais de ce passé pesant, leur amour pour Marcel les avait délivrées. Elles avaient tout jeté de leur vie révolue dans cette nouvelle flamme, tout ce qui leur avait appartenu en propre. Les folles se livraient à cette dernière passion, sans se ménager aucune ligne de retraite. Tandis que Tota demeurait libre; cette adolescente qui n'avait pas vécu, entrait dans la vie de Marcel, mais en sortait comme elle voulait, quand elle voulait. En revanche, là où elle allait, il ne pouvait la suivre. Tota ne dépendait pas de lui; mais une femme dépend toujours de quelqu'un : de qui dépendait Tota? Marcel crut voir dans l'ombre la figure rayonnante d'Hervé. Il crut l'entendre qui lui soufflait : « Idiot, tu ne comprends donc pas! »

Il alluma la lampe et, s'étant levé, ouvrit largement la porte sur le vestibule, puis de nouveau se tapit sous les draps, retenant son souffle. Les deux voix alternées résonnèrent plus fort, mais les paroles demeuraient indistinctes. Pourtant il crut entendre : ... *able Tota*... Puis plus rien. Il se répétait

... *able Tota.* Mille épithètes se terminent ainsi. Il les imaginait toutes. Il souffrait.

— C'est incroyable, Tota, — disait Alain, — que tu aies oublié comment ces choses arrivèrent. Souviens-toi de ce mois de juillet accablant. Père, encore dans sa pleine force, était à la veille de sa première attaque. Ses crises de fureur nous effrayaient au point que nous crûmes la vie de maman menacée, et que je dus aller un jour à Bordeaux, pour l'achat d'un revolver. Tu étais à bout de courage. Je te vois encore, après déjeuner, — tu te rappelles cette chaleur! — je te vois encore tournant dans les allées : tu voulais t'enfuir; je n'ose te rappeler ce que tu me disais, comment tu comptais vivre... J'avais beau ne pas te croire, c'était horrible pour moi.

Elle tourna vers Alain sa petite figure rageuse et, sur un ton de défi, lui jura qu'il aurait mieux fait de la laisser partir et courir les aventures, que de la livrer au premier venu :

— Ce n'eût pas été pire; c'eût été peut-être plus amusant...

— Tota!

Elle fut à la fois irritée et attendrie par son air scandalisé. Elle lui dit que, pour un garçon, il était d'une pudeur ridicule. Ah! il aurait besoin de se frotter aux gens de Paris!

— Crois-tu, — soupira-t-il, — que les paysans de chez nous...

— Et puis après? Ils ont bien raison... Quoi?

Alain souffrait, mais ne savait que répondre. Plein de force, certes, plein de sang. Mais d'où lui venait cette tristesse devant la quête patiente des corps qui se cherchent, — comme si ces choses ne le concernaient pas, — comme s'il était, lui, lui seul, hors du jeu? La jeune femme tira profit de son silence :

— Tu fais l'innocent : il n'empêche qu'à Cauterets tu as été d'une rouerie! Tu me donnais des conseils, rappelle-toi. Tu as fini par me faire croire que Marcel — ce vieux type de trente-sept ans! — me plaisait. Tu peux te vanter de m'avoir jetée dans ses bras.

Elle vit soudain, sur la figure de son frère, une grimace qu'elle reconnaissait : la même qu'il faisait, enfant, lorsqu'il

allait pleurer. Lui prenant la tête à deux mains, elle le baisa au front et d'un ton grondeur :

— Petit idiot!

— Sans doute ai-je eu tort, balbutia-t-il, — mais cette rencontre me paraissait une telle chance. Il faut te dire... — il parut hésiter — mais non, continua-t-il, tu es trop méchante : tu vas de moquer de moi.

— Nous verrons bien, va toujours.

Mais il refusa de livrer ce secret. Et Tota, pour se venger, lui servit cette menace de leur enfance (et elle retrouvait sa voix de petite fille) :

— Eh bien, moi non plus, je ne te dirai jamais plus rien.

Il ne répondit pas, songeant à cette chose qu'il n'oserait pour rien au monde avouer à Tota. C'était un soir de ce juillet terrible; son père qu'il aurait eu la force de maîtriser lui faisait moins peur que cette petite furieuse, ce petit animal tout désir, tout instinct. Il se revoit, ce soir de lune. Tota en robe blanche était allée au bout de l'avenue et il l'entendait rire sur la route avec les enfants du métayer. Il regarda le cercle des collines qui fermait l'horizon : aucune issue. Il fit quelques pas dans l'herbe sèche jusqu'au pin parasol; et là, sans qu'il l'eût prémédité — ah! non, que Tota ne le sache jamais! — il était tombé à genoux, il avait balbutié des paroles... — lui, le fils de ce Forcas qui ne pouvait souffrir qu'on fît allusion à cet ordre de choses; lui, le prisonnier de ce pays perdu où, dans chaque village, se délite une église vide et non desservie depuis des années! Enfant, il se souvient que dans les rues de Bordeaux, il suivait du regard les prêtres, avec le même étonnement que lui eussent inspiré des êtres déguisés, des masques... Cette nuit-là, tandis qu'il avançait dans la prairie sèche et poussiéreuse, quelques secondes avant cet agenouillement, il ne le prévoyait pas, rien ne l'avait averti qu'il allait accomplir cet acte : ni débat intérieur, ni effort combattu; il cédait à une impulsion — non tout à fait inconnue de lui, cependant : certaines diatribes du jeune instituteur communiste, qui l'instruisait, avaient parfois suscité en lui un étrange sentiment dont il n'avait jamais pris une vue très nette, — comme une amoureuse douleur. Il ne trouvait rien à

répondre, d'ailleurs, à ce garçon, ni ne croyait pas qu'il fallût y répondre. Il ne savait quoi était atteint en lui, simplement; mais jamais encore il n'avait fléchi le genou dans l'herbe poussiéreuse; jamais avant ce soir-là, il ne s'était répandu en paroles confuses.

Peu de jours après, son père réduit à l'impuissance, le voyage à Cauterets, la rencontre de ce Marcel Revaux dont il admirait les poèmes de guerre, cette suite d'événements lui était apparue, sans qu'il se l'avouât, comme une réponse. Tota a raison : il a été follement crédule et il ne peut rien opposer à ses accusations :

— Tu n'as pris aucun renseignement. Nous savions à peine qu'il eût un père quelque part, avec lequel il était brouillé : un employé de grand magasin! Ce mariage sans famille... J'avais l'air d'épouser un enfant trouvé. Tu connaissais Marcel de nom, tu croyais que cela suffisait, — trop heureux de te débarrasser de moi.

« Oui, songe Alain, je croyais... je croyais... »

— Si tu avais mené la moindre enquête à Paris, tu en aurais appris de belles sur l'amant de Marie Chavès. Elle avait du talent, lorsqu'il l'a rencontrée : on se disputait ses toiles. C'est lui qui organisait la vente, — à son bénéfice, tout le monde ici te le dira. On te dira aussi, que s'il est riche depuis la baisse du franc, c'est qu'il a joué à la Bourse avec l'argent de Marie. Et ce n'est pas tout : lorsqu'il s'est aperçu qu'on commençait à dire qu'il n'avait pas de talent, qu'il était vidé, Marcel a fait de la neurasthénie et s'est mis à la drogue. Il a entraîné Marie Chavès, qui, d'abord, en avait horreur. Mais on sait ce que coûte la drogue, et la pauvre femme payait. Marcel, lui, au fond détestait ça : il s'est vite guéri; tandis que l'autre est en train d'en mourir, à ce qu'on dit...

— C'est ignoble... comment peux-tu souffrir qu'on te rapporte sur ton mari de telles horreurs?

— Mais puisque je te dis que c'est de notoriété publique. D'ailleurs, cette histoire ne paraît pas extraordinaire dans ce pays-ci. Tu es bien de ton village, toi!

— Tota, tu ne viens pas te coucher? Il est plus d'une heure.

Marcel avait poussé la porte sans bruit et il enveloppait d'un regard mauvais le frère et la sœur. La bile teintait le blanc de ses yeux. Il avait les pieds nus dans de vieilles pantoufles de cuir rouge. Son pyjama était déboutonné sur une poitrine hirsute. Une mèche de cheveux barrait le front ridé. Sa barbe avait poussé et dévorait les joues. Deux grands plis partaient des ailes du nez, encadrant la bouche entr'ouverte.

Tota, d'un air innocent, lui demanda quelques minutes de grâce; ils avaient tant à se dire! elle n'avait pas du tout sommeil...

— Alors quelques minutes? Moi, je n'en peux plus.

Lorsque Marcel eut quitté la pièce, Alain s'inquiéta : pourvu qu'il ne l'ait pas entendue!

— Et puis après? Crois-tu qu'il ignore ce que je pense de lui?

— Mais enfin, Tota, que veux-tu? le quitter?

Elle fit oui de la tête.

— Retourner à La Hume?

— Non, tu ne voudrais pas!

Elle s'était levée et marchait au hasard dans la pièce :

— J'y ai songé quelquefois. De loin, notre vie m'apparaissait presque douce. Il y a de la paix en toi, Alain... mais comment te dire? C'est tout de même drôle que de se sentir embarrassée pour aborder certains sujets devant un garçon de ton âge... enfin, j'ai des goûts, à présent, tu comprends? Le plaisir, l'amour, quoi!

Alain qui était resté assis, baissa la tête.

— L'amour... — dit-il.

Elle reprit d'une voix un peu basse et canaille :

— Le connais-tu seulement?

Il releva la tête et la fixa d'un regard sérieux, attentif.

— Oui ou non? — insista-t-elle avec un rire énervé.

Il continua de la regarder, sans rien répondre. Tota rougit. Après un long silence :

— Allons, je vais le rejoindre cette nuit encore. Tu as tout ce qu'il te faut? Tu sais qu'on dort très bien sur le divan.

Alain se leva et lui mit le main sur l'épaule. Puisqu'elle assurait que toutes ces saletés que l'on imputait à son mari

étaient ici très répandues... alors pourquoi, s'il était coupable, lui en vouloir à lui plus qu'aux autres?...

— Pourquoi ne pas lui pardonner, user de ton influence pour le rendre meilleur?...

Elle parut réfléchir, haussa les épaules :

— Quel nigaud tu fais! Crois-tu que, si je l'aimais, toutes ces misères suffiraient à me détourner de lui? Si je l'aimais, tout cela me plairait peut-être, au lieu de me faire horreur... Je ne l'aime pas, voilà. Tiens, je peux te le dire, il y a un garçon que tu verras pendant ton séjour ici, William Turner; il a vingt-cinq ans, il est fou de moi; il me plaît assez; et même souvent il me plaît beaucoup. Ce n'est pas encore la grande passion, mais enfin lui non plus n'est pas de tout repos. Un autre genre que Marcel... C'est drôle : on n'ose pas appeler les choses par leur nom, devant toi. Enfin, quoique William ait fait, quoi qu'il fasse, je m'en moque, je trouve même cela plutôt amusant. Il suffit qu'il me plaise.

Alain ne répondit pas. Après un long moment, elle lui dit soudain sur un autre ton, avec une autre voix :

— Je te fais horreur, avoue-le.

— Non, Tota.

— Tu ne vas plus m'aimer?

Il lui saisit les deux mains. Elle mit la tête sur l'épaule de son frère, comme pour se cacher.

Elle s'étendit auprès de Marcel couché sur le côté droit et qui feignait de dormir. Il se garda de bouger jusqu'à ce que la respiration de la jeune femme fût devenue le signe du sommeil. Il était sans courage pour lui parler. Mieux valait attendre le jour : le cauchemar disparaîtrait avec cette nuit. Quelle erreur de s'être complu dans les suggestions d'Hervé! Il avait cru habile de ne pas les fuir, et de leur donner du corps pour les vaincre plus aisément. Ce lui avait été d'abord un jeu horrible, — mais un jeu — que de se représenter ce qu'Hervé devait croire. Mais maintenant il ne se sentait plus libre de sortir du jeu. Son imagination, dès l'enfance exercée, s'entendait à composer des tableaux terriblement vivants. Il possédait à fond l'art de créer des images criminelles, mais non celui de les conjurer et de les fuir.

Qu'il était impatient de discerner l'approche de l'aube entre les rideaux! Demain, coûte que coûte, il verrait Hervé. Non qu'il lui voulût du mal; il désirait au contraire causer calmement avec lui, pour s'assurer qu'Hervé ne croyait peut-être pas à ces choses, qu'il faisait semblant, qu'il jouait, lui aussi, à sa manière... Avec Hervé seul, Marcel pourrait rôder autour de ce mystère, sinon en parler ouvertement. Mais que d'heures à traverser encore! Et voici qu'il regrette d'avoir laissé Tota s'endormir. Elle l'a dressé à ne jamais la réveiller : « La première avec laquelle il se gêne... »

Tant pis! Il ne luttera plus contre cette obsession absurde; pourquoi ne pas s'y abandonner, puisqu'il est sûr d'en être délivré demain matin? Ce fut comme s'il s'attablait. Il tâtonna d'abord. La Hume, qu'une seule fois il avait vue dormir sous la lune dans un creux de terrain, il mit ses soins à l'évoquer : le vestibule, le salon assombri par les volets clos, à cause de la chaleur atroce... Pourquoi la chaleur? Il pourrait aussi bien imaginer la famille, au plus noir de l'hiver, les chaises serrées autour de l'unique feu. Il pourrait aussi bien entendre la pluie ininterrompue sur les vignes mortes, sur les allées boueuses, lorsqu'il faut allumer la lampe avant quatre heures tant les arbres enserrent de près la maison et l'obscurcissent; et l'eau déborde des gouttières obstruées de feuilles pourries... Mais non, il ne peut situer ce drame que dans le brasier des grandes vacances, que dans cet engourdissement de la vie humaine et végétale, lorsque le corps ni l'esprit ne sauraient lutter contre le feu, lorsque le vieux désir se fortifie de l'universel anéantissement.

Marcel gémit soudain, comme un enfant qui vient de se faire mal : « Suis-je bête! Puisque ce n'est pas vrai... Je sais bien que ce n'est pas vrai. Hervé le croit-il, lui? Non : il le désire; il aime la catastrophe; il a besoin d'un univers de catastrophe pour n'être pas remarqué. D'ailleurs il ne possède aucune donnée réelle. Il ne sait rien de La Hume et de ses habitants que par moi. » Que Marcel était impatient de lui téléphoner, de causer avec lui!

Il s'accouda à l'oreiller, s'assit : « Pourquoi Alain est-il venu? Pourquoi l'a-t-elle fait venir? C'est la seule question.

Je m'attache à une chimère et je néglige cette réalité toute proche : le voyage d'Alain... »

Tota se fâcherait, mais tant pis, il fallait l'interroger, tout de suite, sans plus tarder d'une seconde.

— Tota!

Elle allait se fâcher, mais il lui dirait qu'elle s'était réveillée seule, qu'elle n'avait entendu qu'en rêve cet appel. Le jeune corps se retourna puis demeura immobile. Il en fut à la fois déçu et presque soulagé, tant cela lui aurait paru grave de braver la défense de Tota, et de violer son repos.

FRANÇOIS MAURIAC

(A suivre.)

GŒTHE[1]

Chaque siècle se fait une idée différente des grands esprits du passé, et c'est un signe de leur grandeur. Ils ressemblent à de lointains soleils dont la révolution embrasse, non pas une année, mais des milliers d'années.

Je ne crois pas qu'un génie français ait été jamais l'objet d'un malentendu aussi grand que Gœthe. Pareille méprise ne se retrouve, en tout cas, pour aucun Allemand. L'entière indépendance, je dirai même l'isolement de son existence, a effrayé les hommes au lieu de les attirer : ils se sont retranchés derrière l'antipathie ou dans une creuse idolâtrie. C'est pour cela que l'histoire de sa renommée ressemble à celle de sa vie : jeune gloire et tardive reconnaissance ont déterminé l'une et l'autre.

Quand un poète a la malchance d'être célèbre très jeune, il le paye plus tard. Dans le cas qui nous occupe, Gœthe ne l'expia pas seul, mais avec lui l'Allemagne tout entière. L'appréciation de l'esprit de Gœthe et l'image qu'on s'est faite de lui ont eu une profonde influence, non seulement sur l'histoire de la vie intellectuelle allemande, mais encore sur l'histoire de l'Allemagne elle-même. Oui, je crois qu'une Allemagne qui, au XIXe siècle, aurait accepté cet immense héritage et se serait emparée du trésor que Gœthe laissa à sa mort, cette Allemagne se serait engagée dans une voie plus spirituelle. Schiller, plus froid, plus accessible, conquiert la nation. Gœthe appartient seulement à quelques milliers de

1. L'étude que l'on va lire a fait l'objet d'une Conférence que M. Ludwig a prononcée pour les « Amitiés internationales » à l'Institut de Coopération intellectuelle.

privilégiés. Vingt ans après sa mort, Gervinus, le plus connu des critiques littéraires, écrivit dans un ouvrage qui fit autorité pendant un quart de siècle, que toute la production des dix dernières années de Gœthe, y compris le second Faust, se résumait en somme à certaines particularités psychologiques. Ce fut bien pis encore au temps de Bismarck, où Dubois-Reymond, Dühring, Bleibtreu combattirent Gœthe. Bismarck l'évita autant qu'il put. « Gœthe und Bismarck », ce rapprochement que l'on entend souvent faire en Allemagne, est aussi sacrilège que de nommer ensemble « Gœthe und Schiller ».

Lorsque à vingt-cinq ans, Gœthe écrivit Werther, un livre passionnant mais qui ne compte pas parmi ses œuvres maîtresses, la mode sentimentale porta ce petit livre aux rivages les plus lointains. Même les Chinois peignaient Werther et Charlotte sur leurs tasses. Un jeune romantique était donc né qui avait choisi dans la réalité un sujet dont la mode s'était emparée. Personne ne soupçonnait alors qu'il y avait, pêle-mêle dans les tiroirs du jeune avocat, voisinant avec ce délicat petit ouvrage, des projets formidables, des fragments de chefs-d'œuvre dont un seul, échappant aux furieuses tempêtes de la vie du poète, rentra au port : c'était Faust.

Mais le monde simplifie toujours les hommes et les femmes remarquables pour s'y retrouver plus aisément et les lecteurs firent de même pour ce jeune écrivain, séduisant de sa personne et aimé des femmes. Ils en firent un don Juan, un Apollon et c'est sous de tels traits que l'image de Gœthe s'envola de par le monde : romantique, passionné, favori des femmes et des dieux comme plus tard Byron. Il lui arriva ce qui arrive à certaines jeunes actrices qui ont été un jour ravissantes à voir sur la scène, mais auxquelles le public ne pardonne pas de ne plus jouer, au bout de cinquante ans, Rosine ou Manon. Lorsqu'on revit Gœthe après trente ans, — trente ans pendant lesquels il était resté peu connu — on le retrouva les cheveux gris et clairsemés. De l'Apollon, on fit alors un Jupiter. On tua Gœthe en faisant de lui un classique. Le voici désormais sur sa chaise curule, édictant des sentences.

Aujourd'hui, en Allemagne, la jeunesse lettrée le rejette

et les vieux littérateurs l'ont figé en une idole de plâtre. Au lieu de mener le pays, il appartient à une chapelle de quelques milliers de partisans. Ni la révolution, ni l'État nouveau, bien moins encore l'ancien, ne se sont souvenus de lui. La plupart des Allemands ont vu jouer ses pièces de second ordre telles que « Goetz de Berlichingen », « Clavigo », peut-être aussi « Iphigénie », plus rarement « Le Tasse ». On connaît ses lettres à madame de Stein, des fragments de « Fiction et Vérité », peut-être les « Affinités électives ». Le seul des chefs-d'œuvre qui a pénétré jusqu'au cœur de la nation, c'est Faust, vieux personnage populaire allemand. Cependant, elle n'a retenu que la première partie de l'œuvre. Deux douzaines de poèmes sont devenus célèbres parce qu'ils ont été mis en musique.

Moi-même, j'ai atteint l'âge de trente-huit ans avant d'avoir lu d'autres ouvrages que ceux dont je viens de parler, les seuls d'ailleurs que l'on connaisse à l'étranger. Lorsque j'ouvris les œuvres de Gœthe pour ne plus jamais les refermer, je ne connaissais ni le second « Faust », ni « Pandore », ni les « Années d'apprentissage de Wilhelm Meister », ni la « Théorie des Couleurs », ni ses « Écrits scientifiques », ni son « Ode à la nature », ni ses « Lettres », ni ses « Conversations », sauf celles avec Eckermann. J'ignorais aussi le « Divan occidental et oriental » qui contient les plus beaux vers écrits en langue allemande.

J'ai tenu à préciser ce point pour expliquer que ce n'est pas la faute de l'étranger si Gœthe se dresse au loin, comme une tour impénétrable, suspect à l'incrédule qui se demande si vraiment cette façade dissimule tant de trésors.

Je n'en fais pas reproche à l'Allemagne. Je constate seulement. Nietzsche, le plus grand esprit que l'Allemagne ou même l'Europe ait produit depuis Gœthe, l'a constaté aussi.

Ce qui fait la différence fondamentale entre la culture allemande et la culture française, c'est que la nôtre manque de continuité. En France, l'amour de la liberté et l'esprit conservateur se rencontrent dans toutes les classes. Chez nous, il n'y a ni l'une ni l'autre : rien que les efforts inquiets de quelques isolés qui se font les défenseurs des grandes pensées et des sentiments généreux. En France, l'État et l'Esprit sont

étroitement liés. L'un a contribué au progrès de l'autre. Presque toujours, les périodes de grand épanouissement politique et de grand épanouissement intellectuel ont coïncidé. En Allemagne, l'État et l'Esprit sont nettement séparés depuis cinq cents ans. D'Erasme et Kepler, en passant par l'époque classique jusqu'à Einstein, vous trouverez toujours que l'État allemand fut, à l'intérieur, en proie au désordre quand l'esprit florissait et que la puissance de l'esprit déclinait quand celle du gouvernement s'accroissait. La raison et la conséquence de ce phénomène sont évidentes : la force n'ayant jamais appartenu aux hommes qui comprenaient les Arts, les manifestations de l'esprit furent considérées par eux d'un œil sceptique et tout au plus tolérées.

Dire que les princes furent les principaux protecteurs de l'Esprit, c'est une fable chère aux monarchies. La vérité est que, pendant cinq cents ans, la bourgeoisie fournit seule, à quelques exceptions près, les hommes marquants. Kleist, par exemple, issu de la noblesse, se dressa ouvertement contre sa propre classe.

Tous les savants et les artistes que l'Allemagne produisit, sont, pour la plupart, sortis des couches moyennes dans lesquelles ils sont d'ailleurs restés.

Les grands hommes qui ont formé la langue allemande, Luther et Gœthe, la pléiade des musiciens allemands de Bach à Schubert, avec les constellations plus petites jusqu'à Wagner et Brahms; les peintres depuis Dürer et Holbein jusqu'à Feuerbach et Menzel; les poètes depuis Lessing jusqu'à Hebbel, les pionniers de la science, les jurisconsultes, les médecins, les chimistes, tous ceux qui ont porté dans l'univers l'esprit allemand, palladium de notre gloire, sont des hommes issus de la classe bourgeoise. Mais, les bourgeois n'ayant jamais fait partie de la classe dirigeante, les intellectuels se séparèrent tout naturellement des dirigeants qui, eux, se félicitaient de ne pas être dérangés.

De cet état de choses découle le manque de sens politique chez l'Allemand; il porte la marque du destin. C'est à cause de cela que s'est formée dans le monde l'étrange impression d'une Allemagne double. Pendant la guerre, seuls les esprits avisés ont su discerner cette dualité.

Mais ce n'est là qu'une des raisons pour lesquelles la carrière de Gœthe fut sans précédent comme elle est restée sans suite.

Voici donc un fils de la bourgeoisie, qui semble consumé par le feu de ses visions. Vers 1770, il se trouve en présence d'un État sur le point de crouler et il cherche en vain un tuteur sur lequel s'appuyer. Il n'y avait, à cette époque, ni État allemand, ni civilisation allemande; il n'existait même plus de ces florissantes villes libres dans l'une desquelles il était né. Fils d'un fonctionnaire aigri, petit-fils d'un tailleur pour dames, issu d'une famille physiquement tarée, Gœthe, avide d'action comme tous les jeunes gens qui l'entourent, sent bouillonner en lui le révolutionnaire. S'il cherchait un soutien dans les classes dirigeantes?

A peine un jeune prince a-t-il fait appel à ses talents, à peine Gœthe est-il investi de la charge de ministre qu'il prend conscience de sa responsabilité et tente de se sauver et de sauver en même temps le petit royaume dans lequel il se trouve relégué, tout à coup, à vingt-six ans, comme par enchantement. Au lieu de vivre dans l'insouciance, il prête l'oreille à l'appel du destin et, après un rapide retour sur lui-même, il s'empare du marteau et se met à la besogne.

Les dieux avaient, cette fois, institué un homme le propre artisan de son bonheur. Cet homme étant un poète, comprit le symbole de la mission supérieure dont il devenait l'instrument et en mesura toute la portée.

Avec une rapidité étonnante, le jeune Gœthe échange alors l'art des vers pour celui du commerce, la fantaisie pour la réalité et se jette, à corps perdu, dans l'effort qu'exige le présent. Avant qu'il s'en soit aperçu, la folle jeunesse l'a quitté. Au bout de deux ans, il est devenu le mentor, le conseiller financier de ce prince dont il devait tout d'abord être le compagnon de fêtes. Le duc, lui, atteindra quatre-vingts ans sans changer. Il ne se développera ni ne se cultivera davantage.

Le ministre, par contre, se met à l'ouvrage pour prouver à l'Histoire et à lui-même qu'en Allemagne aussi il était possible que les Arts et l'État allassent de pair.

Les dix meilleures années de cette superbe intelligence, — de trente à quarante ans, — sont perdues pour le monde parce

que Gœthe voulut gouverner de façon remarquable les duchés de Weimar et d'Eisenach. Dix ans avant 1789, il essaye de mettre en pratique, dans le petit État aux destinées duquel il préside, les doctrines les plus avancées de la Révolution française. Il était disciple de Voltaire, fervent admirateur de Diderot, et savait quels ferments levaient lentement au sein du peuple. Jusque dans sa petite principauté où aucun bouleversement ne s'était encore produit, arrivait le sourd écho du mécontentement qui grondait aux portes de Paris. A cette époque, Gœthe osa se déclarer en faveur du morcellement des grandes terres. Il lutta contre son maître pour protéger les paysans contre les dégâts qu'occasionnaient, dans les champs, les chasses au sanglier. Il se prononça pour l'acquittement des mères d'enfants naturels. Il poursuivit les intermédiaires. Il chercha, par tous les moyens en son pouvoir, à dégrever le paysan. Mais Gœthe, président de la Diète, avait contre lui quatre petits gouvernements et trois provinces qui tous étaient décidés, ne visant que leurs intérêts particuliers, à répartir inégalement les charges. Le duc se rangea de leur côté. Gœthe perdit sur tous les points la partie.

Mais, poète, il savait que l'étendue d'un État ne signifie rien, que le royaume de Lilliput a son importance. Il se jette dans l'action avec la conviction que, dans la vie, seuls les symboles comptent. Lorsqu'il est question de la mise en état des mines d'Ilmenau, le ministre en personne est sur les lieux des journées entières. Et quand la fonte des glaces menace les villages, c'est encore lui qui, chaussé de grandes bottes, reste dans la neige du matin au soir dirigeant les équipes. Pendant des incendies, il grimpe aux échelles, transporte des seaux d'eau, se brûle et prétend ne s'être jamais mieux porté.

Dès qu'il le pouvait, Gœthe quittait la cour et les princes. Il irritait son souverain parce qu'il ne venait pas aux bals et qu'il lui reprochait de gaspiller l'argent pour des mascarades.

Le ministre dit son fait à la cour dans de petites satires mordantes et ses lettres confidentielles sont pleines d'amère ironie à l'adresse des princes. Lorsqu'à trente-deux ans, il est anobli, ce qui était encore quelque chose à cette époque, il

écrit : « Je suis ainsi fait, que je n'en vois guère la valeur. »

Durant cette période de dix années, Gœthe subordonne toute volonté platonique à celle de l'action. Étant son propre ministre de la Guerre, il veut tout faire lui-même, — il lève et toise ses troupes en personne — il se réfugie un soir dans un vieux château-fort pour écrire le quatrième acte d'une de ses pièces. Quand la famine éclate à Apolda, il se rend sur les lieux pour porter des secours et mettre bon ordre à la panique. Mais il a Iphigénie en tête et écrit, à moitié désespéré, à son amie : « Le roi de Tauris doit parler comme si personne ne mourait de faim à Apolda. »

Résigné enfin à se démettre de ses fonctions, il est tellement pris dans leur engrenage, qu'il recourt à la fuite pour retrouver sa liberté. Il quitte Weimar comme un conspirateur, après y être arrivé, onze ans auparavant, comme un aventurier. Ce n'est pas sa première fuite, mais la cinquième. Toute la jeunesse de cette nature énigmatique est une succession de fuites. Il fuyait une femme et, en même temps, il fuyait l'étape révolue, prêt à entrer dans une nouvelle période.

En Italie, il se garde aussi de la dissipation. Il vit plongé dans l'étude, évitant le monde. Quand il se met à peindre, il étudie l'anatomie, celle-ci l'amène au dessin. Comme il déplore que la politique trace des frontières entre les différents pays, il s'emploie à abattre les frontières entre les diverses branches du savoir. S'apercevant qu'il n'aurait de quiétude que dans un cercle restreint et que l'Allemagne seule peut lui offrir les conditions de vie qui lui conviennent, il fuit le pays méridional qu'il adore et retourne dans le Nord pour y rêver sans cesse aux lieux qu'il a quittés.

C'est seulement à son retour d'Italie qu'il s'ancre à Weimar. Il prend pour maîtresse une fille du peuple et dément ainsi le reproche que lui ont adressé plus tard ses compatriotes d'avoir été le laquais des princes. Cette femme saine, active, gaie, lui donna cinq enfants et devint ensuite son épouse. Du gouvernement, Gœthe s'est réservé les charges d'un petit ministère : le musée, l'université et les écoles devenaient son domaine. Voici Gœthe, à quarante ans, vieilli avant l'âge. Il a maintenant appris à renoncer aux grandes choses; il va commencer à jouir de celles qui lui restent.

Les dix années qui viennent de s'écouler, quelque pauvres qu'elles aient été en manuscrits, n'ont pas été perdues. Gœthe en sort affermi et rasséréné. Il affronte aujourd'hui avec plus de sang-froid le démon dont il fut jadis la proie et presque la victime. Il ne l'a pas vaincu encore et nous savons, du reste, que jamais il ne le vaincra tout à fait. Il vivra dorénavant avec lui comme un dompteur vit avec ses félins qui obéissent à leur maître, à condition que celui-ci ait la prudence de ne jamais leur tourner le dos.

Maintenant que Gœthe est plus détaché du monde, il passe des problèmes sociaux à l'étude des aminaux. La contemplation de colonnes et de constructions l'incite à remonter à l'origine des choses. Son esprit scrutateur cherche toujours à découvrir les racines profondes des apparences. Il regardait d'abord, — pensant pour ainsi dire avec ses yeux — et tirait ensuite ses conclusions. Ayant un tour d'esprit essentiellement non-philosophique, Gœthe, à l'époque où il avait acquis une certaine tranquilité d'âme, se tourna vers les phénomènes visibles de la nature. Le jour où il embrassa l'étude des sciences, il livrait le dernier combat à son démon.

Ne nous étonnons pas que, là encore, Gœthe fasse œuvre productive. A Venise, il ramasse sur la plage un crâne de mouton et découvre entre les mâchoires un os que personne avant lui n'avait remarqué. A Palerme, en voyant un palmier, il découvre la plante primitive. Se tenant à l'écart des plaisirs de la cour, il va beaucoup à l'université d'Iéna où il explore toujours d'autres domaines des sciences naturelles. Il fonde une nouvelle théorie des couleurs, découvre en géologie de nouveaux minéraux. Le premier, entre les biologistes d'Europe, il pose les bases des recherches de Lamarck et de Darwin, mais, sur ces sujets, il n'écrit que de courts articles et on ne trouve que des notes dans ses *Lettres* et ses *Carnets*..

Raillé de ses contemporains, il fait autorité longtemps après et les théories actuelles sur les couleurs se rattachent à celles qu'il a établies. Il poursuit ses investigations à la façon d'un Léonard de Vinci, observant, préparant la voie, mais ne concluant jamais. Gœthe a dit : « Peu m'importait de faire des assiettes ou des pots. »

Ne croirait-on pas entendre un de nos savants modernes

quand nous lisons une phrase comme celle-ci, tirée de ses Écrits sur la minéralogie : « Notre opinion est qu'il convient fort bien aux hommes d'accepter l'inexplicable, à condition qu'ils n'aient pas à fixer de limites à leurs recherches. Et si même la Nature a l'avantage sur l'homme et semble lui cacher bien des choses, l'homme, lui, a le pouvoir de la dépasser. Mais nous avons déjà pénétré assez avant dans la Nature quand, ayant remonté aux phénomènes primitifs dont nous connaissons les merveilles inexplicables, nous tournons de nouveau nos regards vers le monde de ses manifestations. »

Dans toutes ses recherches scientifiques, Gœthe resta aussi seul que dans ses efforts poétiques.

Quand il revient aux grands projets de sa jeunesse, il ne rencontre aucune sympathie et n'est soutenu que par un petit nombre d'amis. Le duc, lui, n'est préoccupé que d'amourettes, de chasse et de revues militaires. Devant le monde, le prince et son ministre se témoignent de l'estime, mais dans leurs entretiens privés, Gœthe lance de tels sarcasmes, qu'un collégien en resterait éberlué. Gœthe, partisan de l'ordre, accable de son ironie mordante les mauvais princes, les courtisans, les rois légitimes. Par contre, il se fait glacial devant un autre de ces princes pour abréger une entrevue qui l'importune. Quel trou à cancans que cette petite ville dans laquelle il doit végéter : quelques dames de la cour, quelques vieux courtisans, des blancs-becs qui se moquent de ce ministre, collectionneur d'os et de pierres! Seuls, deux hommes de génie le comprenaient. Herder avec lequel il n'y a pas moyen de vivre, — ils s'étaient brouillés — et Schiller qui détestait Gœthe. Pas d'argent pour réaliser ses idées sur l'esthétique, pas assez de sérieux dans son entourage pour que ces idées tiennent lieu d'argent, — résidence de province où s'étalaient toutes les mesquineries d'une petite cour.

Au moment où Gœthe prend en mains le théâtre, quelques traits de son caractère nous deviennent plus sensibles : beaucoup de réserve, un certain embarras et je ne sais quel plaisir de se dissimuler. Il créera la meilleure scène d'Allemagne, mais il y fera de plus en plus rarement représenter

ses propres pièces. Le théâtre de Gœthe, comme du reste sa vie et ses vers, étaient faits pour une scène idéale. Ni le petit duché, ni le théâtre de Weimar ne pouvaient y suffire.

Peu à peu, à force de douloureux soubresauts, Gœthe avait appris à profiter de l'instant même et à se faire un bonheur ici-bas. A cette époque de sa maturité où il devint gros et pédant et pendant laquelle il ne commença ni ne termina aucun de ses chefs-d'œuvre, à cette époque où il étudia, collectionna, critiqua, se placent les admirables Dialogues, pour la plupart Lettres à Schiller. De ces entretiens, Schiller sortait au fond presque toujours victorieux car Gœthe, d'essence plus rare, s'effaçait. Parler ici de cette amitié ambiguë nous conduirait trop loin. Ces dix années de la vie de Gœthe sont les plus renommées mais les moins intéressantes. Le poète avait acquis plus de paix intérieure et accueillait avec plus de calme les biens de ce monde : sa femme, la fortune, la bonne chère. Il voyait, sans plus s'en émouvoir, combien son pays et les autres étaient mal gouvernés.

Ce n'est qu'après la mort de Schiller et une grave maladie, à l'âge de soixante ans, que Gœthe rajeunit soudain. Il entrait dans la période qui le mena au faîte de sa vie.

On a beaucoup parlé de l'harmonieux Gœthe. Comme il recherchait la tranquillité et ne se livrait pas volontiers, il a contribué lui-même, pour une bonne part, à cette légende. Puisque si souvent des hommes d'État, froids et ambitieux, se sont donné des airs d'hommes passionnés pour paraître plus intéressants, pourquoi une nature complexe ne se donnerait-elle pas pour plus froide et plus fermée qu'elle n'est en réalité? Les masques que les êtres portent sont innombrables. L'un choisit-il un masque impénétrable, on le prend pour son vrai visage. Gœthe avait bien sujet de se cacher, car si, par l'effet d'un instrument magique, il avait aujourd'hui le malheur de connaître ce qui a été écrit sur lui, il composerait certainement de nouvelles épigrammes.

S'il revenait sur terre, il verrait quel mal on s'est donné pour prouver que sa plus grande résolution était de faire de sa vie un chef-d'œuvre. On lui imputa ce dessein parce que, en effet, elle finit par être un chef-d'œuvre. Rien n'est plus faux, car Gœthe, au contraire, erra devant lui,

à tâtons, sans guides, dans le brouillard épais d'une forêt jusqu'à ce qu'il eût découvert les clairières. Gœthe désapprouva d'ailleurs dans sa vie, aussi bien que dans son œuvre, la formule « l'art pour l'art ».

A l'époque où nous sommes arrivés, il savait, par expérience, qu'il ne lui était pas donné de jouir d'un bonheur qu'il n'eût chèrement acheté. Il allait à présent cueillir les premiers fruits merveilleux de l'arbre du renoncement. Lentement, il commence, à l'âge de soixante ans, à surgir de son époque, à se détacher sur le fond de l'histoire de la littérature allemande comme un personnage de bronze éclairé par un soleil nouveau et qui, dressé au-dessus de la mêlée, semble dire, en regardant le dragon vaincu à ses pieds : Je ne te crains plus, Gorgone!

Gœthe était un homme qui pensait toujours en réaliste et qui agissait toujours en idéaliste. Il avait trouvé le moyen de sortir victorieux de la lutte entre les résolutions qu'il avait prises et celles que lui imposait le destin, entre la liberté et la servitude, entre la foi et la science, entre sa force de vivre et les déceptions qui lui livraient assaut. Maintenant qu'il avait échappé à ses crises, il paraissait rajeuni et plus audacieux. Il conserve sa sérénité bien que conscient de l'insuffisance des moyens dont il dispose. Une puissance d'action qui jamais ne s'est démentie, le garde du reproche d'avoir été un rêveur.

Il s'en tiendra toujours à cette activité, grâce à laquelle il s'est maintenu à la surface. Jamais il ne l'a considérée comme un principe de morale. Il l'a toujours proclamée indispensable à sa vie. L'une de ses idées fondamentales était que la Nature est amorale. Adolescent, il écrit déjà à Lavater, s'élevant contre le moraliste : « Tout ton idéal ne m'empêchera pas d'être vrai, bon et méchant comme la Nature. »

Plus il avançait dans la vie, plus il se fiait à son intuition. Il rapproche ses théories éthiques et esthétiques de l'intuition et écrit : « Nos aspirations sont les pressentiments des possibilités que nous portons en nous; elles présagent ce que nous sommes capables d'accomplir. Notre imagination projette dans l'avenir, hors de nous, ce que nous désirons et ce que nous pouvons. Nous tendons vers ce que nous possédons déjà en puissance. C'est ainsi que le désir passionné trans-

forme en réalité le rêve que nous avons fait ». Remarquons à ce propos, que nous trouvons dans maints passages subtils de son œuvre, dans les « Affinités électives » en particulier, la psychanalyse moderne.

C'est une des raisons pour lesquelles Gœthe aimait les Français. Il les jugeait des psychologues-nés. N'en était-il pas un lui-même? « Je ne crains rien pour les Français, dit-il dans sa vieillesse. Il se sont placés si haut intellectuellement que du point de vue de l'Histoire du monde, l'esprit, en France, ne pourra plus jamais être opprimé. »

Gœthe a d'ailleurs analysé avec pénétration les Français, car il a dit : « C'est le caractère, c'est-à-dire la résultante des instincts primitifs humains qui détermine et soutient les autres forces de l'âme. Les Français ont ces qualités de l'intelligence parce qu'ils ont ce caractère. Ils dominent le monde, non par cette intelligence, mais par ce caractère, auquel leur intelligence est subordonnée; elle exprime donc leurs penchants et leurs tendances originelles ».

Insensiblement, au cours des années, ses efforts gigantesques avaient creusé leurs marques dans ses traits. D'un lustre à l'autre, ils s'accentuaient et formaient petit à petit le vrai Gœthe. De même que nous sommes habitués à préférer les œuvres de vieillesse de Rembrandt, de Beethoven, voire du Titien, de même notre état d'esprit actuel nous porte à préférer les derniers accords de la sagesse de Gœthe. Un Français dit, un jour, sur lui un mot que le poète vieillissant se plaisait à répéter : « C'est un homme qui a eu de grands chagrins. »

A cette époque de sérénité si durement achetée, au point culminant de sa vie où il écrit « Pandore », « Les Affinités électives », et surtout « Le Divan occidental et oriental », se place la rencontre de Gœthe avec Napoléon.

Je n'ai pas besoin de raconter cette scène. Elle est assez connue. Gœthe a même dernièrement paru de nombreuses fois sur l'une des scènes parisiennes. M. Sacha Guitry, en Napoléon, s'entretenait tous les soirs avec un Gœthe ressemblant de traits et de langage et qui eût été tout à fait vraisemblable sans un manteau un peu étrange.

Si nous considérons cette scène à la façon de Gœthe,

c'est-à-dire symboliquement, sa signification et la leçon qui s'en dégagent, est claire. Une entrevue semblable se joue, pour ainsi dire, sur deux plans, comme les luttes homériques. Sur l'un de ces plans, Achille vainc Hector et pleure Patrocle. Sur l'autre, les dieux aussi se combattent et se réconcilient. Si, en effet, les dieux se sont intéressés aux démêlés des Troyens et des Grecs, nous pouvons bien admettre, sans présomption, qu'ils ont suivi aussi avec intérêt les luttes entre Français et Allemands. Les parties adverses n'invoquent-elles pas chacune, respectivement, la protection de Dieu pendant la guerre?

Voici l'Empereur des Français qui n'est pas un Français. Voici l'Allemand, qui est plus qu'un Allemand. Tandis que armées foulent le sol de l'Allemagne, Napoléon regarde en face le ministre d'un prince qui l'a irrité, le représentant d'un petit pays conquis et dit : « Voilà un homme! » L'Empereur, de son regard, a scruté des milliers d'hommes, aucun ne lui avait arraché un tel mot. Gœthe, qui reçut bien des compliments, n'en avait jamais entendu un pareil de la bouche d'un Allemand. L'Empereur ignorait presque tout du poète. Il avait lu le roman de sa jeunesse, mais celui-ci remontait si loin qu'il ne répondait plus à leur état d'âme. Il ignorait tout de son œuvre, de ses recherches et de sa vie.

Le poète, au contraire, avait suivi avec grand intérêt la vie de Napoléon, depuis les premières victoires de Bonaparte, et lui avait voué une admiration qu'aucun de ses contemporains et peu de figures de l'Histoire lui avaient inspirée. Il se trouvait devant le conquérant de sa patrie et du petit royaume qu'il avait gouverné lui-même pendant une dizaine d'années, devant Napoléon en personne, devant le fils de la Révolution. Gœthe avait eu ce mot inquiétant : « Je supporterai plutôt une injustice que le désordre », car s'il avait d'abord défendu les idées de la Révolution, il avait ensuite répudié ses formes. Gœthe avait trop longtemps lutté contre les révoltes de son être pour se faire le partisan de celles du dehors, au moment où il était enfin en pleine possession de son équilibre moral.

Parabole magique que cette rencontre. La France eut avant et après de grands penseurs; l'Allemagne eut de grands

hommes de guerre, mais jamais le génie des deux nations n'a été représenté plus manifestement qu'en cette circonstance.

N'était-ce pas essentiellement français qu'un homme fût porté au faîte de la nation par l'amour d'un peuple pour la liberté, et français encore, la rapidité avec laquelle il conquit le monde, uniquement par sa valeur?

Tout ce qui avait fait la grandeur de la France, la réalisation des idées par l'action, les conquêtes foudroyantes par les armes en même temps que par les idées, tout cela était personnifié en cet homme et Gœthe en fut vivement frappé. Nous pouvons admettre que Gœthe symbolisait un peuple longtemps opprimé dont l'inertie qui entravait tout effort, permettait aux génies isolés, affanchis de préjugés, de se maintenir au-dessus du nationalisme.

C'est grâce à ces circonstances particulières que Gœthe devint le prophète d'une époque nouvelle.

Quand il assigne aux Allemands le rôle de médiateur entre les pays de haute culture, quand il se félicite de leur manque de préjugés nationaux, il leur trace par là même, des limites que l'on ne respecte pas volontiers à certaines époques. Gœthe était libre de toute prévention et cette scène montre, par un exemple immortel, que l'Esprit n'a pas de patrie, qu'il appartient à tous.

Gœthe n'adresse aucune flatterie au vainqueur. Il ose même lui dire quelques vérités et décline son invitation d'aller à Paris. Cela encore ne fut possible que par l'attitude de l'Empereur. Celui-ci ne se posa pas en conquérant, mais en homme qui, le premier, a fait le rêve des États-Unis d'Europe et qui devine une disposition d'esprit analogue chez son interlocuteur. La gaieté virile avec laquelle Gœthe affronta l'Empereur, la pénétration de Napoléon me prouvent assez que les dieux y ont été pour quelque chose.

Nous voici arrivés à la dernière et à la plus intéressante époque de la vie de Gœthe, où nous avons la rare fortune d'être éclairés par mon excellent ami le professeur Lichtenberger qui a, plus qu'aucun autre, approfondi la sagesse de Gœthe. Il la connaît bien et, avec lui, quelques centaines de fervents. Mais où se terre-t-elle? Dans cent cinquante volumes

où l'on se meut à tâtons, dans une demi-obscurité, comme on ferait dans les innombrables salles, tours et corridors d'un immense château. Dans les coins les plus poussiéreux, là où personne ne peut les soupçonner, brillent, tout à coup, des joyaux extraordinaires. Il y en a dans le roman ardu des « Années d'apprentissage » écrit sur le tard, dans la partie historique de la Théorie des couleurs, dans des articles épars sur les sciences naturelles, dans des Notes, dans des Lettres à Zelter, dans des conversations avec le chancelier Müller. Pour les mettre en lumière, pour les divulguer au monde entier, je m'emploie à en faire une édition pratique.

Rien de tout cela, pour ainsi dire, n'est traduit. Une grande partie pourtant en est traduisible. Les œuvres de Gœthe, comme toute œuvre d'un poète, comportent deux parties. Tout ce qui est vers, demeure au fond intransposable, mais toute la prose est transcriptible dans la proportion de 90 p. 100, comme les quatuors sur le disque. Le second « Faust », quoique en vers, peut être traduit en grande partie. Le « Divan », c'est impossible. Nul autre qu'un Allemand ne peut apprécier l'éclat des vers qui commencent ainsi :

Dämmrung senkte sich von oben,
Schon ist alle Nähe fern...

Il est inutile de les traduire, car chaque peuple a dans sa langue des trésors aussi précieux. Voilà pour une partie.

Pour ce qui est de l'autre, elle appartient à l'univers. Je crains cependant que la vie de Gœthe, consacrée à la réflexion et à l'action, et qui pourrait nous servir de modèle, ne soit un peu incompréhensible pour un Parisien. Gœthe n'a jamais fait un voyage qu'à Rome. Il n'a connu ni Berlin, ni Vienne, pas même Paris et Londres. Il restait tapi, dit Lord Byron, comme un renard dans son terrier, et n'osait en sortir. Mais son savoir et son intuition lui ont permis de comprendre les autres peuples. Il était déjà un Européen accompli quand il rencontra Napoléon. Dans des centaines d'écrits, il se déclara Européen avec une netteté et une fermeté sans pareilles à son époque. C'est justement une des raisons pour lesquelles il ne devint jamais un poète national comme Schiller.

Tout ce qui s'est dit dans nos milieux, au cours des dernières années, en faveur de l'entente des peuples, de la Société des Nations, du pacifisme, contre le nationalisme, nous le trouvons dans l'œuvre de Gœthe, dans de superbes épigrammes, en vers ou en prose, pathétiques ou ironiques, d'intérêt général aussi bien que pratique. Si l'on regarde Kant avec raison comme le champion de la paix éternelle, il faut citer Gœthe bien avant lui. « C'est dans ce sens, est-il dit dans les « Années d'apprentissage », que nous pouvons nous considérer comme faisant partie d'une société universelle. L'idée en est grande, la mise en pratique facile si nous nous y employons avec force et intelligence. Que l'homme apprenne à se connaître indépendamment du monde extérieur, qu'il cherche les conséquences, non pas dans les circonstances, mais en lui-même. » Et il dit encore, à l'âge de quatre-vingts ans : « Le libre échange des opinions et des sentiments contribue autant à la richesse et au bien-être de l'humanité que celui des produits matériels. Si nous n'en sommes pas là encore, la faute en est au manque de lois et de principes dans les relations internationales. »

Trente ans auparavant, pendant la Révolution, — on croirait à l'entendre que ce fut hier — Gœthe écrit : « Au moment où l'on essaye partout de fonder de nouveaux pays, le sage qui conserve sa liberté de penser et voit au delà du temps, reconnaît que la patrie est partout et nulle part. Le patriotisme et la bravoure individuelle ont fait leur temps, tout comme l'aristocratie et la domination de l'Église. »

Jamais Gœthe n'a témoigné d'une façon plus évidente son esprit « surnational » que le jour de la bataille de Valmy en 1792. Pour la première fois dans l'Histoire, une armée formée d'hommes du peuple avait battu les rois légitimes. Gœthe se trouvait en sa qualité de ministre et d'ami, dans la tente de l'un de ces princes vaincus. Lorsque, au soir de cette défaite, princes et généraux échangent leurs opinions, on demande aussi au silencieux poète ce qu'il pense de cet événement. Il ose répondre textuellement : « Aujourd'hui, ici, s'ouvre un nouveau chapitre de l'Histoire et vous pourrez dire que vous avez assisté à sa naissance! »

Les idées du Gœthe de l'âge mûr sont du xxe siècle. Il

n'est pas étonnant qu'elles aient sommeillé durant le XIXe, attendant leur heure. Cela est tout à fait dans l'esprit de Gœthe qui se retirait de tout ce qui ne le concernait pas. Irrité par la guerre de 1814, il étudie la géologie de la Chine.

Plus tard, à l'âge de quatre-vingts ans, il est encore plus détaché de la politique. En juillet 1830, après la révolution à Paris, un de ses jeunes disciples arrive en courant chez lui. En le voyant, Gœthe s'écrie : « Eh bien, que pensez-vous de cette grande affaire? Voilà tout en combustion, ce n'est plus une affaire à huis clos, le volcan vient d'éclater! — La chose est terrible, lui répond le jeune homme. Une aussi misérable famille donne bien peu d'espoir, appuyée d'un aussi misérable ministère. On finira par les chasser! — Mais je ne parle pas de ces gens-là, que m'importe! il s'agit de la grande querelle entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire! »

Le démon de sa jeunesse n'était pas mort. Après une période de grande harmonie, le vieillard retombe sous ses violentes atteintes et est encore une fois dévoré de ses feux. A soixante-treize ans, devenu veuf, il veut épouser une jeune fille de dix-huit ans, ce qui suscite de vives querelles avec son fils et le duc de Weimar. Les entretiens avec Müller où nous le voyons tel qu'il fut, et non pas ceux avec Eckermann où il apparaît tel qu'il souhaitait qu'on le vît, nous donnent une idée impressionnante de l'ardeur dévorante des passions qui l'étreignaient encore.

L'image d'un Gœthe olympien s'effrite alors à nos yeux, et, derrière le buste en plâtre que l'on place d'habitude sur sa bibliothèque, apparaît le lutteur faustien que personne n'a représenté aussi admirablement que David d'Angers. Gœthe, jusqu'à son dernier souffle, livra des combats acharnés.

Le vieillard accueille avec bienveillance tout ce qui est nouveau : l'Amérique nouvelle, le premier chemin de fer, les grandes constructions de canaux. Il dit qu'il voudrait vivre encore cinquante ans pour voir le canal de Suez et celui de Panama qui, en 1830, étaient déjà à l'étude. Voilà notre vieux magicien, à quatre-vingts ans, dans son grand salon bleu, dit salon de Junon, entouré de cartons et d'atlas géographiques, d'après lesquels il étudie, questionne, s'informe et se renseigne sur les digues et les travaux d'agrandissement

du port, au nord de Brême. Entre temps, il passe dans son cabinet de travail et dicte, par petits morceaux, la fin du second « Faust ». Reprendre du terrain à la mer, opposer une digue à la poussée des eaux, voilà qui lui semble le but le plus beau de l'activité humaine.

Les événements qui se déroulent dans cette petite pièce, pendant les deux dernières années de la vie de Gœthe, concourent à l'achèvement de la plus grande épopée que les Allemands possèdent. L'âpre lutte de laquelle est sortie la fin de cette œuvre, commencée soixante ans plus tôt, est aussi la lutte suprême de son être, accrue par la passion spirituelle. Certains jours, dont nous connaissons exactement l'emploi, qui se résumait à rien pour ainsi dire, étaient pourtant si riches en incidents intérieurs qu'on peut les comparer aux derniers quatuors de Beethoven. Parfois, Gœthe prenait son manteau et sa canne et s'en allait seul à travers champs. On le voyait alors errer parmi les rocs de granit, tenant en mains le petit marteau avec lequel il arrachait ses secrets à la Nature.

On me pardonnera d'avoir tenté de donner en quelques pages un aperçu de l'évolution de cet être remarquable. J'y ai consacré trois volumes qui ne sont aussi qu'un fragment.

Nous formons en Allemagne une minorité qui ne redoute pas une ligne de démarcation d'avec l'Allemagne d'avant-guerre. Nous ne tolérerons plus que les intellectuels se séparent des dirigeants et vivent à part dans un rêve romantique. Depuis que, de sujets, nous sommes devenus des citoyens, la question est changée. En Allemagne, un ministre ne sera plus ridicule parce qu'il écrit des livres ou même des vers. Il sera désormais permis à un poète d'entrer dans l'arène politique. Il nous est loisible aujourd'hui de revenir à Gœthe sur ce nouveau plan. Mais ce Gœthe n'est pas celui qu'on nous a fait connaître. L'Apollon, le Jupiter, le favori des dieux, le don Juan dont on nous a parlé, ce n'est pas lui que je propose en exemple à notre époque, mais bien le lutteur qui acquit, par sa propre énergie, beaucoup plus qu'il ne reçut en partage. Ce n'est pas un problème allemand. Il n'a rien à voir avec l'idée nationale.

Lorsque « Helena » parut, Gœthe écrivit qu'on la comprenait mieux à Paris et à Saint-Pétersbourg qu'en Alle-

magne. Nous nous réjouissons évidemment qu'il ait été un Allemand, puisque c'est ainsi seulement que nous pouvons goûter pleinement la partie versifiée de son œuvre, mais comme nous sommes ses disciples, nous ne le revendiquerons jamais comme bien national.

Gœthe sera le guide de ce siècle parce que les problèmes qui agitent le monde : la lutte des classes, l'antagonisme de l'action et de la spéculation, la lutte entre l'Art et la Mécanique ont été non seulement étudiés, mais vécus profondément par lui. Ses moyens différaient puisqu'il n'assista à aucun mouvement intellectuel révolutionnaire en Allemagne. Son idéal était celui-là même qui, de nouveau, brille à nos yeux : l'antique et sain équilibre du corps et de l'esprit, la modération et la maîtrise de soi, que nous souhaitons posséder nous-mêmes et enseigner à nos enfants, l'entr'aide sociale, — bref : concilier la liberté et l'esprit conservateur à la manière française.

Dans tous les domaines où il porta son attention, Gœthe a entonné l'hymne d'un idéal qui n'a pas peur des réalités. Il est l'anti-romantique, tel qu'il se dresse aujourd'hui de toutes parts. Il est l'annonciateur de l'activité qu'il mit toujours au-dessus de la pensée comme fait la jeune génération actuelle.

Il est l'homme qui obéit docilement à son destin, sans alourdir ni encombrer sa vie de résolutions inutiles. Il est le savant qui récolte l'expérience dans les domaines les plus divers. Il est l'adversaire des systèmes, des spécialistes, il est le grand aventurier dans le royaume de l'Esprit. Il est, avant tout, le grand éducateur qui, au déclin de sa vie, exprime dans « Wilhelm Meister » des idées d'une telle modernité, d'une telle fraîcheur, qu'elles annoncent les « Éclaireurs » et qu'elles font penser à certains principes de l'éducation néorusse.

Nous nous emploierons avec ardeur à débarrasser cette figure de tout le fatras sous lequel nationalistes et spécialistes ont caché l'or pur de sa sagesse.

Gœthe appartient à l'Europe. Sa musique exceptée, l'Allemagne n'a pas de plus beau trésor à lui offrir.

EMIL LUDWIG

(Traduit de l'allemand par ALICE STERN.)

SCÈNES DE LA VIE FUTURE[1]

IV

PETIT DIALOGUE SUR LE SENTIMENT DE LA LIBERTÉ

— Cher monsieur Duhamel, que pensez-vous des Américains?

— Cher monsieur Pitkin, mon père, quand on lui demandait, entre la première et la deuxième bouchée, ce qu'il pensait d'un plat, mon père avait coutume de répondre : « Je vous donnerai mon opinion après déjeuner. »

— J'entends bien; mais c'est précisément votre première impression qui m'intéresse. Que pensez-vous des Américains?

— Excusez-moi, monsieur Pitkin. Je n'en pense rien : je ne les ai pas encore vus.

— Comment! Depuis plusieurs jours, vous n'avez pas...

— Non! L'Amérique me cache les Américains.

— Voilà bien de ces formules françaises!

— Impossible de m'exprimer autrement, cher monsieur Pitkin. La fourmilière m'empêche de voir les fourmis, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Entre les citoyens américains et moi, s'élève je ne sais quel monstrueux fantôme, un ensemble de lois, d'institutions, de préjugés et même de mythes, un appareil social sans égal dans le monde et sans analogue dans l'histoire. Plutôt qu'un peuple, je vois un système. Les hommes, pour lesquels je ressens toujours une bien pressante curiosité, m'apparaissent, ici, comme de purs idéogrammes, comme les signes d'une civilisation abstraite, algé-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril 1930.

brique et pourtant déjà fabuleuse. Vous me suivez mal. Revenons à des figures plus apparentes. Quand je me promène, à Paris, dans la rue de la Santé, vous dirai-je que la prison m'empêche de voir les prisonniers?

— Quelle singulière image pour parler de la libre Amérique!

— Monsieur Pitkin, il paraît bien que l'Amérique ait le génie de discerner, dans la cohue des idées et des phénomènes, tout ce qui est susceptible de développement, de foisonnement, de succès et, pour dire bref, d'avenir. Ce que vous appelez la libre Amérique me donne à juger de ce que peut devenir la liberté dans le monde futur, dans une société dont je m'imagine exclu sans trop de déplaisir.

M. Pitkin n'est pas de ces Américains qui prennent Constantinople pour une des plus curieuses villes de France et le Pirée pour un homme. Il a des lettres, de l'esprit, une instruction que l'on serait tenté de qualifier individuelle, des opinions nourries et bien enracinées. Il a visité l'Europe. Il sourit à m'entendre et lève les bras au ciel.

— Pouvez-vous, — s'écrie-t-il, — critiquer notre libre république, alors que vous vivez dans cette Europe divisée, où sept nations, pour le moins, subissent un régime de force, alors que votre propre pays, après des expériences malheureuses, est menacé lui même de dictature politique?

— Monsieur Pitkin, la dictature politique est assurément odieuse et me semblerait sans doute intolérable, mais, pour étrange que cela vous paraisse, j'avoue qu'elle ne tient pas, dans mes appréhensions, une place trop considérable. Les servitudes politiques sont toujours violentes, grossières, elles appellent et finissent par provoquer l'émeute. L'esprit de rébellion politique n'est pas éteint au cœur de l'homme, heureusement. Les dictatures soviétique et fasciste, pour ne citer que ces deux-là, soulèvent, dans leur pays d'origine et dans le monde entier, une protestation trop ardente pour que le philosophe ait lieu de s'interroger à leur sujet avec découragement. Dès qu'ils sont parvenus à un certain degré de culture et qu'ils ont le sentiment de leurs vertus, de leurs espoirs, les hommes supportent mal les restrictions qui leur sont imposées par le tyran national ou par la domination étrangère : en revanche, ils s'accommodent assez bien de l'autre

dictature, celle de la fausse civilisation, et c'est là ce qui me tourmente.

M. Pitkin bat des paupières et remue la tête en signe de dénégation.

— Je ne comprends pas très bien, — fait-il. — Notre régime politique est loin d'être parfait, mais...

— Je vous répète, cher monsieur Pitkin, que la question politique m'intéresse à peine. Elle est variable, fugitive, toujours provisoire. Si vous ne vous jugez pas esclave d'un régime politique ou social, — ce qui est, à mes yeux, l'indice d'une charmante complaisance, — vous êtes esclave, je vous le répète, de vos moralistes, de vos légistes, de vos hygiénistes, de vos médecins, de vos urbanistes et même de vos esthéticiens. De vos policiers, de vos publicistes... que sais-je encore? Bref, vous êtes esclave de l'Amérique, comme le monde entier sera, quelque jour, à votre exemple, esclave de soi-même.

M. Pitkin secoue avec effort un front parcouru de rides toutes neuves.

— Il me semble, — dit-il, — que vous revenez toujours, avec une étrange insistance, sur le même problème. Je ne vous comprends pas très bien...

— Ce problème est sans doute, pour les gens de mon espèce, le plus important de tous. Oui, vous me comprenez mal. C'est que votre esclavage vous est, en quelque sorte, insensible.

— S'il est insensible, — murmure M. Pitkin avec un sourire inquiet, — ne me le faites pas sentir.

— Sage parole, cher monsieur. Mais n'en ai-je déjà pas trop dit? Cet esclavage s'est installé si doucement, par un progrès si méticuleux, que les hommes n'ont guère pu ne s'en point accommoder. Les contraintes imposées aux individus en vertu des principes évidemment si raisonnables de l'hygiène, de la morale, de l'esthétique, de la protection sociale, en un mot de la civilisation, de notre civilisation, soulèvent peu de colère dans le monde moderne. Elles procurent d'abord au citoyen un sentiment de sécurité qui semble devoir le dédommager de certains menus sacrifices. Elles s'installent de manière insidieuse : elles ont vite l'allure et la force d'habitudes organiques. La plupart des hommes, dans un état

moderne, reconnaissent bénévolement leur incompétence en une multitude de matières et délèguent, avec modestie, tout pouvoir à des spécialistes, dont le zèle est d'autant plus vif qu'il est rarement gratuit. Les peuples, si lents à s'ébranler quand il s'agit de reconnaître et de seconder le génie, acceptent sans trop de mauvaise grâce quantité de mesures qui leur sont présentées comme propres à faciliter les fonctions de l'organisme social.

— Oh! — dit M. Pitkin, — vous avez la rancune longue. Vous pensez encore à ce thermomètre qu'on vous a mis dans la bouche? Vous, un médecin!

— Détrompez-vous, cher Pitkin, le thermomètre est oublié. Si les peuples apportent à se protéger quelque peu de discourtoisie, de barbarie, de naïveté, de sottise... c'est naturel et déjà pardonné. Non, je songe à la vie intérieure de la nation. Le citoyen, vous disais-je, astreint à tant de contrôles, d'investigations, d'inquisitions, de censures, n'est pas seulement la proie des bureaucrates : il accepte lui-même de seconder ses tourmenteurs et d'accomplir une forte partie de leur besogne. Pour tous les actes de sa vie sociale, il est obligé de répondre à des interrogatoires, de remplir des états, de réunir des dossiers, d'offrir un tribut de paperasse au monstre. Le citoyen passe donc une partie de sa vie à « déclarer », sous la menace des lois. Si grand soit en lui l'esprit de discipline, une heure vient qu'il se juge moins protégé qu'assujetti et qu'il trouve à la joie de vivre un goût d'amertume et de dérision. Les régimes politiques passent, M. Pitkin, mais cette redoutable idée de la civilisation ne cesse de croître et de prospérer. J'en suis encore à chercher...

J'ai parlé d'une haleine et m'arrête, à court de souffle et non d'arguments.

— Vous semblez, — s'écrie Parker Pitkin, — au point de reconnaître que tout cela n'est pas propre à l'Amérique, puisque le monde entier souffre du même mal.

— L'Amérique, cher Pitkin, oblige, en ce moment, les hommes à reviser nombre de leurs idées, nombre de leurs valeurs. C'est un mérite, je n'en disconviens pas. L'Amérique semble prendre à cœur de précéder le reste de l'humanité dans la voie des pires expériences. Dès aujourd'hui, l'Amérique

nous donne à mesurer ce que peut devenir l'effacement de l'individu, l'abnégation, l'anéantissement de l'individu.

M. Pitkin secoue la tête avec opiniâtreté.

— La liberté, je crois vous l'avoir déjà dit, n'est pas dans les institutions, mais dans le sentiment que nous en prenons. Nous sommes le peuple le plus libre de la terre.

— Je sais. Voyez plutôt. J'ai, dans ma poche, plusieurs petites pièces de votre monnaie sur lesquelles est imprimé le mot *liberty*. Et que voyez-vous, juste sous ce mot? Une figure d'Indien ou de bison. O Ironie! Deux races vivantes et libres que vous avez anéanties en moins de trois siècles. Au reste, cher monsieur, ces réflexions d'un étranger trouvent à s'alimenter dans les écrits mêmes de vos plus illustres concitoyens. Et je ne parle pas de vos poètes qui, presque tous, se détournent avec amertume de leur terre natale, je ne parle pas de vos polémistes, je ne parle pas d'un Menken, qui invective chaque jour contre l'Américain par une sorte de délectation patriotique à rebours et parce que celui qui aime bien châtie bien. Je parle de vos philosophes sociaux et de vos hommes d'État qui considèrent la marche de votre civilisation et ne dissimulent pas leur angoisse. J'ai noté, sur mes tablettes, certaines phrases de M. Hugues qui vous étonneront peut-être. « La liberté, dit cet homme sage, a besoin maintenant de sauvegarde et de protection contre les efforts organisés et contre la bureaucratie, afin que les citadelles de la liberté individuelle ne capitulent pas. Nos institutions n'ont pas été faites pour amener l'uniformité d'opinion; s'il en était ainsi, nous pourrions abandonner tout espoir ». Je ne vous donne pas ces phrases pour des modèles d'éloquence. Telles, pourtant, elles disent quelque chose, quelque chose de fort, de terrible. Avouez, cher Pitkin, que cette brillante civilisation dont l'Amérique est, aujourd'hui, le protagoniste, le héraut, le prophète, semble nous conduire vers une de ces périodes qui figurent, dans l'histoire de l'esprit, comme de mornes lacunes, vers une de ces périodes où le vœu le plus cher de l'homme vraiment libre est de chercher refuge au désert. Malheureusement, il n'y a plus de désert. Partant, plus d'espoir de refuge. Les gens qui, jadis, ont conquis, labouré, peuplé l'Amérique venaient vers elle pour fuir des

pays incléments. Ils devaient être, comme le dit admirablement Baudelaire, « joyeux de fuir une patrie infâme... » Et voilà donc ce qu'ils ont édifié : cette patrie dure, âpre, féroce, où la liberté n'est qu'un vocable électoral.

M. Parker Pitkin se gratte la tête. Il semble troublé, si bien que j'en ai du remords.

— C'est vrai, — dit-il enfin. — Nous sentons obscurément ces choses. Nous avons même, par ci, par là, formé des ligues.

— Parfait! cher Pitkin. Formez, formons des ligues. J'en ai plusieurs à vous offrir.

— Méfiez-vous! Ici les idées les plus étranges font parfois leur chemin.

— Tant mieux donc! Je vous propose d'abord de constituer une « ligue pour la pratique du scandale public ».

— Oh! — dit Pitkin en fermant les yeux, — ne plaisantez pas sur un tel sujet.

— Mais si! Mais si, monsieur Pitkin. Et mon scandale, à moi, n'est pas ce que vous croyez. Sera membre de la ligue tout citoyen qui voudra bien accomplir, chaque jour, un acte de non-conformisme, oh! même très modeste : par exemple faire repriser ses chaussettes, refuser l'ascenseur et demander l'escalier, se priver de cinéma, ne pas acheter d'automobile à crédit, refuser une marque de savon dont le propriétaire avoue faire, chaque année, pour deux millions de réclame, se promener familièrement avec un nègre de ses amis, ne pas prononcer le mot standard, offrir sa place dans le subway à une vieille dame, sourire, chanter, se promener sans but, etc..., etc...

— Ah! monsieur Duhamel, vous n'êtes pas sérieux.

— Seconde ligue! Écoutez : « Ligue pour développer et favoriser la désobéissance aux lois ridicules ou oppressives. »

— Hélas! — dit M. Pitkin. — Ce besoin de désobéissance a fait de grands progrès depuis la loi de prohibition.

— En ce cas, monsieur Pitkin, hourra pour la loi de prohibition!

Je continue.

— Troisièmement : « Grande ligue pour apprendre à ne rien faire. »

— Que voulez-vous dire?

— Par ne rien faire, j'entends s'arrêter parfois d'agir afin de réfléchir un peu.

— Décidément, — fait Parker P. Pitkin, — vous n'êtes pas sérieux. Jamais vous ne ferez entendre ici des choses pareilles. Allons! Nous avons beaucoup parlé, venez vous rafraîchir. Voulez-vous un verre de cocacola? Un verre de root-beer? c'est de la bière de racines, de la bière pour rire, bien entendu. Mille excuses : j'offre ce que j'ai.

— Cher Pitkin, laissons les ligues. Ce qu'il faut trouver, dans l'intérêt de l'Amérique, d'abord, et bientôt du monde entier, c'est la raison profonde et secrète du mal...

— De quel mal parlez-vous? Le mal de la liberté? Mais n'y pensez pas tant. Faites comme nous et tout s'arrangera. Comment trouvez-vous nos boissons sans alcool?

— Très mauvaises, cher Pitkin. J'ai regret à le dire. Absolument mauvaises et sans pouvoir social. Rappelez-vous que le gouvernement soviétique a conservé l'alcool. Et c'est d'une habileté machiavélique. Ce n'est pas avec un gobelet de cocacola qu'un citoyen inquiet peut oublier ses tourments. En vérité, la prohibition fera peut-être le salut de l'Amérique, mais pas comme vous le pensez.

V

ALCOOLS
OU
QUERELLE SUR LES ATTRIBUTIONS DE L'ÉTAT

— Grands Dieux! cher monsieur Pitkin! Est-ce un meurtre véritable ou la frappante répétition d'une scène de cinéma?

A dix pas de nous, une porte vient de s'ouvrir. Un colosse est apparu, traînant par la jambe, avec la plus dédaigneuse désinvolture, un fantoche humain qu'il abandonne sur le trottoir. Déjà le géant disparaît. Déjà la porte se referme.

— Courons, — dis-je, — au secours de ce malheureux.

— N'en faites rien, — dit M. Pitkin en me prenant par le bras. — C'est un ivrogne. Il vaut mieux qu'il se débrouille sans notre assistance avec la police spéciale.

Pendant que mon hôte m'entraîne, je me retourne trois ou quatre fois. Le pauvre diable a l'air d'un jeune bourgeois. Il porte, comme tout le monde ici, un honnête complet de confection, sur lequel il a vomi. Son ronflement ressemble à un râle.

Quelques pas en silence. Depuis longtemps, il ne m'a pas été donné de contempler le spectacle d'une saoulerie aussi lugubre.

Méditation sur les inconvénients des boissons alcooliques. Méditation d'ailleurs interrompue par de nouveaux événements. Deux gentlemen s'avancent à notre rencontre. Ils soutiennent, ils portent presque un troisième compagnon dont les pieds frôlent à peine le sol. Est-ce une marionnette, un mannequin? Non. Dans son visage couleur blanc d'œuf, s'embrument deux yeux lamentables, accommodés à l'infini. De la bouche, ouverte comme celle des pendus et noyée de salive, s'échappe un hideux gémissement.

— Ah! — dis-je, — s'il ne se plaignait pas, on le prendrait pour un cadavre.

— Encore un ivrogne! — fait M. Pitkin avec une mimique apitoyée.

— C'est donc jour de fête, ici?

— Mais non! C'est tous les jours ainsi, je dois le dire. Ce pauvre jeune homme démontre à sa façon qu'il a de l'argent, qu'il est en mesure de dépenser beaucoup de dollars. Il va peut-être en mourir, peut-être en perdre la vue. Cela dépend de la drogue.

— Monsieur Pitkin?

— Monsieur Duhamel?

— Savez-vous que je me sens tout doucement devenir prohibitionniste?

— Ne riez pas d'une chose aussi triste.

— Je ne ris pas, croyez-le bien. Je suis dégoûté, révolté. Depuis plus de dix ans, depuis la guerre, je n'ai pas vu, dans mon pays, une seule scène d'ivrognerie qui m'ait inspiré autant de tristesse et même de courroux que celle-ci. Je sais, nous avons, en France, pour l'homme ivre de vin, pour Silène, pour le pochard, tout au moins quand il reste gai, une indulgence bien coupable. Mais nous ne voyons pas souvent, chez nous, cette ivresse hébétée, dramatique, mortelle, qui me

semble assez bien recherchée dans votre pays. Savez-vous que, l'autre soir, je suis allé, vers minuit, dans le lavabo du Pullman. Et qu'y ai-je rencontré, dites-moi? Deux gentlemen en manche de chemise, face à face, debout malgré les mouvements du train et l'insécurité de leur équilibre. Ils avaient, chacun, en main, un de ces gobelets de papier qui servent à boire l'eau glacée. Ils se versaient des rasades d'une espèce de rhum puant et les avalaient, à la file, sans une parole. Ils me faisaient penser aux misérables qui, la nuit, s'adonnent, derrière un porche, à des vices solitaires. Ils m'ont regardé sans me voir. Ils ont vidé la bouteille et sont allés, flageolants, rouler sur leur couchette. Savez-vous, monsieur Pitkin, que j'ai dîné, l'autre jour, dans le port, sur un bâtiment anglais? Vos policiers, qui gardaient le wharf, sentaient le schnick à vingt mètres. Ils étaient là comme des fantômes, les fantômes de la loi. On les aurait jetés par terre en les poussant du doigt. Pas même : en soufflant dessus. Savez-vous que, dans tous les clubs où de charmants amis m'invitent, on veut me faire boire des cocktails à l'eau de Cologne, à l'eau dentifrice, à l'esprit de bois, à l'élixir parégorique, au vernis d'ébéniste, à l'eau de Javel, au vitriol? Savez-vous, — et comment ne le sauriez-vous pas? — que tous les gens du monde dont je fais la connaissance sont plus ou moins distillateurs? Ils passent une partie de leur temps à manipuler, dans leur salle de bains, des mixtures infernales qu'ils prétendent expérimenter sur ma très vulnérable personne. Savez-vous que j'ai, hier soir, dîné chez un personnage consulaire et que j'y ai bu de vrai vin? — Saluez, monsieur Pitkin! — Mon hôte m'a dit : « Ce vin m'arrive escorté de six policiers armés de carabines et de pistolets automatiques. Car, ici, pour du vin, on commettrait un crime. » Savez-vous que tout cet immense peuple est maintenant obsédé, qu'il ne pense plus qu'à l'alcool, à l'alcool, à l'alcool?

— Eh! — s'écrie M. Pitkin, — à qui le dites-vous? Mais nous jouons de malheur! Encore un de ces misérables!

Nous sommes dans un parc public, coupé de routes où les autos font rage. Au milieu d'une pelouse, un grand jeune homme chemine. Il porte un élégant pardessus, mais il vient de semer sa canne et son chapeau. Il avance d'un pas d'au-

tomate détraqué. Il ne voit rien, bute et tombe sur les branches basses d'un sapin. Il se relève, part à la dérive et s'affale tout de son long dans un massif de rosiers. Il se relève encore et chemine à l'aveuglette vers la chaussée meurtrière. Il n'a pas l'air d'un homme ivre, mais d'une bête de laboratoire à qui l'on aurait enlevé toute une partie du cerveau. Il arrive, par quel miracle! jusqu'au bord du trottoir et je le vois avec angoisse s'élancer vers les voitures.

— Oh! dis-je, courons, monsieur Pitkin. Le laisserons-nous écraser?

Une fois encore, M. Pitkin me saisit le poignet. Une auto vient de s'arrêter. Deux gaillards en sont sortis qui prennent l'ivrogne à pleins bras et le hissent dans la voiture. Il est sauvé. Mais je suis encore ému, encore furieux.

— Avouez, — fais-je en grognant, — que ces drogues sont effrayantes.

— D'accord, — soupire M. Pitkin. — En outre, il faut bien le reconnaître, l'Américain ne sait pas boire. Il a toujours l'air de se suicider.

— Hélas! — dis-je avec dégoût, — je commence à me demander si cette loi de prohibition n'est quand même pas nécessaire.

Le placide, le doux Pitkin vient de s'arrêter net. Il frappe le sol du pied. Il est rouge. Il bégaye. Il semble au bord de la colère.

— Ne me parlez plus de cette maudite loi!

— Comment, cher Pitkin! Comment! Maudite loi? Vous m'en avez plusieurs fois fait l'éloge alors que je l'attaquais. Ajourd'hui que je me sens sur le point de l'approuver, allez-vous la combattre?

— Vous ne pouvez pas comprendre, — gémit M. Pitkin d'une voix étranglée, — la gravité des problèmes que cette loi soulève chez nous.

— Il me semble en effet que cette question de la prohibition touche au centre même de l'âme américaine. Vous n'en convenez pas toujours.

— C'est vrai, — dit M. Pitkin, — je suis bon citoyen, je répugne à désavouer les lois de mon pays, surtout devant un étranger. Mais quoi! Vous en avez déjà trop vu! Notez que vous n'avez pas connu l'Amérique avec l'alcool...

— Était-il possible que ce fût pis?

— C'était autre chose, sans nul doute. Et ce n'était pas beau non plus. D'ailleurs, nous avons de nouveau l'alcool, un alcool plus vénéneux que jamais. Et cette loi qui brouille tout, complique tout, corrompt tout! Avec des ouvriers sobres, supprimer le nègre ivre-fou, réserver la puissance d'achat des foules pour l'industrie et le commerce américains, avouez, monsieur Duhamel, que cela pouvait passer pour de sage politique. Eh bien, pas du tout! On dirait que le diable s'est mis de la partie. Je dis bien le diable et non pas seulement ces centaines de milliers de mercantis qui vivent de la contrebande, qui vont voter pour Hoover et dont certains sont riches et puissants comme des rois. Ce que vous appelez, avec raison peut-être, notre dictature hygiéniste et moralisatrice a développé chez nous, comme font toutes les dictatures, un ignoble esprit de délation et de discorde. Elle a remué dans la foule toutes sortes de passions basses. C'est à croire que l'homme éprouve encore moins de plaisir à boire qu'à priver les autres de boisson. Et puis personne n'empêche personne... On boit : vous le voyez, ce n'est que trop évident. La bourgeoisie se tue. Elle est riche, elle peut s'offrir tous ces alcools assassins. Nos jeunes filles, dont vous admirez les manières élégantes, absorbent d'énormes doses de poison. Cette bourgeoisie va s'user très vite. Une autre viendra. L'homme du peuple attend son tour d'accéder au cocktail et d'absorber son content de whisky frelaté. Ah! cette loi me tourmente. Quand je veux boire du vin, je m'adresse, comme tous les gens de ma classe, à l'un des dix mille fournisseurs que l'on trouve dans cette ville. Mais, je dis bien, cette loi me tourmente : elle est la première fissure dans la gloire américaine, dans la grandeur américaine. Qu'avez-vous? Vous ne m'écoutez plus. Excusez les divagations d'un mécontent.

— Je vous écoute, cher ami. Je vous écoute et je vous comprends. Il me semble même que j'ai trouvé.

— Qu'avez-vous trouvé?

— Pas un remède, hélas, non, monsieur Pitkin.

— Alors quoi?

— Quelque chose comme une explication, le sens de cette grande expérience.

— Quelle expérience?

— Cette expérience que l'Amérique est en train de tenter sur les Américains et qui, depuis près de trois lustres, affole et détraque tout un peuple.

M. Pitkin lève les épaules.

— Voyons votre découverte.

— Ne m'intimidez pas. Je cherche et ne crie pas victoire. Parce qu'elle exagère toutes les nouvelles ambitions du monde, l'Amérique me rend sensible la tendance des États à outrepasser leurs droits, c'est-à-dire à soumettre aux entreprises des législateurs une série de questions que l'homme débattait jusqu'ici dans le secret de son âme, soit avec Dieu, soit avec soi-même.

M. Pitkin s'arrête au bord du trottoir et me saisit par un bouton de mon paletot.

— Ah! — lui dis-je, — voilà, cher Pitkin, un geste que vous n'avez pas fait depuis plus de deux cents ans, mais que l'on observe encore très souvent sur le mail de nos sous-préfectures.

— C'est, — me répond-il, — que votre remarque me trouble fort, et me fait descendre en moi-même. Vous reprochez, somme toute, à l'État américain de se substituer à Dieu. C'est assurément très grave. Mais si Dieu est... défaillant. Je ne parle pas pour moi. Nous, les Pitkin, nous sommes, de père en fils, méthodistes et raisonnablement croyants, si vous me permettez ce langage un peu pragmatique. Je ne parle pas pour moi. Je parle pour la foule des hommes dénués de principes religieux. Que faire donc, si Dieu se dérobe?

— Eh bien, que l'homme se débrouille avec sa conscience, en ce qui touche certains problèmes.

— Et si l'homme n'a pas de conscience... Alors, il faut bien que l'État...

— Ça y est! Vous retombez dans cette maudite prohibition. Monsieur Pitkin, si l'État se mêle des affaires intérieures de l'homme, nous arrivons vite au gâchis, au désordre, à l'absurdité.

Mon compagnon secoue la tête et nous marchons longtemps en silence. Enfin, par une violente contraction de muscles secrets, M. Pitkin se met à remuer les oreilles, comme un animal soucieux.

— Au fond, — dit-il, — tout cela s'arrangerait peut-être si nous avions de bon et honnête alcool, comme partout,

— Cher ami, vous me faites songer à cette mère normande qui disait à son garçon, le premier jour de la guerre, en l'accompagnant au train : « J'ai deux conseils à te donner. D'abord, bois pas de la mauvaise alcool. Ensuite, s'ils se battent, là-haut, t'en mêle pas. »

— Vous plaisantez, monsieur Duhamel; je sais pourtant bien ce que je veux dire. Tout serait moins grave si nous avions de bon alcool et que nous puissions en faire librement un usage modéré.

— Bravo! Et que cela s'appelle quand même la prohibition. Vous avez du génie.

— Hélas, non, je n'ai pas de génie. Mais j'ai, chez moi, quelque chose de remarquable. Une petite bouteille de vraie fine Champagne. Je l'ai rapportée de France, au prix de quelles épreuves! Je la garde depuis deux ans. Nous l'ouvrirons, ce soir, en votre honneur.

— Et nous lui demanderons conseil, cher monsieur Pitkin.

VI

AUTOMOBILE
OU
LES LOIS DE LA JUNGLE

Les belles pommes rouges que les nègres astiquent en crachant dessus et en frottant ferme avec une loque de laine; les poires, uniformes comme une spécialité pharmaceutique, les poires que l'Amérique expédie, mitraille juteuse, par salves, jusqu'au bout du monde, — j'en ai mangé jusqu'en Égypte, — les pommes, les poires, je devine où ça se fabrique et je sais même où ça se vend. Mais les jambes, ces belles jambes des dames américaines, ces belles jambes bien galbées, visiblement faites en série, gainées d'une miroitante soie artificielle, et que la petite culotte étreint d'une si charmante jarretière, les jambes, où les fabrique-t-on? La petite culotte, oui! Mille excuses : je ne dis que ce que je vois, ce que tout le

monde peut voir. Comment font-elles, les dames américaines, pour se procurer, toutes, ces mêmes jambes délicieuses qu'elles montrent si généreusement?

Ainsi vogue ma vagabonde méditation pendant que je risque ma vie dans l'auto de Mrs. Graziella Lytton.

La voiture file sur la route de ciment qu'un large ruban blanc partage en son milieu. A cent pieds devant nous, une autre voiture. A cent pieds derrière nous, une autre voiture. Et de même jusqu'à l'infini. Nous sommes en pleine campagne. C'est la solitude moderne.

Tous les dix milles, nous apercevons, au bord de la route, un monceau de ferraille plus ou moins dévoré de rouille. C'est une charogne d'auto. Au squelette calciné adhèrent encore des lambeaux de faux cuir ou de faux velours que le soleil, la pluie, la vermine achèvent de désagréger. L'auto morte ne gêne personne. Elle peut pourrir là, tranquillement. Personne ne la regarde, personne ne songe à la dépecer, à l'enlever. Ceux qui l'occupaient, il y a bel âge qu'on les emporta dans une clinique. Indemnes, ils ont pris leur petite valise et sont montés dans une voiture de complaisance, laissant contre le talus la guimbarde hors de service. Les voitures qui passent près du cadavre ne s'arrêtent même pas pour le flairer, comme feraient, entre eux, les chiens. Elles ont la sublime indifférence des mouches à l'aspect d'une mouche morte. Civilisation d'insectes.

De temps en temps, Mrs. Lytton ébauche un geste pour m'expliquer quelques chose et fait aussitôt une large et négligente embardée. Ses petits souliers en faux crocodile navigant sur les pédales, sa jupe relevée jusqu'au milieu des cuisses par le jeu conjugué de la conduite et des brises, ses mains posées sur le volant, le petit doigt en l'air, comme si elle buvait une tasse de thé, elle est merveilleusement dégagée, « distinguée », délicieusement puérile malgré ses quarante ans, et photogénique, surtout, photogénique. Elle est cette déesse moderne, tirée à deux ou trois millions d'exemplaires, par les soins d'une industrie vigilante, pour la récompense et pour l'orgueil du citoyen américain.

— Chère madame, — dis-je enfin, — vous êtes visiblement fort habile. Mais n'allez-vous pas un peu vite?

Elle rit. Un rire parfaitement perlé, rond, régulier, fini. Le rire même des « stars » blondes qui vivent sur les écrans, ce rire que le vitaphone va bientôt nous faire entendre et que nous reconnaîtrons comme une ancienne connaissance. Elle rit et presse un peu l'accélérateur.

— N'avez-vous jamais eu d'accident, madame?

Mrs. Lytton rit de plus belle.

— Oh! — dit-elle, — vous savez que nous avons ici beaucoup d'accidents d'auto.

— Oui, — fais-je. — Oui! Je ne suis pas en Amérique depuis plus de quinze jours et je me suis trouvé déjà dans trois accrochages. Ce n'est pas trop mal. Le jour de mon débarquement, j'ai vu écraser une femme. Attention, chère madame, il m'a semblé qu'à l'instant...

— Ce n'est rien. Un mauvais virage. Pensez : deux cent cinquante mille accidents par an, dont cinquante mille mortels. Il faut bien que tout le monde s'y mette. J'en ai pris ma petite part. Mais rien que des nègres.

— Comment, chère madame, vous avez écrasé des nègres?

— Très peu. Deux seulement.

— Et ils sont morts?

— On ne tue pas les nègres aussi facilement : ils ont le crâne trop dur.

— Vraiment?

— Ah! ils manquent de sang-froid, sur la route comme au volant. Vous connaissez le proverbe : en cas d'accident, les nègres lâchent le volant et lèvent les bras au ciel...

— Oui, je sais. Et les femmes ferment les yeux.

Mrs. Lytton dégaine une fois encore son rire de star. Je lance un sourire vers le fond de la voiture. Ce fond est occupé par M. Lytton, gentleman athlétique et profondément silencieux, qui fume une cigarette, comme les condamnés à mort.

— Et M. Lytton, — dis-je poliment, — il ne conduit pas?

Mrs. Lytton lance un petit rire bref, globuleux : la bouteille que l'on achève de remplir.

— Oh! — dit-elle, — M. Lytton n'a pas le temps. Il aime trop son travail.

M. Lytton baisse imperceptiblement les paupières. Ce n'est

rien et c'est assez pour me faire comprendre qu'il conduit très bien, mais qu'il n'aime pas les scènes de ménage.

Malgré moi, je ramène mon regard sur la route que nous allons peut-être, dans une seconde, quitter à jamais pour ce verdoyant talus et pour l'au-delà.

— Et si, — dis-je encore, — il vous arrive un tout petit accroc — trois fois rien : une panne de pneu. — Vous êtes, je pense, excellente mécanicienne.

— Moi? — dit Mrs. Lytton avec un parfait dédain. — Moi? Je n'y connais rien. Si je crève un pneu et que M. Lytton ne soit pas dans la voiture, je m'arrête au bord de la route et j'attends. Une dame, voyons! Le premier gentleman qui passera... Tenez, celui qui vient derrière nous, là-bas, par exemple, serait trop heureux...

Elle rit encore. Cette dame ne connaît qu'un type de rire, mais elle le réussit à chaque coup. Elle rit et, du pied, excite la machine. Elle a, depuis sa jeunesse, fait ronfler sur toutes les routes de lourdes brûleuses d'essence. Ici, la puberté automobile vient à seize ans, légalement. Et, dès cet âge enfantin, les jeunes filles peintes et poudrées pilotent des mastodontes, pour aller suivre leurs classes.

Un petit silence, à peine troublé par le bruit des six cylindres. Nous sommes en pleine campagne et, pourtant, le vent lui-même, le libre vent des plaines, fleure l'essence mal raffinée. Nous sommes en pleine campagne? Où donc est la campagne? La route est bordée d'amples panneaux-réclames, non pas plats ou même peints en trompe-l'œil, mais compliqués de profondeurs et de perspectives. De véritables scènes avec plusieurs plans de portants et de personnages découpés qui s'éclairent, dès que la nuit tombe, par un jeu de rampes et de herses électriques. Derrière les énormes caisses il est possible que ce que l'on appelle ici la campagne...

Ah! voici les environs d'une ville. Ce n'est pas une très grande ville. De loin, on en aperçoit les affreuses bicoques et, dominant le tout, l'unique building qui, dans le paysage, joue vaguement le clocher d'église. Mais... Mais... Quel est ce funèbre spectacle?

Une large et longue fondrière, pleine de vieilles autos brisées, rouées, déchiquetées, fourbues. Elles sont plusieurs

centaines, de toutes formes, de toutes marques. On les a conduites ici comme des carcans réformés dont le cuir et les tripes n'auraient même plus de valeur. On les a basculées dans la fosse au milieu d'un nuage de poussière. C'est le charnier des autos, le cimetière de la ferraille. Oui, là-bas, de l'autre côté des mers, il y a de vieux pays pauvres où l'on ramasse les ressorts de fauteuil et les seaux hygiéniques percés pour les revendre au marchand de riblons qui les reporte à l'aciérie qui les remet au four Martin. Quelle économie risible! Comme c'est curieux! Comme c'est drôle! Ici, nous sommes dans la riche Amérique, où l'on use beaucoup d'autos pour pouvoir en vendre beaucoup, en fabriquer beaucoup, Nous sommes dans ce grand pays qui ne produit pas pour jouir, avec mesure et raison, mais qui jouit comme on s'acquitte, avec fièvre, avec égarement, pour pouvoir produire un peu plus.

La petite ville est franchie. Je n'en connaîtrai ni le nom, ni l'histoire, ni les beautés. A-t-elle quelque beauté? A-t-elle seulement une histoire? Pour le nom, prenons qu'elle s'appelle Athènes, ou Paris, modestement.

Mon regard, las des panneaux-réclames, revient rêver à l'intérieur de l'auto. J'y distingue tout à coup une image du monde futur. Cette machine épileptique, lancée à pleine vitesse entre deux paysages de carton pâte, cette machine conduite par une charmante dame aux ongles peints, aux belles jambes, qui fume la cigarette, entre cinquante et soixante milles à l'heure, pendant que l'homme, assis sur le coussin du fond, mâchoires serrées, fait des chiffres.

***

On m'a montré, dans les États méridionaux, quelques arpents de forêt vierge. Ils sont soigneusement enclos de treillages barbelés. Ils appartiennent à des propriétaires attentifs qui protègent un coin de solitude contre les fureurs civilisatrices, comme on garde un objet précieux dans une vitrine. La jungle, mordue de toutes parts, cède, lâche pied, quitte la scène du monde. Mais l'esprit de la jungle est immortel. Il revit, à découvert, sur la grande route.

Les hommes, à force de s'observer mutuellement, moisis-

saient dans cette contrainte infectée d'hypocrisie que l'on nomme la politesse. Soigneusement masqués, contenus, leurs défauts et leurs vices ne pouvaient se répandre librement que dans l'étouffante intimité. Des préjugés de morale et de civilité tourmentaient les classes instruites. La lutte pour la vie, pour la meilleure place, pour la plus grosse part, conservait quelque chose de voilé, de souterrain. La hiérarchie de l'esprit tâchait encore à se faire jour. En certains lieux, l'argent pouvait même souffrir d'une sorte de discrédit.

L'automobile est venue. Elle a changé tout cela. Elle a fait disparaître toutes les simagrées. Elle a fait tomber les masques, elle a remis en honneur le libre jeu des natures et des passions. Elle a renvoyé chacun à sa place. Elle a restitué le règne de la force. Et quelle force, je vous prie? Celle de l'argent, la seule, en définitive, qui compte et puisse triompher.

Cet homme que ses plus indulgents amis tiennent pour un sot, que sa femme dédaigne, à qui nul ne voudrait confier la moindre affaire sérieuse, cet homme qui n'est pas capable de porter lui-même sa valise, qui n'est pas sensé, pas adroit, que l'on n'écoute guère quand il parle, que l'on ne peut lire s'il écrit, qui n'a ni ressort moral, ni courage véritable, nulle autorité, nul empire, cet homme monte dans son automobile. Superbe revanche des vaniteux et des incapables. Cet homme, qui n'oserait pas signifier sa volonté à un cheval, sait qu'il peut tout demander à une mécanique. Allons! Qu'est-ce que ça pèse? Quinze cents kilos, peut-être? Eh bien, voyez : j'appuie du pied sur cette petite pédale, et, les quinze cents kilos, nous allons les enlever jusqu'en haut de cette montagne, à la vitesse d'un train rapide. Je tourne à droite, je tourne à gauche. Arrêter? J'arrête comme je veux et je repars comme je veux. Je suis un homme très puissant, très intelligent, très adroit. Voici la grande route. Voici la jungle. Place à l'argent! Je connais les règles, elles sont simples : je dépasse tous ceux qui sont moins riches que moi. Je me laisse, forcément, dépasser par les autres. Rien de plus clair.

Un constructeur d'automobiles me disait, un jour, avec un sourire décoloré : « Nous avons fait tous les efforts imagi-

nables pour mettre cet étonnant instrument entre les mains du premier venu, car c'est le premier venu notre principal client. Celui qui n'est bon à rien est encore bon à conduire une auto. »

Ces industriels, qui sont aussi des psychologues, ont réussi bien au delà de leurs espoirs. Le succès de l'auto se trouve tout entier dans cette remise d'une puissance matérielle énorme à des gens qui, souvent, n'en méritent aucune et n'en posséderaient aucune sans cette miraculeuse mécanique.

Les effets de cette vulgarisation de la force valent d'être admirés. L'auto est un levier qui grandit tous nos vices et n'exalte pas nos vertus. L'auto fait surgir du tréfonds de notre être toutes sortes de traits curieux qui ne sont pas, en général, à notre honneur. Elle nous révèle, en les soulignant, les linéaments les moins nobles de notre nature. D'un sensible, elle fait un nerveux et d'un nerveux un dément. D'un fort, elle fait un brutal et d'un brutal une bête. Elle offre d'inimaginables occasions de hargne, de perfidie, de lâcheté. Elle pose à nos vertus des problèmes insolubles parce que l'expérience et la loi, en France du moins, les ont à jamais embrouillés. « Vais-je prendre dans ma voiture cette vieille femme qui porte un si lourd fardeau? Ah bien! oui! pour qu'en cas d'accident elle me réclame une fortune! Vais-je m'arrêter, de nuit, sur cette route déserte, près de cette voiture en panne dont les occupants me font signe? Pour tomber sur un parti de voleurs et d'assassins! Merci! Donnons les gaz. Vais-je risquer ma vie pour épargner cet ivrogne, ce clochard, cet infirme? Tant pis! L'assurance paiera! »

La seule vraie chance, en auto, c'est que l'auto de l'Autre est vulnérable aussi. Ah! s'il pouvait nous heurter, nous écarter, nous balayer sans se faire de mal à soi-même!

Allons, plus vite! Plus vite! Nous avions pensé d'abord que l'auto tuerait l'ennui. Rien ne tue l'ennui. Si nous pressons la voiture, c'est que la route est longue et que l'ennui nous poursuit.

Pour aller lentement avec plaisir, il faut savoir aller très vite; mais, quand on sait aller très vite, on ne va plus jamais lentement.

La vitesse me permet ainsi de me dérober aux regards de ceux que j'offense, que je souille, que je gêne, que je menace.

Ils ont à peine le temps de me voir. Je n'ai presque pas le temps d'avoir honte. L'auto me permet d'être impunément mufle et lâche.

Voir renaître sur la grande route les traditions chevaleresques? La bonne plaisanterie! C'est sur la grande route que l'on apprend à juger les hommes, très souvent à les mépriser, toujours à les craindre.

On a fait des règles, un code. Dérision! Dérision! La route est au plus rapide, comme la jungle au plus fort. De même que les animaux, nous ne cherchons qu'une chose : intimider l'ennemi. Car l'Autre, c'est l'ennemi.

Ils disent : quel beau sport! Un sport de paresseux que l'esprit déserte vite et dans lequel les muscles ont de moins en moins de part.

Qu'est la difficulté de l'automobile, aujourd'hui, au prix de celle que l'on trouve à jouer, même modestement, de la flûte ou du violon?

L'auto n'a pas conquis l'espace. Elle l'a perdu, gâté. Il n'y a plus de solitude, plus de silence, plus de refuges. Qui fuit la ville en auto retrouve tout de suite la ville!

Mais heureux, heureux le cheval! Il ne souffrira plus. C'est lui le héros de la fête. Il ne tombera plus entre les brancards brisés. Il ne tremblera plus sur ses pattes roidies. Il ne sera plus relevé à coups de pied et à coups de fouet. L'auto va le dispenser de souffrir et surtout de vivre. Le meilleur service que l'on puisse rendre à cette bonne bête, c'est de la soulager de l'existence. Le non-être n'est pas terrible. C'est ne-plus-être qui nous fait horreur.

***

Si l'auto de Mrs. Lytton pouvait comprendre mes pensées, elle lancerait de belles ruades pour jeter l'ingrat dans le ruisseau. Mais l'auto de Mrs. Lytton a les vertus de la machine : pas de scrupule, pas de rancune. Elle continue de rouler. Elle roule même très bien. Nous voici dans la grande ville.

Enfin l'auto s'arrête. Voudrait-elle me punir?

— Descendons, — dit Mrs. Lytton. — Il nous faut « par-

quer » par ici, loin du centre où le stationnement est tout à fait défendu.

— Alors, — dis-je, — qu'allons-nous faire?

De nouveau, Mrs. Lytton arrondit son beau rire de star.

— Si vous le voulez, nous allons marcher à pied.

Je n'en espérais pas tant. Laissons donc la mécanique et pénétrons à pied dans le cœur de la grande ville où l'auto a tué l'auto. Car, Dieu merci! nous savons, dès maintenant, que la vitesse est le seul remède à la vitesse.

VII

PAYSAGES
OU
L'IMPUISSANCE DU PEINTRE

Si je pouvais regarder à ma gauche, j'apercevrais le profil de M. Merriman. Un profil aux lignes pures, déliées, spirituelles. Malheureusement, je ne regarde pas à gauche. Et je ne regarde pas à droite. Comme l'excellent M. Merriman qui, lui, tient le volant, j'aime encore mieux regarder devant moi.

Chicago s'étend au bord du lac Michigan sur quarante-cinq kilomètres de front. S'étend ou plutôt s'étendait : pendant que j'achève ma phrase, Chicago s'allonge d'un mille. Chicago! La ville tumeur! La ville cancer! Où toute statistique arrive après la bataille, où toute addition est à refaire avant même que d'être achevée.

Cette ville monstrueuse n'est, quand même, qu'une demi-ville. Elle a son centre au bord du lac, elle a son cœur au bord du vide. Elle a l'air d'une pomme coupée. Tant de bruit, tant de mouvement à la frontière du rien! Car ce lac, grand comme une mer, n'est pas la mer. Il n'en a ni la respiration, ni le tumulte, ni la vie, ni l'âme. Avec son odeur de marais que nous retrouverons partout, jusque dans la baignoire, jusque dans l'eau glacée du robinet spécial, avec son trouble horizon, avec ses grandes moirures livides où se mire un ciel flétri, où voyagent des nuées de houille et d'étain, il est là comme un énorme morceau d'absence, comme un avertis-

sement de la mort, comme une enseigne du non-être. Chicago s'arrête en hurlant au bord de l'éternité. Certains villages de pêcheurs sont dits « au péril des flots »; je salue d'un chant solennel « Chicago, l'orgueilleuse, au péril du néant. »

A quoi sert d'être, en ce temps, « la plus jeune capitale du monde »? A peine sortie des tourbières, Chicago semble déjà vieille. Déjà trop étroite, étouffée par sa force même. Elle date de quelques décades, elle souffre autant, déjà, qu'une ville multiséculaire. Elle n'a pas prévu l'auto qui l'engorge et la suffoque. A peine a-t-elle l'âge d'un homme mûr et, déjà, le flot du temps la submerge et la condamne. On a, depuis quelques années, gagné sur le lac un large bandeau de terrain où courent les voies autodromes, les boulevards de dérivation. Les voitures sont lâchées là comme des joujoux enragés. Elles semblent libres enfin de se ruer, de se défier. Pas de piétons, pas de chevaux. Les autos sont chez elles. Cet espace, elles l'ont conquis pour elles, pour elles seules.

— Ici, — dit entre ses dents M. Merriman, — ici, tout le monde fait, en bloc, roue à roue, botte à botte, pour le moins du trente-cinq milles.

— Est-il défendu de faire moins?

— Oh! — murmure M. Merriman, — imaginez-vous un globule du sang qui se permettrait de marcher moins vite que les autres et de flâner à sa convenance?

C'est une cataracte horizontale. Une eau bien serrée, bien lancée, mais dont les gouttes n'ont pas le droit de se toucher.

La nuit vient. Mille phares cruels s'allument et s'entrechoquent, tels des poignards. Je ne vois pas le lac, mais je le devine, à ma droite : abîme de silence, infini d'étoupe où vont se perdre les bruits de la ville démoniaque.

— Attendez, — dit M. Merriman, — attendez! Nous sommes encore en marge. Vous ne voyez pas encore le vrai visage de la ville. Il y a plus Chicago que tout çà.

Je ferme à demi les yeux pour me recueillir et rassembler mes forces. La haute rangée brèche-dent des buildings aux crêtes de feu, je la refuse et je l'écarte entre la pointe de mes cils. L'auto, par un cheminement ingénieux, revient, petit à petit, vers des régions plus enflammées où le sang, plus

épais, coule moins vite, où les trains de l'elevated grondent, comme des orages de fer, sur une foule impure et lourde : hommes, bêtes, mécaniques. Et, tout à coup, sans qu'il me soit possible de comprendre comment nous sommes arrivés là, nous roulons dans une large voie souterraine, pleine de lueurs et de fracas.

— C'est, — dit M. Merriman, répondant à ma pensée — c'est, ici, la rue inférieure. Il y a, dans cette région, deux étages de rues. Le plus gros des voitures passe au-dessus de nous. Mais nous sommes mieux ici pour aller où je vous mène, c'est-à-dire au bord du fleuve. Tenez, descendons. Venez! Venez vite!

Quelques pas, et nous nous trouvons sur les degrés d'un escalier de pierre, au bord du fleuve Chicago.

Je te salue, vieux fleuve! Sur tes bords marécageux et déserts, Cavelier de La Salle est venu camper quand il allait, poussé par son génie vagabond, à la recherche de la grande vallée intérieure. Est-ce bien toi, vieux fleuve indien? Toi que les hommes blancs ont enchaîné, toi dont ils ont changé le cours, toi qui ne te jettes plus, au gré de tes eaux paresseuses, dans le lac Michigan, car, transformé en égout, tu coules, honteux et contraint, vers le Mississipi qui t'entraîne, avec d'autres immondices, au golfe du Mexique, riche en requins?

Large, profond, fétide, ici le fleuve est un port. Les deux rues, superposées, le traversent sur un pont à deux étages. Deux fleuves d'hommes, de voitures, de bruit, par-dessus le fleuve d'eau sale.

Dominant tout à coup le hurlement des rues, voici que s'élève une voix nouvelle. Un paquebot, venu du lac, demande le passage, à longs coups de sirène. Alors, à la racine des ponts, s'allument des grappes de feu, doublées intimement par des grappes de bruit. Des buissons rouges, haut poussés, brûlent, de seconde en seconde, avec des flammes convulsives, et chaque flamme est accompagnée, bien en mesure, par une sonnerie stridente, dure, au grain serré. La flamme et le bruit sont si parfaitement mêlés qu'on croit entendre la lumière avec l'oreille et que la sonnerie vous éblouit, vous aveugle.

A ce signal impérieux, les voitures s'arrêtent dans les deux

étages de rues. Tout de suite, elles sont deux mille à frémir l'une derrière l'autre, dans une grésillante odeur d'huile brûlée. Les flammes sautent, les sonneries ronflent, les sonneries pareilles à des douleurs fulgurantes. Le pont est vide, le double pont à l'air abandonné. Alors il s'ouvre par le milieu, dans toute son épaisseur. Les deux moitiés se soulèvent, très vite, avec leurs deux morceaux de rues, leurs pavés, leurs trottoirs. Elles se soulèvent et, bientôt éclairées par le dessous, font, dans le ciel comblé de brume, basculer d'immenses cubes d'ombres. Pendant qu'entre les moignons de pont le grand bateau s'avance en lançant son cri d'éléphant furieux, là-bas d'autres ponts s'entr'ouvrent pour lui préparer le passage. Là-bas d'autres buissons de feu se prennent à vibrer et d'autres grappes de sonneries s'allument. Et d'autres milliers d'autos tremblent d'impatience et puent. Et tout cela se passe, dirait-on, dans le fond d'une fosse. Cette scène est dominée par trente buildings hors de mesure qui flambent, à cette heure, de tous les feux de l'orgueil. Chaque building est une enseigne : celui du marchand de gomme, celui de ce fameux journal, celui de ce grand cinéma. Et celui qui sert de phare pour les bateaux, sur le lac, et celui qui porte, au sommet, une église méthodiste, avec son portail, sa nef et son clocher, — pourquoi pas son cimetière? — Et, du haut de leurs quarante étages, les buildings regardent le fleuve où le bateau glisse en grognant.

Le bateau passe. Il est passé. Les ponts se referment. Les flammes se taisent. Les autos s'élancent. Où suis-je? A mes pieds, contre le quai, clapotent de petites vagues. C'est de l'eau sale, de l'eau quand même, quelque chose de naturel et de simple. Le murmure de cette eau est, ce soir, plus proche de mon âme que tous les bruits de la vie des hommes.

— Ici, — s'écrie M. Merriman, — ici, c'est Chicago.

— Oui, — dis-je, — c'est Chicago. Ah! si j'étais Italien, j'inventerais Chicagissimo.

Nous rions un peu, très peu. M. Merriman est un savant, un lettré. Il est né dans cette ville. De jour en jour, il l'a vue s'hypertrophier, délirer, devenir folle. Il en parle avec une espèce d'effroi mêlé d'orgueil qui ne m'abuse pas. Il confond, je le vois bien, l'amour et l'étonnement. Les confond-il réelle-

ment? Je balance à l'affirmer. M. Merriman gagne sa vie, à Chicago. Il fait des économies — je le sais, il me l'a dit — pour acheter, en France, sur les bords de la Méditerranée, une vieille petite maison de pierre où il viendra passer ses vacances et, plus tard, mourir en paix.

***

Que, de mon récit déchiré, je m'évade une minute! Que Chicago recule un peu, derrière son brouillard empesté! A l'heure où j'écris ces lignes, me voici chez moi, chez nous, dans mon jardin d'Ile-de-France, choyé, pour quelque temps encore, par le sourire d'une civilisation antique, noble et savante... Et jusqu'ici, pourtant, viennent me poursuivre les images forcenées. Je suis, parfois, visité par le hideux désir d'être, de nouveau, là-bas, à la fenêtre du building, de cet hôtel monstrueux où l'on pourrait changer de chambre, chaque nuit, pendant sept ans, sans coucher deux fois dans la même. Être là-haut, un instant encore, comme au balcon de la mort et regarder, de toutes mes forces, pour tâcher de le comprendre, ce monde misérable et dément, ce monde qui n'a pas de témoin, cet enfer sans Alighieri.

***

Peintres, mes amis, mes frères, vous ne ferez rien de Chicago. Vous ne peindrez jamais ce monde qui n'est pas à notre mesure. Chicago n'est pas plus « pictural » que le désert. C'est prodigieux et hagard, ce n'est pas vivant. C'est incommensurable avec le génie familier qui n'eut jamais plus cher propos que de retrouver les traits d'un visage.

Tout cè qu'ont, depuis des siècles, figuré les peintres de la vieille Europe était à l'échelle de l'homme. La véritable grandeur n'est point affaire de dimensions absolues, c'est l'effet de proportions heureuses.

L'Amérique s'est dévouée à des œuvres périssables. Elle élève des bâtisses et non des monuments. Qu'elle s'effondre demain, et nous chercherons en vain, dans ses cendres, la statuette d'argile qui suffit à rendre immortelle une petite

bourgade grecque. Ruines de Chicago! Je vous évoque avec horreur, avec ennui, prodigieux morceau de ferraille, de béton et de plâtras dont la seule beauté serait d'herbes folles et de mousses.

L'homme à qui je dis ces choses est un sculpteur. C'est un talent importé : il a vu le jour en France. Mais il est, depuis longtemps, touché jusqu'aux moelles par le mal américain. Il m'écoute en hochant la tête et, tout à coup, s'écrie avec ressentiment :

— J'ai pensé que la sculpture aurait, ici, de grandes destinées, malgré le ciment, la pacotille et les articles de bazar. Ce pays est assez riche pour se payer du marbre, ne serait-ce que par vanité. Et puis, tous ces édifices appellent une décoration. Je ne parle pas des buildings en faux gothique. Je parle de ces grandes constructions sincères qui, somme toute, expriment assez bien l'Amérique, raides, massives, larges et hautes et qui semblent devoir finir, l'opulence aidant, par fleurir, par bourgeonner en statues, en reliefs, en ornements. Regardez-les, ces grands buildings, ils doivent à leur orgueil d'être richement décorés. Mais quoi! On me donne trois mois pour exécuter un groupe de marbre ou de granit. Après quoi, c'est mille dollars de dédit par jour de retard. Quel artiste accepterait cela sans devenir un industriel? Et quel artiste peut subsister sans l'accepter?

C'est vrai, le building pousse, pousse. Il ne peut attendre ni l'inspiration des uns, ni les lentes expériences des autres. Trop d'intérêts conjugués réclament son achèvement. Que l'artiste cède au rythme! Qu'il obéisse! Qu'il se hâte ou qu'il renonce!

Le building monte. Si simples que soient ses lignes, il est souvent défiguré par les enseignes flambantes qui le couvrent ou le couronnent, par les caractères graphiques, qui restent des parasites dans l'architecture moderne. Le building monte! Il va vivre : vingt puits d'ascenseurs le perforent de bout en bout. Il est parcouru par les organes de la lumière, de la force, de la chaleur, du froid, du téléphone, par les conduites d'eau, de gaz, par les gaines d'aération, les gaines de la correspondance, du linge sale, des balayures. Il abrite la population d'une sous-préfecture française. Et tout cela parle,

mange, travaille, gagne de l'argent, joue à la bourse, fume, boit de l'alcool en cachette, fait des rêves, fait l'amour. Le building vit! Le soir, il s'allume comme une chapelle ardente. Des batteries de projecteurs, placées sur les maisons voisines, l'inondent d'une lumière torrentielle, qui le rend comme translucide et qui coûte une fortune par nuit. Le building vit! Moins, je l'affirme, moins que le petit temple de la Victoire Aptère, moins que le sanctuaire de Medinet Habou, endormi sous la poussière thébaine. Le building vit de la vie des choses mortelles. Il est construit pour trente ans, moins peut-être. Les mêmes hommes qui l'ont bâti vont le démolir demain, puis édifier à sa place autre chose de plus grand, de plus compliqué, de plus cher. Toutes les idées qui l'animent sentent la mode et la mort. A l'heure même qu'on l'édifie, on songe au moyen de l'abattre. Il n'a de sens que s'il répond aux besoins les plus nouveaux. Même s'il n'est pas, en soi, laid, déplaisant, difforme, il ne donne pas un instant ce goût de l'éternité que nous trouvons toujours aux travaux d'un art véritable.

Unique truchement du génie américain, l'art architectural apparaît corrompu dans ses desseins, dans ses moyens et dans ses œuvres. Il ne connaît pas la plus juste des ambitions : celle de résister au temps.

Cette sérénité que demande l'œuvre d'art pour germer, pour se développer et s'épanouir, pourrait-on l'éprouver dans l'absurde climat moral où grouille non pas un grand peuple, mais un ramassis de peuples et de races? Je ne considère pas sans défiance les rêveries d'Hippolyte Taine : il est trop facile, après coup, d'expliquer les événements par un déterminisme géographique, dans lequel un esprit prudent se garderait avec soin de chercher les éléments d'une prophétie. N'importe! il est curieux de constater que le climat moral de l'Amérique du Nord imite, en ses variations brusques, l'humeur de cette large vallée qui va du Labrador au golfe du Mexique. Que le vent souffle du Sud, et c'est une haleine d'étuve. Que le vent tourne, et c'est, dans la même journée, une mortelle bouffée d'hiver. Presque toute l'Amérique travaille dans un courant d'air, tantôt brûlant, tantôt glacé. Il faut croire que l'homme s'y fait et s'y plaît : dans leur manière de chauffer les maisons

et les trains, les Américains procèdent ainsi, par brusques coups de chaleur suivis de pauses grelottantes. C'est le climat du *boom* et du *krach*. Nous voici loin de la Touraine aux horizons souriants, loin de la Seine tempérée, loin de la Provence pure et sonore.

Ses cités inhumaines, le peuple américain les a dressées sur un sol qui, jamais, n'invite à la modération. Lacs, vallées, rivières, forêts, plaines, tout est démesuré, rien ne semble fait pour incliner l'homme vers une pensée d'harmonie. Tout y est trop grand. Tout y décourage Apollon et Minerve.

J'ai vu le Père des eaux, le Mississipi légendaire. Je ne l'ai pas vu sans mal. Le plus grand fleuve du monde est très souvent invisible. Il est étranglé dans les docks de la Nouvelle Orléans; comme il ne souffre pas le pont d'où l'on pourrait au moins le contempler, il reste caché, secret comme la Grande Cloaque. Je l'ai poursuivi, pendant des milles et des milles, dans la campagne louisianaise où les tanks à pétrole luisent parmi les champs de canne à sucre. Le grand fleuve est invisible, nécessairement invisible : il traverse la fade plaine entre d'immenses digues de terre, comme un prisonnier honteux.

J'ai vu les forêts du Sud qui font tremper tristement leurs rameaux chargés de mousses grises dans l'eau somnolente des bayoux. J'ai vu des millions d'oiseaux déserter les savanes en feu et, sous un flot de fumée, bouillir l'eau jaune des marais. J'ai vu la prairie du Texas, toute dévorée par l'été. J'ai vu cueillir le coton dans les champs de l'Alabama. J'ai vu les monts Apalache, où l'on pourrait découvrir quelque retraite sereine. Par quel affreux miracle ce pays si grand, si varié, qui va des tropiques à la banquise, ce pays, peut-être sans grâce mais non sans noblesse, par quel miracle se trouve-t-il avili, enlaidi? Le peuple qui l'habite semble plus soucieux de le gruger que de l'aimer et de l'embellir. Ces campagnes ne sont pas laides, mais méprisées, massacrées, sales, livrées en proie à des traitants qui ne cherchent qu'un bas profit. Auprès des villages sans forme brûlent des montagnes d'ordures. De grandes villes, comme Pittsburg ou Chicago, vivent, malgré leurs richesses, vivent, certains jours, accroupies sous un couvercle de fumées grasses et pestilentielles. Cherchez-

vous — et trouvez-vous, comme dans le Connecticut — quelques charmants paysages d'eau, de pacages et de rochers : ils sont défigurés par de hurlants panneaux-réclames. Découvrez-vous dans la montagne une vallée verdoyante, parcourue par un ruisseau vif : elle est sûrement encombrée d'un pont en cages d'acier que souille un badigeon funéraire. J'entends bien qu'un pays nouveau ne peut s'offrir de ces vieux petits ponts de pierre, orgueil et trésor de nos provinces. Mais quoi! Des richesses naturelles que l'on renomme inépuisables, les efforts de millions d'hommes courageux, des vertus administratives dont on nous impose le respect, trois siècles d'une conquête sans échec et sans recul... Tout cela pour parfaire une civilisation hargneuse dont la hideur hostile défie toute description.

L'Amérique du Nord, qui n'a pas inspiré de peintres, pas suscité de sculpteurs, pas fait chanter de musiciens sinon les nègres monocordes, cette Amérique dont l'architecture férocement industrielle semble se désintéresser des jugements de l'avenir, cette Amérique a produit des poètes, des écrivains. Presque tous, ô dérision! se détournent avec amertume du sol natal. Je ne parle pas des folliculaires innombrables qui travaillent obscurément pour alimenter les milliers de magazines et ces journaux quotidiens épais comme des dictionnaires. Je parle des hommes à l'œil clair qui s'efforcent, aujourd'hui, d'évoquer et de juger la société forcenée dans laquelle ils ont grandi, de ces hommes dont l'œuvre exprime tantôt le désespoir, tantôt l'angoisse, tantôt le dédain furieux, tantôt l'ironie vengeresse.

Mais, pour peindre Chicago, que peuvent les mots, les couleurs? La musique seule, il me semble. Et, plutôt que les rythmes imitatifs, vite égarés dans ce tumulte, quelques accords amers et funèbres, un pesant prélude au chaos.

GEORGES DUHAMEL

(A suivre.)

UN COUSIN
DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
A LA MARTINIQUE [1]

Dans les archives d'une famille aujourd'hui éteinte, parmi les pièces d'état-civil, les actes notariés et les sacs à procès, j'ai trouvé un manuscrit dont l'intérêt ne saurait échapper. Il s'agit du journal d'Amable-Jean Bochart, comte de Champigny, né en Normandie vers 1770, officier aux Gardes-Françaises, émigré en 1789, major-fourier à l'armée des princes, lequel, lors du licenciement des troupes royalistes, partit pour la Martinique, avec l'intention d'y refaire sa fortune. Pendant son séjour aux Antilles, de 1796 à 1805, les aventures peu banales qui lui advinrent projettent sur la vie créole, à l'aurore du XIXe siècle, un jour assez plaisant.

De bonnes raisons avaient déterminé le jeune officier à prendre la route des îles. Un de ses ancêtres, Jacques Bochart, marquis de Champigny, mort en 1754 « lieutenant-général des armées de terre et de mer et gouverneur des Isles-sous-le-Vent », avait acquis dans ces contrées des biens considérables. Ses héritiers possédaient encore, à la fin de l'ancien régime, une « Habitation sucrière », située près de Fort-Royal (Martinique), domaine dont le revenu devint, pendant la Révolution, l'unique ressource de toute la famille.

Assez importante pour rapporter en temps normal au moins vingt mille livres de rente, l'Habitation Champigny périclitait, depuis plusieurs années, autant par la faute de

1. Copyright by Beausire-Seyssel 1928.

régisseurs infidèles ou incapables, que par le fait des malheurs publics [1].

Lorsque Amable de Champigny eut résolu de prendre en mains la régie du bien familial, afin d'en tirer meilleur profit, et qu'il fut muni des pouvoirs nécessaires, il embarqua à bord du navire postier la *Princesse Elisabeth* et quitta Falmouth le 18 octobre 1796.

Ayant encore, à vingt-six ans, cet air de libertinage et de légèreté qui semblait alors de bon ton, Amable était bien décidé pourtant à donner la mesure de ses capacités et à conjurer, par tous les moyens en son pouvoir, les rigueurs du sort. Doué d'une forte santé, mûri et trempé par la rude vie des camps, il était affligé d'une légère claudication, ayant subi à vingt ans, à la suite d'une chute, les soins d'un empirique. Mais il avait su tirer de cet accident quelque avantage auprès des jeunes filles apitoyées, de sorte qu'il emportait comme viatique, pour son long voyage, de doux et tendres souvenirs.

Champigny ne connaissait que par ouï-dire les mœurs du pays vers lequel il voguait. Il savait y retrouver des parents, des amis. La vie de flibuste qui fut celle des premiers colons avait tenté, au siècle précédent, plus d'un cadet de famille, dont la lignée se perpétuait. La beauté du pays, la douceur du climat, retenaient aussi les officiers de terre ou de mer, parvenus à la fin de leur carrière ou dénués d'ambition. Ils fondaient aux îles un foyer, séduits par cette vie facile, indolente, sans autre souci que d'obtenir des esclaves un travail productif, un service régulier et de vivre en paix avec les voisins. Ce dernier point était, à vrai dire, d'une réalisation difficile, car, si l'ardeur du soleil abat les courages, elle surexcite les passions. Là-bas les querelles sont violentes et les duels fréquents.

Nos régions tempérées d'Europe n'offrent rien qui nous permette d'imaginer ce que peut être l'existence créole, cette

1. Sur un tableau, daté du 14 février 1785, on voit que l'Habitation Champigny possédait « 2 commandeurs, 2 raffineurs, 63 nègres, 94 négresses, 29 négrillons, 38 négrittes, 27 nouveau-nés, 23 infirmes, 9 gardeurs, 24 ouvriers, 4 bœufs, 16 vaches, 12 moutons, 32 mulets, un vieux cheval et un vieux bourriquet ».

nonchalance, cet amour du farniente, que la chaleur tropicale impose, à la longue, aux tempéraments les plus actifs et les plus résistants. Chaque jour, aux heures de sieste obligatoire, passées au fond des habitations, succèdent les heures que le déclin du soleil et la brise marine rendent supportables et mêmes délicieuses. C'est le moment où les femmes sortent, vêtues d'étoffes légères, de mousselines brodées, d'une incomparable finesse. A Saint-Pierre, on se promène sur la rade, à Fort-Royal sur la Savane. Les filles de couleur, courtisées par tous les hommes de la colonie, circulent en petits groupes, vêtues de longues jupes bariolées, à queue traînante. Elles portent le madras roulé en forme de mitre persane. Leurs bras fins et leurs brunes épaules sortent d'un corsage ouvert sur une guimpe transparente et indiscrète. Elles cherchent l'ombre des sabliers et des tamarins, aux branches étalées, « dont les longues siliques pendantes rendent la nuit un son triste et doux lorsqu'elles s'entrechoquent au souffle de la brise du large ». Les lianes et les vanilles fleuries attirent les colibris et les frou-frous. Perroquets et cacatoès, aux plumages vifs, jacassent dans la verdure.

Saint-Pierre à cette époque est la ville d'affaires, en même temps que le centre des élégances et des plaisirs. Entre la montagne Pelée et la mer, autour du fort, près du vieux couvent dominicain, les maisons s'espacent, au milieu des jardins publics, dans lesquels rivières, fontaines, cascades, entretiennent une végétation, dont rien ne peut rendre la puissante beauté, et procurent la merveilleuse illusion de la fraîcheur... La demeure de M. de Périnelle se trouve presque à la campagne. C'est là qu'Amable de Champigny, débarqué le 20 novembre, est accueilli sur la recommandation d'un cousin, le comte de La Tourmelière. Avant toute autre initiation, il importe que le jeune voyageur se repose et s'acclimate. Pour éviter les maladies des « arrivants », on lui prescrit le repos, les bains et le petit-lait. Il obéit. Cela, du reste, ne l'empêcha pas de prendre contact avec l'agent d'une banque anglaise, M. Webb, chargé de négocier en Europe les denrées de l'Habitation Champigny, et avec l'ancien gérant, Montlouis (Jaham de Bellegarde).

Webb et Montlouis, devant Amable, se traitent mutuel-

lement de coquins. Disent-ils vrai l'un et l'autre? Les comptes qu'ils présentent sont embrouillés comme à dessein. Provisoirement, le jeune propriétaire réserve son opinion. Après une semaine de repos, il prend à Saint-Pierre le bateau qui le conduit à Fort-Royal. Le trajet entre les deux villes est, en effet, beaucoup plus court et plus simple par mer que par terre.

***

Au fond de la baie, appelée le Cul-de-Sac royal, dans l'anse formée par l'estuaire de la rivière Lézard, un sol marécageux nourrit une forêt de palétuviers, puis, sur les pentes du Lamentin, contre le mont Moran, entre les champs de canne se dressent, vieux d'à peu près un siècle, les bâtiments de la sucrerie. Cet endroit, désigné sous le nom de « Trou au Chat », passe pour être malsain. L'opinion des insulaires est que cette Habitation, fort importante par son étendue et le nombre des nègres qu'elle emploie dans ses ateliers, ne peut faire de bonnes récoltes deux années de suite, étant donné la mauvaise qualité des terres.

L'impression ressentie dès le premier moment par le nouveau planteur paraît avoir été bien voisine du découragement. La maison qu'il devrait occuper est en si mauvais état qu'il ne trouve pas moyen d'y loger. Il est réduit à faire boucher tout d'abord quelques crevasses dans le mur d'un méchant bâtiment, pour abriter ses premières nuits. Cela réglé, il monte à cheval avec le sieur Webb et tous deux visitent les plantations, qu'ils trouvent inondées par une pluie récente. Des éboulements ont obstrué les chemins de la montagne, à tel point qu'il serait dangereux d'y passer et les cavaliers redescendent vers la mer. Du fond des lagunes, que la marée basse laisse à découvert, monte, chauffée par le soleil, une odeur fétide. On comprend, en respirant cet air chargé de miasmes, pourquoi des fièvres opiniâtres règnent parmi les esclaves, toujours nombreux à l'hôpital. L'on dit, pourtant, dans la colonie, que l'atelier Champigny est un des meilleurs. L'esprit est bon, assurément, car les nègres témoignent beaucoup de joie à l'arrivée d'Amable. Sans doute leurs âmes primitives

s'amusent de toute nouveauté. De plus, ils savent qu'aux yeux d'un régisseur, qui est en même temps propriétaire, chaque esclave aura une valeur marchande. Le véritable intérêt du maître sera d'épargner l'existence et de ménager les forces des travailleurs, considérations sans importance aux yeux d'un gérant ordinaire, plus pressé de toucher un bon pourcentage qu'attentif à ménager les forces vives de l'exploitation.

Les esclaves d'un atelier, outre leur nom de baptême, portent un numéro d'ordre. Il y a, par exemple, le nègre Hyacinthe, n° 27, premier commandeur, qui vaut dix à douze mille livres (argent des îles), bien qu'il lui manque trois doigts, écrasés dans une bagarre. C'est l'homme de confiance. Le mulâtre Édouard, n° 6, est un excellent charpentier, quand il n'a pas les fièvres. Sa sœur, la mulâtresse Eugénie, n° 4, vend le tafia, les épices et gouverne l'intérieur. Jeune, belle, intelligente, elle règne sur l'Habitation. Autour des cases, qui abritent tout un peuple noir, les négrillons pullulent, avenir et richesse de l'entreprise.

En signe de joyeux avènement, le comte de Champigny veut accorder à tous un jour de congé et il sacrifie une vieille vache aux apprêts d'un festin. Mais on apprend qu'un mulet vient d'être empoisonné. A qui imputer ce méfait?

« Le soir, écrit Amable, au sortir de la prière, je parlai aux nègres et leur dis que je retarderais le jour de congé jusqu'à ce qu'ils m'eussent trouvé le coupable et que, s'ils ne le trouvaient pas, je ferais punir tout le monde. Plusieurs sont venus, en pleurant, me parler au nom des autres, disant qu'ils savaient que j'étais le maître de leur vie, qu'ils avaient prié Dieu pour mon passage, que seuls de mauvais conseils pouvaient me faire douter de leur attachement, de leur probité, etc... »

Peu après, quelques négrillons meurent, enflés, comme il advient, disent les noirs, quand des sorciers emploient des formules magiques. Les esprits sont frappés. Pour rétablir le calme, Amable consent à faire venir la demoiselle Cailleau, devineresse, qui saura désigner les coupables. Elle arrive, et, sans hésiter, dénonce un nègre, Jeannot, et trois négresses. Arrêté et emprisonné, Jeannot, lorsque son maître vient pour l'interroger, lui assène un coup violent sur la tête, puis se

pend. Sur ces entrefaites, mademoiselle Cailleau tombe malade, craint le poison et part, tandis que deux nègres marrons, Grand-Jean et Noël, reviennent d'eux-mêmes reprendre leur place à l'atelier. Satisfait de leur retour, Champigny fait grâce à tous les coupables, ayant soin d'avertir que sa surveillance et sa sévérité vont redoubler. Il découvre d'étranges abus.

« Du moment qu'une négresse se déclare grosse, dit-il, elle est dispensée de tout travail. De sorte qu'elles feignent souvent l'état de grossesse, simulant par des artifices une rotondité progressive. Au bout de trois ou quatre mois, elles viennent dire qu'elles ont fait une fausse couche dans la nuit. Comme cela ne se pratique sur aucune autre Habitation, j'ai décidé que les femmes enceintes iraient au jardin, où on leur donnerait des travaux aisés. »

Un jour, Amable passant près d'un atelier voit tous les nègres tomber à genoux et multiplier les signes de croix. En même temps, il sent le sol osciller. C'est le tremblement de terre. On est quitte, cette fois, pour quelques murs lézardés.

Brusquement, voici qu'un autre fléau sévit, l'ouragan. Soulevées par la violence du vent, les tuiles tombent et se brisent avec fracas. Les portes sont enfoncées. Il faut les retenir à trois personnes et les clouer. Une pluie torrentielle fait déborder la rivière. Les arbres arrachés barrent les chemins et les belles cannes d'Otahïti, déracinées, sont perdues.

Rien ne décourage M. de Champigny. Il fait construire un pont en maçonnerie que l'inondation n'emportera pas et creuser des canaux entre les cases pour l'écoulement des eaux. Peu à peu, sous son énergique et prévoyante direction, l'ordre et la sécurité renaissent, les nègres, pleins d'entrain, travaillent de bon cœur et font prospérer la sucrerie. Aussi, voulant récompenser et stimuler leur zèle, le jeune maître imite son voisin, M. de Lévis-Mirepoix, lequel vient de distribuer à tous ses esclaves « un rechange de grosse toile, des casaques et des mouchoirs de tête ».

Pour assurer le succès de son entreprise, Amable ne néglige aucun détail, ne dédaigne aucun ennemi. Moins redoutables que les mouvements sismiques et l'ouragan, les poux du bois, qui se multiplient dans les charpentes, les effritent et les pou-

rissent; les rats, qui se régalent des cannes à sucre, mangent aussi les pigeons et toutes les provisions. Des chiens, conduits par les négrillons, sont dressés à les détruire.

Levé dès l'aube, le régisseur surveille les ateliers, les bâtiments, l'hôpital et parcourt les plantations. Soucieux de la santé des esclaves, il se préoccupe d'assainir les cases, d'assurer par la culture des plantes potagères une nourriture abondante et saine. Il étudie et perfectionne par d'ingénieuses dispositions les méthodes employées pour la récolte des cannes et le traitement des sucres.

Quand la journée s'achève, Amable n'est pas au bout de sa tâche. Il va se reposer en écrivant. L'examen des comptes de banque lui a fourni la preuve d'un complot, tramé par Webb, pour ruiner l'Habitation, que des complices eussent ensuite rachetée à vil prix. Sans se brouiller ouvertement avec ce malhonnête homme, Amable cesse peu à peu de lui confier aucune affaire [1].

Après les comptes, les rapports, les lettres.

Le marquis de Champigny, père d'Amable (sa mère, Renée de Bérulle est morte en lui donnant le jour), est colonel de chasseurs nobles, à l'armée de Condé. On conçoit avec quelle impatience le vieillard attend la copie des longues missives que son fils adresse, par tous les paquets, à ses correspondants de Londres, chargés de la vente des sucres et de la répartition des bénéfices entre les ayants droit. Le brave colonel écrit aussi beaucoup. Il prodigue à ses enfants les conseils de sa « vieille expérience » et cherche les moyens de reconstituer, pour eux, son patrimoine. Sa fille, la comtesse de Ménillet, qui n'a pas émigré, s'emploie à recouvrer, en Normandie, les biens de son père, vendus par la nation. La belle forteresse des Landes de Normanville, élevée, dit la chronique, pour une dame, par un duc de Normandie, pillée, saccagée, brûlée, n'est plus que ruines, mais, sur son emplacement, pourquoi ne pas élever un nouveau château, qui appartiendrait un jour aux fils d'Amable, puisque sa sœur, veuve, sans enfant, ne semble pas devoir se remarier?

1. Le sieur Webb, agent d'affaires à la Martinique de MM. Turnbull et Forbes, banquiers à Londres, fut arrêté et condamné en 1799 comme faux monnayeur.

Si Amable considère parfois d'un œil assez tendre la belle mulâtresse Eugénie (l'ancien « nº 4 », qui ne figure plus sur le tableau des esclaves, son maître l'ayant rachetée), il n'éloigne cependant jamais l'idée d'un établissement sérieux. Mais il ne pense pas le trouver à la Martinique. Il critique fort l'éducation des jeunes filles créoles et manifeste, sur ce point des préjugés et du parti pris...

Au Carnaval de 1797, le comte de Champigny prend quelques distractions. Des dames viennent le chercher et l'emmènent à Fort-Royal, où les attend un grand canot, avec lequel toute la joyeuse compagnie gagne les Trois-Ilets et se rend chez de jeunes mariés, monsieur et madame Sainte-Catherine d'Audiffredy, alliés et voisins des Tascher de la Pagerie, dont la fille aînée, Joséphine, veuve du général de Beauharnais, vient d'épouser le général Bonaparte. Il y a là joyeuse société et l'on danse toute la nuit. Mais Amable néglige de nous dire si ce fut durant cette fête qu'il fit connaissance avec les dames de Seyssel qui devaient jouer un rôle si important dans sa vie. Peut-être les avait-il déjà vues à Saint-Pierre, où elles demeuraient. Le comte de Seyssel d'Artemare, chef de la quinzième branche des Seyssel de Savoie, ancien officier de Royal-Marine, avait depuis quelques temps déserté le toit conjugal et vivait au bourg de la Trinité, en compagnie d'une mulâtresse [1]. Avant d'être victime de cette passion sénile, M. de Seyssel avait rendu sa femme (Catherine-Arthémise Durand de la Joubardière) parfaitement heureuse et ses six filles, dont trois étaient mariées, gardaient à leur père d'affectueux sentiments. Par une sorte de manie nobiliaire, ayant perdu son unique fils, il se plaisait à appeler ses filles du nom

1. Nous reproduisons, à titre de curiosité, le certificat suivant :

« Le marquis de Beauharnais, capitaine des vaisseaux du Roy, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, Gouverneur et Lieutenant-général pour Sa Majesté aux Isles françaises du Vent de l'Amérique, certifions que M. le Chevalier de Seyssel, Enseigne dans les troupes des colonies, a montré pendant le siège de la Martinique beaucoup d'intelligence dans l'exécution des commissions dont nous l'avons chargé, beaucoup de zèle et de valeur dans les affaires qu'il y a eues. En témoin de quoi nous lui avons donné le présent certificat. Fait à la Martinique sous le sceau de nos armes et le contreseing de notre secrétaire, le 3 février 1759. »

Signé : BEAUHARNAIS, BOURDON.

Le chevalier de Seyssel avait alors quatorze ans.

des fiefs que sa famille avait possédés en Bugey, Savoie et Dauphiné : La Tour, Chavorney, Beauretour, Muret, Cressieux, etc. L'une d'elle, mademoiselle de Cressieux (Marie-Rose-Nicolas), était filleule de mademoiselle Marie Françoise-Rose Tascher de la Pagerie, tante de madame Bonaparte.

Ce n'est qu'en l'année 1800 que le nom de Seyssel paraît pour la première fois sous la plume d'Amable de Champigny. Voici en quelles circonstances. C'est lui qui parle :

« Le chevalier Raymond Filleul, fils du comte de la Chapelle, s'était établi chez moi, à la suite du licenciement du régiment de Royal-Étranger. Après y avoir passé huit mois, pendant lesquels il avait eu plusieurs fois envie de repartir pour la Grenade, afin d'y aller voir une négresse avec laquelle il vivait (je faisais mon possible pour l'en détourner), il partit un jour sans me rien dire et ne revint qu'après plusieurs mois. Cependant, son frère Godefroi étant venu d'Europe, nous nous sommes consultés, et voyant combien il était difficile de le fixer, Godefroi approuva le désir de Raymond d'épouser mademoiselle de Seyssel, comme le meilleur moyen de le tenir. Je fus à Saint-Pierre lui servir de témoin.

» Depuis son mariage, Raymond est venu me voir plusieurs fois. Je l'ai trouvé aussi maussade pour sa femme qu'il l'est pour son frère et moi. Sa femme au contraire (c'est Marie-Rose-Nicole Crescieux), quoique élevée dans ce pays, paraît aimable, douée d'une grande douceur. Il est bien heureux d'être si bien tombé, sans quoi il n'eût pas été long à se quereller et peut-être à perdre une partie de la dot de sa femme dans de mauvaises spéculations. »

Notons, dans ce récit, deux points intéressants : les demoiselles de Seyssel ont de jolies dots et sont douces de caractère. Les pensées d'Amable semblent s'être fixées, dès lors, sur la plus jeune sœur de madame de la Chapelle, Louise-Caroline, dite La Tour. Bientôt ses amis le poussent à se déclarer. Un certain M. Descressonnières [1], ami intime des dames de Seyssel, ses voisines, essaye de chanter les louanges

1. M. Descressonnières était entré comme cadet gentilhomme dans le régiment d'Armagnac, en 1777. Il y était capitaine à l'époque de la Révolution. Il obtint le 16 juin 1794 un certificat de ses loyaux services, signé de M. de Grimaldi, colonel, et de dix-sept officiers.

de son ami Champigny, aux oreilles de Caroline. C'est un insuccès. Née le 4 juin 1785, la jeune fille a quinze ans de moins qu'Amable. Elle est jolie, fine, élégante. Il paraît vieux et il boîte. Sans doute les hommes de la colonie l'estiment, il a la réputation d'être sérieux, juste, économe, mais ces trois qualités, Caroline les considère comme des défauts : « Ennuyeux, dur, avare », dit-elle, en faisant la moue.

Malgré cet échec, Amable ne se laisse pas décourager. Du reste, le comte de Seyssel, prévenu en sa faveur, plaide sa cause et la mère de Caroline souhaite vivement confier l'avenir de sa fille à un homme comme le comte de Champigny jouissant d'une bonne renommée et d'une certaine fortune.

En dépit de ses préjugés contre l'éducation créole, Amable désirait vivement ce mariage, soit qu'il subît le charme de Caroline, soit qu'il fût guidé par des vues intéressées. Ceci demande explication.

Les grands-parents du jeune homme, le marquis et la marquise de Bérulle, que leur âge avait empêchés d'émigrer, venaient de mourir en France[1]. Les débris de leur belle fortune allaient être partagés, selon les lois nouvelles, entre tous leurs descendants. Sorti de France depuis dix ans, Amable serait-il reconnu comme héritier? Devrait-il chercher à bénéficier de la loi d'amnistie, ou bien, son nom figurant, mal orthographié, sur la liste des émigrés, ne ferait-il pas mieux de nier son cas et de produire une pièce antidatée, certifiant sa présence aux colonies depuis 1789? Chacun de ces partis, du reste, ne vaudrait qu'autant qu'on le favoriserait en haut lieu. Or, un mariage avec mademoiselle de Seyssel offrait un excellent moyen de parvenir jusqu'au Premier Consul, puisqu'elle était cousine, issue de germains, de Joséphine Bonaparte[2].

1. Les Bérulle, comme les Bochart, étaient d'origine bourguignonne. L'hôtel de Bérulle, bâti par Brongniart, l'architecte de la Bourse, s'élève au coin de la rue des Saints-Pères, sur les anciens terrains de l'hôtel de Beauvais. Des immeubles modernes masquent actuellement le corps de logis principal, mais l'on peut admirer la porte en hémicycle, ornée de belles ferrures. Les parents de madame la marquise de Champigny avaient quitté la rue de Grenelle vers 1774 pour s'installer rue de Richelieu, dans l'hôtel de Montbrun. (N° 87 actuel. Immeuble reconstruit et occupé depuis 1860 par la Société des Assurances générales.)

2. François Boureau de la Chevalerie, lieutenant de milice à la Marti-

Amable renouvela ses démarches auprès de Caroline. A toutes les conditions qu'elle lui imposa, il souscrivit sans difficulté. Sous prétexte que le Trou au Chat était un séjour malsain, elle demandait à passer la première année de son mariage à Saint-Pierre, et, jusqu'au moment, très incertain, où M. de Champigny partirait pour la France, elle désirait n'être pas séparée de sa mère. Amable considérait les fantaisies de sa fiancée comme des enfantillages dont, une fois mariée, elle perdrait le souvenir.

En juillet 1802, les noces eurent lieu à Saint-Pierre et les réjouissances se prolongèrent durant le séjour des nouveaux mariés chez la comtesse de Seyssel. Amable ne s'était jamais montré ennemi du plaisir, mais les devoirs impérieux qu'il avait assumés en prenant la direction de la sucrerie, le sentiment de sa responsabilité et de la répercussion fâcheuse que pouvait avoir, dans le gouvernement des esclaves, la moindre négligence, ne lui permettaient pas de prolonger son absence. Au bout de six semaines, il crut pouvoir donner le signal du départ. En vain Caroline supplia, pleura même, il se montra ferme et les deux époux s'installèrent à Champigny, où ils vécurent quatre mois en tête à tête.

Amable, en se mariant, par convenance, avait éloigné de l'Habitation l'habile et active Eugénie, ainsi que ses enfants. S'il s'était flatté de l'espoir que sa jeune femme, absorbée par ses devoirs de maîtresse de maison, oublierait les cavalcades et les plaisirs de société, tels qu'on les goûtait à Saint-Pierre, il fut vite détrompé. Douce, rêveuse, nonchalante, la nouvelle comtesse de Champigny, qui avait reçu en dot deux esclaves pour son service particulier, ne montrait aucun goût, aucune aptitude aux soins du ménage et ne s'intéressait de nulle façon aux travaux de son mari. Et, comme le pauvre Amable, occupé du matin au soir de la manière que nous savons, lui

nique, époux de Marie-Thérèse de Jaham des Prés, eut deux filles : 1° Catherine-Thérèse, mariée au Carbet, en 1730, à Jean-Louis de Seyssel, comte d'Artemare, né à Chavornay (paroisse de Genève) en 1695, officier au régiment de Tallard, envoyé à la Martinique. *C'est le grand-père de Caroline.* 2° Marie-Françoise, née en 1709, mariée au Carbet, en 1734, avec Gaspard-Joseph Tascher de la Pagerie, né à Blois en 1705, page de la Dauphine, puis lieutenant d'artillerie, passé à la Martinique en 1726. *C'est le grand-père de Joséphine.*

faussait compagnie, elle s'ennuyait, pleurait, regrettait sa mère, ses sœurs, ses amis, sa vie perdue. Y avait-il sur la terre femme plus délaissée et plus malheureuse? Et dire que M. de Chevreuse, ou quelque autre jeune soupirant, pensait à elle, écrivait des vers où son nom revenait, tels ceux-ci :

Lorsque l'Amour, pour enchaîner mon cœur,
Eut dirigé mes pas vers Caroline,
Il s'écria : « Je suis enfin vainqueur
Et cette fois, je veux, s'il en badine,
Brûler mon arc et briser mon carquois.
Je hais tous ceux qui dans l'indifférence
Coulent des jours qu'ils doivent à mes lois,
Et tôt ou tard j'en tirerai vengeance! »

Ma main souvent osa chercher la sienne
Quand le bonheur près d'elle m'eut placé,
Et si je n'ai senti presser la mienne,
Je n'ai point vu son air bien courroucé...

Finis mes jours, ou finis ma souffrance,
O Dieu malin! je ne crains plus la mort.
Mais punis donc encore l'indifférence,
Et Caroline éprouvera mon sort.

Lorsque M. de Champigny eut compris que sa femme ne lui rendrait à l'Habitation aucun service pratique de direction ou de surveillance, il rappela Eugénie, qui revint avec ses quatre petits mulâtres et reprit la fonction de femme de charge. Cette mesure, que madame de Champigny avait d'abord approuvée, ne tarda pas à devenir pour elle une source d'ennui et à lui fournir un grief de plus. Eugénie employait deux servantes, l'une pour garder sa case, l'autre qui portait le plus jeune enfant, tandis qu'Amable, ayant réclamé les esclaves de sa femme pour les envoyer d'urgence à la culture du jardin, les remplaçait auprès d'elle par une négritte de dix ans.

« Les domestiques de la maison me servaient, il est vrai, explique madame de Champigny, seulement il n'y en avait pas une qui sût coudre et fût propre à être femme de chambre. J'en réclamai une pour soigner mon linge.

» — Soignez-le vous-même, me fut-il répondu.

» — Mais je n'ai pas l'habitude et, d'ailleurs, je ne sais pas coudre.

» — Vous êtes libre de payer une lingère sur votre pension.

» Je fus donc obligée de prendre une orpheline blanche, à qui je donnai quatre *gourdes* par mois. Ma pension était modique, parce que ma dot, paraît-il, rapportait peu et que ma nourriture coûtait... »

Caroline souhaite inviter près d'elle ses sœurs, des amis. Amable s'y refuse obstinément.

« Comment, observe avec mépris la jeune femme, aurait-il pu me donner de la société, recevoir du monde chez lui? Il ne possédait que cinq chaises, quatre couverts d'étain et trois gobelets! »

Pendant les fiançailles, Amable s'était plu à vanter le charme paisible et rustique de la demeure où il amènerait sa compagne.

« Paysage de roman, qui n'existait que dans son imagination! » déclare-t-elle, exaspérée.

Plus Caroline laisse apercevoir ses désillusions, plus Amable, irrité, parle en maître. Il se montre brutal, parfois, envers cette enfant dont il prétend vaincre, par une volonté obstinée, les passives résistances.

— Si j'étais enceinte, demande-t-elle un jour, avec douceur, vous me laisseriez bien faire mes couches à Saint-Pierre, près de maman? Puisque vous ne voulez pas qu'elle vienne ici, ni mes sœurs, je manquerais de tout secours.

— Toutes les négresses accouchent ici et ne s'en portent pas plus mal. Pourquoi ne feriez-vous pas comme elles?

— Et si je partais pour Saint-Pierre, un jour que vous seriez absent, comment prendriez-vous cela? Que feriez-vous?

— J'irais vous chercher et je tâcherais de vous ramener.

C'est ainsi que ces époux, mal assortis, s'affrontaient.

A la fin de décembre, la comtesse de Seyssel accompagnée de sa fille Beauretour, se rendit à une station thermale, située sur le Lamentin, dans le voisinage de l'Habitation Champigny. Vite, M. Descressonnières insinue à son ami Amable qu'il ne peut se dispenser d'inviter ces dames à passer quelques jours chez lui. D'assez bonne grâce il y consent et Caroline a la joie

de faire à sa mère et à sa sœur les honneurs de son installation. Malheureusement la comtesse de Seyssel, au lieu de donner à sa fille les conseils d'une mère avisée et sage, ne fait que s'exalter sur « l'effroyable douleur de la séparation et le malheur d'être soumise au despotisme d'un tyran ». Il n'aurait fallu voir ici que les formes excessives familières au verbiage créole, mais l'on conçoit que ces exagérations aient pu exaspérer un homme raisonnable, habitué aux prudentes réserves du langage et même à ce léger voile de scepticisme que les Normands jettent volontiers sur leurs sentiments les plus vifs, comme une défense.

Aussi, quand les trois femmes essayèrent de le fléchir pour qu'il laissât Caroline passer les fêtes du nouvel an et du carnaval à Saint-Pierre, où ses sœurs devaient se réunir, M. de Champigny fit, assez maladroitement, de son refus, une question de principe : la place d'une femme mariée était auprès de son mari. Qu'à cela ne tienne, répondirent-elles, vous viendrez aussi. Impossible. Ses occupations l'en empêchaient. Tout ce que madame de Champigny put obtenir fut d'accompagner sa mère et sa sœur jusqu'au bateau, à Fort-Royal, où son mari la rejoindrait.

Lorsque Amable arriva au lieu convenu, il ne trouva personne. Caroline avait pris le bateau, ne pouvant se résoudre à quitter sa mère. Dès son arrivée à Saint-Pierre, la jeune femme sentit l'inconvenance de son équipée et craignit les suites. Elle alla quérir M. Descressonnières, lui confia son inquiétude, le priant d'intercéder auprès de M. de Champigny. Le galant voisin jugea l'expédition de Caroline une charmante folie de carnaval, que son mari pardonnerait facilement. Il conseilla une lettre, gentille et bien tournée. La réponse d'Amable, courte et sèche, ne tarda pas. Il envoyait à Saint-Pierre un canot, monté par un nègre et ordonnait à Caroline de revenir, aussitôt.

Toutes les personnes réunies autour de la coupable poussèrent les hauts cris. Se confier à un nègre! Partir seule avec lui pour une traversée d'une heure au moins! Sans compter qu'on était en plein soleil! A quoi songeait M. de Champigny? Caroline demeura.

Bientôt on apprit que le comte de Seyssel avait reçu la visite

et les plaintes de son gendre. Il se posait en médiateur. Son avis était qu'Amable vînt passer les fêtes du carnaval à Saint-Pierre, d'où il repartirait avec Caroline.

Le samedi 23 janvier 1803, en effet, Amable débarqua, portant « sa rechange » dans un petit panier, mais, au lieu de renvoyer son canot, il le fit amarrer au rivage et donna l'ordre à ses rameurs de demeurer près de là, cachés, prêts à répondre à son premier appel.

Chez sa belle-mère, où il fut bien accueilli, Amable ne fit entendre aucun reproche et Caroline, rassurée, passa toute la journée près de lui. Il l'en remercia, lui montra une certaine tendresse, dont elle lui sut gré, répétant à qui voulait l'entendre, combien son mari, au fond, était un excellent homme.

Peu de temps avant dîner, Amable propose à Caroline de venir avec lui, jusqu'au rivage, sous prétexte d'acheter un bouquet. Ce projet tombe et l'on se met à table, puis les convives se retirent. La chambre d'Amable est prête, mais M. Descressonnières survient et, quelques instants après, un autre ami, M. de Maupeou. Les trois hommes se concertent, puis Champigny s'approche de sa femme et lui signifie son intention de repartir tout de suite, avec elle. Caroline croit qu'il perd la tête, lui rappelle les conventions acceptées de part et d'autre. Elle n'a qu'une parole et le suivra le moment venu, mais qu'il respecte, lui aussi, ses engagements. Il ne l'écoute pas, la saisit par le bras, répétant : « Il faut partir ». Elle résiste, veut se dégager. Il la traîne, tandis que M. de Maupeou l'exhorte à obéir. Prise entre les deux hommes, échevelée, terrifiée, Caroline pousse des cris et finit par s'échapper, malgré Descressonnières qui, à son tour, veut la retenir. Au bruit, les sœurs accourent, puis la mère. Toutes ces dames se jettent sur Amable, et, s'il faut l'en croire, tirent ses cheveux, arrachent sa cravate, le griffent au visage. Il les repousse avec violence. Madame de Seyssel, perdant l'équilibre, tombe au pied de l'escalier et s'évanouit. Quelqu'un court chercher le médecin. Les voisins, des amis, des inconnus, attirés par le vacarme, envahissent la maison. Descressonnières, inquiet, a porté sa vieille amie sur le canapé. Chacun veut lui donner des soins. Caroline pleure et tremble. Champigny a disparu.

Le surlendemain, lundi gras, 25 janvier, M. de Mariol, officier de gendarmerie, vient de grand matin avertir la comtesse de Seyssel que le comte de Champigny, escorté de la force armée, va venir chez elle réclamer sa femme, au nom de la loi.

Elle fait appeler à la hâte un voisin, légiste, M. de Boisdumont, et tient conseil avec lui, par la fenêtre. Il la rejoint et tous deux barricadent, comme pour un siège, portes et fenêtres. On réveille Caroline qui cherche une cachette sous le toit. Bientôt, suivi des archers, M. de Champigny s'avance et fait cerner la maison. En vain M. de Boisdumont lui représente qu'il serait indécent d'enfoncer les portes, le mari bravé passe outre. Étant entré, ayant placé des sentinelles à toutes les issues, il monte l'escalier, suivi des soldats, auxquels il prescrit de fouiller partout, ce qu'ils exécutent ponctuellement. Dans sa cachette, Caroline les entend et, pour qu'ils ne portent pas la main sur elle, se résigne à descendre et se rend à merci. Bientôt il est midi. Amable veut partir aussitôt, malgré le soleil. On lui fait observer qu'il risque la vie de sa prisonnière, alors il consent à attendre et l'on se met à table. Mais, au dire de Caroline, il n'y eut qu'Amable qui mangeât de bon appétit.

A quatre heures, les Champigny se dirigent vers le canot, escortés jusqu'au rivage par leurs amis. M. de Latouche, beau-frère de Caroline, embarque avec eux, passe quelques jours sur l'Habitation. Après son départ, Amable consent à conduire sa femme chez madame de la Pagerie. Chacun s'efforce d'adoucir pour Caroline la reprise de la vie commune avec un mari qu'elle ne peut plus souffrir. Amable sentait bien que sa femme lui échappait, quoiqu'il la tînt matériellement en une sorte de captivité (il allait jusqu'à emporter la clé de la chambre dans laquelle il l'enfermait avant de sortir). Naturellement il interceptait la correspondance. Caroline savait déjouer toutes ces précautions. Une petite servante complice portait des lettres dans une cachette où la comtesse de Seyssel les faisait prendre. Elle répondait par la même voie.

Le 29 mars, Caroline reçut l'avis que deux de ses sœurs, accompagnées d'amis, viendraient la chercher et la conduiraient à bord d'un bateau où sa mère l'attendait, munies

de papiers bien en règle, pour la conduire, sous un faux nom, en lieu sûr...

Ce fut ainsi qu'avec la complicité de sa famille, la comtesse de Champigny s'établit à la Guadeloupe, en compagnie de M. de Chevreuse. Ils avaient, l'un et l'autre, dix-neuf ans.

***

Le 21 prairial de l'an XI (10 juin 1803) madame de Montmorin, veuve de l'ancien ministre, recevait quelques amis à dîner. Elle demeurait rue Férou, près Saint-Sulpice. A côté, rue du Canivet, n° 2, un vieil immeuble, propriété de la famille de Bérulle, venait d'échoir en partage à la fille du marquis de Champigny, la comtesse de Ménillet, qui louait le premier étage à sa tante la comtesse de la Tour du Pin, et partageait le second avec son père, autorisé à rentrer en France à la faveur du décret d'amnistie.

Le vieil émigré était parmi les hôtes de madame de Montmorin, ainsi qu'un M. de Lupé, qui allait partir pour la Martinique et acceptait d'emporter le courrier du marquis pour le remettre à son fils. Trois mois plus tard, en effet, par cet intermédiaire, Amable recevait une lettre ainsi conçue :

« Votre position m'afflige infiniment. Plus je réfléchis et plus je suis embarrassé. Je ne connais pas de moyen pour se défaire d'une femme. Il est bien fâcheux que sa mère la conseille si mal. J'ignore, du reste, les usages du pays que vous habitez. Tâchez de laisser l'Habitation en de bonnes mains et de nous revenir. Mes sentiments pour vous sont toujours les mêmes. Rien ne peut les changer.

» Autre chose, à présent, à laquelle je ne m'attendais pas. Étant chez madame de Montmorin, celle-ci m'a dit avoir vu, le matin, madame Bonaparte, qui lui a parlé de vous, en bien mauvais termes : vous seriez d'une grande violence, d'une jalousie extrême; vous avez battu votre femme et même vous auriez levé la main sur votre belle-mère... C'est affreux!... Vous vous appuyez sur votre beau-père, dont on n'est ici pas trop content, car il se conduit mal vis-à-vis de sa femme. Enfin on songe au divorce. Vous jugez combien tout cela m'afflige et m'ôte de l'espoir d'employer le crédit de votre

parente, dans ce moment où je postule pour mes bois de Normanville et ceux de Champigny-sur-Marne. Sentez que, si vous avez fait ce dont on vous accuse, vous avez le plus grand tort. Mais si vous pouvez vous disculper et obtenir un certificat, soit de madame de la Pagerie, soit de quelque personne en qui madame Bonaparte ait confiance, envoyez-le... »

Amable serait tout disposé à suivre le conseil de son père et à revenir en France. La difficulté est de se faire remplacer sur l'Habitation, qui est en pleine prospérité. Il serait dur de perdre le fruit de tant de peines, mais il quitterait volontiers ce pays où il a beaucoup travaillé et beaucoup souffert. Sa belle santé a fléchi. La fièvre ne l'épargne pas. Et que pense-t-il de Caroline? Il ne la nomme jamais autrement que « la Fugitive ». D'ailleurs il en parle peu et se prétend guéri de tout chagrin. Dans le post-scriptum d'une lettre datée du 4 juin 1804, nous lisons simplement :

« Le jeune Chevreuse, qui avait aidé la Fugitive dans sa fuite, vient de finir comme on pouvait s'y attendre. Il a été tué à la Guadeloupe, se battant avec un de ses parents, qu'il avait provoqué. »

Après ce funèbre incident, parents et amis risquent auprès des deux époux quelques démarches conciliantes. Un des gendres de madame de Seyssel est venu rendre visite à M. de Champigny. Apprenant cela, le vieux marquis se montre d'autant plus favorable à une réconciliation que de grands événements viennent de se dérouler et que Caroline est à présent cousine d'une impératrice.

« Peut-être, écrit-il, que le moment serait favorable pour un rapprochement, à cause de la mort de *Celui qui a voyagé avec la Voyageuse*. Quand une femme fait faire les premières propositions par quelqu'un de sage, il faut les écouter, de crainte que, se voyant repoussée, elle ne jette son bonnet par-dessus les moulins. »

Amable répond :

« Tant que la méchante mère de la Fugitive existera, je ne vois rien à espérer. »

Il est certain que la comtesse de Seyssel s'agite beaucoup, non seulement contre son mari, qu'elle accuse — avec raison — de dilapider en mauvaise compagnie sa propre fortune, et

celle de sa femme, mais aussi contre son gendre. Bien résolue à garder sa fille, elle prétend que celle-ci reçoive de son mari une forte pension et harcèle les hommes de loi de la Martinique et de la Guadeloupe, pour obtenir un arrêt contre M. de Champigny. Tout le barreau est partagé entre les deux conjoints. Caroline a ses partisans. Mais Amable réunit le groupe des gens influents et bien posés, ceux que la jeune femme appelle avec amertume « le parti des chapeaux gris ».

« Je serai ferme, écrit Amable à son père : Tout ou rien. C'est-à-dire que ma porte est ouverte à Caroline, mais reste strictement fermée pour les autres. Je n'accéderai à aucune proposition, je n'écouterai aucune demande et j'aurai la patience d'attendre dix ou vingt ans, s'il le faut... Vous pouvez juger du plaisir que m'a fait l'envoi de votre portrait. Je le désirais depuis si longtemps! Il y a tant d'années que nous sommes séparés! J'ai vu avec bonheur que vous n'étiez pas changé. Vous n'en direz pas autant de moi. Le travail, le climat, les chagrins, m'ont terriblement vieilli. Tout mon désir est de me réunir à vous. Je ne passerai pas la fin de mes jours à la Martinique. C'est pour moi un lieu d'exil. J'espère qu'Adélaïde (madame de Ménillet) arrangera ses affaires de façon à vivre la plus grande partie de son temps avec nous. Elle nous logera à Paris et nous nous arrangerons pour la recevoir à la campagne... »

A ces beaux projets, qui réconfortent le cœur d'Amable, le marquis répond :

« Adélaïde veut absolument se remarier et vous savez qu'elle a sa volonté. Malgré que je lui représente qu'une veuve a tort de sacrifier une deuxième fois sa liberté et que, depuis qu'elle est avec moi, nous n'avons pas eu la moindre difficulté. Son caractère me convient et je fais tout pour qu'elle n'ait pas à se plaindre, lui montrant de la confiance et de l'attention. Mais cela ne la satisfait pas. Elle veut un mari. Elle espère des enfants... Elle sera malheureuse... Tout cela me fait un chagrin mortel, ajouté à tous mes soucis. J'ai plus de créanciers que je n'aurai jamais de bien. Il faut donc que vous fassiez valoir vos créances sur moi. En vendant ma part de l'Habitation, j'aurai assez jusqu'à la fin de mes jours. Je compte aller chez mes divers parents tant que je serai valide.

Ensuite il faudra bien cracher sur ses tisons et végéter dans son fauteuil jusqu'au moment... qui m'arrivera, comme à tout le monde. »

Si Amable revoyait sa sœur, il croit qu'il saurait la détourner d'un projet qu'il désapprouve aussi bien pour son bonheur à elle que dans son intérêt à lui. Il sait, par son père, que le choix d'Adélaïde n'est pas heureux. Il hâte donc ses préparatifs de départ. Il a réglé de son mieux les affaires de l'Habitation et celles qui le lient encore à Caroline. Le sort de la mulâtresse Eugénie est convenablement assuré. Elle pourra élever ses enfants. Amable emmène les deux aînés, Richard et Zélie, dont il prendra soin, car il s'y est attaché. Dans les derniers jours d'août 1805, il prend place sur le bâtiment l'*Indépendance*, via Bordeaux et rentre enfin dans son pays, après seize ans d'exil.

Un de ses premiers actes fut d'écrire à l'impératrice. En 1803, elle avait bien voulu intervenir en sa faveur [1], mais Amable, n'ayant pas eu gain de cause, revenait à la charge :

« Madame, arrivant de la Martinique, mon soin le plus empressé est d'apporter aux pieds de Votre Majesté mon hommage profondément respectueux, ainsi que mes vœux pour la conservation de vos jours et votre parfait bonheur.

» Votre Majesté, Madame, a daigné m'accorder il y a un an, sa puissante protection pour me faire obtenir la remise des biens que je suis appelé à recueillir dans la succession de monsieur et madame de Bérulle, mes ayeux maternels, biens qui appartiennent autant à mon épouse, mademoiselle de Seyssel, qu'à moi-même, puisque la jouissance lui en est assurée par contrat. Cette affaire n'est pas définitivement terminée. Je sollicite actuellement de la justice de Sa Majesté l'Empereur et Roi, un nouvel examen de ma demande et des raisons qui viennent à l'appui.

» Oserais-je espérer, madame, de la bonté infinie de Votre

1. Madame Bonaparte avait écrit au ministre des Finances le 1er germinal an XII (22 mai 1803) : « Je vous demande, Citoyen ministre, d'examiner avec bienveillance et intérêt l'affaire de M. de Champigny, marié à la Martinique avec une de mes cousines. Je désire beaucoup qu'il obtienne la justice qu'il demande et vous m'obligerez beaucoup si la décision de son affaire est telle qu'il la désire. Je vous le recommande. JOSÉPHINE BONAPARTE. »

Majesté, qu'elle voudra bien renouveler sa recommandation en ma faveur à M. Boulay, Conseiller d'État.

» Les informations que Votre Majesté a fait prendre sur ma conduite à la Martinique, loin d'avoir diminué l'intérêt qu'elle a daigné prendre à moi dans ce temps, m'autorisent à croire qu'elle voudra bien me le conserver et avoir la bonté de présenter à Sa Majesté l'Empereur et Roi le mémoire ci-joint.

» Votre Majesté contribuera à un acte de justice. Je le recevrai comme un bienfait dont je serai toute ma vie reconnaissant.

» Je suis avec un très profond respect, de Votre Majesté, Madame, le très humble et très obéissant serviteur.

» BOCHARD DE CHAMPIGNY[1] »

La nation s'étant attribué la part des émigrés dans la succession Bérulle, Amable ne put rien récupérer. Quant à ses bois, il obtint la levée du séquestre sous la Restauration.

Néanmoins ses efforts, soutenus par le dévouement d'Adélaïde, qui avait sagement renoncé au mariage, ne furent pas infructueux. Le domaine de Normanville se reconstituait lentement et madame de Ménillet étudiait avec le vieux Gabriel, ancien architecte du roi, les plans d'un nouveau château. Le marquis se désolait de vieillir sans voir cette fortune, si péniblement refaite, assurée sur la tête d'un enfant légitime. Il songeait à cette belle-fille qu'il ne connaissait pas et cherchait le moyen de la réunir à son fils. Amable sentait bien que son intérêt était de reprendre sa femme, seulement il ne croyait pas qu'elle se décidât jamais à venir le rejoindre. Il correspondait avec Descressonnières, avec Maupeou, avec M. de Manoël, ancien officier de marine, qui gérait à présent l'Habitation Champigny. De l'aveu de tous, madame de Champigny qui vivait digne et triste, dans la société de sa mère, ne semblait pas désireuse de voir modifier son sort. Aux premières ouvertures qui lui furent faites, de la part d'Amable, par M. de Manoël, elle répondit, incrédule :

« Si M. de Champigny voulait sincèrement se réunir à moi, il me l'écrirait. Je n'ai jamais rien reçu de lui. »

Bientôt elle ne put mettre en doute le désir réel qu'éprouvaient les Champigny de lui voir reprendre la vie commune avec son mari. Elle n'est pas dupe et devine le motif qui les pousse.

« ... Soyez persuadé, écrit-elle à un confident, que je ne me trompe pas en étant convaincue de la raison qui le porte à me redemander avec tant d'instance. Si toute autre pouvait lui donner la postérité qu'il désire, et qu'il attend de moi, il n'y songerait pas. »

Elle a reçu des lettres de son beau-père, de sa belle-sœur. Non seulement elle a répondu, mais elle consent maintenant à discuter avec M. de Manoël les conditions de son embarquement. Seulement elle invoque toujours quelque nouveau motif pour ajourner le départ et les années passent. La guerre, la chute de l'Empire, la mort du comte de Seyssel, autant de prétextes invoqués par Caroline. Sa mère, vieille, ruinée, malade, comprend qu'elle doit se sacrifier au bonheur de sa fille, mais celle-ci repousse l'idée de l'abandonner. Il faut, pour qu'elle s'y résigne, qu'Amable adopte la mesure radicale que tous ses amis lui ont conseillée :

« ... Le seul moyen à prendre dans la circonstance où tu te trouves, lui écrit en novembre 1814 le comte de Maupeou, est d'attaquer devant la Cour de Cassation de France, l'arrêt de la Cour d'Appel de la Martinique qui t'a condamné à faire une pension de 6 600 francs à ta femme. Ce point une fois emporté, une simple signification dans ce pays-ci arrêtera toutes les démarches de ta femme vis-à-vis de tes débiteurs. Mais, jusque-là, ils se trouvent sous la coupe de la Fugitive, qui, son arrêt en main, peut les poursuivre à outrance. Je dois cependant lui rendre justice sous ce rapport, elle n'est pas aussi pressante, depuis vingt mois, qu'elle aurait pu l'être. Je lui dois encore une partie de sa rente échue au 12 janvier dernier et je tâcherai de traîner jusqu'à ce que ton fondé de pouvoir se soit mis en mesure d'arrêter les fonds entre mes mains... »

Ne pouvant plus vivre aux colonies, Caroline prit enfin ses dispositions pour gagner la France.

« Le roi étant de retour (cette lettre du comte de Champigny à M. de Manoël est du 29 juillet 1815), rien se s'oppose à ce

que madame de Champigny revienne. Comme il est nécessaire qu'elle soit seule, pour que ce qui s'est passé en Amérique reste ignoré, il est préférable qu'elle vienne par le Havre où soit mon père, soit ma sœur, irait la chercher. Il ne dépendra que d'elle que les conventions que vous avez arrêtées aient l'heureux effet que vous attendez. Sa conduite ultérieure fera la base de la mienne... Ma fortune ici serait passable sans les charges énormes que j'avais dessus et qu'un travail continuel pendant dix ans ne m'a pas encore permis de liquider. Je serai gêné jusqu'à ce que vous ayez pu me faire passer des fonds. Ma sœur est la plus riche de la maison. Elle est facile à vivre, a un excellent cœur et, en ayant quelques attentions pour elle, madame de Champigny pourra mener une existence plus agréable. Voilà le premier et le meilleur conseil que je puisse lui donner. Ma sœur lui donnera les autres. J'imagine qu'elle aimera mieux les lui demander qu'à moi. »

Après des explications sur différentes affaires, M. de Champigny revient à l'objet de sa préoccupation :

« Puisque vous voyez souvent madame de Champigny, que j'ai si totalement perdue de vue, donnez-moi, je vous prie, quelques détails sur sa personne, sa tenue, sa manière d'être, sa façon de penser, son instruction, enfin tous les détails qui peuvent m'intéresser. Je ne l'ai vue que pendant quelques semaines, dans le temps qu'on pouvait la regarder comme une enfant, non encore formée. Treize ans, les inquiétudes et les chagrins qu'elle doit avoir éprouvés, ont nécessairement fait beaucoup de tort à sa jolie figure, mais doivent aussi avoir influé sur son caractère. Ainsi mettez-moi au fait de vos remarques. Cela m'aidera à déterminer la conduite que je dois préférablement tenir envers elle. Vous avez parfaitement commencé cette négociation. J'espère que vous la terminerez de même,... etc. »

Le 24 juin 1816, le vaisseau la *Caroline*, capitaine Souchard, quittait la Martinique, faisant voile sur le Havre. Il avait à bord une femme en deuil, âgée, madame de Chevreuse, que Caroline entourait de ses soins. En débarquant au Havre, dans les premiers jours d'août, les passagères, que retenaient les formalités de la douane, descendirent à l'auberge de l'Aigle d'or. Le marquis de Champigny, qui était venu au-devant de

sa belle-fille jusqu'à Rouen, apprit qu'elle avait amené, pour la servir, des filles de couleur, contrairement à la volonté formelle de son mari. Il se hâte de la prévenir :

« Mon désir aurait été de vous aller rejoindre au Havre pour avoir le plaisir de vous embrasser plus tôt, mais, ma chère fille, après avoir réfléchi, je me suis décidé à vous attendre ici, espérant que vous pourrez y arriver mercredi et que nous serons à Normanville jeudi pour dîner. Je ne puis m'empêcher de vous dire que mon fils avait prié M. de Manoël de vous engager à ne pas amener de femme de chambre de couleur, désirant qu'il n'en vienne pas chez nous de cette espèce, pour des raisons qui nous paraissent assez bonnes, tant pour vous que pour nous, et qui nous paraissent valoir que vous fassiez le sacrifice, si c'en est un, de vous priver des services de cette espèce de femmes, que je crois même qu'à la fin vous serez bien aise de ne plus avoir. Vous savez que, lors du mariage des princesses qui viennent épouser des rois de France ou des princes du sang, quand on va les chercher à la frontière, les dames d'honneur ou gouvernantes qui les ont accompagnées retournent dans leur pays et la jeune princesse est remise entre les mains de dames nouvelles avec qui elle fait connaissance. Réfléchissez, ma chère fille, et voyez si vous ne pouvez pas avoir la force de réunir ce sacrifice à celui que vous avez fait de quitter Madame votre mère et vos autres parents pour venir dans nos bras. Nous aurons pour vous toutes les attentions et vous donnerons toutes les marques d'amitié que vous pouvez désirer. Mais faites ce petit sacrifice comme une chose agréable à votre mari, qui vous en saura bon gré. Vous serez, je crois, dans le cas de déclarer à l'Amirauté que vous n'avez amené cette fille de couleur que pour vous servir dans la route et qu'étant en France, vous la renvoyez dans la colonie. On lui procurera des moyens de subsister et nous payerons son passage sur le premier bâtiment qui partira pour la Martinique. Prenez, ma chère fille, ce que je vous dis en bonne part et comme le fruit de l'expérience que me donne mon grand âge... »

Le roman d'Amable et de Caroline finit ici, au moins quant au chapitre des aventures.

Madame de Champigny donna quatre fils à son mari, dont

un seul survécut. Les autres moururent au berceau et la douleur des parents, les inquiétudes partagées, les rapprochèrent mieux que ne l'avaient fait les vains calculs de leur jeunesse.

Les fatigues de l'émigration, le séjour aux Antilles, avaient profondément altéré la santé d'Amable. Il mourut en juillet 1821, ayant à peine atteint la cinquantaine.

Six mois après avoir enterré son fils, le 14 février 1822, Conrad-Alexandre Bochart, marquis de Champigny, lieutenant général des Armées du roi, grand-croix de Saint-Louis, décédait à l'âge de quatre-vingt neuf ans, à Paris, chez sa fille. Le service eut lieu à Saint-Sulpice. Le cœur du bon vieux général, comme l'appelaient ses fidèles amis de l'émigration, fut embaumé et déposé dans le caveau de l'église de Normanville.

Caroline vécut jusqu'au 6 avril 1829, gardant pieusement la mémoire d'Amable. Une maladie cruelle l'emporta au cours de sa quarante-quatrième année. Elle habitait alors son hôtel, rue de la Ferme des Mathurins, et fut ramenée à Normanville [1].

Son fils, après une longue et paisible vie, attristée cependant par la fin prématurée de son unique enfant (un fils, tué en 1870) s'éteignit à quatre-vingt-quinze ans, le 26 juin 1915, le dernier de sa race.

VICOMTESSE DE BEAUSIRE-SEYSSEL

1. On célébra un service à la Madeleine pour la marquise de Champigny, le 8 avril, à onze heures. Le coût du convoi de deuxième classe s'éleva à 341 francs pour l'église et 761 francs pour les pompes funèbres. Le corps fut ramené à Normanville le 11 avril et ce transport fut payé à raison de 4 francs par lieue, soit, pour 27 lieues, 108 francs.

LES DIFFICULTÉS DE LOUIS XIV AVEC LES ALSACIENS[1]

Voilà, enfin, Louis XIV maître de son royaume et déclarant qu'il sera à l'avenir son premier ministre. Il est jeune et fier. Il veut être obéi partout. A l'égard de l'Alsace dont on lui parle depuis si longtemps, sa ferme intention est de se faire respecter et d'imposer ses volontés.

En juillet 1661, il met la question alsacienne en délibération dans son conseil. Les ministres expliquent qu'en effet Charles Colbert de Vandières est d'avis, lui aussi, qu'il faut agir avec fermeté en Alsace. Mais ils estiment nécessaire, au préalable, de consulter l'ambassadeur du roi en Allemagne, M. de Gravel, sur les répercussions possibles de cette action en Alsace dans les pays germaniques. Gravel, à qui Lionne a écrit, répond que le désir du roi est assurément très légitime et réalisable, mais que sa réalisation risque de nous mettre l'Allemagne « sur les bras ». Il est d'avis de temporiser et il développe les nombreuses raisons, très graves à son avis, que le roi peut avoir de prendre patience, d'attendre, de temporiser en Alsace. Louis XIV écoute, puis, frappé de ces observations, déclare qu'il trouve les raisons de Gravel « si judicieuses et si fortes que j'ai pris, dit-il, la résolution de ne faire présentement aucune nouveauté » dans ce pays. On écrit à Gravel cette décision, et Louis XIV adresse alors aux villes alsaciennes des lettres aimables où il leur promet sa bienveillance et sa

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril.

protection. « Sire, lui répond aussitôt le magistrat de Haguenau, nous avons été ravis de joie voyant que Votre Majesté a daigné nous honorer de sa lettre, laquelle nous avons reçue avec le respect et profonde révérence dus à Votre Majesté. » Il remercie le roi « de ses grâces et protection royales desquelles nous tâcherons nous rendre dignes par notre *fidélité, obéissance* et très humbles services que nous devons à Votre Majesté, notre protecteur très bénigne et très clément. » Dans quelque temps d'ici, Haguenau n'acceptera plus d'écrire les mots de *fidélité* et *d'obéissance* qui sont des mots de *sujets*. Sur le moment Louis XIV ne remarque rien et paraît satisfait.

Sans rien innover, il juge utile, cependant, que la France n'ait pas l'air d'abandonner l'Alsace à elle-même. Après avoir attendu jusqu'au 18 novembre, il invite le gouverneur, le duc de Mazarin, à aller s'installer dans la province et il fixe au 18 décembre à Haguenau l'assemblée des délégués des villes pour l'échange ordinaire des serments. Colbert de Vandières, les comtes de Ribeaupierre et de Tracy, à l'image de ce qui se passait au temps de l'empire, sont désignés comme commissaires afin de présenter, au nom du roi, le nouveau gouverneur aux villes convoquées à cet effet.

Au jour dit, le 18 décembre, les députés des villes sont présents à Haguenau au nombre de vingt-sept. On leur lit les formules du serment à prêter et le texte des lettres réversales à échanger. Le serment est celui-ci : « Vous jurez et promettez à Dieu d'être *fidèles* et *obéissants* au roi, votre très gracieux seigneur et protecteur *souverain*, et de reconnaître M. le duc de Mazarin pour votre grand bailli et lui être obéissants en toutes choses bonnes et faisables, le tout conformément au traité de Munster. » Les députés se consultent et, à l'unanimité, refusent de prêter ce serment. Il les place, disent-ils, sous la souveraineté du roi et par là eux-mêmes renonceraient à leur immédiateté à l'égard de l'empire. Ils proposent en retour le texte suivant : « Nous jurons de reconnaître pour landvogt celui que Sa Majesté a nommé en vertu du traité de paix et de lui rendre obéissance convenable selon l'ancien usage en tant qu'il est notre landvogt ». Colbert de Vandières répond qu'il ne peut accepter cette formule. On se sépare. Le 22 décembre, les Alsaciens expliquent par écrit qu'ils ne doivent pas prêter le serment de fidélité

demandé sans l'avis de leurs commettants, lesquels, d'ailleurs, selon toute vraisemblance, ne l'accepteront pas. Le 1er janvier suivant, le duc de Mazarin se rend à Strasbourg et demande quelle est la réponse des commettants. Les députés revenus disent qu'elle est négative. Le roi n'a qu'à discuter de cette question avec l'empereur et l'empire, si cela lui convient.

Les députés ajoutent que les villes refusent également le texte des réversales qui leur a été communiqué. Dans ces réversales le gouverneur promettait de protéger les villes, leurs droits et privilèges « en tant qu'ils ne préjudicieraient pas aux droits cédés au roi par le traité de Munster ». Ils n'admettent pas cette réserve. Ils proposent une autre rédaction. Colbert la refuse : il est inutile, dit-il, de multiplier les écritures! Les droits du roi sont formels; il faut se soumettre. Si les députés persistent dans leur attitude, les commissaires du roi s'en iront : il conclut : « C'est à vous, Messieurs, d'y songer. Adieu! »

Devant ce ton un peu ferme, les députés hésitent et délibèrent. Le 5 janvier, quatre d'entre eux vont trouver Colbert qui, les sentant plus maniables, leur propose, par conciliation, de modifier quelques termes du document en cause : par exemple de mettre au lieu de « protecteur souverain, » « protecteur perpétuel ». Les Alsaciens refusent. Ils offrent de dire : « Nous jurons à Dieu que nous rendrons fidèlement à Sa Majesté Très Chrétienne tous les droits préfectoraux qui lui ont été cédés dans le traité de Munster par l'empereur et par l'empire sur les dix villes impériales unies en Alsace. » La formule est insuffisante, répond Colbert.

Les députés alsaciens parlant le dialecte de leur pays ont un interprète. Cet interprète, M. Gallinger, d'Ensisheim, propose le 7 janvier une rédaction transactionnelle : « Nous jurons à Dieu que nous rendrons avec *fidélité* et *obéissance* à Sa Majesté Très Chrétienne tous les droits qui lui ont été cédés dans le traité de Munster. » Mais les députés se cabrent devant les mots de *fidélité* et d'*obéissance* : ils n'en veulent pas.

Une entrevue a lieu entre eux et les commissaires du roi ainsi que le duc de Mazarin. Colbert explique que le mot de fidélité est indispensable. Les Alsaciens s'obstinent. D'ailleurs ils n'ont pas les pouvoirs nécessaires et ils doivent en référer

à leurs villes. Cette fois Colbert se fâche. L'affaire, dit-il, a assez duré. Il va rédiger un procès verbal et l'envoyer au roi : le gouverneur saura ensuite ce qui lui reste à faire. On se sépare.

Mais là dessus, brusquement, la ville de Haguenau cède. On croit que Colbert négociait en secret avec elle. Elle accepte le texte suivant : « Nous promettons à la sacrée et royale Majesté de France et de Navarre que nous lui rendrons avec *fidélité* tout ce que nous sommes tenus de lui rendre... et en outre que nous reconnaîtrons le très haut seigneur le duc de Mazarin pour notre grand bailli qui nous a été présenté au nom et de la part de sa royale Majesté et que nous lui rendrons *obéissance* en toute chose convenable comme il est de coutume de toute ancienneté, et pour autant de temps qu'il sera bailli. » Le texte est un peu vague, mais les deux termes exigés y sont. Haguenau accepte aussi les réversales. Le duc de Mazarin convoque les députés des villes le 8 janvier chez lui et leur apprend la signature de Haguenau qu'ils ignoraient. Ils sont surpris. Ceux de Colmar et de Landau déclarent qu'ils regrettent cette défection et qu'ils ne l'imiteront pas. Mazarin leur reproche avec vivacité leur caractère entêté et opiniâtre. Ils ripostent avec verdeur. Une scène se produit. Le gouverneur outré les fait mettre à la porte et, s'adressant aux députés des sept autres villes qui sont demeurés, il parvient à leur faire suivre l'exemple de Haguenau : ils signent. Le lendemain, les députés de Colmar et de Landau, se voyant seuls, se résignent et signent également.

Le mardi 10 janvier 1662, a lieu la cérémonie de la prestation du serment à Haguenau, siège de la préfecture : office, à l'église, réunion à l'hôtel de ville, discours en latin de Charles Colbert. M. Zipper, trésorier préfectoral, lit les pouvoirs des commissaires, les provisions de gouverneur du duc de Mazarin. Le duc prête serment aux représentants du roi, chacun des députés prête le sien à son tour, les uns en latin, les autres en allemand; Haguenau met son sceau aux actes, puis, en procession, deux par deux, entourés des gardes, tous conduisent à son hôtel le gouverneur qui vient à pied derrière, suivi de ses officiers et de ses domestiques. Arrivé à son domicile, le duc prononce un discours où il promet à tous sa protection,

serre la main à chacun des députés, les retient à dîner, repas magnifique, musique, coups de canons : chaque député reçoit une médaille commémorative. Il a fallu vingt-deux jours pour arriver à ce résultat!

Sur quoi, le duc de Mazarin va faire sa visite à toutes les villes. Il est reçu partout avec de grands égards. Strasbourg même lui ménage un tel accueil qu'un chroniqueur mécontent, Reisseissen, écrit : « C'est sinon trop, au moins beaucoup d'honneur! »

Mais, en fait, dans la pratique, en dehors des marques de respect, il n'y a rien de changé dans l'attitude des Alsaciens. Colmar élit de nouveaux magistrats sans prévenir le grand bailli, ce qu'elle aurait dû faire. Turkheim, Munster en appellent à Spire de procès perdus. Le duc de Mazarin, au bout de quelques mois d'expérience, résume de la façon suivante son impression en écrivant à Louis XIV, le 7 octobre 1662 : les Alsaciens entendent « former une espèce de république indépendante et du roi et de l'empire. » C'est exactement l'état d'esprit des gens de l'Alsace. Il ajoute : « Il ne sera pas bien difficile d'y apporter remède dès le moment que le roi voudra. »

Mais le roi et son conseil ne croient pas que cela soit si facile que le pense le gouverneur. D'Allemagne, l'ambassadeur Gravel continue à écrire, ce même mois d'octobre, en parlant des Alsaciens : « Il faut éviter (avec eux) les matières de contestation et, pour cet effet, tenir une voie douce et pleine de caresses pour gagner ces gens-là. » Parce qu'on annonce que Louis XIV a l'idée d'aller visiter l'Alsace en 1662, ce projet provoque des alarmes sans nombre et trouble tellement le pays qu'il faut y renoncer. On écrira de Paris à Colbert de Vandières de calmer les esprits, de répéter qu'on n'a en France aucune intention « d'aller opprimer leurs libertés » et on invitera le résident du roi à Strasbourg, Frischmann, à s'expliquer de la part de son souverain, dans un discours au magistrat de la ville, « sur les défiances injustes qu'on a à l'égard de la France et les sincères intentions du roi. »

De plus en plus, la question alsacienne paraît alors à Louis XIV si compliquée qu'au lieu de la traiter uniquement avec le secrétaire d'État des affaires étrangères, M. de Lionne, chargé, comme nous l'avons dit, de la province, ce qu'il fait

pour les affaires courantes ordinaires, il décide qu'il y aura toujours, en ce qui concerne l'Alsace, délibération à laquelle assisteront les ministres auxquels il se fie le plus : Colbert et Le Tellier. Le roi l'entend ainsi, explique Lionne dans une de ses lettres, « ne voulant pas, avec raison, n'avoir pas pris ses résolutions sur mon seul conseil en des matières si délicates et si importantes. »

Et un jour où le duc de Mazarin fatigué propose, pour venir à bout des Alsaciens, tout un plan de campagne destiné à s'assurer, au moins, dans les villes, de l'élection de magistrats municipaux sur lesquels on pourrait compter, Louis XIV, après mûre délibération, fait répondre par Lionne au duc de Mazarin la lettre suivante, qui est tout le programme de la politique qu'entend suivre le grand roi à ce moment à l'égard de l'Alsace, d'accord avec ses ministres :

« Sa Majesté estime que vous devez vous former une règle et maxime générale de ne rien entreprendre ou remuer en Alsace en quoi non seulement vous n'ayez plus de raison qu'il n'en faut mais que vous ne soyez assuré d'en venir à bout sans employer aucune violence. Il faut dissimuler beaucoup de choses même de celles où l'on a raison. Sa Majesté estime qu'on n'a pas le droit de les forcer (les Alsaciens) à élire pour magistrat un homme plutôt qu'un autre, que cela leur doit être fort libre et que tout le monde nous condamnerait si nous prétendions en user autrement... On voit bien les inconvénients auxquels cela nous expose, mais ils sont moindres encore que ceux qui naîtraient de la moindre violence qu'on ferait sans raison contre la liberté des élections, en quoi consiste le principal fondement de leurs libertés. » C'est sage, libéral et inattendu sous la plume du roi de France le plus absolu.

Malheureusement, malgré ces dispositions bienveillantes, l'esprit de résistance des Alsaciens ne fait que s'accroître. Il s'affiche, maintenant systématique, méprisant, agressif. Le duc de Mazarin, irrité au possible, engage le roi à tenter, à tout hasard, une expérience afin de savoir sur quelques points essentiels des droits qui lui appartiennent ce que pensent les Alsaciens. On le laisse faire.

Le 22 mars 1664, il se présente dans la ville de Colmar, convoque le magistrat à l'hôtel de ville et, lui notifiant les

quatre points suivants, réclame de lui une réponse précise à leur sujet : les tribunaux que le roi a créés en Alsace (le Conseil d'Ensisheim) auront sur les dix villes alsaciennes les mêmes droits que les tribunaux de l'empire; au roi appartiendra seul de décider ce qui concerne la guerre, les fortifications et les arsenaux en Alsace; du roi seul dépendront les affaires ecclésiastiques. Le magistrat de Colmar répond par une protestation. Il n'a pas la faculté, dit-il, de supprimer à lui tout seul les droits de l'empire germanique que ces quatre articles suppriment. Les autres villes prévenues s'associent aux protestations de Colmar et ensemble toutes écrivent à la diète de Ratisbonne, afin de réclamer hautement contre les entreprises dont elles sont les victimes, entreprises qu'elles qualifient « d'attentats! » Elles réclament un arbitrage qui décidera de leurs différends entre elles et le roi de France.

Les Français sont outrés. Le duc de Mazarin écrit à Lionne : « Ces gens-là voulant être libres et souve ains dans leurs villes » entendent « s'ériger en républiques et n'être soumis à aucune juridiction! » Il y a trop de mutins parmi leurs magistrats, ajoute-t-il, et qui agissent ainsi qu'ils le font pour ne pas diminuer leur autorité et leur tyrannie sur le peuple. Le mieux à faire est d'employer la manière forte et de les châtier. « Ils ne se rendront que par la force, affirme-t-il, jamais par la voie de la douceur et de la négociation. » Et il propose d'envoyer des troupes « pour réduire les uns et désabuser les autres ». Sur l'heure même, il met en route de l'infanterie afin d'aller occuper Colmar.

Mais de Paris on lui réplique immédiatement qu'on n'entend pas suivre ses suggestions et qu'il ait à arrêter sur-le-champ ses troupes : pas de violences! Il faut patienter. De Strasbourg le résident de France, Frischmann, jugeant que la cause de tout le mal est dans les municipalités qui montent les esprits des bourgeois, est d'avis de s'adresser directement au peuple, de réunir les tribus des villes « et de leur exposer au nom du roi, en bon allemand, l'essentiel de ses demandes toutes conformes au traité de Munster ». Il a même dressé un projet de harangue en allemand à cette intention dont il offre d'envoyer la traduction. Louis XIV n'accepte pas. Il y a la suite, maintenant, les initiatives alsaciennes à subir.

Les villes alsaciennes ont donc demandé à la diète germanique des arbitres afin de trancher leur débat avec Louis XIV. Louis XIV saisi par la diète répond à celle-ci que les plaintes des Alsaciens sont sans fondement, que, néanmoins, soucieux de la paix, certain de n'agir que conformément aux dispositions du traité de Munster, il veut bien donner cette preuve extrême de sa modération en acceptant l'arbitrage sollicité, et il désigne comme arbitres : les évêques de Mayence et de Cologne, la couronne de Suède, la maison de Hesse Cassel; tandis que les Alsaciens choisissent de leur côté : l'électeur de Saxe, la ville de Ratisbonne et deux évêques allemands. Toutefois, le roi prie son ambassadeur de faire traîner l'affaire. Le roi d'Espagne est sur le point de mourir, en effet, ce qui va entraîner la guerre de dévolution. Louis XIV a d'autres questions plus graves à traiter. Ce n'est que deux ans après, en septembre 1667, que les arbitres se réunissent. Les discussions vont être interminables, compliquées, ardues : elles dureront des années, six, sept ans, les villes parlant toujours de leur immédiateté reconnue par le traité de Munster, Louis XIV de sa souveraineté non moins établie par le même traité, ajoutant que ce n'est pas à lui à juger si cette immédiateté est incompatible ou non avec la souveraineté cédée et qu'il n'a pas à admettre qu'on refuse à un souverain légitime le serment de fidélité traditionnel. Le débat est insoluble : il le restera. En 1673, finalement, les villes renonceront à l'arbitrage, en appelleront à l'intervention directe de l'empereur, mais la guerre de Hollande qui interviendra obligera à en demeurer là. Colmar se consolera en écrivant : « Mieux vaut avoir lutté honnêtement et vaillamment pour la liberté que de s'être résigné lâchement à une triste servitude! »

Entre temps les Alsaciens ont trouvé toutes sortes de moyens de manifester leur résistance. Ils frappent des monnaies allemandes à l'effigie de l'empereur avec des devises comme celle-ci, de Colmar, en 1666 : *Moneta liberae civitatis imperialis Colmariensis* : « monnaie de la ville libre impériale de Colmar. » En décembre 1669 le bourgmestre de Haguenau, Krafft, présidant un banquet municipal, boit à la santé de l'empereur et refuse de boire à celle de Louis XIV — ici, tout de même, Louis XIV, informé, ordonne de le déposer. — En 1667,

Strasbourg célèbrera avec éclat la naissance d'un fils de l'empereur avec *Te Deum*, 300 coups de canon, illuminations. Par défiance, elle augmentera ses fortifications, armera ses remparts. En septembre 1668, Frischmann écrira de Strasbourg à Lionne : « Tout le monde ici veut prendre ses sûretés contre la France! » En 1671, Sélestadt, ayant à se plaindre de ses magistrats, s'adressera directement à l'empereur, et ainsi de suite.

Mais la guerre de Hollande de 1672 dont nous venons de parler arrive. Les événements politiques et militaires, les nécessités de conjonctures pressantes, les dangers extrêmes courus, vont modifier cette fois l'attitude jusque-là si modérée, prudente et calme de Louis XIV.

***

On sait comment, le roi ayant déclaré la guerre à la Hollande, une coalition européenne s'est formée contre lui, dont font partie l'empereur et l'empire. Les hostilités vont se porter sur les bords du Rhin.

Afin d'empêcher les impériaux de traverser le fleuve et d'envahir le royaume par l'Alsace, Louis XIV rassemble une armée dans cette province et la met sous les ordres du grand Condé. Si la ville de Strasbourg livre aux Allemands le pont dont elle a la garde, l'ennemi pénétrera, tournera les armées françaises, les chassera du pays et s'emparera de l'Alsace. De sérieux périls sont donc à craindre.

Depuis longtemps les résidents du roi à Strasbourg, dans leurs lettres, ne laissent pas de doute sur les mauvaises dispositions de la ville. « On y est fort passionné contre la France » répète Frischmann le 12 juin 1671, « et fort jaloux d'une liberté imaginaire ». Des individus ont jeté des pierres sur ses fenêtres et cassé ses carreaux. « Le monde d'ici, observe Frischmann, n'est guère bon Français! » La ville a déclaré qu'elle était neutre et entendait garder sa neutralité. Mais il y a des raisons de croire qu'en raison de son immédiateté à l'égard de l'empire, si l'empereur ou un de ses généraux lui demande de se servir de son pont, elle le livrera sans difficulté. Le prince de Condé, qui n'est pas endurant, est si certain même de cette éventualité

qu'à un moment où on lui annonce l'approche d'une armée de Brandebourgeois se dirigeant sur Kehl, convaincu que cette troupe va franchir le Rhin, et sans avoir averti Louis XIV, le 15 novembre 1672, il expédie de Brisach, pendant la nuit, M. de Liscoet chargé de descendre le Rhin avec des bateaux pleins de goudron et de pièces d'artifices, c'est-à-dire des brûlots, de se porter sur le pont de Strasbourg qui a soixante arches de bois, faites de chevalets et de madriers de sapin, de l'agripper et de l'incendier, ce qui est exécuté à deux heures du matin. La ville écrit immédiatement à Louis XIV, le jour même, une lettre de protestation indignée. Elle est persuadée, dit-elle, que le fait s'est passé à l'insu du roi et que Sa Majesté réparera le dommage causé. Le 22, Louis XIV répond qu'en effet Condé ne l'a pas prévenu. Le Prince a voulu sans doute « ôter aux troupes de l'électeur de Brandebourg la facilité qu'elles s'étaient promise de passer le Rhin sur votre pont. » Mais il dédommagera la ville. En réalité, le roi fait attendre ce dédommagement si longtemps que le magistrat de Strasbourg, impatienté, entreprend la restauration du pont à ses frais. On le prie de n'en rien faire et même de démolir ce qui a été exécuté. Le magistrat obtempère le 4 mai 1673. Alors le peuple de Strasbourg se révolte contre lui, le 5 : quatre à cinq cents individus se portent devant le logis d'un des principaux magistrats, le consul régent, poussant des cris : « Traître, pourquoi a-t-on abattu le pont? Vous avez reçu de l'argent! A mort! » Le tambour bat, les mousquets sortent. Le soir, des manifestants se rendent devant la demeure du résident français, cassent encore ses vitres, tirent deux coups de fusil. Le magistrat s'emploiera toute la nuit à calmer les esprits, fera garder la maison de Frischmann et ouvrira une enquête qui, d'ailleurs, restera sans résultat.

Le prince de Condé est extrêmement irrité. Partout, du reste, en Alsace, il sent autour des Français à ce moment la malveillance et l'hostilité. Le 30 juin, il écrit à Louvois : « Je ne puis m'empêcher de vous dire que l'autorité du roi va se perdant absolument dans l'Alsace. Les dix villes, bien loin d'être soumises au roi, comme elles le devraient être par la protection que le roi a sur elles par le traité de Munster, sont presque ennemies. La noblesse de Basse-Alsace va presque

le même chemin. Haguenau a fermé insolemment la porte au nez de M. de Mazarin et la petite ville de Munster l'a chassé honteusement il y a quelque temps. Il a souffert ces deux affronts avec beaucoup de patience. Cependant c'est un pied qui se prend. Je crois que le roi devrait prendre le temps qu'il jugerait à propos pour mettre Colmar et Haguenau à la raison : ce serait une chose bien facile : les autres suivraient sans contredit leur exemple. C'est à Sa Majesté à juger quand le temps sera propre. »

Cette lettre, et les renseignements que l'on recueille et qui en vérifient le sens, surtout, la nouvelle confirmée, que les villes alsaciennes ont osé offrir aux Allemands l'entrée de leurs places émeuvent et indignent cette fois le roi et son conseil. Les conséquences qui peuvent résulter de cet état de choses pour l'issue de la guerre sont très graves. Louis XIV immédiatement se décide. Il va se rendre lui-même, sur-le-champ, en Alsace, à la tête de forces imposantes et là il prendra les mesures que les circonstances comportent. Louvois le précède, arrive à Strasbourg le 20 août à neuf heures du matin, escorté d'une suite « royale » d'officiers. Il est reçu avec honneur : on tire le canon. Il inspecte tout attentivement, distribue, écrit le résident Frischmann, « une pluie d'or » et repart le soir à cinq heures pour Philippsbourg.

Louis XIV à ce moment descend des Vosges, s'avance par Sainte-Marie-aux-Mines et Ribeauvillé. Des troupes nombreuses l'accompagnent. Il parvient le 28 août devant Colmar. La ville s'empresse d'aller lui présenter ses hommages respectueux. Il entre, installe une garnison, commande aux habitants de lui remettre toutes leurs armes, puis des ouvriers recrutés dans le Sundgau se mettent à abattre tours et murailles! La ville est consternée! De Colmar, le roi gagne Sélestadt, y procède de la même manière. Successivement Obernai, Haguenau, Rosheim, Wissembourg, Landau, reçoivent sa visite, sont occupés, désarmés, démantelés. C'est une exécution! Le chroniqueur alsacien Walter parlant de la douleur de ses compatriotes écrit : « On ne saurait décrire les lamentations de ces pauvres gens abandonnés par tout le monde! » Ce que la politique n'a pas pu faire, les nécessités militaires nées du danger que les Allemands n'entrent dans le pays, s'installent

dans les places, s'y fortifient, et, derrière leurs murailles, tiennent solidement contre Louis XIV, l'ont déterminé. Louis XIV le fait expliquer à la diète germanique clairement par Gravel. « Le roi, dit M. de Gravel, à l'assemblée, le 16 septembre, a été bien averti que ces places s'étaient offertes de recevoir en garnison des troupes de l'empereur et que le pont de Strasbourg était destiné pour leur donner passage. » Sa Majesté n'avait que deux partis à prendre : ou accumuler de fortes garnisons dans ces villes, ou les démanteler : il a choisi le second moyen, plus économique et plus sûr. « Ces villes, termine Gravel, ont bien mérité un pareil traitement, puisqu'elles étaient entrées dans le dessein de l'empereur, malgré l'obligation que le traité de Munster leur avait imposée de reconnaître le roi pour leur protecteur souverain. »

***

Voilà pour l'ensemble des villes. Elles sont matées. Mais reste Strasbourg. La thèse de Strasbourg, nous l'avons vu, est qu'elle doit demeurer neutre entre la France et l'Allemagne. Elle s'en expliquera à l'empereur Léopold dans une lettre du 24 avril 1674 pour justifier son attitude à l'égard de celui qu'elle considère comme son véritable souverain : «Nous aimons à croire, dit-elle à l'empereur, que la marche que nous avons suivie jusques à présent, obtiendra l'assentiment de Votre Majesté Impériale. Il est bien constant qu'il ne dépend pas de nous d'agir comme nous le voudrions, nous trouvant, par notre position sur l'extrême frontière de l'empire, exposés à des dangers journaliers et hors d'état de pourvoir à notre conservation. Il serait difficile de nous conduire différemment sans compromettre notre existence politique et sans nuire essentiellement aux intérêts de l'empire. Nos devoirs envers Votre Majesté Impériale et le corps germanique exigent que nous usions de tous les moyens qui sont en nous pour tenir éloignée de nos murs toute force supérieure à laquelle nous ne pourrions résister et cette prudence est d'autant plus dans l'empire des circonstances que, d'après les renseignements qui nous ont été donnés, nous n'aurions que de faibles secours à espérer de l'Allemagne. Nous devons donc tout employer pour ne pas

tomber sous le joug, en même temps que nous devons éviter d'augmenter les embarras de l'empire, ce qui arriverait certainement si nous tenions une conduite moins réservée. »

A l'Électeur palatin qui la somme alors de se considérer comme nettement en guerre avec la France et d'agir en conséquence, elle répond qu'elle ne peut pas : « Il est impossible, dit-elle, que Votre Altesse Électorale ait une telle opinion de nos forces qu'elle puisse nous croire en mesure de braver une puissance telle que la France, surtout lorsque nous nous trouvons placés au milieu des armées françaises dont les troupes, pour ainsi dire, à nos portes, augmentent journellement; et supposé que nous puissions développer une énergie aussi extraordinaire lorsque nous nous trouvons isolés et à la distance de plusieurs milles de tout secours des armées impériales, Votre Altesse daignera considérer que, prenant des résolutions imprudentes et précipitées, nous nous exposerions à tomber au pouvoir d'une puissance étrangère en même temps que nous compromettrions le sort de nos voisins. » Le danger de ces situations ambiguës est que, placé entre deux partis, on finit par se trouver victime à la fois de l'un et de l'autre. C'est ce que les événements ne vont pas tarder à démontrer.

En septembre 1674, les généraux impériaux, poursuivant Turenne qui vient d'être refoulé du Palatinat, demandent à Strasbourg de leur livrer le pont de Kehl. Strasbourg fait une réponse incertaine. Informés du projet des Allemands, les Français inquiets s'approchent. Un officier de Turenne, M. de Vaubrun, vient camper à la Robertsau, devant Strasbourg, avec trois bataillons d'infanterie et plusieurs escadrons de cavalerie. Les habitants de Strasbourg, aussitôt, feignent, ou non, de croire que Louis XIV veut s'emparer de leur ville. Le tocsin sonne; le drapeau rouge est arboré sur le clocher de la cathédrale; les bourgeois prennent les armes : on charge les canons sur les remparts et le magistrat, prévenant les généraux impériaux que l'armée française a envahi son territoire, c'est-à-dire violé sa neutralité, leur dit qu'ils peuvent désormais sans difficulté occuper le pont de Kehl et entrer dans leur ville. La nuit du 25 septembre, 4 000 soldats allemands défilent dans Strasbourg et le résident français Frischmann est expulsé. Turenne recule, s'en va derrière les Vosges pour exécuter

sa célèbre campagne de 1674, à la suite de laquelle les impériaux, chassés de l'Alsace, franchissent le Rhin et s'en vont en janvier 1675. Les habitants de Strasbourg n'ont eu, au reste, qu'à se plaindre d'eux : les soldats allemands se sont livrés à toutes sortes de violences, de vols et de désordres. Turenne fait savoir à la ville que son armée n'ira pas jusqu'à elle. Le roi de France veut la paix : il consent à oublier ce qui s'est passé. Mais la guerre va donner lieu au renouvellement de cet incident.

L'empereur a mis à la tête de ses troupes, afin de lutter contre Turenne, Montecuculli qui avance. Strasbourg va-t-elle encore livrer son pont? Turenne, préoccupé, s'approche avec 22 000 hommes de Sélestadt où il entre le 24 mai 1675. La ville de Strasbourg lui fait dire qu'elle restera neutre et n'accordera pas le passage aux impériaux. Il y a à ce moment un échange actif de correspondance entre Strasbourg et le roi de France par l'intermédiaire du nouveau résident français, Frémont d'Ablancourt. Le roi persiste à vouloir oublier la trahison récente de la ville en l'attribuant à la pression de « la populace » sur le magistrat. Celui-ci, pour témoigner de sa bonne volonté, offre d'augmenter la garde militaire de son pont. Louis XIV soupçonne un piège. Il objecte la dépense et propose de contribuer à l'entretien de cette garde et même de participer aux frais d'une augmentation de la garnison de la ville, afin, dit-il, de résister aux manifestations de « la populace. » Seulement il recommande à Frémont d'Ablancourt de s'assurer, moyennant argent, des officiers et soldats qui garderont le pont. La discussion se précise. Louis XIV consentirait à donner 4 000 écus de subsides par mois à condition qu'on embauchât 400 Suisses de plus. Mais Frémont d'Ablancourt est sceptique et a peu d'illusion : « Ces gens, écrit-il, donneront toujours le passage de leur pont, quand une armée impériale le demandera. »

Turenne cherchant Montecuculli a franchi le Rhin avec son armée. Le 27 juillet il est tué d'un coup de canon; ses troupes rentrent en Alsace : Montecuculli les suit, se présente à Kehl, demande à Strasbourg le passage du pont, et la ville, que la mort de Turenne a tranquillisée, cède : 17 000 Allemands défilent dans ses rues avec 35 canons et 4 mortiers.

Frémont d'Ablancourt formule une protestation véhémente. La ville répond qu'elle a été « réduite à cette nécessité » et qu'elle espère que cela ne rompra pas sa neutralité.

Mais à la place de Turenne arrive de France, contre Montecuculli, le prince de Condé à la tête d'une forte armée. Montecuculli recule. Condé, qui est d'un caractère ardent, se présente devant Strasbourg. La ville lui envoie une députation chargée de l'excuser de ce qu'elle ait livré son pont. Elle répète qu'elle y a été contrainte. Condé répond quelques mots secs : il n'accepte pas ses excuses; il va courir au plus pressé, dit-il, « puis il viendra les voir, si le roi l'en veut croire ». Ceci se passe le 22 août 1675. Le plus pressé est de se défaire de Montecuculli qui, en effet, le 15 septembre, repasse le Rhin. Condé va-t-il, maintenant, se retourner contre Strasbourg? Non. Il ne bouge plus! Sans doute « le roi n'a pas voulu l'en croire! »

C'est qu'en effet à ce moment Louis XIV est préoccupé plus que jamais d'être prudent à l'égard des Alsaciens et des Strasbourgeois. Le 30 août le magistrat de Strasbourg conseille au résident Frémont d'Ablancourt de sortir de la ville, parce que la municipalité ne peut plus répondre de sa sûreté devant l'excitation des habitants. Le résident répond que le roi lui a défendu de quitter son poste sans son ordre : il obéira à son souverain. Qu'on le chasse si on veut : en cas d'attaque il se défendra. Frémont prévient le roi et Lionne lui répond le 5 septembre de tâcher de rester dans la ville et s'il doit en sortir de se « tenir en état de retourner à Strasbourg toutes les fois que l'occasion s'en présenterait favorable. » Frémont ne quittera pas Strasbourg.

Non seulement Louis XIV ne veut pas rompre avec la ville, mais il décide même de négocier avec elle par Frémont d'Ablancourt un traité qui, confirmant sa neutralité, permettrait au roi en quelque sorte de contrôler celle-ci.

Le résident français propose au magistrat, de la part du roi, l'idée un peu singulière de détruire provisoirement une partie de son pont ou le pont tout entier, par précaution militaire : le roi répondra de sa reconstruction. Frémont d'Ablancourt est d'avis de ne pratiquer que deux brèches de 15 à 20 arches chacune aux endroits où le courant est le plus fort. Le roi déposera d'avance chez un banquier de Stras-

bourg, par lettre de change, une somme disponible de 10 000 écus pour la réparation éventuelle de ces brèches.

Le magistrat de Strasbourg répond qu'il ne refuse pas d'accepter cette proposition à condition qu'il lui sera permis de rétablir à tout moment le pont, de lui-même, « en cas de nécessité; » or, « le cas de nécessité », comprend tout de suite Frémont, ce sera la demande faite par un général allemand quelconque de passer le Rhin. Par ailleurs, ajoute le magistrat, il lui faudrait une augmentation de 2 000 hommes de troupes à lui et que le roi voulût bien payer la levée et l'entretien de cette troupe, soit 80 000 écus par an, donnés d'avance. Enfin le magistrat demande l'autorisation d'augmenter le nombre de ses canons et de ses munitions, sans doute, pense le résident français, afin de les mettre à la disposition des ennemis le cas échéant. Frémont estime que les Strasbourgeois se moquent de lui. Louis XIV lui répond le 18 janvier 1676 que les propositions de Strasbourg sont en effet « trop fortes », « peu raisonnables », « inacceptables », qu'il faut le dire à la ville, mais « doucement », « sans lui faire voir trop de chagrin de la part de Sa Majesté ». Strasbourg répondra des phrases dilatoires et finalement, le 21 mars, déclarera que les conditions posées par le roi sont « impossibles ».

Le résident Frémont d'Ablancourt est remplacé par M. Verjus qui, le 23 mars, avertit le roi de faits menaçants : Strasbourg hâte des préparatifs militaires, installe des batteries nouvelles de canons, transporte des munitions, lesquelles passent sous les fenêtres du résident, prépare des installations de troupes. Le gouverneur allemand de Fribourg en Brisgau, le général major Schulz, est dans la ville avec un personnage qu'on prétend être envoyé de l'empereur et de Montecuculli. Tous deux répètent partout que le roi de France veut s'emparer du pont de Strasbourg, que la ville a raison de se plaindre des exigences du roi au sujet de la destruction de ce pont. Verjus conclut : « Les affaires ne peuvent demeurer longtemps en l'état où elles sont et il est entièrement nécessaire ou de régler ces difficultés de quelque manière dont on puisse se contenter ou de se résoudre non seulement à se passer de cette ville, mais à la réduire en un état qu'il n'y ait plus rien à craindre. » La solution se formule.

Devant cette situation, Louis XIV, qui veut encore patienter et attendre, envoie à Strasbourg un diplomate qui connaît mieux que personne l'esprit allemand et dans la longue expérience et l'autorité duquel le roi a une grande confiance, M. de Gravel. Il lui donne comme instruction de « ménager les esprits dans cette ville, de les guérir de l'appréhension qu'ils témoignent que le roi ait dessein de les assiéger », d'insister sur leur neutralité nécessaire et le devoir qu'ils ont de ne pas aider les ennemis de la France. Il ne parlera plus de rompre le pont et s'appliquera à « adoucir les esprits ». Ceci est du 14 avril 1676.

La mission de Gravel ne réussit pas. En juin, le nouveau résident Dupré informe Pomponne, secrétaire d'État, que Strasbourg a permis aux troupes impériales qui se battent du côté d'Haguenau, dans le cas où elles devraient reculer, de se mettre sous la protection des canons de la ville. Aussitôt, Dupré, indigné, va protester auprès du magistrat qui répond placidement avoir jadis « convenu avec M. de Turenne que ceux qui seraient les premiers sous le canon de la ville n'y seraient pas attaqués par les autres ». « J'ai représenté à ces gens-ci, ajoute Dupré, que c'était une démarche extrêmement délicate pour eux, non seulement à l'égard du roi, dont ils favorisent ouvertement les ennemis, mais aussi pour leur liberté, que de recevoir une armée entière sous leur canon. J'avoue, Monseigneur, que je ne connais rien à la neutralité qu'ils observent! »

Le 1er juin, les Strasbourgeois ont laissé passer en Allemagne sur leur pont les troupes du duc de Lorraine qui se battent contre la France; le 6, M. de Luxembourg, qui commande l'armée française, leur fait demander la même autorisation : ils refusent. Le pont a été livré, disent-ils, aux Lorrains afin de se débarrasser d'eux.

Le 24 juin, à nouveau, ils autorisent les troupes du prince de Saxe-Eisenach à franchir le Rhin et répondent aux réclamations impatientées du résident français qu'ils « ne peuvent pas refuser le passage à des troupes de l'empire dont ils sont un des membres ». Au même titre, le lendemain, passera encore le prince de Wurtemberg avec un régiment et le surlendemain un autre régiment venant de Franconie.

Mais, pour peu que quelque troupe française apparaisse à l'horizon, c'est un tumulte chez les Strasbourgeois, un branle-bas général. En octobre 1677, des fourrageurs de l'armée du maréchal de Créqui se sont aventurés jusqu'à Grafenstaden, près de la ville; alarme générale, le tocsin sonne : on prend les armes et les bourgeois montent sur les remparts. A quatre heures de l'après-midi, le magistrat envoie dire au résident français Dupré qu'il considère la venue des troupes françaises à Grafenstaden comme une rupture de la neutralité; les bourgeois, dit-il, sont au plus haut point excités et ne parlent que d'aller « assommer » le résident chez lui, d'où l'obligation d'envoyer un poste le garder. Dupré, très calme, laisse faire et, bien que des manifestants viennent encore lui casser ses vitres, il écrit à Créqui de faire retirer ses troupes « jusqu'à ce que, lui dit-il, l'occasion se présente de les faire mettre (les Strasbourgeois) à la raison ». Créqui obtempère.

En vain les résidents français successifs cherchent dans leurs discussions avec le magistrat à éclaircir cette situation. Comment, demandent-ils aux Strasbourgeois, comprennent-ils donc leur neutralité? L'amneistre Dominique Dietrich répond au résident français, M. de La Loubère, en 1678 que Strasbourg étant un État de l'empire ne peut refuser l'obéissance à l'empereur. « Mais c'est précisément de ce que vous agissez en État de l'empire que je me plains, » riposte le résident, « car les États de l'empire sont nos ennemis et vous ne pouvez demeurer neutres et agir en État de l'empire tout ensemble! » Il ajoute : « Toutes les fois que vous vous montrez un peu partiaux pour les ennemis du roi, vous blessez le roi et c'est une chose peut-être assez délicate de savoir au juste à quel point Sa Majesté voudra souffrir d'être blessée! » Voilà la menace!

Les rapports se tendent. Ceux qui se crispent, ce sont surtout les officiers français qui se sentent inquiétés dans leur sécurité. Des incidents sont à craindre. Ils se produisent.

En janvier 1678, Créqui constate que les Strasbourgeois ont appelé dans leur ville plus de 500 paysans et les ont armés. Le 7 avril, M. de La Loubère écrit à M. de Pomponne qu'il y a dans la place 3000 soldats, 1200 suisses, 600 bourgeois en armes, que les armées impériales y ont des magasins et qu'on

y garde des bateaux destinés à raccorder en quelques heures le pont du Rhin. « Puisque, a-t-il dit au magistrat, Messieurs de Strasbourg tiennent envers nous cette conduite de nous donner tous les dégoûts qu'ils croient que notre patience pourra supporter sans en venir avec eux à une rupture, ils ne doivent pas trouver étrange si le maréchal de Créqui les traite de même. » On a haussé les épaules, écrit-il. Créqui est exaspéré. Les renseignements qui lui parviennent se précisent, inquiétants. Le général français attend trois mois, après quoi il apprend que des troupes importantes allemandes approchent de Kehl; brusquement il se décide, lui aussi, sans prévenir le roi, le temps faisant défaut.

Le 24 juillet il porte son armée en avant, de Rheinfelden à Offenbourg. Le baron de Montclar qui commande un détachement de l'avant-garde, prend position à une demi-lieue de Kehl et écrit au résident français à Strasbourg, M. de La Loubère, de lui faire envoyer des députés de la ville, afin qu'il leur fasse savoir ce qu'il a à leur dire. Le magistrat, très surpris de cette avance des Français, expédie son secrétaire de la chancellerie à Montclar, afin de lui demander des explications. Montclar répond qu'il a l'intention d'occuper le pont de Kehl : il en a ordre du maréchal de Créqui « et l'intérêt de son roi le demande ». M. de La Loubère a quitté Strasbourg en emportant dans son carrosse ses papiers et en conseillant aux Français habitant la ville d'en faire autant. A quatre heures de l'après-midi, le secrétaire, qui est revenu informer le magistrat, se rend à nouveau auprès de Montclar et lui dit que son projet est contraire à la neutralité que doit garder la ville. Montclar transmet la communication à Créqui et, sur l'ordre de celui-ci, le lendemain, à l'aube, ouvre le feu contre le fort strasbourgeois de Kehl, fait creuser la tranchée d'approche et envoie dire à Strasbourg qu'il ne viole pas la neutralité, lui non plus, ni même n'exerce pas le moindre acte d'hostilité contre la ville, mais qu'il se borne à prendre des précautions afin d'empêcher l'armée de l'empereur de passer le Rhin. Bombes, boulets et grenades s'abattent sur la garnison du fort de Kehl qui se défend : une brèche est pratiquée, l'assaut est donné par le régiment de Champagne que conduit Boisdavid et la place emportée en 48 heures le 27 juillet. Le

lendemain 28, Créqui fait renvoyer les prisonniers à Strasbourg et assurer la ville qu'il n'a rien contre elle et qu'il n'a voulu qu'avoir le pont : que la ville lui envoie des députés pour traiter. Strasbourg refuse. Créqui fait brûler des villages autour de la place, rase les deux forts que la ville possède entre elle et le Rhin et encercle Strasbourg de son armée. Est-ce un investissement? Il a publié un manifeste par lequel il interdisait tout commerce avec la ville et ordonnait d'arrêter les courriers qui pourraient aller à Strasbourg ou en revenir, en expliquant qu'il agit de la sorte parce que Strasbourg a rompu sa neutralité. Dans une lettre du 26 juillet, datée de Kehl, M. de La Loubère explique également au magistrat que le roi et ses généraux n'ont en vue que de couvrir l'Alsace en empêchant l'ennemi de passer le Rhin, mais qu'ils rétabliront le pont et en rendront l'usage à la ville « dès qu'il y aura sûreté suffisante que les troupes des ennemis du roi n'y passeront plus. » Strasbourg répond : « Nous ne pouvons que nous défendre tant qu'il nous sera possible. »

Entre temps, le bruit courant en Allemagne que Louis XIV a entrepris le siège de Strasbourg, on annonce à la ville que des secours lui viennent rapidement de tous côtés, du duc de Lorraine, du prince Hermann de Bade, qui, effectivement, envoient six bataillons impériaux, 1 200 à 1 500 chevaux. Alors, enhardis, les habitants de Strasbourg ouvrent le feu à leur tour contre les troupes de l'armée de Créqui. Mais, en fait, Créqui n'a eu ni le projet, ni l'autorisation de Louis XIV d'assiéger Strasbourg. Il rase autour de la ville les fortifications que celle-ci peut encore avoir, achève de détruire le pont, lève le camp et s'en va. Mais avant de partir, de colère, il a fait tirer sur la ville un boulet perdu de six livres qui est allé atteindre la galerie haute du chœur de la cathédrale. Les Strasbourgeois mettront à l'endroit une inscription avec la date : 17 octobre 1678, dix heures et demie du matin, pour rappeler l'événement.

A Paris, Louis XIV informé et demeurant impassible décide de faire comme si rien ne s'était passé. Le 1er septembre, Strasbourg lui écrit une longue lettre accompagnée d'une relation des faits, dans laquelle elle demande au roi justice contre ce qu'elle appelle « le zèle trop ardent du maréchal de

Créqui ». « Nous n'avons fait aucune entreprise comme on veut nous imputer, déclare-t-elle, mais nous sommes demeurés simplement dans les termes d'une raisonnable défense. » En réalité la guerre de Hollande se termine. Louis XIV est vainqueur : il tient toute l'Alsace sauf Strasbourg et la paix qui arrive va consacrer son triomphe! Il juge à propos de se réserver.

Les négociations de la paix ouvertes à Nimègue, Strasbourg a demandé à l'empereur et au roi l'autorisation d'y envoyer un représentant. L'empereur n'a pas répondu, sans doute, croit-on à Strasbourg, parce que, chef de l'empire, il juge que ses ambassadeurs « auront soin des intérêts de tous ceux qui le composent! » Mais Louis XIV, lui, a accepté. Il entend qu'à Nimègue les conditions des traités de Westphalie, en ce qui concerne l'Alsace, soient purement et simplement confirmées. L'empereur a bien essayé de reprendre la question de l'arbitrage dont il a été question plus haut, afin de juger le différend entre le roi de France et les dix villes alsaciennes, mais Louis XIV a refusé. L'empereur n'a pas insisté. Lui et l'empire signent le traité les 5 février et 17 juillet 1679, sans présenter d'autres observations au sujet de l'Alsace. De ce silence les plénipotentiaires infèrent, en France, que « l'empereur et l'empire ont laissé par là le roi de France dans la possession paisible de toute l'Alsace, que leur désistement explique en faveur de la France ce qui paraissait équivoque à l'égard de l'Alsace dans le traité de Munster. » Mieux même, il se trouve que l'empereur a accepté un article du traité stipulant expressément que l'empereur et l'empire retireront toutes les troupes qu'ils peuvent avoir en Alsace, geste symbolique! Ils ont 6 400 hommes à Strasbourg. Ces soldats effectivement s'en vont.

Ainsi, voilà Louis XIV restant seul face à face avec les Alsaciens au moment où ses victoires viennent de consacrer devant l'Europe sa toute puissance victorieuse. Que va-t-il faire?

***

A la place de La Loubère, il a envoyé comme son représentant à Strasbourg de nouveau Frischmann et il lui a dit

dans ses instructions du 21 juin 1679 qu'il devra donner aux habitants de la ville « assurance de l'affection qu'il conservera toujours pour eux tant qu'ils tiendront une conduite qui lui sera agréable, voulant bien oublier tout ce qui s'est passé pendant que la guerre a duré en Allemagne ». C'est une modération un peu olympienne et légèrement inquiétante.

Louis XIV fait donner au duc de Mazarin sa démission de gouverneur de l'Alsace et charge à sa place des fonctions de grand bailli le baron de Montclar, l'énergique officier que nous venons de voir à l'œuvre. Montclar va à travers l'Alsace, de ville en ville, se faire prêter le serment que l'on sait. Il explique à tous que le roi de France est désormais souverain incontesté du pays, comme l'était jadis l'empereur, avec cette différence que l'empereur dépendait de l'empire, tandis que le roi de France ne dépend que de Dieu. A Colmar les bourgeois murmurent et veulent recommencer les discussions antérieures relatives à l'immédiateté, aux commissaires germaniques, au serment à prêter à l'empereur. Immédiatement Montclar fait avancer plusieurs bataillons et Colmar intimidé s'incline. Toutes les villes surprises en font autant. Montclar se fait reconnaître partout depuis la région de Bâle au sud, jusqu'à la Queich et à Landau, au nord.

Sur l'ordre de Louis XIV, Louvois visite la province et examine le programme qu'il y aurait à exécuter afin de la fortifier contre les invasions allemandes. Il est décidé, d'abord, de construire à Huningue, près de Bâle, cinq bastions propres à fermer le passage du Rhin entre Bâle et Brisach et à se garer du côté de la Suisse. Voilà déjà quelques pas de faits afin d'affirmer l'autorité du roi de France. On va en faire un autre et plus grand.

Depuis longtemps le roi est préoccupé de ce qui lui appartient vraiment en propre en Alsace comme venant de la maison d'Autriche. On lui a dit que beaucoup de biens de cet ordre ont été, avec le temps, aliénés, usurpés, détournés par tout le monde. Déjà en 1661 il a signé un mandement le 21 novembre où il manifestait l'intention « de réunir à son domaine d'Alsace tout ce qui a été aliéné par les archiducs ou autres ». Il a prescrit « que tous les possesseurs et détenteurs de biens, terres et lieux aliénés du dit domaine seraient tenus

d'apporter et de remettre dans le temps de deux mois par devers le sieur de Colbert de Vandières, président au Conseil souverain et intendant de la justice, police et finances au dit pays, les titres en vertu desquels ils les possédaient ». Si les titres ne valent rien ou n'existent pas, les biens en question, séance tenante, feront retour au roi. Devant le tollé provoqué par cette mesure qui, sans doute, atteignait trop d'intérêts, il n'a pas été donné suite à ce projet.

On le reprend après Nimègue. Louis XIV décide que des tribunaux, des chambres, qu'on appellera ensuite « chambres de réunion, » seront établis à Brisach, Metz, Besançon, avec la mission d'examiner les titres des possesseurs de biens, seigneuries et autres. Le 2 janvier 1680, le Conseil souverain d'Alsace donne commission au procureur général d'assigner ces possesseurs, et un avocat général établit que sont atteints tous ceux qui se trouvent en Alsace, l'Alsace étant entendue comprise, sur la rive gauche du Rhin, entre Bâle et la Queich. Villes, terres et villages s'étendant dans ces limites sont entièrement de la souveraineté du roi. Par arrêts des 22 mars et 9 août 1680, le Conseil déclare que ces villes, terres et villages devront reconnaître cette souveraineté, prêter serment au roi de ce chef et ne plus appeler autre part de leurs procès qu'au Conseil souverain. Ces décisions atteignent directement Strasbourg.

La plupart des villes se soumettent, tellement on a fait du chemin depuis vingt ans. Des seigneurs se plaignent à l'empereur qui renvoie les plaintes à la diète de Ratisbonne, laquelle écrit à Louis XIV le 27 juillet 1680. Louis XIV répond le 10 octobre que, s'il y a des Alsaciens qui se plaignent d'avoir été traités injustement, ils n'ont qu'à le prouver et on fera droit à leurs requêtes. Quant à sa souveraineté, il n'y a plus à la discuter : Nimègue a confirmé Munster.

Donc l'Alsace est déclarée partie intégrante du royaume. Il reste toujours Strasbourg, muette, hostile, menaçante. Le roi sait que la ville traite sous main avec les impériaux. En novembre 1680, on écrit de Paris à l'Électeur palatin : « Cette cour de France est très mal satisfaite de la ville de Strasbourg et le bruit commun est que tôt ou tard, elle lui donnera sur les doigts », le 10 novembre : « On ne doute pas que cette

ville ne reçoive garnison française. » Montclar va faire une visite au magistrat de Strasbourg qui lui parle de sa neutralité. L'officier français ne répond pas.

Le 3 juillet le résident Frischmann mande à Louis XIV que le baron Merci, envoyé de l'empereur, est à Strasbourg : le bruit court que la ville traite avec lui. Des lettres suivantes du résident il résulte que Merci fait de pressantes instances à la ville pour qu'elle reçoive, comme ville impériale, une importante garnison de l'empereur. Le magistrat, questionné par Frischmann, nie ces négociations. Mais les détails se précisent. Le prince de Lorraine enverrait aussi des régiments.

Alors Louis XIV se décide à en finir. Comme il va l'expliquer à Gravel, à ce moment ambassadeur en Suisse, dans une lettre du 23 septembre 1681, il est contraint « d'obliger cette ville (Strasbourg), à me rendre l'obéissance qu'elle me doit et à prévenir le dessein que je sais qu'a l'empereur d'y faire entrer incessamment ses troupes pour s'en rendre maître à mon préjudice. » Dans une lettre d'octobre suivant au comte de Crécy, il s'expliquera nettement : « La souveraineté absolue qui m'est acquise en conséquence des traités de Munster et de Nimègue sur toute l'étendue de la Haute et Basse-Alsace ne laisse aucun lieu de douter que la ville de Strasbourg, qui en est la capitale, ne me doive la même obéissance que toutes les autres villes et lieux qui composent cette province. » Nous arrivons au dernier acte!

Dans la nuit du samedi au dimanche 28 septembre, à deux heures du matin, le magistrat de Strasbourg est réveillé en sursaut pour apprendre que des troupes françaises s'approchent de la ville afin de l'envelopper et de s'emparer des forts qui ont été reconstruits autour d'elle. C'est Montclar qui les commande. On sonne le tocsin. Les habitants descendent dans les rues et demandent ce qui se passe. Le résident français Frischmann reçoit la visite d'un des secrétaires des Conseils qui l'informe de l'événement et le prie de lui écrire un mot d'introduction, afin de pouvoir aller trouver le général français qui commande l'armée et de lui demander des explications. Frischmann refuse d'écrire, disant qu'il ne sait pas ce qui arrive, ce qui est exact. Après trois instances répétées, il consent à donner un mot vague.

Louvois a tout préparé. Depuis des semaines, peu à peu, il a concentré en Alsace 35 000 hommes avec approvisionnements et munitions. Il a dissimulé les préparatifs en prétextant des changements de garnisons.

Montclar reçoit le secrétaire des Conseils et lui explique qu'il faut se rendre, purement et simplement. M. de Louvois sera le lendemain à Illkirch. Si la ville résiste, elle sera traitée en ennemi, bombardée, prise d'assaut et pillée.

Le lendemain la ville envoie des députés à Illkirch. Louvois les accueille. Il leur notifie que le roi a été prévenu du projet de l'empereur et de l'empire d'envoyer des troupes d'occupation sollicitées par la ville elle-même : il le sait. Il ne peut tolérer pareille violation des traités de Munster et de Nimègue. Il a dû prévenir l'arrivée des Allemands par les mesures de précaution que l'on prend. Il lui faut une capitulation claire : que la ville la rédige elle-même, si elle veut; qu'elle y mette tous les articles qu'elle désirera maintenant ses privilèges, ses droits, ses usages, sa constitution, ses libertés, tout; mais qu'elle n'y touche pas d'un mot la souveraineté du roi de France qui doit être entière et absolue. Si la ville refuse, on la canonnera, on ouvrira la tranchée et elle paiera les frais!

Ces conditions sont transmises au magistrat qui les communique à la foule. La foule atterrée se résigne. Le texte de la Capitulation, selon l'offre de Louvois, est rédigé dans les Conseils. Par cette capitulation, Strasbourg se soumet. « La ville de Strasbourg, dit l'article premier, reconnaît Sa Majesté Très Chrétienne pour son *souverain* seigneur. » Le mot est dit! L'unité dans le royaume est reconnue. Il n'est pas fait une seule allusion à l'empire, à l'Allemagne, aux pays d'outre Rhin, comme s'ils n'existaient plus pour les Alsaciens. La rupture est complète. Ceci établi, le roi accepte tout ce qu'on veut : confirmation des droits et privilèges de la cité, liberté de religion — les protestants gardant ce qu'ils ont : biens, temples, écoles, fondations, à l'exception de la cathédrale, rendue aux catholiques — liberté d'élection des magistrats, liberté de commerce, autonomie financière avec droits, douanes, péages et revenus quelconques de la ville, y compris l'exemption des contributions des bourgeois; enfin, amnistie

générale : ce qui est artillerie, en revanche, sera remis aux Français.

La capitulation est signée à Illkirch le 30 septembre 1681 par Louvois et Montclar, au nom du roi. Le comte de Chamilly est nommé gouverneur de Strasbourg et une garnison établie dans la ville. Louis XIV fera frapper une médaille où l'exergue : *Clausa Germanis Gallia*, « La France fermée aux Allemands, » exprimera bien ce qu'a été la politique qui vient de se terminer et son but.

Quelle est l'attitude des Strasbourgeois? Ils sont intimidés, surpris. Il n'y a pas de révolte. Le fait qu'ils conservent toutes leurs institutions et leurs libertés semble les contenir. Par ailleurs, ils paraissent comprendre qu'ils sont devant des nécessités inéluctables qu'il faut à la fin subir, ce que le magistrat traduit dans une lettre par la formule : « Il faut s'en remettre à la volonté de Dieu! » « J'espère, dit le mémorialiste Reisseissen, qu'en remplacement de la liberté, nous recouvrerons au moins la prospérité de notre commerce entièrement ruiné. » Il se résigne. Quelques-uns gémissent. « Cela nous paraît bien dur, écrira le chroniqueur Nicolas Klein, après avoir été un État libre de l'empire, de nous trouver esclaves sous une autorité étrangère. Nous avons chanté officiellement le *Te Deum*, mais dans nos demeures nous avons entonné le *Super flumina Babylonis*! »

La foule, elle, plus franche, du moment que rien n'est changé à l'apparence des choses et que l'attitude des Français semble libérale, se laisse aller plus simplement à l'attrait de la nouveauté. Le 30 septembre les troupes françaises défilent dans Strasbourg au bruit des fifres et des tambours : elles ont reçu des ordres sévères afin que la discipline et la tenue à l'égard des habitants soient irréprochables. Ceux-ci lui font un accueil plutôt sympathique. Il n'y a aucune manifestation discourtoise.

Sur quoi on annonce la venue de Louis XIV lui-même qui a tenu à prendre personnellement possession avec solennité de Strasbourg. Cette nouvelle produit dans la ville comme une sorte de satisfaction. On fait avec animation de grands préparatifs. Dès que l'approche du roi est signalée, les délégués des Conseils de la ville vont au-devant de lui, à Sélestadt,

lui présenter leurs respectueux hommages et ils reviennent « charmés, » disent-ils, de la manière pleine de bonté dont le roi les a accueillis.

Le 23 octobre Louis XIV entre dans la ville avec toute la pompe, la magnificence et l'apparat de ces sortes de représentations en ce temps : troupes en haie, cavalerie nombreuse, grands seigneurs à cheval, maison du roi habillée de ses riches uniformes, le roi dans un carrosse doré traîné par six chevaux blancs, tapisseries sur les murs des maisons, rues jonchées, sonneries de cloches, tirs de salves sur les remparts de 500 pièces de canon. La foule, captivée, est tout entière au spectacle. D'après les témoins oculaires, non seulement il n'y a aucun geste hostile mais même le peuple a manifesté un certain plaisir. Le magistrat a reçu le roi à la porte des Bouchers et lui a présenté, avec les clefs de la ville, « ses plus humbles soumissions. » Il va faire frapper une médaille en or offrant d'un côté le buste de Louis XIV et de l'autre le roi assis sur un trône, couronné de lauriers par la Victoire et donnant à la ville de Strasbourg, agenouillée devant lui, une couronne murale sur laquelle se lit cette inscription « *Adserta urbis tranquillitate* », « La tranquillité de la ville assurée ». D'une façon générale la bourgeoisie et le magistrat acceptent les événements. C'est la note du *Mémorial* de Reisseissen et l'un des magistrats, Brackenhoffer, ajoutera, écrivant le 10 octobre, au syndic de Barr : « Gott wandte alles zum beste » « Dieu a arrangé les choses au mieux. » Lui aussi se résigne!

L'occupation de Strasbourg est pour Louis XIV le sceau de la réunion définitive réalisée de l'Alsace au royaume de France. Il le déclare dans une dépêche générale envoyée à l'Europe. Il y proclame l'établissement de ce qu'il appelle « sa souveraineté absolue » sur le pays. Le peuple alsacien l'a senti et se soumet.

Mais cela fait, Louis XIV, comprenant ce qu'est le caractère âpre et difficile de ce petit peuple, et d'ailleurs par politique ou par principe, la tradition étant en ce temps de conserver intactes toutes les institutions, décide qu'on ne touchera à rien en Alsace. Un de ses contrôleurs généraux des finances écrira au dos d'une lettre du maréchal d'Huxelles en 1700, sur son ordre : « Il ne faut point toucher aux usages d'Alsace. »

Les protestants pourront librement pratiquer leur religion. Louvois mandera la 11 décembre 1681 : « Sa Majesté veut que la liberté de conscience soit entière dans Strasbourg. » On n'appliquera pas dans le pays la Révocation de l'Édit de Nantes, non parce que cet Édit n'y a pas été proclamé, argument qui n'aurait guère pesé, mais parce que l'Alsace est soumise à des conditions, fixées par les traités, qui excluent les conséquences de cette révocation. Louis XIV laisse aux villes leurs institutions républicaines, la liberté de leurs élections, leurs privilèges. Tout au plus met-il auprès de chacune d'elles un représentant qui prend le nom de « préteur royal ». L'action graduelle et lente de la France consistera, pendant un siècle, à unifier peu à peu l'administration de la justice et, sous l'empire des nécessités, celle des finances, et c'est progressivement que l'Alsace finira par avoir le sentiment d'une existence provinciale personnelle dans le cadre de l'ensemble du royaume.

Louis XIV ne juge même pas à propos de porter les douanes françaises aux frontières germaniques de l'Alsace. Il fait de celle-ci une province « réputée étrangère », bénéficiant de grandes facilités commerciales grâce à des tarifs spéciaux et ne subissant pas le régime de ce qu'on appelle « les cinq grosses fermes ».

Il n'établit pas d'impôts. Il demande tous les ans au pays, pour les frais d'administration de la province « une subvention » de 99 000 livres répartie par les habitants, eux-mêmes, sur les bases de leur taille dite Gewerf.

Il s'applique à maintenir partout en Alsace le calme, l'ordre, la sécurité. Afin de ramener la prospérité, il prend des mesures libérales, attire les cultivateurs étrangers en les exemptant d'avance des charges pour six ans ou en les autorisant à prendre gratuitement des bois dans les forêts domaniales. Il construit des routes, fait défricher des terres qu'on distribue ensuite pour de minimes redevances. Il supprime les péages.

Il tient la main, réalisant les plans de Louvois, à ce que l'Alsace soit mise à l'abri des incursions étrangères. Après avoir démantelé des châteaux forts, jadis repaires de brigands, et postes de défense trop faciles pour des envahisseurs, il fortifie les têtes de pont sur le Rhin, après Huningue, près

de Bâle, Neu-Brisach, devant Brisach, le Fort Louis pas loin de Haguenau, au nord, Landau, sans compter Strasbourg dont les défenses sont refaites et développées.

Par là les Alsaciens apprendront à connaître ce qu'est la paix du régime français. Ils continuent à user de leur langue, conservent leurs traditions, leurs usages, leur religion, vivent de leurs coutumes sans appréhender de voir de nouvelles lois introduites inopinément dans leur province. La masse ne souffrira d'aucune manière de sa séparation de l'empire qu'elle oubliera et d'une union à la France qui lui pèsera à peine. A mesure, la question de la souveraineté deviendra indifférente à tous. Lorsqu'en 1686, cinq ans après, éclate la guerre de La Ligue d'Augsbourg entre l'empereur et la France, l'Alsace ne bouge pas : elle reste fidèle. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, elle ne manifestera aucune disposition à revenir à l'empereur qui voudrait la reprendre. Elle se fait à la France. L'évolution des sentiments s'achèvera insensiblement dans le courant du XVIIIe siècle grâce au libéralisme intelligent d'une politique qui apporte à l'Alsace, dans la liberté respectée, une prospérité inconnue, jusque-là, pour elle; — la population du pays doublera. — A la fin du siècle les voyageurs allemands constatent que l'Alsace est devenue aussi française que n'importe quelle autre région de la France et la Révolution le prouvera. Il a fallu cent ans pour que les Alsaciens renoncent à leur particularisme et se fondent avec le reste de la nation en adoptant toutes ses lois.

Tel a été l'effet des principes adoptés par Louis XIV à partir de la réunion définitive; ils se résument en ces mots : ne toucher à rien, patienter, et laisser faire au temps!...

LOUIS BATIFFOL

LA VIE DU GÉNÉRAL YUSUF[1]

Yusuf n'était pas en France depuis trois mois, que le général Trézel se repentait d'avoir contribué à son départ. Dans une lettre datée de Bône, le 20 juin 1837, il lui rendait tout d'abord le titre de bey. C'était assez comique de la part de l'homme qui avait poussé le général Damrémont à demander à Yusuf son abdication.

Mais le général Trézel s'apercevait maintenant que les tribus partaient en dissidence, et que les spahis désertaient. Tout le goum des Beni-Oudja venait de passer à l'ennemi. Chez les réguliers, les choses n'allaient pas mieux. Les « Beni-Yusuf », comme on appelait volontiers les spahis, — et certes, ils étaient bien les enfants d'Yusuf, — n'étaient plus commandés par « la main de fer dans le gant de velours ».

Même, un brigadier français, Moncel, tête chaude assurément, mais soldat de premier ordre au combat, venait de déserter, à cause de la maladresse de l'adjudant Hervé de Goët, entraînant avec lui quelques-uns des meilleurs spahis de l'escadron. C'était le moment du malencontreux traité avec Abd-El-Kader et Trézel sentait combien les sages conseils d'Yusuf manquaient au commandement supérieur. « *Revenez-nous bientôt*, écrivait-il, *et ne vous laissez pas séduire, ni dépouiller à Paris.* » La lettre de six pages était adressée à *Monsieur le commandant Yusuf-Bey, rue de Londres*, 14, *à Paris.*

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mars et 1er avril.

***

Les ducs d'Orléans et de Nemours, le duc de Mortemart, le maréchal Clauzel, consultés par Yusuf, lui donnèrent le conseil de se faire désirer en Algérie. Les salons, les milieux littéraires et artistiques se disputaient Yusuf. Ce n'était pas une mauvaise chose que le héros fît un peu figure de *lion*, comme on appelait alors les hommes à la mode. Tantôt Yusuf faisait la cour à quelque belle dame, — et nous avons des témoignages que toutes n'y furent pas insensibles, — tantôt il traduisait des poèmes arabes ou persans chez Victor Hugo, ou chez le bon Dumas père; tantôt il commentait l'orientalisme dans l'atelier de Delacroix, ou dans celui d'Horace Vernet. Ce dernier, particulièrement, se lia avec Yusuf d'une amitié qui ne se démentit jamais.

Sous ces dehors uniquement mondains, il travaillait beaucoup. Le comte Molé, alors président du Conseil, réclama de lui un mémoire qui nous a été conservé. C'était une œuvre précise et nette, dans laquelle se dégageaient fermement les grandes lignes d'une politique algérienne. Nul doute que le maréchal Bugeaud ne s'en soit inspiré, quelques années plus tard. Il y était question d'effectifs, de moyens de communication. Mais aussi, et surtout, de politique générale.

« *Au lieu*, écrivait Yusuf, *d'une occupation dont il est impossible de prévoir les dépenses, je propose une occupation dont les charges seront limitées et prévues. Au lieu d'une occupation stérile, impuissante à organiser le pays, de nature au contraire à y perpétuer la guerre, je propose une occupation qui détruise peu à peu l'anarchie et l'hostilité, qui y constituera l'ordre fondé sur une sorte de hiérarchie sociale, qui, enfin, dans un avenir rapproché, tendra à adoucir les mœurs et à donner une nouvelle direction aux esprits, jusqu'à ce jour portés à la guerre; au lieu d'une occupation qui fera de Constantine une ville française, sans liaison, sans connexité avec les populations qui l'entourent, ne communiquant avec Bône que par une ligne de camps placés dans les mêmes conditions qu'elle-même, je propose une occupation qui rendra Constantine le grand marché de toutes les tribus, le centre d'une vaste influence, l'avant-poste de notre civilisation, liée au littoral, non par des*

camps, mais bien par la sécurité elle-même qui enveloppera toute la province. »

Politique que le roi et le comte Molé ne demandaient qu'à suivre, mais qui fut vivement combattue par l'élément militaire, et, en particulier, par le lieutenant-général Bernard, ministre de la Guerre, politique dont s'est, depuis, inspiré le maréchal Lyautey, au Maroc.

***

Ce mémoire fut remis au comte Molé, et lu au Conseil des ministres, le 10 octobre, c'est-à-dire trois jours avant la prise de Constantine. Le duc de Nemours, qui brûlait de venger l'échec infligé à la France l'année précédente, était de nouveau parti pour l'Algérie. On sait avec quel sang-froid il se conduisit à cette affaire, où il fut éclaboussé du sang des généraux Damrémont et Perrégaux, tués à ses côtés. Le prince de Joinville, qui était parti dans le but de prendre également part à l'expédition, n'arriva qu'après la prise de Constantine.

Le duc de Nemours avait demandé à Yusuf de l'accompagner. Ce fut le maréchal Clauzel qui l'en dissuada, non sans raison. Il n'était plus question qu'Yusuf fût bey de Constantine, malgré le désir qu'en éprouvaient, et les princes, et le comte Molé. L'avenir d'Yusuf était désormais dans les cadres de l'armée française. Le duc d'Orléans, lui-même, lui avait promis son brevet de lieutenant-colonel.

En attendant sa nomination, le héros se promenait. Il était dans l'Aude l'hôte du maréchal Clauzel. Il chassait à courre chez les Mortemart. Il rencontrait, chez M. Thiers, le général Bugeaud. Enfin, en février 1838, Yusuf rappelle au roi la promesse qui lui a été faite. Le 18 février, Yusuf était nommé, par ordonnance royale, au grade de lieutenant-colonel aux spahis réguliers de Bône. Il cessait de porter le titre de bey. Il reprenait en main les spahis d'Oran, et en faisait un corps d'élite, n'y admettant que des fils de grande tente « dont la peau du cou-de-pied était durcie par l'étrier ». Le 2 mars 1839, le lieutenant-colonel Yusuf recevait ses lettres de naturalisation. Il avait, à cette époque-là, un peu plus de trente ans.

VIII

LA PRISE DE LA SMALA

Avec Bugeaud, la conquête de l'Algérie allait entrer dans une nouvelle phase. Il y a, dans l'histoire de Bugeaud, un point noir : l'affaire de la duchesse de Berry. Le grand soldat d'Afrique s'est racheté de ce sacrilège. L'homme qui, en prenant possession de ses fonctions, le 23 février 1841, avait déclaré qu'il faut « se faire léger pour combattre l'armée la plus légère qui existe », avait pour Yusuf une admiration sans bornes. Au surplus, depuis deux ans qu'il était lieutenant-colonel, ce magnifique entraîneur des spahis avait obtenu deux nouvelles citations, une, pour le combat de Temsalmet, qu'il avait mené lui-même de bout en bout; l'autre, sa neuvième, au combat d'Aïn-El-Bridia, où les spahis d'Yusuf et le 2e Chasseurs d'Afrique menèrent, à travers le massif montagneux de la Kamra, la charge la plus follement audacieuse qu'on pût imaginer.

Nous n'avons pas le dessein de suivre Yusuf dans tous ses combats. Il existe d'ailleurs, au point de vue strictement militaire, un volumineux ouvrage, dû au colonel Trumelet, et dont nous nous sommes souvent inspirés. A travers ces douze cents pages, tous les rapports militaires sont passés au crible, et Yusuf prend figure d'un des plus extraordinaires officiers de cavalerie légère qui aient jamais existé, à côté des Lasalle et des Curély. Mais le livre du colonel Trumelet, excellente étude militaire, a l'inconvénient de contenir une foule de détails qui ne seraient pas à leur place ici. Nous passerons donc rapidement sur une époque où Yusuf perfectionna encore ses dons extraordinaires.

Citons, par exemple, ce fameux combat contre les Hachems, la tribu d'Abd-El-Kader, le 25 octobre 1841. Yusuf commandait alors le 2e régiment de Spahis. Le maréchal avait ordonné un grand fourrage. Deux pelotons de spahis, qui s'étaient déployés pour protéger les fourrageurs, furent vivement attaqués, non seulement par les Hachems, mais aussi par les cavaliers rouges d'Abd-El-Kader. Yusuf saute à cheval, à la tête de ses escadrons, et la mêlée devient si furieuse, que les vête-

ments des cavaliers s'enflamment par suite des coups de pistolets tirés à bout portant. Le lieutenant-colonel d'État-Major Pélissier, — plus tard maréchal, — envoyé par Bugeaud pour se rendre compte de ce qui se passait, arriva juste à temps pour parer un coup de sabre destiné à Yusuf. Après une heure de combat épique, les Hachems furent culbutés. Le sabre d'Yusuf était rouge de sang. Au cours du combat, le lieutenant Fleury enleva l'étendard des spahis de l'Émir.

***

Le lieutenant-colonel Pélissier ayant ainsi sauvé la vie d'Yusuf, d'étroites relations de camaraderie se nouèrent, tout d'abord, entre les deux officiers. Pourtant, si Yusuf y apportait ce charme et cette courtoisie de grand seigneur qu'il y avait dans tous ses actes, Pélissier demeurait rébarbatif. Le général du Barail nous a laissé sur cette amitié de bien curieux détails.

Tout Alger parlait, à cette époque-là, de la belle Dolorès Monte. C'était une Espagnole, de grande beauté, paraît-il, et que courtisaient fort les officiers célibataires en garnison à Alger, où elle tenait un petit commerce, rue de la Marine. Elle résista à Pélissier, et céda à Yusuf, qui ne connaissait guère de cruelles. Or, le général Bugeaud, qui venait d'accorder au lieutenant-colonel Yusuf sa treizième citation « pour avoir donné l'impulsion à son régiment dans la charge de Takmaret, *une des plus belles affaires qu'ait présenté la guerre d'Afrique* » (tel est le texte de l'ordre du jour), avait accompagné cette distinction d'un magnifique service à café en argent. La belle Espagnole ne l'eut pas plus tôt vu, que, sous le monogramme d'Yusuf, elle fit graver ses propres initiales : D. M. On comprendra assez par là le rôle de maîtresse de maison qu'elle affichait chez le colonel Yusuf.

Yusuf invita Pélissier à dîner, ainsi que quelques autres officiers. La charmante Dolorès présidait à ce repas de garçons. Pélissier examina le service d'un air intrigué et dit :

— Tiens, tiens! Yusuf! il paraît que vous changez de métier.

— Comment cela? — demanda Yusuf.

— Oui. D. M. cela veut dire : docteur en médecine.

Chacun rit. Mais du Barail remarque que personne ne se trompa à la malveillance cachée sous cette plaisanterie. Quelques années plus tard, le souvenir de la belle Dolorès devait peser lourdement sur la destinée d'Yusuf.

***

Le 22 avril 1842, Bugeaud écrivait au ministre de la Guerre la lettre suivante :

« Monsieur le Maréchal,

» L'éloge de la conduite du colonel Yusuf est dans toutes les bouches. Il n'est pas un officier, pas un soldat de la province d'Oran qui ne l'admire. Jamais on n'a montré plus d'élan, plus d'activité dans l'esprit et dans le corps.

» Parti en décembre pour Mascara, avec la division du général de la Moricière, il avait 240 chevaux, qui constituaient la cavalerie de la division de Mascara. C'est avec cette faible troupe qu'il a fait, pendant tout l'hiver, l'avant-garde de 23 sorties, et qu'il a exécuté une foule de coups de main aussi hardis qu'ingénieux. Il n'a plus que quelques-uns des chevaux avec lesquels il est parti; presque tous sont morts; mais il a pu les remplacer par des prises faites sur l'ennemi, qui, elles-mêmes, ont été remplacées plusieurs fois. Néanmoins, malgré ces pertes ou déchets, le colonel Yusuf pourra mettre à ma disposition, pour la campagne du Chelif, plus de 300 bons chevaux.

» Yusuf est un officier de cavalerie légère comme on en trouve bien peu. Aussi désiré-je vivement qu'il soit fait colonel-commandant tous les spahis d'Algérie. Il saura donner à tous les habitudes l'esprit et l'élan guerrier qui ont si fort distingué les escadrons de Mascara auxquels on doit une grande partie des succès obtenus.

» Agréez, Monsieur le Maréchal, etc.

» BUGEAUD »

Le 19 mai de la même année, Yusuf était nommé au grade extraordinaire de colonel *commandant le corps de cavalerie indigène en Afrique.* Vingt escadrons de spahis sous ses ordres!

Un commandement de divisionnaire de cavalerie! Le général de la Moricière, sous les ordres de qui Yusuf opérait alors, et qui, comme suite à cette nomination, le voyait quitter sa division, écrivit à Bugeaud : « Vous venez de m'enlever mon bras droit. »

***

Charger dans le sable brûlant! charger sur la neige! Yusuf, colonel de tous les spahis, est à cheval partout où ses escadrons donnent. Son activité est incroyable. Il s'est attaché à la poursuite de l'insaisissable Abd-El-Kader qu'il a manqué de si peu, quelques années auparavant, et, faute de pouvoir le joindre, il lui tue, un à un, ses meilleurs cavaliers.

Le 18 décembre 1842, le duc d'Aumale est nommé au commandement des territoires de Médéa et de Miliana. Il repose sa confiance sur deux hommes, deux cavaliers : le colonel Yusuf, commandant des spahis; le lieutenant-colonel Morris, des chasseurs d'Afrique. Deux hommes d'une égale trempe. Il y en a, en Afrique, un troisième qui s'égale presque à eux, c'est le légendaire colonel Tartas, du 2e Chasseurs d'Afrique. Mais Tartas combat dans la province d'Oran, plus à l'ouest. Au surplus, ce gigantesque sabreur, le Porthos du trio, ne manie pas plus finement qu'Yusuf et Morris ni son sabre ni ses escadrons. Avec Yusuf pour éclairer sa colonne, détruire les premières résistances et fixer l'ennemi, avec Morris pour exécuter d'audacieux mouvements tournants, le prince peut être assuré de remporter des lauriers. Lui-même a toute la bravoure des fils de Louis-Philippe. Moins ordonné que le duc d'Orléans, moins impassible que le duc de Nemours, il a plus de fougue que ses deux frères aînés. Il eût fait un moins bon général en chef que l'un ou l'autre. Il est né pour des actions rapides et téméraires, à la tête d'un corps de cavalerie légère. Bugeaud, qui connaît bien ses princes, a confié le duc d'Aumale à Yusuf : « Donnez-lui, a-t-il dit, l'occasion d'un heureux coup de main. »

***

Voici des semaines qu'Yusuf vit, pour ainsi dire, à cheval. Il sabre un peu, parce qu'il le faut, et qu'il désire s'entretenir

la main. Surtout, il faut des prisonniers. Le soir, dans sa tente, toute brillante de soie et d'or, il fait venir ses captifs. Sur le tapis, il a vidé sa bourse. S'il se présente un garçon dont l'œil louche vers le trésor, Yusuf parle : « Tu vois cet or? Il est à toi. Baisse-toi. Joins tes deux mains. Prends en une pleine poignée. C'est bien. Maintenant, si tu me rapportes le renseignement dont j'ai besoin, et que tu ne mentes pas, tu pourras encore te baisser deux fois, et, chaque fois, ramasser une pleine poignée d'or. » Le général Derrécagaix, qui l'avait vu employer ce moyen, affirme que telle était la convoitise de l'indigène, que, saisi d'un tremblement nerveux, il ne pouvait conserver dans ses mains qu'une somme assez faible.

Ce moyen réussit. Par un de ces agents, Yusuf apprit à la fois l'existence de la Smala et le lieu où elle se trouvait.

Ce n'était pas une petite chose que cette capitale mobile. Trois cent soixante-huit douars, au centre desquels était celui de l'Émir, comprenaient plus de quarante mille âmes. Le douar d'Abd-El-Kader était protégé par trois enceintes.

Yusuf instruisit le duc d'Aumale de ces détails, et le prince en référa au maréchal Bugeaud. Le gouverneur-général fut d'abord hostile à l'idée d'une expédition contre ce but formidable. Les risques de l'expédition étaient très grands, et il se sentait responsable de la vie du prince. Il n'autorisa l'aventure qu'après une longue conférence avec Yusuf, et maintes recommandations de prudence.

Une colonne de 1 500 hommes, composée de trois bataillons d'infanterie, de cinq escadrons de chasseurs d'Afrique, commandés par le lieutenant-colonel Morris, de quatre escadrons de spahis et du goum des Ouled-Ayad commandés par le colonel Yusuf, partit de Boghar le 10 mai 1843, sous les ordres du duc d'Aumale.

Dès le départ de Boghar, Yusuf s'aperçut que la marche de la colonne était surveillée, et que, chaque soir, des feux, allumés sur les hauteurs par les bergers, signalaient la direction de cette marche. Il prit une décision terrible. Il se saisit de douze des espions, en fit fusiller onze séance tenante, et relâcha le douzième, avec mission d'avertir les populations avoisinantes du châtiment qu'encourraient ceux qui se livreraient à ces pratiques. On sait, par le général du Barrail

et par le général Derrécagaix, que le duc d'Aumale, bien qu'il se fût rendu aux arguments d'Yusuf et qu'il eût couvert de son ordre cette cruelle mesure, en garda une impression pénible, dont le colonel eut quelque temps à souffrir. Mais cet exemple porta ses fruits, et, le lendemain même, les signaux cessèrent.

Yusuf, qui assumait le commandement de l'avant-garde, fit alors activer la marche. Les 14 et 15 mai, la colonne fit deux étapes harassantes, sous un ciel implacable. La Smala fuyait, et laissait derrière elle une trace qu'on n'avait pas de peine à suivre.

Le 16, il fallut se décider à quitter cette trace, pour se diriger vers un point d'eau. Le plus proche était Taguin. L'expédition paraissait déjà manquée, et tous, du prince au dernier des soldats, maudissaient Yusuf de les avoir entraînés à une telle allure, sous un climat aussi redoutable.

A ce moment, le chef du goum des Ouled-Ayad, parti à la recherche de l'eau, revint en hâte annoncer à Yusuf que la Smala avait, elle aussi, obliqué vers Taguin, et vraisemblablement pour les mêmes raisons.

Pour ne pas donner au duc d'Aumale une fausse joie, le colonel résolut de ne lui transmettre ce renseignement qu'après l'avoir contrôlé par lui-même. Il prit avec lui le lieutenant Fleury, le lieutenant du Barrail et deux maréchaux des logis, dont les chevaux étaient encore frais. Tous les cinq partirent au galop vers la crête des montagnes qui rosissait à l'horizon. Là, il eut sous les yeux le plus extraordinaire des spectacles : la Smalah en train de préparer son campement, et dans un désordre évident. Il fallait l'attaquer maintenant, ou jamais. L'infanterie était à plusieurs heures de marche. Mais, 6 ou 700 cavaliers, c'en était assez, pensait Yusuf, avec deux entraîneurs comme Morris et comme lui-même, pour venir à bout de n'importe quel ennemi. Il envoya Du Barrail prévenir le prince.

***

Le duc souffrait terriblement de la fatigue et de la soif. C'était à peine un adolescent, et il lui manquait cette endu-

rance qui rendait Yusuf et ses compagnons insensibles aux misères de la guerre. A ce moment-là, il ne croyait plus à la Smala. Il songeait au retour honteux d'une expédition manquée. Il pensait aussi à ses hommes, et ce qu'il voulait, avant tout, c'était de l'eau pour eux. Il reçut fort mal le lieutenant du Barrail. Celui-ci salua froidement, et s'en retourna vers son colonel pour lui rapporter la nouvelle de cette rebuffade.

Le calme du jeune officier avait cependant impressionné le duc. Piquant des deux, il le rejoignit. Son naturel aimable avait repris le dessus, et il se fit pardonner son mouvement d'humeur par quelques mots gracieux. Yusuf galopait à sa rencontre. Cependant, malgré les affirmations du colonel, le duc d'Aumale hésitait encore à croire. Il envoya un de ses officiers, qui rapporta dédaigneusement qu'en effet « il avait vu quelques tentes ». Sans égard pour la présence du duc, Yusuf haussa le ton. La Smala était là, et il fallait l'attaquer sans retard.

Le duc d'Aumale réunit alors un conseil de guerre. Ahmar ben Ferhat, l'agha des Ouled Ayat, qui avait apporté les premiers renseignements, préconisa la retraite. Le prestige de l'Émir terrorisait le pauvre homme. Les aides de camp du duc émirent le même avis. Ils étaient responsables envers le roi de la personne de son fils. Ne pas se compromettre était leur devise.

Aussitôt, Yusuf fit remarquer que la retraite les éloignait de nouveau du point d'eau. Il fallait se battre et vaincre, ou crever de soif. Morris fut du même avis. Le prince n'en demandait pas davantage. Il tira son sabre et dit : « Eh bien! Messieurs! en avant! »

Les dispositions furent rapidement prises. Le colonel Yusuf devait charger le premier à la tête de ses spahis, et les chasseurs d'Afrique de Morris devaient appuyer l'attaque au signal du duc d'Aumale.

La rapidité avec laquelle Yusuf prit ses dispositions et la vitesse à laquelle il aborda la Smalah assurèrent le succès. Il n'y eut pour ainsi dire aucune résistance de la part de la cohue surprise. Quelques réguliers tentèrent de se défendre, et furent sabrés sur place. Au milieu du combat, une femme

jeune et belle se dévoila et tint, en suppliante, l'étrier de Yusuf. Il la couvrit de sa protection, selon la coutume algérienne, et lui permit de s'enfuir sous l'égide d'un cavalier arabe. Il ne sut que plus tard que c'était Z'ohra, la plus jeune et la plus aimée des épouses d'Abd-El-Kader. Mais, comme il le disait en riant, il ne regretta jamais cet acte de clémence.

Le duc d'Aumale, à la vue du succès d'Yusuf, dont il avait peut-être un instant douté, tout brave qu'il était, lança les chasseurs d'Afrique du lieutenant-colonel Morris, avec l'ordre d'exécuter un mouvement tournant et de faire le tour des campements. Ils n'eurent pas à se servir de leurs armes.

J'ai suivi le récit donné par du Barail, et par Derrécagaix. Les acteurs du drame contredisent formellement les assertions de Camille Rousset, — qui détestait Yusuf, — et le discours prononcé par Cuvillier-Fleury, lors de la réception du duc d'Aumale à l'Académie Française. Mais du Barrail, en revanche, n'a jamais été contredit par un seul de ses anciens compagnons d'armes. Ce récit s'oppose également à l'interprétation qu'Horace Vernet a donnée de ce fait d'armes, dans son tableau de la galerie des Batailles, à Versailles. Le meilleur prince ne peut se défendre de ses flatteurs.

Pendant la nuit, Yusuf fit dresser, en face de la tente où dormait le Prince vainqueur, la tente d'Abd-El-Kader, ses armes et ses drapeaux. Nous avions 9 tués, 12 blessés et 6 chevaux morts. Nous avions fait 3 000 prisonniers, pris 4 drapeaux, un canon et la plus grande partie du matériel de l'Émir. Yusuf, pour sa part, ramenait un valet de chambre et un cuisinier, deux nègres, Fatha et Salem, qui avaient été les esclaves d'Abd-El-Kader.

Mais l'Émir, en colonne dans l'ouest, s'était échappé.

***

Sur le rapport du duc d'Aumale, — que ses flatteurs n'ont pas consulté, — affirmant « le brillant ouvrage et l'intelligence d'Yusuf qui avaient été au-dessus de sa réputation », le véritable héros de la journée recevait, avec sa quinzième citation, la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur.

« Il fallait, écrivait Saint-Arnaud à son père, un prince

jeune et ne doutant de rien, et deux hommes comme Yusuf et Morris, pour avoir le courage de l'accomplir. »

Quelque temps plus tard, Yusuf recevait du duc d'Aumale une magnifique gravure du tableau de Vernet, pieusement conservée dans la famille.

IX

LA BATAILLE DE L'ISLY

Si les flatteurs du duc d'Aumale s'attachèrent à diminuer la part qu'avaient eue ses compagnons d'armes, et particulièrement Yusuf, à ce mémorable fait d'armes, le public, lui, ne s'y trompa pas. Il convient d'ajouter que le duc d'Aumale était le premier à rétablir la vérité des faits. Yusuf, qu'il connaissait mieux maintenant, ne lui apparaissait plus comme un sauvage, — il avait eu cette impression deux ou trois jours durant, — mais comme un soldat énergique, un peu prompt de la main, peut-être, dont le jugement militaire était rarement en défaut. Il apprécia chez le jeune colonel cette culture et ce goût des arts, qui avaient frappé si vivement ses deux frères aînés, les ducs d'Orléans et de Nemours. Yusuf avait claqué son cheval d'armes au cours de l'expédition, et le prince lui fit cadeau d'un cheval blanc de toute beauté.

***

L'expédition, depuis longtemps méditée par le maréchal Bugeaud, contre le sultan du Maroc, coupable de soutenir Abd-El-Kader, venait enfin d'être décidée.

Désireux de laisser aux Marocains le souvenir d'un châtiment sévère, le maréchal avait soigneusement choisi les officiers qui devaient le seconder. A cette époque, la cavalerie était encore une arme décisive dans les batailles. Il prit avec lui les colonels Tartas, Morris et Yusuf, les trois premiers cavaliers du monde, disait-il, avec raison.

On attribuait à Muley-Mohamed, fils du sultan, qui commandait l'armée marocaine, des forces s'élevant à 60 000 hommes. En réalité, ce chiffre était un peu exagéré

Le maréchal, lui, disposait de 6 500 hommes d'infanterie et de 1 500 cavaliers seulement.

La veille de la bataille, au soir, les colonels Yusuf et Morris résolurent de fêter les officiers des 1er Chasseurs d'Afrique et 2e Hussards qui venaient d'arriver. Yusuf avait improvisé, dans le vallon de l'Oued-Isly, un vaste jardin de lauriers-roses et de lentisques. Il l'éclaira à l'aide de lanternes vénitiennes.

Dès le début de la fête, on remarqua l'absence du général en chef. Il dormait déjà. Un seul homme était assez familier avec lui pour oser le réveiller, c'était son interprète et commensal, Léon Roches. Ce personnage se chargea de tirer le maréchal de son sommeil. Il en reçut tout d'abord un vigoureux coup de poing. Mais Léon Roches était habitué à ces manières. Il acheva de réveiller le maréchal, et lui dit le motif qui l'amenait : « Vous n'avez, monsieur le maréchal qu'à changer votre casque à mèche contre votre képi. Vous êtes tout habillé, dans deux minutes, vous serez là-bas. »

Le « père Bugeaud » se leva de fort bonne grâce, et suivit Léon Roches. Le punch était servi. Lorsque les acclamations se furent tues, le maréchal leva son verre et déclara :

— Le prince marocain a une cohue; moi, j'ai une armée. Je vais vous expliquer mon ordre d'attaque. Je donne à ma petite armée la forme d'une hure de sanglier. La défense de droite, c'est La Moricière; la défense de gauche, c'est Bedeau; le museau, c'est Pélissier, et, moi, je suis entre les deux oreilles.

Le lendemain 16 août (1844), après avoir franchi l'Isly, l'armée prit la formation de combat prescrite. Yusuf commandait la colonne de cavalerie de gauche. Il avait sous ses ordres six escadrons de spahis et quatre de chasseurs d'Afrique.

L'ordre de charger lui fut apporté, de la part du maréchal Bugeaud, par le général de la Moricière lui-même. Les spahis formaient la première ligne, et, derrière, les chasseurs d'Afrique du colonel Tartas se tenaient en soutien. Yusuf eut d'abord à disperser un goum considérable, avant-garde des Marocains. Il lui fallut le charger quatre fois de suite pour le mettre en déroute. A la première charge, le magnifique cheval gris qu'il tenait du duc d'Aumale s'emballa, et Yusuf se voyait déjà seul parmi les cavaliers ennemis. Il eut l'étonnant sang-froid de jeter son burnous sur la tête de sa monture, et de la serrer au

cou pour l'étouffer. Il put ainsi se rendre maître d'elle. Après avoir dispersé ce goum, il fonça aussitôt droit sur l'artillerie marocaine, qui le mitraillait à petite distance. En un clin d'œil, les servants furent sabrés. Onze pièces tombèrent entre nos mains. A ce moment-là, il fut assailli par une grosse masse de cavalerie. Les quatre escadrons de chasseurs de Tartas le dégagèrent. Ralliant alors tout son monde, Yusuf prit pour point de direction le plateau sur lequel il voyait s'élever la tente dorée du Sultan. En quelques instants, il fut maître d'une partie du champ de bataille.

Cependant, à l'aile droite, le colonel Morris, à la tête de ses 500 chasseurs, avait à se défendre contre le choc de cinq à six mille cavaliers. Il répondit à l'ordre que lui envoyait le maréchal de se replier, que la rupture du combat se traduirait par un désastre. Il promettait de tenir assez longtemps pour permettre au maréchal de le faire soutenir par quelques bataillons d'infanterie. Le général Bedeau avait pris sur lui de détacher la moitié de sa brigade pour l'envoyer au secours des chasseurs d'Afrique. Enfin Yusuf et ses spahis, qui se rabatataient maintenant vers la droite, achevèrent la déroute des Marocains. Parmi les sous-officiers qui se distinguèrent particulièrement à cette affaire, il faut citer le maréchal des logis Weyer, secrétaire du colonel Yusuf, qui rapporta sur son cheval un brigadier grièvement blessé. Quelques jours auparavant, avec l'aide d'un brigadier, il avait arraché aux Marocains le corps du capitaine de Rovigo, tué à l'ennemi. Le maréchal le fit décorer. En lui remettant la croix, le colonel Yusuf ne se doutait guère des liens qui allaient bientôt l'unir à son secrétaire.

***

On sait d'abondance les détails de la bataille de l'Isly. Horace Vernet a composé le tableau qui figure à la Galerie des Batailles d'après le rapport détaillé écrit par le maréchal Bugeaud.

On sait moins l'audacieux fait d'armes suivant conté par le général Derrécagaix.

Abd-El-Kader suivait le résultat de cette bataille avec

l'espoir que la puissante armée du sultan marocain mettrait en déroute l'armée française. Le lendemain de la victoire, les patrouilles de cavalerie signalèrent la présence de l'Émir sur les flancs de l'armée française. Le maréchal en conféra avec Yusuf, qui proposa de prendre 100 spahis choisis, et de les costumer en goumiers marocains. Cette idée plut au maréchal. A la tombée de la nuit, les hommes qu'il avait désignés se couvrirent du burnous noir et du capuchon pointu. A l'aube, ils tombèrent sur une reconnaissance qu'ils chargèrent brusquement, avant qu'elle eût le temps de les reconnaître, et qu'il capturèrent en entier. Le chef de cette troupe se trouvait être le secrétaire d'Abd-El-Kader. Il était porteur de sa correspondance. Ainsi le maréchal connut dans leurs détails les projets de l'Émir.

Pour la dix-septième fois, Yusuf était cité à l'ordre du jour.

X

ADÉLAÏDE WEYER

Décembre 1844... Yusuf est au comble de sa renommée. Il se découvre des parents partout. Un certain Venturi se fait passer pour son oncle... Quelques pièces d'or, dédaigneusement jetées, renvoient ces parents inattendus à leurs villages natals. Aussi bien, Yusuf leur répond comme Antar : « Je suis le fils de mes œuvres et de mon sabre. » S'ils insistent, il ajoute : « Seriez-vous vraiment mes parents, qu'ai-je à faire avec vous, qui m'avez abandonné lorsque j'étais sans défense, enfant, sous l'esclavage du bey de Tunis? »

... Trop d'amis! Trop de gloire aussi! Pélissier de Reynaud n'a pas désarmé. S'il n'écrit plus, il inspire. De là, dans la *Sentinelle de l'Armée,* cet infâme article. Yusuf est habitué à être traité de sauvage. Mais qu'on l'accuse d'avoir mollement conduit la charge à l'Isly, alors que le rapport du maréchal Bugeaud et que les éloges décernés par La Moricière le mettent au rang des plus grands chefs de la cavalerie, voilà ce qu'il ne peut admettre. Il demande une permission et s'embarque pour Paris.

***

J'ai parlé du maréchal des logis Weyer, décoré pour faits de guerre après l'Isly. C'est un garçon de vingt-huit ans, grand, mince, blond, avec des yeux bleus un peu moqueurs. Horace Vernet, dans son tableau de la bataille, nous a laissé son portrait en militaire. Mais nous le connaissons mieux par l'aquarelle de Raffet, qui le représente en civil, quelques années plus tard. Gustave Weyer est un jeune engagé de 1843. La comtesse Guilleminot, veuve du général, dont il est le neveu à la mode de Bretagne, l'a vivement recommandé à Yusuf. Ma foi, le colonel ne se repent pas d'avoir protégé ce jeune homme, qui vient à deux reprises de se signaler sur le champ de bataille.

Yusuf aime à s'entretenir avec ce garçon qui a beaucoup voyagé. Notre vieil armorialiste, Géliot, décrit ainsi les armes des Weyer : *Weyer, au Rhin, porte d'or, à la croix de sable, nislée, recerclée, au tout du même, à trois besants du premier.* Famille rhénane, donc lorraine, comme telle ayant des attaches en Autriche. Les Weyer ont jadis fondé là-bas la ville de Weyer. Un portrait de Marie-Thérèse, qu'ils ont chez eux, parle d'un certain pied à la cour de Vienne au XVIIIe siècle et d'une intimité réelle avec les Habsbourg. Sous la Révolution, les Weyer émigrent en Russie, où ils ont des attaches. Déjà, avant la Révolution, un Weyer a épousé, à Saint-Pétersbourg, une petite-fille de Guibal, le sculpteur de la place Stanislas de Nancy. Des liens étroits les unissent à la puissante famille des Demidoff. Le père de Gustave Weyer, marié à Pauline de Villeroi, — encore une Lorraine de la Sarre, — est mort en Russie, en recommandant son fils au vieux prince Nicolas Demidoff, le collectionneur de tableaux. Gustave est élevé avec le prince Anatole, fils de Nicolas, qui est son aîné de trois ans seulement. Avec Anatole, il voyage au Caucase, en Perse, en Europe. Puis, Anatole épouse la princesse Mathilde, la fille de Jérôme Bonaparte. Gustave Weyer aide son ami à choisir les bijoux de la corbeille. Hélas! Avec la princesse Mathilde, la vie n'est pas tenable. Demidoff en saura bientôt quelque chose. Weyer quitte la Russie, rentre en France, et s'engage.

***

Weyer a demandé, lui aussi, une permission. Il lui tarde de faire admirer à sa mère, à ses sœurs, à Demidoff, aux quelques amis qu'il a à Paris, la croix toute neuve que le colonel Yusuf a épinglée sur sa poitrine. Mais il y a des rapports pressants à recopier. Yusuf, dans sa hâte de châtier l'insulteur, ne différera pas son départ. Il partira par le premier bateau, et Weyer ne prendra que le second. Pour consoler le jeune militaire, le colonel lui promet que sa première visite à Paris, avant même de constituer ses témoins, sera pour madame Weyer.

Le lendemain de son arrivée à Paris, et malgré l'heure matinale, Yusuf exécutera fidèlement sa promesse. Il parlementera dans l'ombre du vestibule, avec le valet de chambre. Une jeune fille passe, voit le brillant uniforme : « Maman! maman! c'est Gustave! » et le colonel, étrangement troublé, reçoit sur son cœur la charmante personne qui l'a pris pour Gustave Weyer... Décidément, la vie d'Yusuf est toujours dominée par la fantaisie.

Il faudrait peindre la confusion qui suivit. Yusuf — ce sabreur qu'on prenait pour un sauvage — était un parfait homme du monde, et il le prouva. Il mit fin à la situation embarrassante dans laquelle se trouvait Adèle Weyer, en la priant de demander à madame Weyer si elle pouvait le recevoir. La gratitude se mêla à l'émotion de la jeune fille...

***

Sa commission achevée, le colonel s'en fut aux bureaux de la *Sentinelle de l'Armée*. Il trouva là un pauvre diable qui lui fit des excuses, et qui écrivit, séance tenante, une plate rétractation. Le cœur léger, Yusuf s'en fut déjeuner chez Horace Vernet, qui, au cas d'un duel, lui avait promis de lui servir de témoin.

Le colonel était d'une grande sobriété. Il mangeait peu, et rarement de la viande. Ce jour-là, il oublia complètement de manger. Horace Vernet l'examinait à la dérobée, et respectait sa méditation. Il ne savait pas qu'en cet instant

même, Yusuf comparaît l'Orient et l'Occident, et faisait son choix. Ce baiser imprévu, si chaste, si différent de tout ce qu'il avait connu, lui était une douce blessure.

Il n'était pas difficile de trouver un prétexte pour revoir mademoiselle Weyer. Le colonel réfléchit qu'il n'avait qu'à se présenter chez madame Weyer pour s'excuser de l'heure matinale à laquelle il l'avait dérangée. Après quoi, il trouverait encore un second prétexte, celui de s'informer si Gustave Weyer était arrivé à Paris, et s'il voudrait lui rédiger un rapport. Enfin, restait encore une troisième ressource : l'assiduité aux réceptions de la comtesse Guilleminot, chez qui il ne pouvait manquer de retrouver celle qu'il aimait maintenant (il en était sûr)! Yusuf, en amour comme à la guerre, agissait avec impétuosité, mais non sans réflexion.

***

Ce fut un beau scandale dans la famille, lorsque madame Weyer apprit à ses proches que le colonel Yusuf lui demandait la main d'Adèle. Couvert de gloire, oui! Mais qui était-il? La comtesse Guilleminot fit observer qu'Yusuf était musulman. Convenait-il de laisser une jeune fille de bonne famille épouser un musulman qui, sans doute, avait un harem? Adélaïde, aussi éprise du colonel que le colonel l'était d'elle, pleurait.

Madame Weyer accueillit donc Yusuf avec réserve. Elle se sentait très honorée, mais la famille était très profondément catholique. La question religieuse creusait un abîme. Sous le regard bleu de cette dame, grande, mince, un peu hautaine, mais qui mettait tant de mesure dans sa réponse, Yusuf fut près de pleurer. Quelque chose s'amollissait en lui. Il demeurait muet, incapable de penser, écrasant le shako qu'il portait sous son bras. Il s'inclina profondément, et partit avec un soupir.

***

Il se trouvait qu'Yusuf avait été un protecteur des Pères de Staouèli. Il rencontra à Paris l'un d'eux, le Père Régis, et en fit en quelque sorte son complice. Ce religieux connaissait le curé de Sainte-Elisabeth du Temple, l'abbé Jousselin, qui

avait été de ceux que madame Weyer avait consultés. L'abbé ne demandait pas mieux que d'opérer une conversion aussi sensationnelle. Il se fit l'apôtre du héros mécréant.

Yusuf racontait volontiers qu'un certain soir, à cette époque, il passa devant une chapelle brillamment éclairée. Une vive curiosité lui vint de voir de plus près une cérémonie catholique; on y célébrait le baptême d'un enfant. « A ce moment, disait-il, je me rappelai que, moi aussi, j'avais été baptisé, et que je pouvais abjurer la religion musulmane sans lâcheté. » Le 14 février 1845, Yusuf se fit officiellement catholique. La cérémonie fut tenue secrète. Le Tout-Paris parlait beaucoup trop de cette conversion. Yusuf n'avait pas envie de s'offrir en spectacle. La famille Weyer et l'intendant général Genty de Bussi furent seuls priés à y assister.

C'était le vieux duc de Mortemart qui avait levé les derniers scrupules de madame Weyer. Ceux-ci, inspirés par la comtesse Guilleminot, avaient pour objet l'origine inconnue d'Yusuf. « Mais il ennoblirait un roi! » s'écria le vieux duc. Et il promit d'être au mariage le témoin du colonel. Il le fut, avec le baron d'André. Horace Vernet servit de père à Yusuf.

***

Cinq semaines après leur mariage, le colonel et madame Yusuf rentraient à Alger, dans cette villa de Dar-El-Kiat que le maréchal Bugeaud avait fait attribuer au colonel commandant les vingt escadrons de spahis. Le gouvernement français, cédant à la suggestion du roi Louis-Philippe, avait cédé à Yusuf la propriété de cette résidence par une vente nominale. Récompense de services singulièrement éclatants. Dar-El-Kiat était l'ancienne villa d'été des deys d'Alger. Madame Yusuf eut pour lit le meuble magnifique qui avait appartenu au dernier dey. Les salons s'encombraient de cadeaux. Les princes d'Orléans, le prince Demidoff, le prince de Puckler-Muskau, la princesse de Beauvau-Craon, le maréchal Bugeaud, les grands caïds arabes avaient contribué, par de somptueux présents, à l'ornement de ces salons qui devaient, jusqu'en 1907, date de la mort de la générale Yusuf, recevoir tout ce qui passait à Alger d'hôtes de marque.

Quatre jours après son retour, le 31 mars, le colonel Yusuf quittait sa jeune femme, pour reprendre sa chasse à l'émir. Il recevait en même temps son brevet du maréchal de camp, avec le commandement de la brigade de spahis, formée à trois régiments. Pour la première fois, Yusuf quittait le costume arabe pour l'uniforme français. Le peintre Ch. Marcotte nous a conservé de lui un portrait au crayon, sous ce nouvel aspect.

XI

ANNÉES D'AMERTUNE

Les années ont passé. En colonne dix mois sur douze, Yusuf a parcouru l'Algérie dans tous les sens, envoyé partout où il y a eu une insurrection à mater. Son vieil ennemi, l'émir, battu par lui à Gaiga, a été forcé, peu après, de se rendre à La Moricière. Le maréchal Bugeaud a quitté l'Algérie, et c'est un ami dévoué qui est parti. Il a été remplacé, il est vrai, par le duc d'Aumale, bien revenu de ses premières préventions contre Yusuf. Le général a vu s'écrouler la monarchie de Juillet et partir pour l'exil ces princes français qui furent de grands soldats de l'armée d'Afrique. Il a été nommé inspecteur général permanent de la cavalerie indigène. Il a cependant fallu une campagne de presse et une démarche pressante du maréchal Saint-Arnaud pour que Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République, consentît à l'admettre dans les cadres français. Encore Yusuf a-t-il perdu trois ans de son ancienneté! Il a écrit un livre : *De la guerre en Afrique*, qui codifie les principes de la colonne mobile. Il a été promu grand-officier de la Légion d'Honneur. Il a été envoyé à l'expédition d'Orient, comme conseiller des troupes turques, et il y a organisé le corps des Bachi-Bouzoucks. Il a, avec eux, battu les Russes dans la Dobroudja. Il a couvert la retraite du général Espinasse sur Varna. Il a commandé, au siège de Sébastopol, la division turque, et pris une part active à la bataille de l'Alma. Il a vu agoniser son chef et ami, le maréchal de Saint-Arnaud, frappé du choléra. Puis il est reparti pour l'Afrique. Il a enfin reçu sa troisième étoile

Il est au comble de la gloire. Vingt-cinq citations à l'armée

et la grand-croix de la Légion d'Honneur l'attestent. Madame Yusuf, douce, dévouée, et amoureuse comme au premier jour, lui a donné l'intérieur bien français qu'il avait désiré. Son beau-frère, l'ex-maréchal des logis Weyer, promu officier, a quitté l'armée. Il a épousé une jeune châtelaine luxembourgeoise, un peu sévère, et il l'a ramenée à Alger, où il a été nommé trésorier général. Mais les vieux compagnons d'armes, les La Moricière, les Bedeau, les Changarnier, les Cavaignac, les Saint-Arnaud, les Morris, les Tartas, sont morts ou partis, et la jeune génération exècre en Yusuf une gloire trop éclatante. Il est entouré d'ennemis.

***

Juin 1857. Nous sommes en Grande Kabylie, au lendemain du combat de Souk-el-Arba... Un jeune capitaine, se promenant à travers le camp, tombe sur le quartier général du maréchal Randon, et, tout près de là, sur celui de l'homme en qui le commandant en chef a mis toute sa confiance, et dont la division a, la veille, décidé de la victoire.

« Le hasard, écrit-il, me fit voir le général Yusuf qui flânait devant sa tente. Sa physionomie, souvent reproduite par les journaux de l'époque, était facile à reconnaître. Il était coiffé d'une calotte formée par un képi sans visière, et se promenait en fumant une belle pipe arabe, ornée d'un gros bout d'ambre. Il me parut âgé d'environ cinquante ans et très distingué. Deux superbes chevaux étaient entravés à quelques pas devant sa tente, et une grande queue de cheval blanc, fixée à une lance, lui servait de fanion.

» Ce détail me frappa, comme il frappait bien des gens. Il renouvelait une mode des pachas turcs ou des Khans Tartares. C'était une anomalie qui frappait un peu dans notre armée, et qui lui a été bien des fois reprochée... »

Cette queue était celle du cheval blanc, don du duc d'Aumale qu'Yusuf avait monté à la charge de l'Isly. Peu de gens savaient qu'il témoignait ainsi de sa fidélité envers une famille dont trois des fils avaient été ses compagnons d'armes. Le jeune officier qui écrivait ces lignes ne devait le connaître que longtemps après.

Il s'appelait Derrécagaix, Deux ans plus tard, en 1859, le capitaine Derrécagaix était attaché à la division d'Alger, que commandait alors Yusuf. Il fut, tout de suite, frappé par les médisances dont le général était l'objet. Quelques jours après qu'il eut pris son service, l'aide de camp du général Yusuf eut avec son chef une scène assez vive, et fut contraint de démissionner de ses fonctions. Il s'épancha dans le sein du capitaine Derrécagaix. Ni le général, ni madame Yusuf n'échappèrent aux commentaires injurieux de l'officier dépité. Il venait à peine de quitter Derrécagaix, que le général fit mander le capitaine et lui proposa de remplacer l'aide de camp démissionnaire.

Derrécagaix était un jeune officier ardent, loyal, et d'une franchise terrible. Il refusa net. Yusuf blessé, dit sèchement : « Bien monsieur! »... Le jeune officier sortit. Il rentra une heure après, dûment chapitré par le chef d'État-Major. « Le général, dit-il, me reçut d'un air hautain, très digne, mais sans aucun signe de colère. »

— Il paraît, capitaine! — dit Yusuf, — que nous ne nous sommes pas compris tout à l'heure.

Et il invita Derrécagaix à expliquer franchement sa réponse.

— Mon général, je crois que, pour être votre aide de camp, il faut posséder quelque fortune. Je n'en ai pas. Je crois aussi qu'il faut parfois une certaine souplesse de caractère. J'ai le défaut d'avoir plutôt de la raideur. J'ai cru, dès lors, que je ne pourrais convenir à la position que vous me faisiez l'honneur de m'offrir et je l'ai déclinée.

Yusuf aimait les caractères entiers. Cette réponse l'enchanta.

— Mon cher capitaine, votre franchise me plaît. Je vous donne l'assurance que vous n'aurez jamais à souffrir près de moi des désagréments dont vous parlez.

« Mon acceptation, écrit Derrécagaix, était complète. Je commençais à croire que mes camarades, aveuglés par des propos que la jalousie seule avait inspirés, ne connaissaient pas leur chef. Moi-même, je partageais cette ignorance, mais je savais déjà que le général avec qui je venais de me lier ne répondait pas au portrait qu'on m'en avait fait.

» ... Pour le public, c'était un chef arabe qui, s'étant dévoué à la France, avait obtenu, par suite d'une faiblesse regrettable, son inscription dans le cadre des généraux français. La plu-

part de ses collègues partageaient cette opinion, et, de là à manifester des sentiments analogues à ceux qu'inspirent les Arabes, il n'y avait qu'un pas. »

Derrécagaix devait devenir non seulement le confident de son chef, mais son historiographe. Si le colonel Trumelet a développé avec plus d'ampleur et de précision la magnifique carrière militaire d'Yusuf, le témoignage de l'aide de camp sur la vie intime de son chef est autrement émouvant.

***

Il est bien vrai qu'Yusuf était détesté. Pélissier de Reynaud et le maréchal Pélissier (malgré la similitude des noms, ces deux hommes n'avaient rien de commun entre eux) avaient contribué à créer la légende d'un Yusuf, cruel et impitoyable sabreur, parvenu militaire sans intelligence et sans instruction. Ce médiocre historien, Camille Rousset, s'était fait l'écho de ces racontars, qui empoisonnaient la vie du héros.

On ne pardonnait pas à Yusuf cette bravoure éclatante, que des Morris, des Tartas, des La Moricière, des Changarnier, des Bugeaud et des Randon avaient applaudie sur le champ de bataille. Moins encore, cette vie un peu trop fastueuse, peut-être, qu'il menait à Dar-El-Khiat. Les fêtes de madame Yusuf étaient les plus belles. Les femmes détestaient donc madame Yusuf. Mais elles adoraient le général. Cela n'était pas fait, non plus, pour lui ramener le cœur des hommes.

Tout le temps que le maréchal Randon avait été gouverneur général de l'Algérie, son affection avait soutenu Yusuf. Le palais du maréchal et la villa d'Yusuf étaient porte à porte. Les jardins communiquaient entre eux, et une intimité très grande s'était établie entre les deux ménages. Les Yusuf avaient naguère connu les mêmes rapports heureux avec les Saint-Arnaud. Mais Saint-Arnaud était mort, et Randon, rappelé en France, était remplacé par le prince Jérôme-Napoléon.

Dès son avènement, Napoléon s'était signalé par une proclamation stupéfiante à l'adresse de l'Algérie. Ceux qui se refusaient à de viles flatteries, et Yusuf était du nombre, avaient tenté de représenter à l'empereur le véritable état des choses. Mais nul n'est plus têtu qu'un homme faible. En rele-

vant le maréchal Randon de son gouvernement, et en le remplaçant par le prince Jérôme, Napoléon III orientait la politique algérienne d'une façon désastreuse. Il s'agissait, sous prétexte de progrès, d'assimiler les indigènes aux Européens, mais en donnant à ces derniers la totalité des terres disponibles. Yusuf était partisan du cantonnement des tribus, mais dans un sens beaucoup plus large, et beaucoup plus humain que ne l'était le prince Jérôme. Ses idées sur le cantonnement devaient d'ailleurs, par la suite, lui valoir cette disgrâce, qui hâta sa fin. Pour le moment, l'ardeur qu'il mit à vouloir éclairer un prince qui prétendait tout savoir ne tarda pas à empoisonner leurs rapports.

***

Il y avait alors à Alger trois frères, les Fonvielle, qui dirigeaient un journal à la solde du prince Jérôme. Cette feuille s'appelait l'*Entr'acte*. Avec l'approbation évidente du gouverneur, elle se mit à attaquer les personnalités militaires les plus en vue. En janvier 1860, elle consacra au général de Martimprey un article qui ne fut pas relevé. Le silence méprisant de Martimprey enhardit les folliculaires, et, au début de février, ils s'en prirent au général Yusuf. Ils allèrent même jusqu'à insulter grossièrement madame Yusuf.

L'aide de camp du général n'eut pas plus tôt connaissance de cet article, qu'il envoya ses témoins à l'auteur. Celui-ci, Arthur de Fonvielle, refusa de se battre. Le soir même, au théâtre, Derrécagaix le fit gifler par son ordonnance, un chasseur d'Afrique du nom de Bonin.

Yusuf, qui n'avait pas lu le journal, sut l'affaire dans la nuit. A la suite de cette gifle, le chasseur d'Afrique avait, en effet, été conduit au poste. La nouvelle s'était immédiatement répandue que l'altercation avait eu lieu à cause d'un article blessant pour le général. Elle était arrivée jusqu'au salon de Dahr-El-Kiat où Yusuf fumait paisiblement en compagnie de sa femme et de son beau-frère, le trésorier Weyer.

Au petit jour, Derrécagaix fut réveillé par des coups violents frappés à la porte de sa chambre.

Enveloppé d'une gandourah, le capitaine alla ouvrir. Il

aperçut son chef en grande tenue, un burnous rouge jeté sur les épaules. Yusuf tenait à la main deux épées de combat.

— Je sais ce que vous avez fait hier pour moi. Je tiens à vous en exprimer toute ma reconnaissance. Mais, maintenant que je sais, vous comprenez que c'est mon affaire.

Et, comme Derrécagaix lui demandait la permission de se retirer dans son cabinet de toilette, pour s'habiller, le général lui dit :

— Pendant que vous ferez votre toilette, je vais écrire à cet individu.

Et il s'installa au bureau.

Il chargea Derrécagaix de porter à Fonvielle un billet catégorique. Le folliculaire était invité à se trouver chez lui avec ses témoins, à une heure précise de l'après-midi. Yusuf se chargeait des épées.

— La paire que j'ai là, — dit-il au capitaine, — est toute neuve. Lepage me l'a envoyée hier. Elle attend son baptême.

L'arrivée du capitaine dans les bureaux de l'*Entr'acte* affola tout le monde. Cependant, lorsque Fonvielle eut lu la lettre, il fit bonne contenance. Le journaliste habitait, rue Boulaba, une maison mauresque assez agréable. Derrécagaix la visita avec lui. Ils choisirent, au premier étage, une salle, ou, plus exactement, une espèce de galerie, de 7 mètres de long sur 3 de large. Elle était dallée en céramique dévernie, — ce qui prévenait toute glissade — et fort bien éclairée. Il fut convenu qu'après la parade de midi, — ce jour-là était un dimanche, et, chaque dimanche, les troupes paradaient sur la place du Gouvernement, — le général arriverait avec ses témoins.

Derrécagaix vint rendre compte. Il achevait à peine de mettre le général au courant de ses démarches, que le préfet d'Alger, M. Levert, se fit annoncer. Ce fonctionnaire professait pour Yusuf des sentiments amicaux. Il avait déjà entendu parler de duel, et il venait aux nouvelles. Mais, ni le général, ni le capitaine ne parlèrent.

— Vous avez raison, — dit Levert, — de traiter cela par le mépris.

Et s'adressant à Derrécagaix :

— Savez-vous, mon cher capitaine, que j'ai reçu des lettres de menaces contre vous?

Il partit en recommandant la prudence.

En sortant de chez Yusuf, le préfet se rendit chez le général de Martimprey, commandant supérieur, et lui fit part de ses impressions.

— Je verrai Yusuf après la parade, — dit Martimprey. — Je vais le faire convoquer par un de mes aides de camp.

Yusuf reçut la convocation au moment du défilé, et haussa les épaules. A peine les troupes eurent-elles commencé leur dislocation que le général, accompagné du commandant Gandil, du docteur Mouliac et du capitaine, se rendit à la maison mauresque. Fonvielle y était déjà avec ses témoins, Duvernois et Roland. Le général enleva aussitôt ses éperons et sa tunique. Cependant, les témoins mesuraient les épées. On arma les combattants.

Derrécagaix note qu'Yusuf était du côté gauche de la pièce, un cigare éteint à la bouche. Il demanda du feu, tira quelques bouffées de fumée, baissa son épée, puis, très calme, il dit à son adversaire :

— Monsieur, avant de vous clouer dans le buffet qui est derrière vous, je dois vous avertir que je ne vous ai jamais fait de mal. Vous, au contraire, vous m'avez insulté et vous avez attaqué ma femme. Je tiens à vous dire que, si vous m'aviez connu, vous sauriez que j'étais de force à assommer un homme d'un coup de poing, et, à plus forte raison, à écraser du pied le scorpion que vous êtes.

Le combat commença aussitôt. En parant la première botte, Fonvielle accrocha un rideau. Derrécagaix releva les épées, arracha les tentures, et le combat reprit. Presque aussitôt, sur une attaque d'Yusuf, le journaliste, arrivé trop tard à la parade, opposa son bras gauche à l'épée de son adversaire. La lame entra près du poignet et pénètra jusqu'au coude. La violence du coup fut telle que l'arme se brisa en trois tronçons. Tandis que le docteur pansait le journaliste, le général s'écria qu'il n'était pas venu ici pour une égratignure, et qu'il lui fallait la vie d'au moins un des insulteurs : il provoqua les deux témoins de Fonvielle. Ce dernier, avec un courage assez méritoire, offrit de reprendre le combat. Le docteur s'y opposa.

Yusuf insista alors pour se battre avec le directeur du journal, qui était justement ce Duvernois qui servait de

témoin à Fonvielle. Mais Duvernois ne tenait pas du tout à se battre. Ce fut Fonvielle qui arrangea la chose en offrant de faire des excuses. Yusuf l'alla voir sur le matelas où il reposait, tout ensanglanté. Aux premiers mots du blessé, Yusuf lui serra sa main valide, et lui dit :

— N'en parlons plus. Après tout, vous êtes un brave. Si je vous avais connu plus tôt, je vous aurais fait engager dans mes spahis et, avec votre courage, vous vous seriez fait une autre situation que celle de journaliste.

Il fallut ensuite entendre les reproches du général de Martimprey. Mais ils n'étaient que de pure forme!

***

Chose curieuse, c'est ce duel qui ramena en Algérie le vieil ennemi d'Yusuf, le maréchal Pélissier. L'affaire avait fait du bruit. Le journal qui avait insulté Yusuf avait été supprimé. Une intervention faite à la Chambre avait montré l'empiétement du pouvoir civil sur le pouvoir militaire. Les agissements du prince Jérôme furent sévèrement appréciés.

Napoléon III en prit prétexte pour venir visiter l'Algérie. Il prétendait, en toute innocence, se rendre compte, en quelques jours, des besoins de l'Afrique du Nord. Yusuf fut chargé d'organiser des fêtes en son honneur.

On édifia, à la Maison Carrée, une magnifique tente, on fit camper deux grands douars du sud, avec leurs chameaux, leurs chevaux et leurs troupeaux. On parqua lièvres, outardes et gazelles, pour la chasse. On forma une caravane, qui fut attaquée par un goum. On chassa l'outarde au faucon, et la gazelle au sloughi. Enfin, les spahis d'Yusuf exécutèrent une fantasia sans égale par le nombre de cavaliers qui y participèrent. Ce fut à quelques jours de là, qu'Yusuf reçut le grand cordon de la Légion d'Honneur. Ce devait être la dernière joie d'Yusuf.

Le 24 novembre 1860, l'Algérie était constituée militairement en corps d'armée, et le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, en recevait le commandement militaire et civil.

***

Le premier acte de Pélissier, avant même d'être rendu à Alger, fut de décider que la division Yusuf serait transférée à Médéa. C'était là une pure brimade. Le maréchal, en agissant ainsi, savait que rien ne serait plus pénible pour Yusuf que de quitter la villa de Dhar-El-Kiat, et son magnifique jardin peuplé des gazelles, des ibis et des autruches de madame Yusuf.

Le général rédigea aussitôt une lettre fort amère, et décida que le capitaine Derrécagaix irait à Paris, plaider sa cause auprès de Pélissier. Au moment du départ, madame Yusuf en remit une autre, plus habile, à l'aide de camp.

A Paris, Derrécagaix trouva immédiatement un appui auprès du général Fleury, aide de camp de l'empereur. Fleury avait pris part à l'affaire de la Smala et à celle de l'Isly, comme officier de spahis, sous les ordres d'Yusuf, et lui était resté dévoué. L'amiral Fourichon et le général Durrieu, inspecteur général de la cavalerie, joignirent leurs efforts à ceux de Derrécagaix. Fleury promit d'en parler à l'Empereur, qui força Pélissier à revenir sur sa décision.

Derrécagaix se présenta alors chez le maréchal. Il y fut reçu par le deuxième aide de camp, le capitaine de Salles, qui lui apprit que, depuis trois jours, le grand chef ne décolérait pas. Le vainqueur de Malakoff avait décidé que, dès qu'on pourrait mettre la main sur l'aide de camp d'Yusuf, on l'enfermerait dans une chambre, et qu'il devrait s'y considérer comme aux arrêts de rigueur. Ce qui fut fait.

Le capitaine y demeura plusieurs heures, seul, et méditant sur le caractère du maréchal. On lui avait fait l'affront de l'enfermer à clef. Enfin, vers cinq heures du soir, Pélissier arriva et commença à l'injurier. Le sang-froid du jeune officier ne faisait qu'augmenter sa colère.

— Vous avez des lettres à me remettre, monsieur. Donnez-les-moi, — finit-il par dire.

Derrécagaix lui remit alors celle de madame Yusuf et reçut cette réponse :

— Vous me cachez les autres, monsieur. Vous manquez à votre devoir. Vous aurez quinze jours d'arrêts.

Puis il brisa un fauteuil, ce qui augmenta encore sa fureur, et, là-dessus, il infligea à l'aide de camp deux mois d'arrêts de forteresse.

— Vous en avez d'autres, monsieur, je le sais, le comte Fleury et l'amiral Fourichon les ont lues... Oui, vous en avez une autre, celle du général Yusuf. Je la veux.

L'aide de camp ne se déconcerta pas. Il répondit qu'en effet, il en avait une autre, qu'il était autorisé à ne pas donner au maréchal et qu'il l'avait laissée chez lui, à l'hôtel. Pélissier l'envoya la chercher.

De retour à la Chancellerie, il tendit à Pélissier la lettre d'Yusuf qu'il venait de cacheter. Ce que le maréchal lui fit remarquer.

— Vous venez de cacheter cette lettre. Pourquoi?

— Parce qu'elle ne l'était pas, — répliqua tranquillement Derrécagaix.

Remarque juste, sur laquelle le duc de Malakoff n'insista pas. Il lut la lettre d'Yusuf et dit :

— Vous aviez raison de ne pas vouloir me la montrer. Celle de madame Yusuf était autrement habile.

Sur quoi, il se laissa aller à parler avec Derrécagaix d'amis communs, et finit par l'inviter à dîner, le soir même.

— Cela m'est impossible, monsieur le maréchal.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis aux arrêts de forteresse pour deux mois, sur votre ordre, répliqua l'aide de camp.

— N'en parlons plus, — dit Pélissier, — puisque je vous invite.

Le dîner vaut une mention. Derrécagaix était le seul convive en uniforme. Ce que le maréchal lui fit observer d'abord avec humeur. Puis, présentant le jeune officier à sa belle-sœur, qui était grande et mince, alors que le reste de la famille était de taille plus médiocre, il ricana : « Vous voyez, elle n'est pas de la famille. » Arrivés devant la Maréchale : « Offrez-lui votre bras. Puisque vous êtes le seul en uniforme, vous êtes le plus brillant militaire de la réunion. » La terreur qu'inspirait le maréchal était telle qu'il fallait que tout le monde rît de ses plaisanteries. A table, le maréchal parlait seul, et, si un convive ouvrait la bouche, il lui coupait

aussitôt la parole. Il n'était aimable que pour son chien, un affreux roquet trop gras. Tout en parlant, le maréchal surveillait ce que mangeaient ses convives, et les critiquait. Il fit une scène au maître d'hôtel, pour n'avoir pas assez arrondi le bras en servant. Il se moqua de tous ses collègues, et, en particulier, du maréchal Randon. Bref, il fut ce qu'il était toujours...

***

L'arrivée du maréchal à Alger fut dépourvue d'aménité. On sentait le désir qu'il avait de manifester sa dignité par des brimades. Même avec les officiers d'état-major, à l'égard desquels il était moins aigre, il ne put s'empêcher de faire deux ou trois sorties désagréables. Il avisa le commandant Fourchault, qui avait eu jadis un duel malheureux, et lui cria : « Ah! vous voilà, Fourchault. Eh bien, vous n'avez tué personne depuis que je vous ai vu? » Arrivé à la hauteur de Derrécagaix, il fit une allusion fort indiscrète au voyage de Derrécagaix à Paris. Deux ou trois phrases rappelèrent aux officiers d'état-major qu'ils n'avaient plus qu'à mettre le petit doigt sur la couture du pantalon.

J'ai déjà dit que la propriété d'Yusuf et celle du gouverneur étaient contiguës. Madame Yusuf fit retirer la clef de la porte de communication établie du temps du maréchal Randon. Pélissier la réclama, mais ce fut en vain.

A quelque temps de là, madame Yusuf patronna une vente de charité. Elle se garda bien de réclamer la moindre offrande au gouverneur. Le maréchal lui envoya néanmoins une bourse contenant une offrande assez généreuse, plus une déclaration en vers. Ce n'était un secret pour personne, que Pélissier envoyait des vers à toutes les dames qu'il trouvait à son goût. Personne n'ignorait non plus que le maréchal avait, si l'on peut dire, un poète à sa solde. C'était un officier d'artillerie, dont l'unique fonction était de versiffier pour le grand chef.

Tout en renvoyant le madrigal au maréchal, madame Yusuf remercia de l'offrande. Pélissier vint lui faire une visite et repartit chargé de fruits. Ces bonnes relations ne durèrent pas.

***

Ce fut, cette fois-ci, de la faute d'Yusuf. Le lieutenant-colonel Gandil, directeur des affaires arabes, le témoin d'Y[illegible] lors de son duel avec Fonvielle, avait soumis au général [illegible] projet de cantonnement des tribus arabes, qui avait le double avantage de répondre aux idées que l'Empereur avait émises lors de son voyage — il avait parlé de la « rédemption » des tribus indigènes — et d'être pratique. On y retrouvait, dans leur essence, les théories qu'Yusuf avait proposé d'appliquer jadis au beylicat de Constantine, et qui, tout en mettant à la disposition des colons européens 2 380 000 hectares de terres incultes dans la province d'Alger, auraient pu conduire heureusement à l'assimilation des Arabes aux Français. Pélissier ordonna que le travail demeurât dans un carton. P[illegible] il partit pour Paris afin d'y défendre son budget.

Or, ce budget fut attaqué à la Chambre par un orateur qui, armé d'une copie du travail d'Yusuf, démontra que certaines économies étaient possibles, si l'on cantonnait les tribus. Gandil, qui avait été l'auteur de l'indiscrétion, fut renvoyé à son régiment, « d'office », comme le maréchal prit soin de le télégraphier[1].

Au même moment, le chef d'escadron de Sonis, — le futur héros de Patay, — qui commandait alors le cercle de Laghouat, eut à faire face à un commencement de révolte dans le sud-algérien, et dut faire fusiller neuf coupables. Yusuf approuva son rapport, et le chargea de le transmettre au maréchal. Ce dernier dit tout d'abord : « Bien touché, Sonis a eu raison. Il faut être énergique. » Puis, ayant réfléchi deux minutes : « Ah mais non! c'est moi que les journaux vont attaquer! Il faut que j'avise. » Sonis fut envoyé en disgrâce, et Yusuf ne cacha pas ses sentiments sur la faiblesse du gouverneur devant la menace d'une campagne de presse.

1. Depuis que j'ai écrit ces lignes, j'ai reçu communication d'une lettre du général Yusuf adressée à un de ses amis. Il ressort de cette lettre que le travail fait par Yusuf lui avait été directement demandé par l'Empereur. On s'étonne que, dans ces conditions, le maréchal ait cru devoir prendre des sanctions. — *N. de l'A.*

***

Quelques jours plus tard, à l'occasion du mariage de la fille du directeur de la banque de l'Algérie, une scène éclata entre Yusuf et le maréchal. Lorsque ce dernier entra dans le salon, il était plein de monde. Le général Yusuf, fort occupé d'une très jolie femme, ne l'aperçut pas, et demeura assis. Pélissier vint se planter devant lui, et dit : « Général, lorsque j'entre quelque part, j'entends que chacun se lève et me salue. » Yusuf se leva, le toisa des pieds à la tête, et, sans le saluer, lui tourna le dos et sortit. Le maréchal prit alors la place de Yusuf, à côté de la jolie personne.

A dater de ce jour, le commandant en chef et le général s'ignorèrent. Mais la haine de Pélissier trouva une complicité inattendue.

Le général Yusuf avait recueilli chez lui sa belle-mère. En criaillissant, madame Weyer était devenue soupçonneuse. Le maréchal n'eut pas de peine à lui faire croire qu'Yusuf faisait à sa fille de nombreuses infidélités, — ce qui n'était d'ailleurs pas sans fondement, — et que le capitaine Derrécagaix en était le complice. L'aide de camp dut se résoudre à quitter son chef. Yusuf perdit ainsi son ami le plus dévoué.

***

Le caractère d'Yusuf s'assombrit. Il eut des suffocations. Il adorait sa femme, et, cependant, il se sentait plus heureux sous la tente. Il souhaitait presque des soulèvements. Il montait alors à cheval et le dieu de la guerre le reprenait. Puis, couvert d'une gloire nouvelle, il rentrait à Alger pour avoir quelque autre ennui.

Le vice-amiral Rigault de Genouilly, dont l'escadre vint mouiller devant Alger, négligea de faire visite à Yusuf, son ancien, et dont la situation de commandant du territoire de la province d'Alger était considérable. Bien plus, il donna un bal à bord du vaisseau amiral, et négligea d'inviter le général et madame Yusuf.

Le lendemain, il recevait la visite du colonel Brincourt, et du colonel Nicolaï, du 3e Zouaves, qui venaient lui demander

réparation de la part d'Yusuf. L'amiral fit des excuses et un semblant de visite à madame Yusuf, mais le scandale fut grand.

Yusuf en était là de ses ennuis, lorsqu'il rencontra un jour madame Morris, la femme du général. Le brillant sabreur, le camarade d'Yusuf à la Smala et à l'Isly, avait séduit une jeune Mauresque et le maréchal Bugeaud l'avait forcé à l'épouser. La même aventure était arrivée en même temps au colonel Martineau des Chenets, plus tard général. Ces deux dames, toutes jeunes, avaient passé par un excellent couvent français.

Il se trouvait que Morris était le seul de ses vieux compagnons d'armes avec qui Yusuf entretînt encore des relations d'amitié. Il s'avança donc pour saluer madame Morris. Mais il le fit en arabe. Elle lui répondit en français. « Général, je ne vous ai jamais donné le droit de me tutoyer. » Puis elle lui tourna le dos et s'en fut raconter à son mari qu'Yusuf venait de l'insulter.

Yusuf croyait à une boutade et n'y pensait plus deux minutes après. Le lendemain, il eut la surprise de recevoir une lettre du général Morris, dans laquelle ce dernier lui demandait raison de l'affront qu'il avait fait à sa femme. « Ah! s'écria Yusuf. Puisqu'il en est ainsi, je ne serai pas fâché de lui flanquer un coup d'épée. Et, cette fois-ci, personne ne m'en empêchera. L'histoire de l'amiral ne se renouvellera pas. » Il choisit pour témoins deux sous-officiers de chasseurs d'Afrique qui n'avaient qu'à obéir et à se taire.

Cependant, l'affaire vint aux oreilles du lieutenant-colonel Faure, ancien aide de camp d'Yusuf, alors sous-chef d'état-major de Pélissier. Cet officier se précipita chez Morris, et lui fit comprendre que deux généraux de division ne pouvaient se battre en duel sans un motif grave. Morris questionna aussitôt sa femme. « Oui, il m'a tutoyée, dit-elle. Et cependant, je ne lui en ai jamais donné le droit. — Mais enfin que t'a-t-il dit? — Il m'a dit : Comment va ton mari? — C'est tout? — Oui. — En quelle langue t'a-t-il dit cela? — En arabe. » Morris éclata de rire. Le « vous » n'existe pas en arabe. Il écrivit aussitôt à Yusuf : « Mon cher ami, ma femme est une peste qui ferait battre les meilleurs amis du monde. »

Deux heures après, Yusuf était chez lui, et ils s'embrassaient et pleuraient presque, en songeant aux beaux jours de la Smala et de l'Isly.

XII

LA FIN

Des amitiés de femmes fidèles au souvenir. La princesse Isabeau de Beauvau-Craon lui envoie un délicieux Coran. Yusuf, — le catholique Yusuf, qui, chaque fois qu'il part en colonne, se fait « graisser les bottes » par les pères de Staouëli, — trouve des consolations dans les sourates. Lui-même écrit en arabe des pensées qui figureront sur son mausolée. Car il pense à la mort. Il a cessé de manger de la viande. Il se nourrit de fruits, d'un peu de riz. Il boit beaucoup trop de café. Il promène mélancoliquement sa silhouette amaigrie dans les jardins de Dar-El-Kiat. Sa femme malade s'appuie sur son bras. Ils nourrissent ensemble les gazelles et les autruches, bêtes favorites de madame Yusuf.

Encore un moment de gloire. C'est la colonne Yusuf, qui, en 1864, au lendemain de l'assassinat du colonel Beauprêtre, mate l'insurrection. Yusuf venge la mort de cet homme, haï même des Français, et qui, une fois, par jalousie, a tenté d'empoisonner le général. Là-dessus, un messager arrive, porteur d'une nouvelle grave. Le maréchal Pélissier vient de mourir. Yusuf dit : « Il ne m'a jamais fait que du mal, mais sa mort est une grande perte. » Plus grande qu'il ne le croit. Pélissier a haï Yusuf, mais il a toujours rendu hommage à ses qualités militaires.

***

Mac-Mahon remplace Pélissier. Brave officier, mais sans grand jugement personnel. Les calomnies dirigées contre Yusuf ont fait leur chemin dans son esprit. Pour lui, Yusuf est un « bicot », un sabreur sans intelligence, un homme dangereux, dont il faut se défaire. Le général de Martimprey, qui a rempli l'intérim entre Pélissier et Mac-Mahon, fait au nou-

veau gouverneur l'éloge d'Yusuf. « Grâce à lui, dit-il, l'insurrection a été étouffée. — Il a pillé un million pour lui, et trois cent mille francs pour son aide de camp », répond Mac-Mahon. Matimprey hausse les épaules. Histoire stupide. Il a beau essayer de détromper le maréchal, celui-ci réclame le renvoi d'Yusuf. Le maréchal Randon, ministre de la Guerre, s'y refuse avec indignation. L'Empereur, très ennuyé, flotte.

Pendant que la calomnie et la sottise s'acharnent sur Yusuf, le héros est occupé à pacifier le sud des provinces d'Alger et d'Oran. Une fois de plus, il est à cheval, inlassable. Il rentre à Alger le 13 décembre 1864 après une dure campagne de quatre-vingt-quinze jours. Des messages de Mac-Mahon l'ont approuvé et félicité. Pour la première fois, depuis longtemps, il rentre joyeux à Dar-El-Kiat. Mac-Mahon est en France. Ce n'est que le 7 janvier que le gouverneur général revient. Yusuf a laissé, au sujet de cette visite, une note manuscrite. La voici :

« Après une longue conversation sur les faits et les circonstances de l'expédition, écrit-il, et au moment où je me levais pour prendre congé de lui, le maréchal me retint et me dit à brûle-pourpoint :

» — Je suis franc, et j'agis toujours avec franchise. Je dois donc vous dire qu'en acceptant le Gouvernement général de l'Algérie, j'ai demandé à l'Empereur votre rentrée en France. Avec de nouveaux systèmes, il faut des hommes nouveaux, qui feront mieux que les anciens. L'Empereur et le ministre de la Guerre n'ont pas accepté ma proposition. Mais je n'ai pas changé d'avis, et il faut que cela se fasse. Pour vous-même, le changement sera très avantageux. Car, si nous avons la guerre, vous aurez le commandement de la cavalerie légère, et j'ajouterai, pour vous prouver ma bienveillance, que j'avais même demandé ce commandement pour vous, lors de la campagne d'Italie.

» — Monsieur le maréchal, — répondis-je en cherchant à réprimer ma vive indignation, — j'étais informé dès le début de la campagne des dispositions de Votre Excellence à mon égard. Aussi m'a-t-il fallu, vous pouvez m'en croire, tout mon dévouement au devoir et à l'intérêt général, pour trouver la force et l'énergie nécessaires au succès de l'opération. Après

les témoignages de satisfaction que m'apportaient vos lettres, et que vous venez de me renouveler, je me croyais en droit d'espérer que vous aviez changé d'avis, et, s'il n'y avait une autre question qui passe avant tout pour moi, la santé de ma femme, je vous répondrais immédiatement. Pour le moment, laissez-moi réfléchir. »

Yusuf sortit, laissant le maréchal un peu honteux de lui-même. Car l'homme nouveau auquel avait pensé Mac-Mahon, c'était le général de Wimpffen, — plus tard, le mauvais conseiller de Sedan, — pour le moment, l'homme le moins au courant des affaires d'Algérie. Comme le faisait remarquer le colonel Gandil, Yusuf était une victime des bureaux arabes. Chose assez extraordinaire, ce grand soldat était persécuté pour avoir cherché à résoudre les questions d'administration algérienne de la façon la plus pacifique. On poursuivait en lui cette diplomatie si fine, et cet ascendant qu'il avait pris sur les Arabes, parce que chaque solution heureuse d'Yusuf, en épargnant une campagne, contrariait les vues égoïstes de l'avancement. A ce moment-là, Yusuf illustrait un mot du duc de Mortemart. A quelqu'un qui disait : « Yusuf, ce sabreur! » Le vieux gentilhomme avait rétorqué : « Vous voulez dire : ce prince! »

Derrécagaix, revenu auprès d'Yusuf, montra au général le moyen qu'il avait de faire échec à Mac-Mahon. Nommé par l'Empereur, Yusuf n'avait qu'à refuser d'être déplacé, jusqu'à ce que l'Empereur statuât. Le maréchal Randon, ministre de la guerre, n'avait-il pas offert à Yusuf de lui confier l'inspection de la cavalerie en Algérie, et l'Empereur n'avait-il pas proposé de le nommer sénateur inamovible? Mais Yusuf était las de tant d'ingratitudes. Le soir même, malgré les efforts de l'aide de camp et de madame Yusuf, il envoya au ministre de la Guerre une lettre *ouverte*, qu'il se donna la joie cruelle de faire passer par l'intermédiaire de Mac-Mahon. C'était une bonne vengeance, qui devait encore envenimer les choses

Randon, ému, refusa le congé que demandait Yusuf. Il lui prescrivit de conserver son commandement, provisoirement, et le supplia de choisir, en France, la division qui serait le mieux à sa convenance. Celle de Montpellier devait

être prochainement libre, et Yusuf, pensant qu'elle conviendrait à la santé de sa femme, la choisit.

Il eut le courage de ne se plaindre à personne, et d'assister, avec le sourire, à toutes les réceptions officielles.

***

Il quitta Alger le 8 avril. Madame Yusuf soupçonna la violence du drame qui se jouait en lui. Les jours précédents, on avait manifesté ferme contre Mac-Mahon, et Yusuf lui-même avait rappelé ses partisans — le mot n'est pas trop fort — au sentiment de la discipline et du respect à l'égard du gouverneur général.

Les journaux avaient cessé de l'attaquer. Les mêmes qui le calomniaient, trois mois auparavant, découvraient en lui toutes les vertus. *Le Courrier de l'Algérie* s'effrayait de voir partir un administrateur habile et intègre, qui avait tant fait pour la colonisation. *Le Tell*, de Blidah, écrivait : « Les noms d'Yusuf et d'Algérie sont intimement et inséparablement liés, et il ne semblait pas qu'ils pussent être séparés. »

Il y eut foule sur le quai de la Pêcherie. Au moment de mettre le pied dans le canot, Yusuf parla.

— Mon corps vous quitte, mes bons amis. Mais mon âme demeure avec vous. C'est ici que je veux dormir mon dernier sommeil. Ma place, — on ne m'enviera peut-être pas celle-là, — est faite sur ces hauteurs. (Il montra du doigt les collines de Mustapha Supérieur.) C'est là, sur cette terre algérienne, que ma fidèle compagne et moi voulons reposer dans l'éternité.

Une foule d'Arabes demandèrent alors à défiler devant lui. Ses ennemis mêmes lui baisèrent la main. Jamais, même aux soirs de la Smala et de l'Isly, il n'avait été plus grand. Des officiers, des soldats, des fonctionnaires, des civils pleurèrent. Le *Moniteur de l'Armée*, sous la plume de Feydeau, résuma les commentaires faits contre Mac-Mahon. « Cette mesure *inexplicable...* » écrivait-il. Feydeau étalait les états de service d'Yusuf et citait la phrase de Saint-Arnaud sur la Smala : « Il fallait un prince jeune et ne doutant de rien,

s'appuyant sur deux hommes comme Yusuf et Morris, pour avoir le courage de l'accomplir. »

***

Adieu Dar-El-Kiat. Où sont les soirées passées avec tous les visiteurs de l'Algérie? le bon rire de Dumas père? les mots d'Horace Vernet? Des écrivains, des artistes, des princes ont passé là...

Paris... L'Empereur embrassera Yusuf et lui promettra un siège au Sénat : « Oui, mon cher Général. Il vous faut une compensation. »

***

Six mois à Montpellier. La santé d'Yusuf est mauvaise. A la fin de janvier 1866, le général donne un bal. Le lendemain, il est obligé de s'aliter. Les médecins diagnostiquent une simple anémie. Ils le pressent de retourner à Alger. Madame Yusuf l'en supplie. Il répond : « J'y retournerai sénateur, ou mort. »

Cannes... Le climat de Cannes guérira peut-être le malade. Il y trouve des amis. Le prince Demidoff est là. On commente joyeusement la lettre de monseigneur Le Courtier, évêque de Montpellier, qui réclame un bulletin de santé. Isabeau de Beauvau-Craon, la fidèle amie, bien vieillie aussi, vient en visite.

Le 1er mars, c'est l'anniversaire du mariage d'Yusuf. Ce jour-là, il se sent si faible qu'il réclame les derniers sacrements. A peine les a-t-il reçus qu'il se sent mieux. Il se fait porter à la fenêtre. De la Villa des Roses, on découvre cet horizon de mer bleue.

— Dès que je serai rétabli, — dit-il à sa femme, — nous irons à l'île d'Elbe. Nous visiterons ensemble le palais, je le reconnaîtrai. Nous retrouverons la place où, tout enfant, j'ai joué entre les jambes de mon père, et sur les genoux de la princesse Pauline.

Le lendemain, il est plus mal. Demidoff, qui vient le voir, écrit immédiatement à Trousseau. L'illustre professeur arrive.

Le docteur Jadelot, médecin de l'Empereur, et beau-frère d'Yusuf, — il avait épousé Sophie Weyer, — accompagne Trousseau. Il nous a laissé le récit de la consultation.

« Après avoir interrogé le général avec le plus affectueux intérêt », il fit découvrir sa poitrine, qui, comme son visage, avait « l'effrayante apparence du marbre de Carrare. » Il l'ausculta avec le plus grand soin, puis il resta comme absorbé pendant quelques minutes.

» — Général, dit-il, un médecin est un peu comme un confesseur. Je vous ai examiné avec la plus scrupuleuse attention. Il n'y a pas un seul organe attaqué en vous. Votre corps est aussi sain qu'en pleine santé. Voulez-vous me dire ce qui vous a mis dans cet état?

» — Docteur, en me voyant ainsi, vous ne pouvez ignorer que j'ai beaucoup souffert. J'ai eu le cœur broyé. Par dignité, et surtout par amour pour ma pauvre femme, je ne me suis jamais plaint. La plaie s'est agrandie, et il me semble que tout le sang de mon cœur s'est échappé par là.

» — Il n'a plus une goutte de sang, dit le docteur. C'est vrai. Eh bien, nous essaierons de lui en refaire. »

On soigna Yusuf par l'oxygène, mais il était trop tard.

***

Le malade ne pensa plus qu'à sa femme. « Sans elle, sans sa douleur à laquelle je pense, la mort me serait douce. Songez-y! j'ai toujours cherché à faire le bien, je n'ai fait que des ingrats. »

Le 15 mars, il tomba dans une prostration complète. Vers dix heures, il se redressa brusquement. Il étendit les mains, comme pour saisir les rênes de son cheval. Il cria d'une voix forte : « Algérie. » Puis il dit en arabe : « Agha S'liman, qui est autour de moi? » Il eut un dernier cri : « En avant. » Puis il entra en agonie.

Le 16 mars, à deux heures du matin, le plus héroïque soldat de la conquête de l'Algérie avait cessé de vivre.

M. CONSTANTIN-WEYER

AU MILIEU DE LA LÉGISLATURE

La Chambre de 1928 est arrivée au milieu de sa législature : élue depuis deux ans, il ne lui reste qu'un temps égal à passer avant de se représenter aux suffrages des électeurs. Sans doute, il y a quelques mois, certains initiés ont parlé d'une prorogation possible jusqu'en 1934, à la faveur du mandat de six ans, mais, si le principe de la prolongation du mandat législatif est approuvé par la grande majorité des parlementaires et de l'opinion, il paraît bien difficile que cette Chambre, en votant le principe, s'octroie à elle-même le bénéfice de son application.

Les électeurs de France voteront donc en 1932, et, puisque la Chambre est arrivée au milieu de sa course, l'occasion nous semble propice pour essayer de juger l'œuvre accomplie depuis 1928 et pour risquer quelques prévisions d'avenir.

Comme nous l'écrivions ici même l'année dernière, le destin de cette assemblée a été jusqu'ici de liquider le lourd héritage de ses devancières. Ce travail de déblaiement et d'apurement de comptes vient de s'achever. Il aura pris deux ans exactement pour ses trois étapes : 1928, stabilisation du franc — 1929, ratification des accords de Londres et Washington — 1930, approbation du plan Young.

1928. La nécessité reconnue d'avoir, avant tout compte, une monnaie de comptes digne de ce nom, amène M. Poincaré à se résigner à la dévalorisation du franc. Grâce à la formule d'Union Nationale, l'opération s'accomplit sans remous politiques.

1929. La nécessité de faire honneur à la signature de la France, et de sauvegarder notre crédit extérieur, conduit M. Poincaré à demander la reconnaissance de nos dettes envers les États-Unis et la Grande-Bretagne, quelles que soient les réserves faites sur l'origine et le mode de calcul de la dette. L'Union Nationale est morte : grosse bataille politique, dont nous avons retracé en son temps le cours parfois dramatique. Désormais, le passif de notre situation est clairement chiffré.

1930. Par la ratification des accords de la Haye, l'actif vient d'être déterminé. Parallèlement à cette liquidation financière, un travail analogue a été accompli sur le terrain politique, par la ratification du pacte Kellog, que complétera demain celle de l'acte d'arbitrage.

Tel est le bilan. Il serait puéril d'en contester l'importance. Un tel travail vaut mieux que les trente séances où la Chambre de 1919 s'amusa à discuter la question de l'enseignement du grec, tandis que l'Europe en gésine enfantait dans la douleur et la misère un ordre nouveau; pourtant, il est certain que la Chambre de 1928, en arrivant au Palais-Bourbon, espérait avoir mieux à faire que de dénouer ou de trancher les problèmes autour desquels, depuis dix ans, on tournait sans oser aucun geste décisif. Cette besogne nécessaire une fois accomplie, il reste encore deux années avant les élections générales. Que peut faire la Chambre d'ici là?

***

Pour répondre à cette question, il faut jeter un coup d'œil sur l'histoire parlementaire de ces derniers mois. Elle n'est confuse que lorsqu'on se noie dans le récit des intrigues quotidiennes, mais, du plafond, tout s'ordonne et s'éclaire.

En 1928, lorsque les 600 élus, parmi lesquels 300 nouveaux, se ruèrent, comme dans le roman de Barrès, à la conquête de Paris, un trait frappa tous les observateurs de la vie parlementaire : cette Chambre semblait moins divisée que les précédentes par la passion politique. Fallait-il l'expliquer, comme M. Léon Blum s'y risqua, par le fait que 460 députés avaient été élus sur le nom de M. Poincaré? Le chiffre est excessif, et l'observance fut moins stricte que

ne le pensait le leader socialiste. Cependant, on peut tenir pour assuré que, dans les premiers mois de sa vie collective, cette Chambre était disposée à s'entendre et à s'unir en vue d'un travail commun.

Plébiscité par le pays, M. Poincaré avait les moyens de faire cette union nouvelle, sur un programme d'avenir. Dès le lendemain des élections, ou, au plus tard, en juillet, après la stabilisation, il pouvait, par un remaniement ministériel, réunir l'équipe nouvelle autour de laquelle se cristalliserait une majorité. Son erreur, trop compréhensible et bien excusable, fut de croire que le ministère qui en 1926 sauva le franc et le pays par une politique de calme, et, disons-le sans aucune intention critique, d'immobilité, pourrait satisfaire le besoin de nouveauté et d'action hardie que manifestait le pays.

En novembre, après la rupture de l'Union Nationale, le Président du Conseil essaya d'un replâtrage quand une refonte eût été nécessaire, présenta une nomenclature d'affaires courantes quand un vaste programme était attendu. On sait le reste, cette tragique lutte de M. Poincaré contre la maladie, l'intelligence et la volonté demeurant souveraines quand le corps s'avouait vaincu. M. Briand fut appelé en plein débat sur les dettes à recueillir une difficile succession.

M. Briand souhaitait une formation politique différente de celle que lui léguait M. Poincaré : il ne semble pas qu'il ait obtenu licence de modifier le ministère tout fait dont il prenait la présidence; la formule *Quieta non movere* a toujours paru aux chefs d'État l'expression suprême de la sagesse.

La crise ministérielle du 22 octobre dernier montra la fragilité de la formation d'Union Nationale amputée des radicaux et de M. Poincaré. Avec cette crise s'est ouverte une période d'agitation politique contrastant fortement avec le calme qui régnait depuis juillet 1926. Le résultat de ces six mois a été de diviser la Chambre en deux fractions presque égales et dont l'opposition a pris en mainte séance une allure de violence et d'hostilité. On dirait que, par une obscure loi de compensation, une Chambre élue sous le signe de la bataille s'achemine fatalement vers une trêve, au lieu que l'Assemblée née de cette trêve se retrouve après deux ans aussi batail-

leuse que son aînée. Ce n'est pas un progrès au point de vue du travail efficace et du rendement.

En est-ce un, au moins, au point de vue de la clarté politique?

Chefs de gouvernement à la recherche d'une majorité, les présidents du Conseil successifs se sont mis à dénombrer les députés un par un : M. Tardieu, en partant de la droite, M. Chautemps en commençant par la gauche. M. Chautemps n'a pas pu arriver tout à fait jusqu'au milieu; M. Tardieu y est parvenu, mais ce centre lui a déjà fait défaut en février, et recommencera. Personne n'a pu encore tenter le troisième mode de dénombrement, partir du député central, le vénérable M. Thomson, qui est de tempérament ministériel, et aller à la fois vers la droite et vers la gauche.

— La concentration, alors?

— C'est vous qui l'avez nommée.

***

De ces expériences successives, dont aucune n'a vraiment réussi à rencontrer la stabilité gouvernementale, un certain nombre de leçons se dégagent cependant.

Tout d'abord une constatation s'impose jusqu'à l'évidence: c'est que, s'il y a dans cette chambre une majorité qui siège à droite, le gouvernement qui s'appuie sur cette majorité ne saurait faire une politique de droite. Dans les questions de politique étrangère qui ont dominé tous les récents débats, M. Marin faisait figure d'isolé au sein du groupe qu'il continue à présider nominalement. Nous n'avons jamais compris que tel ou tel parti politique prétendît se faire un exclusif monopole des idées de rapprochement entre les peuples et de l'Esprit de Genève, mais il n'en est pas moins certain que la masse de l'Union Républicaine Démocratique, en se ralliant à la politique symbolisée par la personne de M. Briand, a renoncé à l'un des thèmes essentiels de la campagne menée dans le pays par la Fédération Républicaine contre ce qu'elle appelait « les mutilations successives de la victoire ».

Du reste, sur les points mêmes de son programme auxquels la droite tient le plus, il est évident qu'elle ne dispose pas

d'une force parlementaire suffisante pour faire prévaloir ses solutions. On l'a bien vu dans le vote récent sur la gratuité de l'externat dans la classe de sixième, mesure combattue vivement par tous les partis de droite, notamment l'U. R. D., les Indépendants, les Démocrates populaires, l'Action Démocratique et sociale. Or, le scrutin est des plus intéressants à analyser. M. Tardieu n'avait pas posé la question de confiance contre le texte de la Commission des finances, mais il avait montré aussi nettement que possible la pensée du gouvernement, et les voix des 29 ministres et sous-secrétaires d'État qui siègent à la Chambre ont fait bloc contre ce texte. Il n'en a pas moins été voté. Que conclure de ces deux exemples, sinon que la majorité s'évanouirait, le jour où les groupes de droite, majorité dans cette majorité, prétendraient imposer leurs directives?

Qu'on ne vienne pas faire observer que la question de confiance aurait pu être posée et que le résultat du scrutin en eût été transformé : M. André Tardieu s'observe de plus en plus, il n'a pas été long à reconnaître les inconvénients de la méthode qu'il suivait de novembre à février, et une tactique plus souple succède désormais à la manière rude qui répondait à la brusquerie, d'ailleurs sympathique, de son tempérament.

Mais s'il semble acquis désormais que les droites n'ont pas à attendre de grandes satisfactions positives du gouvernement actuel et qu'elles devront le soutenir sans enthousiasme, comme constituant à leurs yeux le moindre mal, une autre conclusion est évidente, c'est qu'il n'existe pas actuellement de majorité possible avec la participation ou le soutien des socialistes. M. Chautemps en a fait la rude expérience et l'on regrettera que cet accident ne soit pas survenu de préférence à d'autres chefs, qui avaient plus d'illusions.

Dans ces conditions, peut-on dire que le champ est libre devant une troisième formation majoritaire qui essaierait de grouper les centres pour gouverner sans les ailes? Peut-on réaliser, sur le plan d'une tactique immédiate, cette concentration dont tout le monde parle, ou, sur un plan stratégique plus élevé et plus large, cette conjonction des centres dont le comte de Fels s'est fait ici même le vigoureux théoricien?

La plupart des articles que l'on a pu lire récemment sur ce problème donnent l'impression que leurs auteurs raisonnent comme si cette Chambre était élue pour dix ans. Cela facilite à coup sûr les raisonnements; cependant on admettra sans doute avec nous que, au point où nous en sommes, la réponse à la question qui nous est posée dépend bien encore des résultats connus et classés des élections dernières, mais qu'elle ne dépend pas moins des résultats incertains et problématiques des élections prochaines. Une assemblée est un être vivant, soumis à des lois dynamiques, non statiques. En ce printemps de 1930, elle obéit à l'espoir ou à la crainte de 1932 autant qu'au souvenir de 1928. Tentons de composer les forces de ces deux courants.

***

Depuis 1928, l'effectif des groupes de la Chambre a subi d'appréciables modifications, qui sont dues, pour une part, aux décès de plusieurs députés et au passage de quelques autres au Sénat, pour le reste, aux changements volontaires de groupe et aux exclusions disciplinaires.

En gros, le jeu combiné de ces causes diverses a eu pour résultat d'affaiblir deux partis et d'en renforcer un. C'est l'Union Républicaine démocratique qui a le plus souffert; fortement entamée par les démissions de ses membres, elle a vu son effectif tomber de 101 à 87, et ce chiffre risque encore de diminuer. Le groupe radical-socialiste a reculé de 125 aux environs de 115, par suite, principalement, de l'exclusion appliquée à sept de ses élus, défaillants à la discipline que la rue de Valois a empruntée à la rue Victor-Massé. Quant aux S. F. I. O. ils sont au contraire en progrès, partis de 100, les voici déjà à 104 inscrits et leurs espoirs ne s'arrêtent pas là.

Il est intéressant d'examiner les élections partielles qui ont déjà eu lieu, une quinzaine au total, six sièges restant à pourvoir d'ici le mois de mai.

Les consultations de 1928 et de 1929 appellent peu d'observations, et il faudrait beaucoup d'ingéniosité pour en tirer des déductions de quelque importance. Elles ont cependant permis aux leaders des partis de gauche de retrouver les sièges dont ils avaient été dépossédés aux élections générales, mais

M. Léon Blum a remplacé un socialiste, M. Chautemps un radical-socialiste, M. Georges Bonnet un des membres les plus avancés de la gauche radicale, M. de Monzie, qui succédait à un radical-socialiste s'est fait inscrire au groupe, si voisin, de M. Chabrun. Il n'y a dans tout cela rien à retenir si ce n'est le renforcement de qualité que le retour à la Chambre de ces hommes de premier plan apportait à leurs partis respectifs.

Au contraire, la série d'élections partielles qui vient de se dérouler pendant le mois de mars a été abondamment commentée et le méritait bien. Certains de ces commentaires s'inspirent d'une aimable fantaisie, tel journal, pour mieux démontrer « l'écrasement du radicalisme », inscrivait froidement à la rue de Valois M. Viollette qui était et reste républicain socialiste, M. Meunier, qui siégeait au groupe Franklin-Bouillon, et, par un comble de mauvaise foi, M. de Lupel qui comptait aux républicains de gauche. Tâchons d'unir plus d'objectivité à plus de précision.

Par la diversité des régions où les élections partielles ont eu lieu, le rôle du hasard diminue suffisamment pour que certaines déductions soient possibles. On n'a certes pas le droit de dire qu'un renouvellement total de la Chambre donnerait les mêmes résultats multipliés par cent, mais, si nous trouvons des traits communs à toutes les élections qui se sont faites ces derniers dimanches, dans les Ardennes, la Somme, le Finistère, l'Eure-et-Loir, l'Orne et la Dordogne, il n'y aura pas trop de témérité à vouloir en dégager un enseignement politique.

Sur les sept sièges à pourvoir, trois étaient occupés par des députés soutenant régulièrement le gouvernement, un par un député votant habituellement pour lui, trois par des membres de l'Opposition. Les nouveaux élus se classent d'une manière toute différente puisque deux seulement voteront pour le ministère et cinq contre.

Examinons le détail. Les modérés perdent un siège, les radicaux-socialistes en perdent un ou zéro, suivant que l'on compte ou non comme radical sortant, M. Philippoteaux qui avait donné sa démission du groupe en votant pour M. Tardieu. Les socialistes unifiés en gagnent trois.

Si nous poussons plus avant notre examen, nous constatons que l'U. R. D. a renoncé à affronter la lutte à Dreux et à Bergerac, et que, dans ces deux arrondissements, les Démocrates populaires l'ont, sans succès, remplacée; nous voyons également que, dans l'Orne, seul département où le groupe Marin ait eu un élu, celui-ci, M. Roulleaux-Dugage, ne retrouve qu'une majorité diminuée de 4 900 voix par rapport à celle de son frère. Nous observons, enfin, que, d'une manière générale, le chiffre des voix radicales-socialistes diminue au profit des socialistes unifiés.

Une seule conclusion demeure possible devant ces faits concordants : le glissement à gauche est évident.

Est-ce à dire que le socialisme gagne, en tant que doctrine? Il faudrait être bien naïf pour s'imaginer qu'un seul des candidats qu'il a fait élire ces jours-ci ait mis dans ses professions de foi la plus légère teinte de marxisme! M. Compère-Morel, retournant à son jardin de Beauvais, expliquait hier les nouvelles théories des socialistes sur la propriété individuelle. On n'imagine pas plus bénin : il n'y a plus guère dans l'Ancien et le Nouveau Monde que MM. Rockefeller et Carnegie qui méritent l'épithète infamante de capitalistes! Aussi, à Bergerac, les modérés ont-ils apporté en masse leurs voix au candidat unifié pour battre le radical. Ainsi, dans la *Tentation de Saint Antoine*, le spirituel animal nommé Catoblépas se dévorait les pieds sans s'en apercevoir. La vérité, c'est que le pays est mécontent, et qu'il va vers le parti qui lui donne l'impression de faire l'opposition la plus résolue. Comme on surprendrait l'électeur moyen en lui disant que le vœu secret de la plupart des socialistes unifiés serait de voir s'installer jusqu'en 1932 un gouvernement d'extrême-droite, dussent toutes les réformes attendre.

Ce mécontentement généralisé risque de surprendre si l'on compare la situation économique de la France avec celle des autres nations d'Europe. Mais l'électeur ne compare pas, il constate. Crise agricole et viticole, ralentissement des affaires dans l'industrie et le commerce, incidence excessive des taxes, qui, après avoir durement frappé les consommateurs, commencent à toucher directement des intermédiaires habitués jusqu'ici à faire payer leurs impôts par leur clients.

Mécontentement des fonctionnaires à voir leurs traitements décalés à nouveau par rapport au prix de la vie qui reste en hausse continuelle. Appétits innombrables éveillés par la richesse d'un Trésor sur lequel M. Chéron, nouveau Fafner, veillait, et s'est laissé abattre. En faut-il davantage pour que le peuple du monde le moins facile à gouverner se fâche?

***

Nous pouvons reparler maintenant de la concentration et du centrisme, puisque, aussi bien, on en a passablement discuté dans les couloirs du Palais Bourbon.

La plupart des partis reconnaissent que la continuation de la politique actuelle ne saurait profiter qu'aux socialistes. En 1924, la politique du Bloc National conduisit automatiquement à celle du Cartel, de même, la cristallisation jusqu'en 1932 de la majorité actuelle, amènerait à la Chambre un bloc de socialistes unifiés qui approcherait peut-être de 160 représentants, absorberait irrésistiblement tous les autres groupes de gauche, et réaliserait la théorie des deux partis si chère à M. Paul Reynaud, qui n'en a peut-être pas mesuré avec soin toutes les conséquences.

Les radicaux-socialistes paraissent avoir compris la gravité de la situation. Lorsque M. Daladier, avec une belle ténacité, fonda sur une discipline de fer l'unité de son parti et accentua le caractère socialisant de sa politique, un grand espoir le soutenait, celui d'enrayer l'exode des militants de province vers un parti plus jeune et plus allant, qui supplée jusqu'ici à l'absence de ses réalisations par la vigueur de ses critiques et la variété de ses promesses. Ce calcul est aujourd'hui déçu, et M. Blum paraît avoir raison contre M. Daladier, cet impitoyable M. Blum qui décrétait à Carcassonne que le radicalisme serait fatalement absorbé par le socialisme, sans qu'il lui fût loisible de réparer ses pertes en récupérant des voix sur le centre. Bergerac, après d'autres circonscriptions méridionales, nous montre que le vieux pacte de Bordeaux n'a pas épuisé son venin et que certains modérés ne sont pas encore guéris de la politique du pire. Les radicaux réfléchissent, certains d'entre eux commencent à être las des homélies de M. Blum et

des triviales violences de M. Paul Faure, ils constatent que le parti radical est isolé à la Chambre et dans le pays, se fâchent de voir les unifiés leur prendre leurs électeurs après leur avoir pris leur programme, et appellent de tous leurs vœux le changement ou le remaniement ministériel qui leur permettrait de ne plus paraître à la remorque des marxistes. Mais d'autres, abandonnant tout espoir pour ce qui reste à courir de la quatorzième législature, commencent à supputer les chances électorales que leur assurerait un pacte de désistement mutuel avec les socialistes, ou mieux encore, l'assurance que les députés sortants de l'opposition n'auraient pas de concurrent à gauche, sauf les candidats du communisme, si diminué déjà et si peu dangereux.

Aujourd'hui, la première tendance est de beaucoup la plus forte. Mais chaque jour qui passe risque de l'affaiblir au profit de la seconde. C'est dire que, si l'on veut essayer de la concentration, il faut faire vite, de manière à laisser à la nouvelle majorité qui se formerait demain le temps de réaliser cette œuvre positive que le pays attend, et dont l'espoir déçu jette immanquablement l'électeur dans les bras des démagogues.

IGNOTUS

P.-S. — Au moment de corriger les épreuves de cet article, les résultats des quatre élections partielles du 6 avril nous parviennent. Un résultat décisif, trois ballottages.

Le parti radical-socialiste perd la circonscription de Sète au profit d'un socialiste, et les ballottages de dimanche prochain ne lui feront pas réparer cet échec. Les conclusions de notre article se trouvent confirmées par le fait que, dans l'Hérault, les socialistes vainqueurs n'ont pas gagné de voix, au contraire, leur élu obtint moins de suffrages qu'il n'en avait réuni au second tour, en 1928, où il avait été battu, mais le candidat radical-socialiste a perdu les 2 000 voix du centre qui avaient permis à M. Merle d'être élu à la faveur de l'Union Nationale.

PARMI LES LIVRES

Le *Byron* de M. Maurois[1] est un peu mou. Ce n'est là, bien entendu, qu'une impression d'ensemble. Le livre est soigneusement fait, et nous verrons qu'il a de grandes qualités. M. Maurois s'est informé avec soin, et il a apporté des documents inédits, qui assurent à son ouvrage une valeur durable. Je regrette qu'il se soit renseigné plus légèrement sur le temps où Byron a vécu. C'est avec stupeur, et en croyant à peine mes yeux, que j'ai lu cette phrase (I, 219) qui se rapporte à l'année 1812 : « *Childe Harold* ... était un poème de la mer et les descendants des Vikings, *privés de l'Océan par le Blocus*, y respiraient le vent chargé d'écume dont le sel commençait à leur manquer. » Ceci ne peut signifier qu'une chose, à savoir que le blocus continental interdisait la mer aux Anglais. Or c'est exactement le contraire de la vérité. C'est le gouvernement britannique qui, en réponse au décret de Berlin, déclara en état de blocus les côtes françaises et tous les ports occupés par les armées françaises. Les flottes anglaises étaient les maîtresses des mers. Le 8 septembre 1807, lord Gambier faisait prisonnière la flotte danoise, qui était emmenée en Angleterre. Les vaisseaux britanniques paraissaient devant le Cap, devant Buenos Ayres, transportaient librement des troupes en Calabre et en Espagne. Une escadre française, bloquée sur les côtes même de France, à l'île d'Aix, y était détruite par lord Cochrane en 1809. Non vraiment l'air salé des mers ne manquait pas aux descendants des Vikings. Sans doute ces faits sont connus de tout le monde et l'erreur de M. Maurois n'est qu'une étourderie, mais un peu fâcheuse.

1. Grasset.

Elle n'est pas isolée. Il nous parle à Athènes d'un temple de Lysicrate, qui n'a jamais existé : il s'agit d'un simple monument chorégique.

On répondra avec raison que ce n'est point là la question. Il y a des lapsus de cet ordre dans tous les livres, et il faudrait être bien sûr de soi pour jeter la première pierre à l'auteur. Ce que nous attendons, c'est le portrait ou la suite des portraits de Byron. Ici, il est visible que M. Maurois a fait de son mieux « pour raconter, avec exactitude et simplicité » (ainsi parle-t-il lui-même), ce que fut la vie de ce grand homme. Le problème est de savoir s'il était possible de raconter avec simplicité cette existence de tumulte, de passion et de scandale, sans en fausser l'aspect. Je crois volontiers que le portrait de M. Maurois est exact; mais est-il ressemblant? Avec les meilleures intentions du monde et poursuivant son dessein d'être simple, il a tout ouaté, tout estompé, tout affadi. Son admiration a pris la forme de l'indulgence, qui n'aurait peut-être pas beaucoup plu à Byron. Cette indulgence même le conduit à des atténuations bien étranges. Ayant parlé de la liaison aujourd'hui bien prouvée de Byron avec Augusta, M. Maurois se défend d'y voir un inceste. « J'emploie le mot pour suivre la tradition, dit-il, et bien qu'à mon avis cet inceste soit un crime assez imaginaire. Non seulement Augusta Leigh n'était que la demi-sœur de Lord Byron, mais il ne l'avait presque jamais vue avant le moment où, en 1813, il la rencontra et l'aima. » L'excuse est jolie. Seulement il reste l'horreur soulevée en Angleterre par ce scandale, les salons se vidant à l'aspect de Byron, et lui-même obligé de quitter son pays. Il y a surtout l'horreur, le remords, le désespoir de Byron : *The deadliest sin to love as we loved,* dit Manfred. Et il réclame la damnation pour lui seul. En vérité, Byron a assez parlé de son crime pour que M. Maurois le lui laisse.

Je reconnais volontiers que le sujet était extrêmement malaisé. M. Maurois l'a très bien vu quand il a fait la différence entre Byron et le héros byronien. A propos du *Corsaire,* il écrit : « Entre Byron et le héros byronien, les ressemblances sont évidentes : haute naissance, âme tendre et passionnée dans l'adolescence, désappointement, fureur, désespoir. Mais

le héros byronien vivait les drames que Byron rêvait. Conrad était homme d'action, chef de pirates; Byron qui regrettait son indolence, n'agissait pas; Conrad était fort, Byron boiteux, Conrad basané, Byron pâle. Le rire de Conrad était un ricanement qui soulevait à la fois la rage et la terreur; le rire de Byron était gai et charmant. Il y avait de l'enfant en Byron; il y avait du bon sens et de l'humour. Pendant ses accès de colère, il devenait Conrad pour un instant, mais dans l'ordinaire de la vie Byron et le héros byronien, peu faits pour s'entendre, formaient l'un pour l'autre une société dangereuse. Byron, malgré lui, prêtait à des hommes qu'il eût voulus forts, beaucoup de sa faiblesse; le héros byronien devenait pour Byron un modèle théâtral et faux qu'il se croyait obligé d'imiter... Les hommes, les femmes surtout, l'avaient mis à l'école du Désappointement. Désormais il se voulait Corsaire, hors la loi, homme de crime et d'amour, chevaleresque à sa façon, ennemi du genre humain sauf d'un seul être... »

Il y a bien de la finesse dans cette page, et probablement elle contient aussi de la vérité. Elle montre admirablement quel problème devait résoudre M. Maurois en peignant ce portrait. Celui de Manfred tout seul n'est pas difficile comme dit l'abbé : « il eût été une noble créature; il a toute l'énergie qui aurait fait un gracieux assemblage d'éléments glorieux, s'ils eussent été sagement mêlés; tel qu'il est, c'est un terrible chaos... ». Ce mélange de passions et d'idées, de lumière et d'ombre obéit au pinceau; ce qui est presque insaisissable, c'est le double visage de Manfred-Byron, et ces traits qui se remplacent sans cesse. Leur écart a-t-il seulement une valeur fixe? M. Maurois s'est attaché à ôter le masque et à montrer le visage vrai du poète. Et si c'était le masque qui était la vérité? Si Byron était vraiment lui-même dans ces paroxysmes de violence où il voit ses héros? Ceux qui l'ont fréquenté ont parfois soupçonné qu'il y avait chez lui de la pose. Je ne sais si M. Maurois va jusque-là. Il se défend de vouloir sourire. Mais il ne se défend pas d'une pitié, qui pourrait bien avoir à peu près le même sens. Avec toute son admiration, il a des passages très cruels, et dont l'équité ne me paraît pas entièrement démontrée. Au moment où il décide d'aller au secours des Grecs, Byron écrit sur un cahier quelques vers magnifiques :

Les morts ont été réveillés — dormirai-je?
Le monde est en guerre avec les tyrans — m'inclinerai-je!...

M. Maurois ajoute : « Poeshie, comme il disait railleusement, et nul ne mesurait mieux que lui l'écart entre les sentiments réels, tels que les analysait son bon sens moqueur et les sentiments que l'on exprime en vers. » Mais cet écart entre les sentiments littéraires et les sentiments vrais, nous voudrions savoir s'il est quelque preuve qu'il ait existé à ce moment-là, et si c'est vraiment captif de sentiments littéraires imprudemment exprimés que Byron, pris au filet de sa propre « poeshie, » a été contraint de partir. Sans doute il existe une lettre à lady Blessington, où Byron parle bien de deux temps dans ses actions généreuses : « Mes yeux ne s'ouvrent jamais à la folie des entreprises où la passion m'engage avant que je ne sois trop embarqué pour pouvoir battre en retraite avec honneur. Alors ma sagesse arrive à contre-temps et chasse l'enthousiasme qui m'avait conduit à l'entreprise et dont j'aurais eu tant besoin pour continuer. Après cela, la pente devient rude pour moi. » Mais cela ne veut nullement dire : littérature, puis contrainte; il faut comprendre : enthousiasme, puis réflexion, ce qui est une version fort différente.

Dans tout le premier volume, M. Maurois a mis un soin particulier à écrire en grisaille. Il y a des scènes effacées si soigneusement qu'elles resteront inaperçues de ceux qui n'ont pas lu les autres biographes. Telle est la réception de Byron à la Chambre des Lords, qui fut pour lui une atroce humiliation. Dans son amitié indulgente pour son héros, M. Maurois l'a si bien expliqué, excusé et calmé qu'il a fini par en faire un homme très ordinaire, et même un charmant garçon. Sa mauvaise réputation nous étonne et nous ne comprenons pas pourquoi Caroline Lamb, rencontrant ce garçon timide, qui n'a jamais séduit une femme et qui est atrocement humilié de sa boiterie, écrit sur son journal : « Fou, méchant et dangereux à connaître. » Là-dessus nous changeons de volume et nous tombons sur les scènes abominables du mariage et du voyage de noces. Là, il est difficile de ne pas trouver Byron vraiment satanique; — d'autant plus que

M. Maurois, retrouvant sa plume de romancier, a raconté cet épisode avec un sobre talent.

Il en est ainsi tout au long du livre. Le compagnonnage vraiment étonnant dans cette affaire, c'est celui de ce héros fougueux, décrit par un auteur calme. C'est un volcan qui se reflète dans un lac. Avec cela, le livre est très intéressant, très bien fait, et de beaux yeux ont pleuré en lisant le récit de la mort de Byron dans l'horrible lagune de Missolonghi. Que veut-on de plus? S'il m'était permis enfin de suggérer une hypothèse, sur un sujet que je connais beaucoup moins bien que M. Maurois, je lui demanderais s'il ne croit pas que le fameux écart entre les sentiments littéraires et les sentiments vrais, ou entre Byron et le byronisme, ou entre le lyrisme et la vie, ou entre l'hôte qui charmait Coppet et le sombre rêveur qui écrivait en même temps l'agonie de *Manfred*, s'il ne croit pas, en un mot, que toutes ces contradictions apparentes et cette duplicité incohérente sont la nature même des choses. Les forces qui chez un grand poète produisent ces puissants élans de lyrisme, se renversent tout à coup, s'annulent, et font place aux forces contraires. Alors le pessimiste devient un compagnon aimable et gai; l'enthousiasme cède à l'humour; le cœur indompté devient l'esclave de la Segati; le même homme qui, par obstination, a laissé mourir Allegra au couvent, la pleure et se promet de la rejoindre. Toutes ces sautes de vent obéissent à des lois physiques et la vie de Byron a la logique d'une tempête.

***

Ne croyez pas qu'un romancier écrive ce que bon lui semble. Chaque ligne qu'il trace limite sa fantaisie. A mesure que l'œuvre s'accroît, il se développe en elle une sorte de logique de plus en plus impérieuse; elle enveloppe l'écrivain, dont la liberté devient de plus en plus restreinte. A la fin elle ne lui laisse plus que l'étroite issue du dénouement. Il serait bon que le public eût le sentiment de cette lutte entre l'auteur et l'ouvrage. J'admire les traités de littérature où on lit : Corneille a voulu faire ceci, Racine a voulu faire cela... Ceux qui écrivent ainsi ne connaissent pas le premier mot de la

question. Ils raisonnent comme si ces grands hommes avaient travaillé une matière sans résistance et sans poids. En vérité, Corneille et Racine ont fait ce qu'ils ont pu. Ils ont résolu, autant qu'il était en leur pouvoir, les problèmes difficiles qui se posaient à chaque moment. Toutes les œuvres d'art sont des compromis...

Pardon, lecteur, de cette digression. Je rêvais ainsi en lisant le roman de M. Drieu La Rochelle, *Une femme à sa fenêtre*, qui a paru ici même. Le début est éblouissant. La description d'un hôtel bien connu d'Athènes; l'appartement de la marquise Santorini, au rez-de-chaussée; la rêverie de la jeune femme à sa fenêtre, et tout à coup l'arrivée du communiste Boutros, poursuivi par les policiers et qui pénètre par droit d'asile; tout cela est fort amusant, et peint d'une touche si juste que pour peu qu'on ait vécu là, on a envie de crier à Boutros : « Attention; il y a des dalles enlevées devant la rue Kephissia; vous allez vous casser les chevilles. »

Il est très divertissant de conduire un communiste chez Margot Santorini, qui est jeune, jolie, épanouie et sensible; mais ensuite l'auteur est aussi embarrassé de cet hôte que Margot elle-même. Le mari de Margot va être la première victime de cet embarras. L'auteur, pour n'être point gêné par lui, lui a donné pour unique pensée le soin de plaire aux femmes, excepté à la sienne. Voilà Santorini occupé; il nous laissera bien tranquilles.

Du même coup, M. Drieu La Rochelle s'est interdit, et peut-être volontairement, de peindre au vif la société athénienne. Quelques croquis, et encore c'est le monde cosmopolite qui a posé. C'est qu'il faut tirer Boutros d'Athènes au plus vite. On le conduit à Képhissia, chez un Français, un homme d'affaires important, qui est amoureux de Margot. Le voilà caché. Que va-t-on faire de lui? L'auteur a eu l'idée de le faire mener à Patras, par cet homme d'affaires français, dans sa propre voiture, en compagnie de Margot. A Patras, Boutros s'embarquera.

Eh bien, non, c'est impossible, car M. Drieu La Rochelle, ayant lui-même visité Delphes, tient à y faire passer ses personnages. Mais que voulez-vous que Boutros fasse à Delphes? Il est là sur la rive nord. Il lui faudra regagner, Dieu sait com-

ment! la rive sud où est Patras. Tant pis pour lui. Le romancier n'a pas voulu sacrifier la promenade à Delphes. Il était bien facile, une fois à l'isthme, de tourner à gauche, et, par Corinthe, de gagner Olympie. On déposait Boutros en route, et il était tout rendu. Mais M. Drieu La Rochelle ne voulait pas du décor de l'Heraion. Il lui fallait le sanctuaire d'Apollon. Il n'a donc pas hésité à dérouter Boutros. Mais il a senti qu'il lui devait une compensation. Et, au bout du voyage, il a fait de lui l'amant de Margot.

Autre nécessité. Quand une jolie femme, au début du livre, laisse entrer un communiste par la fenêtre, que voulez-vous qu'il advienne, sinon qu'ils s'aiment? Et cette obligation va elle-même commander toute une série de conditions. Il faut que ce bolchevik soit une espèce d'idéaliste, comme l'amour les aime; un bourgeois de bonnes façons, qui est venu au parti par un sentiment mystique; d'ailleurs pur, et fier, et passionné: tel est Boutros. Il faut que la jeune femme soit assez libre, sans préjugés, curieux esprit, déjà déçue et encore neuve à la fois : telle est Margot; et voilà aussi pourquoi son pauvre mari est un pantin. Otez une seule de toutes ces conditions, et le roman s'écroule.

Voilà donc Boutros et Margot qui s'aiment, après les révoltes convenables. Autre condition à remplir : il faut que cet amour soit le plus profond, le plus haut, le plus pur. Il ne saurait y avoir d'amourette qu'entre des égaux que tout incline déjà. Mais pour réunir ceux-ci que tout sépare, il faut une passion plus forte que les obstacles. Et comment finir le livre? On leur accordera le plaisir de s'appartenir. Rien n'est plus agréable au lecteur, qui préfère sa petite part de leurs joies. Après quoi on les sépare, par respect de la vraisemblance. Mais Margot promet à Boutros de le rejoindre : ainsi notre sentimentalité est satisfaite, mais nous pouvons nous dire qu'elle ne tiendra pas sa promesse. Ainsi notre prudence à son tour sera contente.

Quelle liberté reste-t-il à M. Drieu La Rochelle dans tout cela? Elle est toute confinée dans l'art de traiter ces données obligées. Là, je veux dire dans l'exécution, elle prend sa revanche. Et le résultat est un livre charmant, très varié, d'un détail exquis, où il y a du pittoresque, de l'exotique, du sensible, du profond, de la pensée, une analyse délicate, un pathé-

tique assez fort, un joli corps de femme et le rayonnement du soleil sur le paysage. L'œuvre n'a pas la vigueur contraignante de *Blèche*, mais on la lit avec un plaisir de chaque moment.

***

M. Jean-Louis Vaudoyer a réuni plusieurs nouvelles sous le titre de l'une d'elles : *Nuits à l'hôtel Beaux Monts*[1]. Ces nouvelles donnent la clé du talent de M. Vaudoyer. Car elles ne sont pas différentes de ses romans. *Raymonde Mangematin* pourrait être resserrée dans les trente pages d'un de ces récits, et, inversement, tel de ces contes, comme *le Jardin du cavalier*, est le raccourci d'un livre de trois cents pages. Nous avons donc là une excellente occasion d'étudier, par plusieurs exemples, l'esprit même d'un des écrivains les plus délicats de notre temps.

Or les sept nouvelles dont ce livre se compose ont ce trait commun qu'il s'agit dans toutes du passage silencieux de deux êtres l'un près de l'autre. Dans la première, Fanny, qui aime tendrement René Nardey, passe en secret deux jours avec lui dans un petit hôtel de la montagne, avant de rejoindre aux Tistolières son amie Paule Malignon. Les voilà à l'hôtel Beaux Monts. Cependant René descend pour téléphoner aux Pistolières. Après quelque temps, Fanny le suit, et elle le voit qui dans la salle à manger parle à une jeune femme. Elle regagne leur chambre sans être vue, désespérée. René monte à son tour, et ne parle pas de la rencontre qu'il a faite. C'en est fait; il lui a caché un secret; le charme est rompu. C'est en vain que l'inconnue part le lendemain à l'aube. Après une nuit de rêveries douloureuses, Fanny se décide elle-même à partir. Ainsi, en quelques heures, pour une cause légère, le travail de l'esprit a défait l'amour.

La seconde nouvelle, *Passage de Claire*, est l'histoire de souvenirs qui s'assemblent tout à coup et se mettent à cristalliser dans l'esprit de Morgand. Il se rappelle Claire Menghini, qui prenait des leçons de bicyclette, aux *Pistes fleuries*, en 1895. Il l'a revue exactement sept fois. Il se dit : « Que se

1. Plon.

serait-il produit, si, l'une de ces sept fois, je m'étais épris d'elle? » Et, presque aussitôt : « Qu'arrivera-t-il, si je m'éprends d'elle, lorsque je la rencontrerai pour la huitième fois? » Il décide d'aller la voir le lendemain. Ainsi, cette fois, le travail de l'esprit prépare le métier et la trame où l'amour n'aura plus qu'à broder sa chaîne. Mais le caprice de l'auteur a arrêté là l'aventure : le lendemain Morgand au lieu de Claire, rencontre Laurence.

La troisième est l'histoire d'une jeune fille nommée Juliette que ses parents veulent marier à un nigaud nommé Germain. Or Juliette qui est employée à la Lyre d'or a un beau jour quatre heures libres devant elle. Il fait beau. Elle les passera au Luxembourg. Dans l'omnibus, elle reçoit le coup de foudre. Un très beau garçon lit un journal étranger. Il descend et Juliette le suit. Va-t-il lui parler? Elle imagine cent histoires qui en font une seule. Mais voici qu'une femme le rejoint. Juliette rentre si triste que le soir elle donne ses lèvres à Germain. Après quoi elle pleure toute la nuit et son père, inquiet, prie l'innocent Germain de ne plus revenir. Travail de l'esprit, cristallisation interrompue, transfert.

Philippe, qui a aimé Hélène et qui l'aime toujours, rencontre au bar Cintra, vingt ans plus tard, une fille nommée Lucie, qui ressemble à Hélène. Il en fait sa maîtresse. Tandis qu'il se contente de cette médiocre illusion, la vraie Hélène, qui est mariée au Maroc, revient à Paris. Va-t-il la revoir? Il suffirait qu'un ami, chargé de l'inviter à un bal où Hélène doit venir, lui transmît l'invitation. Mais l'ami, indigné de voir Philippe profaner ses souvenirs, ne l'invite pas. Et Hélène elle-même, craignant au dernier moment de rencontrer Philippe, ne va pas non plus au bal. Ces êtres que lie un amour encore vivant, et qui sont depuis si longtemps éloignés, se sont frôlés un instant, sans le savoir, et ne se reverront plus.

Un garçon de quatorze ans, « pur, innocent, fort pudique, sans mauvais penchants, presque sans mauvaises pensées », a une sœur Solange, qui a pour institutrice une fraîche petite Anglaise en rose de Noël, miss Mary. Certes l'enfant n'est pas troublé, ou ne sait pas qu'il l'est. Entre la jeune fille et lui, il y a pourtant un secret. Quand ils sont seuls, il l'appelle quelquefois, comme elle était appelée par les siens

en Angleterre : *Queenie.* « Je la caressais avec ce mot. Elle se caressait à lui. » Un jour par mégarde, Jack dit *Queenie* devant son père. Cet homme soupçonneux flaira quelque intrigue; l'enfant se tira d'affaire en laissant croire que c'était un gros mot, appris au collège. Sur quoi il fut envoyé en pénitence dans sa chambre. Là miss Mary lui apporta un bonbon et lui donna un baiser. C'est tout. Jack fut à peu de temps de là envoyé en Suisse.

Le Rêve d'Eveline est une aventure plus simple encore. Eveline a un beau-frère qui, aux dîners de famille, quand on prononce des paroles rituelles, lui coule parfois un regard complice. Une nuit elle rêve qu'il l'embrasse. Nos rêves révèlent des pensées ignorées de nous-mêmes. Le lendemain Eveline rêve à son rêve, quand son beau-frère se fait annoncer. Elle le voit, et elle s'évanouit.

Le dernier conte est l'histoire d'un vieux peintre hanté par un souvenir. Une femme, rencontrée dans sa jeunesse et qu'il a connue dix jours, a inspiré toute son œuvre. Ainsi un nouveau de type de femme est né pour l'art. Le vieux peintre raconte cette histoire au fils d'un de ses amis, près de la pierre où, dans les jardins Boboli, il a autrefois gravé leurs noms. Il ôte pieusement la terre qui couvrait cette pierre. O miracle! une inscription fraîche y est ajoutée. Eva est donc revenue! Il s'élance à sa poursuite, se trompe et croit la reconnaître dans une jeune silhouette. Pendant ce temps, Eva, alourdie et sans autre trace de sa beauté déchue que son regard, est assise dans une autre allée.

Choc léger et mortel, rêve interrompu, rencontre manquée, méprise, passage silencieux, c'est autour de ces thèmes mélancoliques et tendres que ces histoires sont construites. A leur grâce fragile se mêle l'observation la plus fine. Des tableaux en quelques mots sont délicieux par le pouvoir qu'ils ont d'évoquer un milieu, une époque, une classe de bourgeois artistes. Les traits sont choisis avec un art charmant. Et cet accord de tendresse, de couleur et d'humour est la poésie.

HENRY BIDOU

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

M. Jean Cocteau est un des personnages intéressants et pathétiques de notre époque.

Après avoir contribué à la faire ce qu'elle est, il l'a reflétée.

Le sculpteur photographiant son œuvre.

Après en avoir fixé l'image, il a craint que le sens ne lui en échappât.

C'est à la course émouvante entre ce coureur et son ombre que nous assistons.

Seulement, à cause du soleil, son ombre court devant lui.

M. Jean Cocteau est un homme de théâtre prodigieux.

Je ne parle pas de Jean Cocteau auteur dramatique.

Jean Cocteau est un metteur en scène prodigieux. Il est habité par le génie du théâtre.

J'ai assisté à des répétitions où Charles Dullin et Pitoëff, médusés, écoutaient Cocteau inventer des rythmes, des entrées, des parades, des lumières et des costumes.

On croit qu'il ne connaît rien, il devine tout.

Il sait parler aux électriciens et aux machinistes.

Il se fait comprendre sans employer de termes techniques, ni de grossièretés vaines.

Il sait le comique et le tragique d'un mot.

Il sait arrêter les rires ou les prévoir.

Il sait l'habileté qui désarmerait l'imbécile et il la dédaigne.

Il croit qu'il y a des « longueurs » utiles et des raccourcis dangereux.

Il sait que l'écriteau est nécessaire pour indiquer au spectateur le joli trait, le joli paysage d'âme.

Il a tous les trucs. Il est tellement habile qu'il a peur de son habileté.

Il a la coquetterie du danger. Il affectionne ce qu'on appelle la « réplique casse-gueule ».

C'est un jongleur. Aux quatre chapeaux hauts de forme qu'il est sûr de rattraper suivant les règles, il trouve amusant d'en ajouter un cinquième. A cause de la glorieuse incertitude du sport.

C'est un prestidigitateur aussi. Il prend des idées profondes et il en fait des ballons rouges. Un ventriloque : il parle avec la voix de Shakespeare ou celle des tragiques grecs.

Un magicien : quand il raconte *Orphée.*

Les faiseurs de mystères du bon vieux temps devaient être comme lui.

Tout l'amuse dans le métier de théâtre. Et, entre toutes choses, la difficulté.

On devrait lui confier la direction du théâtre Pigalle.

De toutes ces difficultés accumulées, de cette énorme machine compliquée, Jean Cocteau sortirait d'adorables petits drapeaux et de charmantes fleurs en papier.

Je parle seulement ici de Cocteau homme de théâtre. Qu'on n'aille pas se méprendre sur le sens de mes paroles. L'inventeur prodigieux du *Bœuf sur le toit,* des *Mariés de la Tour Eiffel,* d'*Antigone* et de *Roméo* ne peut être confondu avec le poète d'*Orphée* et des *Enfants terribles.*

Il y a dans Cocteau un Gordon Craig inutilisé. C'est grand dommage pour le théâtre.

Les spectateurs qui auront entendu l'admirable Berthe Bovy, dans *la Voix humaine,* à la Comédie-Française trouveront peut-être que j'exagère. Jean Cocteau n'a pas, en effet, donné toute sa mesure dans ce petit acte au cours duquel il n'est pourtant pas difficile de relever une vingtaine de traits d'une ingéniosité, d'une grâce et d'une finesse bouleversantes.

La faute en est au sujet même de la comédie. Une jeune femme est quittée par son amant et reçoit de lui un dernier coup de téléphone.

Jean Cocteau n'a point l'habitude de peindre ces sortes de désespoirs. Il exige de ses héros des souffrances plus sombres, plus compliquées.

Il y a dans le chagrin de cette malheureuse quelque chose de bourgeois qui laisse le poète insensible.

C'est une douleur trop simple, trop droite, trop nette.

Une douleur que l'Élisabeth des *Enfants terribles* ne comprendrait pas et ne voudrait pas partager.

Jean Cocteau a le sens du tragique, mais pas celui du pathétique.

Il croit au malheur, et pas à la malchance.

Son héroïne était trop petite, avec un chagrin trop naturel.

Tant pis pour elle!

La Voix humaine a d'ailleurs remporté un très vif succès. C'est justice. Car cet acte de quarante minutes, à un seul personnage, est merveilleusement agencé. Il est vrai qu'au bout de ce temps, nous ne connaissons rien de l'héroïne que sa résignation. Mais — et c'est là la réussite de la pièce — l'homme qui téléphone, l'homme qui s'en va, celui dont nous n'entendons pas la voix, nous le connaissons à merveille par ses silences. Nous savons son indifférence courtoise, plus cruelle que les plus dures paroles, son embarras, ses petits mensonges, sa pitié insolente, et enfin, et surtout, ce détachement, cet éloignement d'elle tellement net.

Oui. Oui. Le personnage principal de la pièce, c'est bien cette voix qu'on n'entend pas.

***

Juliette ou *la Clé des songes* de M. Georges Neveux n'a pas seulement fait découvrir un charmant poète. Cette pièce a posé une redoutable question : Doit-on mettre immédiatement le spectateur dans la confidence? « Oui », ont dit les uns. « Sous aucun prétexte », ont dit les autres.

Michel, le héros de M. Neveux, rêve. Il arrive au bord de la mer, dans une petite ville charmante, bizarrement animée. Michel cherche une jeune fille qu'il a vue jadis au cours d'un voyage comme celui-là et qu'il poursuit de son amour désespéré. Aucun des habitants de la ville ne pourra le renseigner.

Ils ont tous perdu la mémoire. Michel, à qui il reste au moins un souvenir, sera nommé capitaine de la ville. Or, Juliette arrive justement, qui vient à sa rencontre et lui fixe rendez-vous dans la forêt voisine. Voici donc, au second acte, dans la forêt, Juliette et Michel qui tentent de se mettre d'accord. Comme il veut lui dire les souvenirs qu'il a d'elle, il la fâche et la déçoit. Elle s'en va. Le dialogue entre les deux amoureux est d'une poésie sombre et légère, d'une grâce douce-amère, d'une invention poétique admirables. Il n'est pas jusqu'au flottement, jusqu'à l'incertitude de certains coins de dialogue qui ne serve le dessein de l'auteur. Le troisième acte explique tout. C'est le bureau central des rêves. On y délivre les tickets d'aller et de retour. Je ne sais pourquoi — et c'est à mon avis grand dommage — cet acte m'a fait penser à un vaudeville célèbre, *la Gare régulatrice*. Le poète qui est en M. Neveux perd pied au milieu d'inventions comiques souvent discutables. Le malheureux Michel, n'écoutant aucun des avertissements qui lui sont prodigués restera dans la salle d'attente dans l'espoir de revoir Juliette ou de réentendre sa voix.

Ce troisième acte a particulièrement plu. C'est celui que j'aime le moins. Mais il explique. Les spectateurs, qui n'avaient pas voulu suivre Georges Neveux quand il les emmenait ailleurs, lui ont su gré d'être retombé dans une réalité semi-poétique qui leur permettait de mieux comprendre.

Dans ce cas particulier, Georges Neveux a cependant eu raison de ne s'expliquer qu'à la fin. C'est seulement lorsqu'on se réveille qu'on apprend que son rêve était un rêve.

Ce joli conte, riche en détails exquis, a été bien joué par mademoiselle Falconnetti et M. Raymond Maurel.

***

Les Trois Henry de M. André Lang ont fait le procès de l'Histoire et l'ont gagné.

Les spectateurs ont dans l'esprit un certain nombre d'images d'Épinal, quelques dates, une ou deux versions simplistes des événements. Car c'est ainsi qu'on leur écrit l'histoire.

Charles IX a tiré les protestants à l'arquebuse le soir de la Saint-Barthélemy. Henri III jouait au bilboquet, aimait deux

ou trois jeunes hommes et a dit du duc de Guise : « Ah! qu'il est grand! »

André Lang a donné un éclairage nouveau aux événements. Il a tenté d'expliquer par le dedans le mobile des actes dont on ne voyait que le résultat. Il n'a pas considéré Henri III, le duc de Guise, Louise de Lorraine comme des gens dont la psychologie, les réflexes, les intentions, les pensées étaient connus une fois pour toutes. L'Histoire lui fournissant les péripéties, il a tenté de retrouver les caractères.

On a parlé à propos des *Trois Henry* de *Henri III et sa cour* d'Alexandre Dumas. La comparaison s'imposait aux esprits superficiels. On eût dû bien plutôt parler des classiques. Rien n'est moins romantique que la pièce d'André Lang. La conception est tout à fait classique, au contraire. C'est celle de Racine. Sur des événements connus de l'histoire grecque, Racine retrouvait les caractères vrais. En puisant dans l'histoire de France, André Lang a été remarquablement ingénieux et inspiré.

Le premier acte est tout entier de cette verve heureuse. Les traits sont justes, saisissants. L'atmosphère exacte. Un monde disparu est évoqué avec une aisance constante. Le caractère d'Henri III est remarquablement dessiné, dans ses complications les plus imprévues. A force d'exactitude, André Lang a plusieurs fois trouvé la grandeur.

On avait fait jusqu'ici du dernier des Valois un *anticaractère.* André Lang a montré ce qu'il y avait de volontaire dans cette indécision.

Au deuxième acte, par contre, M. Lang a été dominé par les événements, il avait tant de choses à raconter qu'il n'a pas eu le temps d'approfondir. L'Histoire, là, s'est faite impérieuse. On ne lui eût pas pardonné d'esquiver l'assassinat du duc de Guise; mais, en racontant cet assassinat, il n'a pas eu le loisir d'expliquer. Le temps le pressait. La préparation de l'événement prit une telle place qu'il ne lui fut pas possible de rien dire d'autre. Aussi, cet acte, pour admirablement charpenté qu'il fût, parut un peu sec, un peu dépouillé, un peu nu. Il intéressa, il divertit, mais n'émut point. La scène entre le roi et la reine, malheureusement trop brève, indique bien qu'André Lang avait senti la nécessité de ce prolongement.

Au troisième acte, au contraire, qui raconte la mort d'Henri III, l'événement survient inopinément, sans préparation d'aucune sorte. C'est un coup de théâtre. Un coup de théâtre prévu, mais tout de même un coup de théâtre. Et terriblement angoissant. On sait le héros promis à une catastrophe irrémédiable. Et les moindres de ses propos en acquièrent beaucoup de prix. Aussi la très belle scène entre Henri III et Henri de Navarre, en assurant le grand succès de la pièce, a-t-elle fait de l'œuvre de M. Lang bien moins un drame historique traditionnel, qu'une tragédie politique et qu'un drame de caractères.

La pièce est admirablement présentée. M. Yonnel a fait de Henri III une création superbe. Il sera presque impossible aux spectateurs du Français de se représenter Henri III autrement que sous les traits de Yonnel. Madeleine Renaud a tout l'esprit, la drôlerie et la grâce joyeuse de Marguerite de Valois. Marcelle Romée est belle, simple et douce, telle que fut la belle, simple et douce Louise de Lorraine. Albert-Lambert est un roi de Navarre magnifique, impétueux et gaillard.

***

La Vie que je t'ai donnée, la nouvelle pièce de Pirandello que nous a présentée le théâtre de la Petite-Scène, dispense également l'ennui et la beauté.

Une formule résume assez heureusement l'impression qu'on emporte :

— C'est embêtant que ce soit si embêtant!

C'est beau. Évidemment. C'est beau. Il y a des répliques fulgurantes, des cris de colère et de désespoir parfaitement admirables. L'un d'entre eux a même interrompu un bâillement que j'avais commencé. Dans un désert d'ennui, il y a quelques sources rafraîchissantes. Je ne suis pas sûr que cette pièce de Pirandello ne soit pas celle qui contient les plus belles choses de l'enchanteur sicilien. Pourquoi faut-il qu'elle soit si ennuyeuse?

Ne dites pas : « Le public français ne sait pas écouter. » Le public de la Petite-Scène était venu entendre la pièce avec recueillement et dévotion. On le sentait prêt à admirer et à

battre des mains. La pièce de Pirandello a déçu tout le monde.

A cause de l'anecdote qui est extrêmement sombre. Et qui eût pu être condensée en un acte aussi.

C'est un cas de démence qui est exposé. Or, la folie, qui peut être extrêmement pathétique quand on la raconte, perd beaucoup de puissance lorsqu'on en voit se dérouler les incohérences.

La vie que je t'ai donnée, c'est la vie qu'une mère continue à attribuer à son fils mort. Elle n'admet pas l'idée de cette mort. Elle prépare la chambre du malheureux comme s'il devait revenir. Elle fait de sa douleur une illusion terrible. Elle exige des autres le respect de cette illusion.

Or, voici la maîtresse du mort. La mère ne lui confie pas ce que les autres croient la vérité. Mais la mère de la jeune fille est plus cruelle. Elle exige de savoir. Et, devant l'atroce chagrin de la maîtresse de son fils, la maman a vraiment, pour la première fois, l'impression de cette mort qu'elle avait refusée.

Beau sujet, vous dis-je. Et belle pièce. Que la remarquable traduction de Benjamin Crémieux faisait fidèlement comprendre.

Madame Suzanne Bing, qu'on regrettait de ne plus admirer depuis la clôture du Vieux-Colombier, a été d'une simplicité, d'une vérité qui la classent parmi nos meilleures comédiennes. Le reste de la troupe de la Petite-Scène a joué beaucoup trop lentement et avec beaucoup trop de respect cette pièce déjà trop lente et trop respectable.

MARCEL ACHARD

TABLEAUX DE PARIS

Incurables? — Une femme larmoyante, que soutiennent deux autres qui doivent, je suppose, être ses filles ou belles-filles. Petite bourgeoisie. Trois hommes marchent devant. Trois et trois. Dans un vieux jardin aux pavillons qui révèlent l'hôpital. Au centre, le bâtiment de la communauté. Les religieuses de Saint-Vincent de Paul. Une petite grotte de Lourdes.

La dame au visage luisant de pleurs souffre visiblement. Un peu différemment vêtue, elle pourrait évoquer certains peintres flamands du xve siècle, qui sont plus attachés à l'expression des sentiments qu'à la forme. La dame s'écroulera dans un instant. Les siens l'amènent à son dernier lit. Elle doit être atteinte d'un cancer, comme tous ceux qui sont soignés dans cet Hôpital Saint-Michel. L'examen révélera le degré du mal, les chances de guérison...

Ce visage et cette attitude de femme qui, la vie vécue, éprouve la divination que, parmi les vivants, voici la dernière halte, je ne les oublierai point. Si j'étais peintre, je voudrais exprimer, entre les deux créatures attristées, anxieuses, mais jeunes, la forme de cet être qui n'est déjà plus qu'un ballot, à qui l'on va retirer ce chapeau, qui date d'un temps où le mal ne s'était pas encore révélé — et qu'elle ne remettra plus. Et ces vêtements choisis!...

En tout être frappé, veille une invincible espérance. La nature le voulut, pour l'homme et la femme. Mais ils reçoivent dans la douleur d'étranges et impérieux pressentiments.

Autour de nous, dans ce vieux jardin de faubourg, les premiers jours de printemps, avant-coureurs, font jaillir au faîte les branches noires des feuilles déjà si parfaites dans leur faiblesse, poussées par une sève si ardente, qu'on imagine dans le corps humain les bons et les mauvais germes animés de la même fureur aveugle et divine parce qu'éternelle... Un immense accablement, comme devant les photographies du ciel du professeur Ritchie!... A quoi bon lutter? La vue de ces squelettes d'arbres, dans cet hôpital de cancéreux est particulièrement *épouvantable*, cette semaine. Dans huit jours, le grand flot de sève nouvelle aura submergé la terre, nous serons entrés dans un printemps nouveau. Mais ces derniers jours rayonnants de mars nous accablent de tout ce que contient déjà de néant ce qui naît à la vie. Qui sait, semblables à la féerie des bourgeons formant des chapiteaux d'acanthes à l'extrémité des branches, les *merveilles* de complication et d'intense vitalité que recèlent ces germes de mort anticipée et douloureuse, comme le cancer? Un grand chirurgien me disait dernièrement que rien n'était plus *beau* à considérer, à l'aide de je ne sais quels *périscopes*, et grâce à une projection électrique, que la vessie humaine, « *grotte de nacre argentée.* » N'insistons pas. Mais il est bien certain que les arbres qui viennent heurter à toutes les fenêtres du pavillon de l'Hôpital Saint-Michel, avec leurs bourgeons que l'on croirait entendre exploser et voir grandir, donnent le sentiment de forces dans la nature contre lesquelles les nôtres deviennent impuissantes. Dans quelques jours nous aurons, comme l'on dit, *pris le dessus*, mais, pendant cette quinzaine, c'est avec de l'avance sur les autres années, comme un cyclone obscur, tumultueux, pullulant, d'où jaillirait un arbre en fleurs.

Des religieuses viennent au-devant de leur nouvelle pensionnaire... A ma gauche, dans la petite grotte de Lourdes, l'Immaculée-Conception, ceinturée de bleu, a l'air, pendant un instant, de joindre les mains au-dessus de la tête de cette proie que l'on va disputer à la mort.

Voici l'atmosphère créée. Des cancéreuses, des cancéreux. Beaucoup sont incurables. Dans un an, dans deux ans,

dans six mois, peut-être pourraient-ils guérir? Mais les hommes acharnés à découvrir l'origine, la formation du mal n'ont pas encore pu parvenir à le fixer. L'ennemi se dérobe toujours, comme le mystère de la création même. Pourtant le nombre des cancéreux *augmente chaque année,* dans *toutes les parties du monde.*

Le cancer n'est pas un fléau local. Il n'est ni français, ni japonais, ni américain. Il est universel comme la tuberculose et la syphilis.

Dans le jardin banlieusard et touchant de cet Hôpital Saint-Michel, de la rue Olivier-de-Serres, à Vaugirard, des pavillons ont été aménagés sans le secours de l'Assistance Publique. La générosité de quelques particuliers y subvient. Mais la *Ligue Française contre le Cancer,* devant le nombre croissant des malades de tout âge, est obligée d'augmenter le nombre des lits, qui représentent chacun un capital de 100 000 francs.

Comme les *Petites sœurs des Pauvres,* qui ne savent jamais aujourd'hui si elles auront de quoi manger demain, ces organisations privées que font vivre l'ardeur, la confiance dans le but à atteindre, la foi dans la nécessité de poursuivre la lutte commencée, demeurent angoissées devant le problème du lendemain, car les malades viennent toujours en plus grand nombre. Que de capitaux représentent cette salle d'opération munie des derniers perfectionnements et qui possède dans la partie supérieure, une sorte de tribune circulaire d'où les étudiants, les docteurs étrangers peuvent suivre toutes les phases d'une opération faite par un confrère éminent.

Et ces salles de radiographie, cette quadruple salle, avec sa plate-forme où l'on accède par un petit escalier et d'où les aides peuvent surveiller, comme du pont d'un navire, les patients étendus sur les couches dominées par les appareils d'intense et purifiante lumière. Ces soleils captifs et domestiques, qui brûlent et cautérisent où il faut, qui vivifient, transfigurent, renouvellent, sont fort dangereux à manier. De sa plate-forme isolée, l'opérateur court moins de risques.

Les laboratoires, dans des bâtiments à part, reçoivent les docteurs qui se sont donné pour mission l'étude du cancer.

C'est là que nous voyons des séries de photographies impressionnantes dans leur affreux et utile réalisme. Tout ce qui est extérieur, la face, le sein, pris à temps, aujourd'hui, peut être guéri.

D'autres cas, évidemment, sont incurables.

L'une de celles qui font le plus pour cette maison et pour cette *Ligue Française contre le Cancer*, dont le Siège est 2, avenue Marceau, madame R. Le Bret, voudrait pouvoir abattre des vestiges du passé, une villa de jadis, qui devait, je l'imagine, se trouver ici au milieu des champs. Elle gêne, aujourd'hui, l'extension des pavillons qui l'environnent. Ainsi, les trop grands vieillards, dans certaines familles trop nombreuses ou trop étroitement logées.

— Cette maison qui ne peut guère servir à rien disparue, nous pourrions bâtir une aile, là, comme celles que nous avons construites autrefois, grâce à madame André Déroulède, à M. Dutey-Harispe et à d'autres cœurs généreux!

Le concert que doit donner le 9 avril José Iturbi est entièrement au bénéfice de *la Ligue contre le cancer*. Mais il faudrait encore de l'argent, — toujours de l'argent! Les sœurs de Saint-Vincent de Paul prennent vingt francs par jour par malade en ne considérant que de *trois cents jours* l'année qui en compte *trois cent soixante-cinq!*

Dans les lits, les malades ont ces yeux interrogateurs et perçants qui suivent les visiteurs imprévus, ceux qui font passer devant eux, dans ces salles claires, à l'atmosphère immobile, les dernières images de la vie.

Des femmes très jeunes, pourtant, un très jeune homme, sont là, parmi de vieilles gens, des hommes qui ont cinquante ans, à peine. Ils s'en iront bientôt, vieux et jeunes, incurables, ceux-là.

Nous les considérons comme du quai de granit d'un port, les gens embarqués sur un navire qui doit prendre le large, à la nuit. On échange des regards, encore, entre yeux vivants, mais, déjà, les paroles deviennent inutiles; elles seraient difficilement intelligibles... On ne s'entendrait plus. A quoi bon parler encore! Ce sont des voyageurs de troisième classe. Mais la destination est la même que pour ceux qui, dans de meilleures chambres, vivent « en première »... Fini.

Ce qu'on leur apporte, ce qu'on leur donne, les plaisirs, éphémères et si transparents, les noires douleurs, les insomnies, tout est *en attente* de quelque chose d'inéluctable, de pas encore venu et déjà présent, qui est dans la chambre, dans les lits, dans les corps...

... Les hommes consacrent bien du temps à la politique et les femmes beaucoup d'argent aux chiffons... Des querelles soulèvent les générations les unes contre les autres, les modes se succèdent dans une série d'étranges contradictions. Les grands fléaux, eux, sont là, et qui gagnent chaque jour... Tous, nous pouvons être frappés demain. Peut-être, déjà...

***

La « Ville-Musée ». — La route de Rouen, Rouen même, pour quelques heures, grâce à l'auto rapide. La petite capitale demeurée en dépit de la proximité de Paris, de la rapidité des communications, avec son animation matérielle, sa population qui mange bien, qui vit dans cette sorte de brume fertilisante de l'estuaire proche de la Seine. J'ai le sentiment de pouvoir encore prendre le *coche-d'eau* qui mettait, au XVIIIe siècle, deux jours au moins pour atteindre Paris, ou de manger des mets accommodés comme au temps où la Camargo, venue de Bruxelles, faisait, au théâtre de Rouen, ses débuts.

Le mot de *ville-musée* agace. La municipalité de Rouen l'emploie comme publicité, pour attirer les visiteurs. Si le moyen est bon, qu'elle le conserve. Mais, pour une *ville-musée*, que de crimes à tous les pas! Et de petits crimes faciles à empêcher. Que de monstruosités inutiles! Pour les combattre, un peu de volonté et de discernement suffiraient. Comme partout, aujourd'hui, à Rouen, c'est la publicité qui gâte tout...

Comme à Paris même, hélas! où le Conseil Municipal, avant la présidence de M. d'Andigné, a permis que l'on se servît des réverbères pour y placer des médaillons chargés de réclames, jusque sur les refuges des grands boulevards! Et personne ne s'est élevé pour protester. Personne!

Nous vivons à une époque bien curieuse. A haute voix, on proclame le respect et la conservation du passé. Et jamais

on n'a plus délibérément cédé à l'enlaidissement irrémédiable. Il doit y avoir pourtant, au Conseil Municipal, des hommes désintéressés dont la parole ferait autorité. Dans vingt ans quel étranger éprouvera encore, sinon la curiosité, du moins quelque plaisir à visiter Paris? Rien n'est strictement réglementé, et l'argent, pour ne pas dire le pot-de-vin, est seul maître.

Pour Rouen, acceptons cette étiquette de *ville-musée*. Mais alors, pourquoi ne pas classer, ne pas défendre contre les boutiquiers ignares, les bribes éparses de ce *musée* en plein air?

Nous sommes arrivés, sous l'influence américaine, probablement, à croire que, parce qu'un produit est bien lancé, ce produit est bon. Nous nous figurons que parce qu'un industriel, une maison de nouveautés quelconque, détruisent non seulement les villes, mais tous les sites de France, avec des placards démesurés, nous nous figurons que tout ce que l'on vend chez les uns ou que tout ce que les autres fabriquent est bon. Il arrive que le dernier marchand de galoches abîme une façade charmante, unique, détruit un ensemble, une perspective, crache sur le passé, bafoue l'admiration des visiteurs, afin d'annoncer un solde sur du calicot et de vendre brusquement tout un vieux fond de galoches qui lui seraient autrement demeurées sur les bras.

Ne pas avoir réglementé strictement la publicité sur les murs des villes est une faute *sans nom*. Vous me répondrez que les agences de publicité sont riches et paient fort cher toutes sortes d'intermédiaires. Pardi! C'est ainsi que la Côte d'Azur est perdue. L'hiver y fut désastreux. Tous les gens que l'on connaît, et qui passaient autrefois un mois ou deux, l'hiver, entre Cannes et Menton, étaient en Égypte ou à Saint-Moritz cette année. Bravo! Il faut du fumier pour obtenir de belles fleurs. Il est nécessaire que ces cataclysmes ouvrent les yeux de ceux qui ne voient rien.

L'Italie réagit, — et comment! — contre cet envahissement de la publicité. Les villes sont enfin dégagées de cette gangue carnavalesque qui détruit, au profit d'un vermouth ou d'un savon, ce que l'intelligence, l'art, le goût des générations avaient mis des siècles à créer.

Nous ne pouvons plus acheter une photographie de place, de monument, sans y voir, aussitôt, au premier plan, une

réclame gigantesque pour un fabricant. C'est abject et c'est dangereux. Rouen peut déclarer sur toutes les routes de France qu'elle est une *ville-musée*. Dès les premiers pas, quel visiteur ne s'apercevra aussitôt qu'elle n'est qu'un musée d'affiches... ce qui ne valait vraiment pas le dérangement.

***

Allons au musée. Le temps n'est pas encore venu, mais il viendra, dans peu de temps, où la publicité affermera les cadres des tableaux célèbres et où nous verrons le mot *C...*, écrit en clous de métal sur le bois doré qui présente la Joconde, — ou *N...*, sur le portrait de Charles Ier, par Van Dyck.

Je vous passe les *Galeries...* Elles auraient immédiatement affermé les *Noces de Cana*, comme étant la plus vaste toile du Musée...

Il me semble avoir entendu dire que certaines maisons, aux persiennes toujours closes, ne pouvaient être ouvertes à moins de quelques centaines de mètres des Églises, ministères, lycées, opéras, etc. Ne pouvait-on créer, au moins, des zones autour des monuments?...

Je ne mange et ne bois jamais aucun produit dont le nom détériore un paysage ou un monument et je ne mets jamais les pieds dans un de ces magasins qui se croient le droit, parce qu'ils vendent moins cher que partout ailleurs, ce qui n'est jamais qu'une gasconnade, de m'ôter tout plaisir à traverser une ville ou à suivre la grand'route. Si tous ceux qui se croient des droits à garder les villes contre l'abjection agissaient de même, en disant pourquoi, nous pourrions sans doute bientôt, non seulement nous promener, mais user de produits que nous boycotterons toujours, si leurs producteurs ne cèdent point.

***

Le musée de Rouen est l'un des plus divers et l'un des mieux composés de France. Géricault naquit à Rouen. Le musée possède quelques études de chevaux remarquables de ce peintre qui eut du génie à l'adolescence.

Mais nous connaissions ces toiles et le beau Delacroix, qui nous émeut toujours, au seuil des brûlantes ténèbres où notre imagination place ce fils naturel présumé du prince de Talleyrand. L'homme ressemble étrangement à son père probable sur l'une de ces grandes photographies de Nadar qui datent du milieu du second Empire et qui, dans leur implacable simplicité, nous apparaissent aujourd'hui comme des œuvres d'art véritables et sont à une de ces photographies écœurantes de retouchage, que nous donnent, des comédiennes, les professionnels de l'objectif, ce qu'un Ingres serait aux éclatants et veules barbouillages de peintres mis à la mode par les étoiles du Music-Hall. Faut-il toujours, ou presque, en revenir à ceci que la vérité donne à l'art un élément de durée presque éternel, tandis que tout ce qui est parure créée par la fantaisie ou la mode se dissipe, se désagrège et qu'il n'en reste bientôt rien. Chaque dix ans, le passé se dépouille un peu davantage. Ce qui va résister doit être armé de bien des qualités.

Je pensais à ce grand pouvoir qu'a l'artiste de braver le temps, en regardant la *Belle Zélie*, d'Ingres, qui est un des « morceaux » du musée de Rouen. Le modèle est une fille du peuple, assez vulgaire, pleine de sang, l'œil et le cheveu au cambouis, la pommette comme une reinette, le châle couleur sang. Vivante, nous nous retournerions dans la rue pour regarder plus longtemps cette créature armée de sa jeunesse, comme un enfant est armé de pétards. Ingres a passé. Voici un chef-d'œuvre. Est-ce l'étude? Est-ce le travail consciencieux? Non. Alors Bouguereau, Cabanel, seraient aussi des hommes de qualité? C'est le génie.

M. Jacques-Émile Blanche, dont la propriété d'Offranville, où il passe l'été et l'automne, est voisine de Dieppe, a fait don au musée d'un grand nombre de ses toiles, principalement celles qui représentent des littérateurs français de ce temps, d'André Maurois à Drieu la Rochelle, de personnalités comme la Princesse Edmond de Polignac, ou mademoiselle Hélène Vacaresco... N'énumérons pas. Le plaisir qui consiste à pouvoir mettre des noms sur des visages, en dépit du peintre, est bien médiocre.

M. Jacques-Émile Blanche, qui vient d'être nommé commandeur, et sur qui je me souviens à l'instant d'avoir écrit naguère, dans *le Figaro*, une chronique ayant pour titre *M. Jacques Blanche, personnage de roman*, M. Blanche aura été le peintre, je ne dirai pas seulement, le plus varié, mais le plus variable de son temps. Il a peint sans répit, avant que Manet ne mourût prématurément. Il peint toujours, au temps de Picasso, de Braque, de Marie Laurencin, avec la même agilité, le même brio, la même grâce à la fois pétulante et voilée, les mêmes discordances accordées, la même adresse, le même abandon, la même féroce innocence et la même ingénuité machiavélique. Chaque toile de lui est une palette, un roman, une exposition!

Il a tout effleuré, tout voulu connaître. Les êtres humains, que de fois — nous en avons reçu l'impression très nette! — étaient *absorbés* par des hommes comme Ingres ou Delacroix. M. Jacques-Émile Blanche est comparable à un papillon qui viendrait tourner autour de la flamme de ses modèles et s'y brûler complaisamment le bout des ailes. Il renaît chaque fois pour un portrait nouveau. Sera-ce un Blanche? Ça l'est. Mais ça pourrait, tout à coup, ne plus l'être. Pourtant, il y a l'habitude, l'atmosphère de l'atelier, le goût de blesser et de séduire, de faire vrai et de faire Blanche, qui donnent à toute cette production un grand air de famille.

Les trois salles du musée de Rouen, auxquelles M. Blanche a joint à ses toiles quelques œuvres de contemporains, comme Helleu par exemple, dont nous voyons deux belles marines et une cathédrale de Chartres, affreusement mal placée, ces trois salles forment un ensemble des plus intéressants. Une frise, très *Ballet Russe*, complète l'ensemble de ces portraits étonnants, parce qu'ils étonnent. Celui de madame Henri Germain fera parler plus tard. *Le personnage de roman* qu'est M. Jacques-Émile Blanche, avec une continuité qui impose le respect, montre un attachement pour ces sœurs, la littérature et la peinture, devenues chez lui siamoises, digne de toute la considération que nous lui vouons. Elles seront, l'une et l'autre, je parle des deux sœurs siamoises, une source de documents précieux pour les curieux du XXIe siècle. A condition qu'ils devinent dans ces portraits, écrits ou peints, l'œil

scrupuleux et en coulisse, malicieux et astringent, et qui déforme à sa manière, par précipitation et par un goût de ne pas voir favorablement ceux qui lui devront de se présenter à la postérité, non plus par leurs ouvrages mais avec les traits que leur donne la nature. Les toiles de la première ou de la seconde manière de M. Jacques Blanche n'offrent pas ou offrent moins ce travers. Depuis vingt ans, il s'est beaucoup rattrapé sur ses contemporains des qualités qu'on lui prêtait d'embellir ou de flatter. Dans sa manière dite anglaise, il avait laissé quelques portraits exceptionnels. Ceux de Conder, de George Moore, d'Aubrey Beardsley. Mais ils ne sont pas encore au Musée de Rouen...

***

Phono. — Assis devant une boîte d'acajou dont le couvercle fermé dissimule un disque, les pieds posés sur deux pédales, sur lesquelles j'appuie indifféremment, les mains sur quatre petites touches d'ivoire, je m'amuse — c'est vraiment bien le mot — à donner ou faire rendre à ce disque américain, évocateur et nostalgique, tout autre chose que ce que le disque, livré seul à l'aiguille, me ferait entendre.

Les orgues électriques — avec beaucoup plus de complication, de *voix célestes*, de hautbois à la clé — permettent ainsi à des profanes de se donner la satisfaction d'être Widor ou Joseph Bonnet.

Un disque d'accompagnement me donnera même la satisfaction, tout à l'heure, en sourdine, de faire chanter une charmante demoiselle à la belle voix. Quel précieux divertissement pour ceux devant qui les soirées paraissent longues, — ces soirs trop courts, tout de suite dévorés pour la nuit...

Ne rien connaître du piano, ne pratiquer aucun instrument — et pouvoir *faire de la musique*. Le phonographe... (André Beucler disait hier, en dînant, qu'il ne peut pas entendre : phonographe mais *phono*, pas plus qu'on ne dit : *le Bœuf sur le toit* mais le *Bœuf*, le cinématographe, mais le *cinéma* ou plus couramment encore, le *ciné*!...) Le *phono*, donc, nous donnait, déjà, bien des plaisirs égoïstes, des joies solitaires.

Il alimente la rêverie, satisfait de subits caprices, il s'en va nourrir mystérieusement, dans l'organisme de la sensibilité, des estomacs capricieux, insondables.

Ceux qui n'en sont pas venus au *phono* ne peuvent comprendre. C'est un opium qui n'atteint point si profondément le cerveau, une *coco* (encore une abréviation, Beucler!) dont on peut user à l'infini. Il faut, si possible, posséder un appareil électrique, afin de n'avoir pas à tourner la manivelle, — et une certaine qualité de disques, les plus évocateurs, par exemple, pour ceux qui éprouvent la nostalgie du voyage, les guitares hawaïennes, les chants de noirs, qui dessinent à l'instant, qui essaiment devant nos yeux, sur la muraille, les îles bleues des Antilles et les *îles du Vent*, ou cet univers nacré du monde océanien...

Inutile de comprendre un mot. C'est une griserie. Elle est meilleure encore dans la solitude.

Un jeune conférencier audacieux, qui a le sens de son temps, M. André Rivollet, faisait hier, à l'*Université des Annales*, une causerie sur le phonographe. Il a bien exprimé ce qui se dégage, pour certains de nous, de ce qui n'était tout d'abord qu'une « musiqe ue dmarchand de vins ». Il a dit sur la *java*, le *tango*, le *jazz*, des couplets de poète, accompagnés en sourdine par le phono lui-même, qui donnaient, à un auditoire invraisemblablement compact, le sens de cette griserie, que viennent, aux terrasses des cafés, prendre avec les dérivés de l'absinthe, « qui portent toujours le nom de Pernod, comme nos illusions portent celui d'espérance », ceux qui ont fini leur journée...

Les médecins n'emploient pas assez le phonographe, ils ne le conseillent point suffisamment. Peut-être même ne le conseillent-ils pas du tout, parce qu'il ne figure pas au *codex* ni sur aucune liste de stations thermales. Ils y viendront. Le *phono* et deux cuillerées à café ou une vingtaine de gouttes de *ce qui fait dormir* — voilà une petite part du secret d'être moins malheureux ici-bas... Autre chose est nécessaire aussi, bien entendu, comme d'essayer d'être bon! — Mais pouvoir oublier et dormir! Quel acompte, à cet instant de la vie où l'on s'aperçoit qu'on n'éprouve plus le besoin de faire encadrer les photographies (pardon, chez André Beucler, les *photos*) de ses

amis, ni même de prendre ces *instantanés* qui plaisaient tant dans la grande jeunesse... Il semble que ce soit inutile et qu'on n'ait plus le temps de les regarder....

Je suis assis devant le *Radio-Piano*, le disque tourne, j'appuie sur les pédales et sur quatre petites touches d'ivoire. Les sons se veloutent ou se détachent avec plus d'éclat... Je rêve, je prends mon *pernod*, comme dit André Rivollet... Je voyage, sans changer de place, comme au cinéma....

Peut-être allons-nous plus loin que ceux qui partent vraiment?

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Promenade au phare, par **Virginia Woolf.**
Traduction de Maurice LANOIRE (*Stock*).

Qu'il suffit de peu de chose pour que ce qui passait à nos yeux pour une qualité devienne un défaut! Et inversement. C'est à cet « inversement » que nous songeons ici. On retrouve dans *la Promenade au phare* la même attitude en face des hommes et de la nature que dans *Mrs. Dalloway*. Mais *Mrs. Dalloway* était un ouvrage manqué et *la Promenade*, dont M. Maurice Lanoire nous donne aujourd'hui une traduction réussie, est un beau livre.

Cela tient peut-être à ce que, dans *Mrs. Dalloway*, nous assistons au développement d'une action dramatique et que les instruments de dissection et d'examen dont dispose Virginia Woolf, instruments en vérité merveilleux, ne sont pas d'un usage commode quand il s'agit de raconter, fût-ce avec lenteur, une histoire.

Il n'y a pas d'histoire dans *la Promenade*. Imaginez une famille installée dans sa maison de campagne, au bord de la mer, avec des amis. L'auteur choisit une journée de la vie de ce groupe, une journée magnifiquement banale, le type même de la journée pendant laquelle il ne se passe rien, et elle en tire une belle étude psychologique, qui est en même temps un poème.

Le drame d'une vie peut être, sans doute, un accident d'automobile ou un amour malheureux; mais, bien plus souvent encore, il tient dans une disposition de notre caractère, dans une forme de notre sensibilité : voilà le vrai drame, qui dure et se subordonne tous les autres.

Il n'y a rien de plus placide en apparence que Mr. Ramsay, le chef de cette famille où Virginia Woolf nous fait pénétrer. C'est un philosophe, un des plus grands esprits de l'Angleterre. Mais un ver le ronge : le besoin de sympathie et d'admiration. Et, ainsi que nous pouvons le constater, sous la forme la plus directe, en

écoutant les propos qu'il échange avec ses amis, il souffre, la moitié de la journée, de ne pouvoir que très imparfaitement apaiser cet appétit. Tout, dans sa vie, on le devine, a dû être commandé par ce penchant, et jusqu'à son mariage, qui a d'ailleurs été — et reste — un excellent mariage parce que Mrs. Ramsay, qui est apaisante comme une eau calme, sait dissiper, chaque fois qu'il le faut, l'inquiétude angoissée de son mari.

Ainsi des autres, M. Carmichaël le poète, Lily Briscoe, la jeune fille qui fait de la peinture, Charles Tansley l'étudiant, dont les caractères, avec toutes les virtualités de drames ou simplement les promesses de vie qu'ils contiennent, nous sont révélés par de courtes scènes ou des monologues intérieurs. A l'égard de chacun de ces personnages Virginia Woolf fait preuve d'une magnifique impartialité; aucun d'eux n'est « chargé », aucun n'est exalté et nous apercevons aussi clairement leurs dons heureux que leurs imperfections. Pourtant, tels qu'ils sont, une atmosphère de tendresse les enveloppe tous. Tous, les Ramsay, leurs amis, leurs huit enfants qui traversent comme des flèches les pelouses et les allées, tous sont enveloppés, comme le jardin, comme la maison, d'une atmosphère de joie fine et de tendresse. Ils participent au poème des fleurs et de la nature et leurs pensées s'entre-croisent et se pressent doucement comme des gerbes. Pour rendre compte de cette qualité d'air si spéciale et si prenante, on ne saurait plus brièvement et mieux faire que de rappeler ce sentiment de vie pleine et ensoleillée dont semblait pénétré « Sur la baie », ce simple récit de Katherine Mansfield naguère publié par la *Revue de Paris*. Car il serait malaisé de chercher chez nous une comparaison, cette forme de symphonie littéraire étant proprement anglaise...

Si le jeu de V. Woolf a consisté, au cours de la description de cette paisible journée, à montrer comment les pensées profondes de ses personnages, leurs préférences les plus ardentes se manifestaient en pleine lumière par de simples phrases, aussi insignifiantes en apparence qu'expressives en réalité, on peut dire que ce jeu est porté au plus haut degré et comme sublimé dans le récit du dîner qui termine cette journée.

Ce repas rassemble les quelque quinze personnages que nous avons vus se disperser tout à l'heure pour les promenades. Les bougies sont allumées et un changement se produit. Les dîneurs ont soudain conscience de former « un groupe humain réuni dans un creux de terrain, sur une île »; ils se sentent ligués contre la « fluidité extérieure ».

Et très vite, la conversation s'étant engagée, les aphorismes s'accumulent. « Les gens ont vite fait de se perdre de vue. » « Pourquoi

attend-on les lettres, alors qu'on sait qu'elles n'apportent rien? » Voilà les premiers thèmes, et chacun d'accumuler les lieux communs. Ils ne forment en vérité que la pellicule extérieure qui enveloppe les préoccupations des dîneurs. Phrases prononcées du bout des lèvres et qui n'intéressent personne, même quand il s'agit du chômage, pour qui tout le monde feint de se passionner. Mais considérez de plus près le sens des questions posées : Charles Tansley par exemple se sent isolé, hors du courant général, — symbole vivant de l'étudiant pauvre persuadé de son mérite et souffrant d'être méconnu. Pourquoi Prue Ramsay, cette charmante jeune fille, le considère-t-elle comme quantité négligeable? Mrs. Ramsay, en qui la bonté passe incessamment comme un fleuve, sent la tristesse de Tansley et lui adresse sur les amitiés et les correspondances des questions un peu niaises, qui n'ont d'autre but que de mettre le jeune homme à l'aise. Lui, incapable de réagir contre son humeur, répond durement et s'attire en un instant l'inimitié de tous. Mrs. Ramsay, désolée, quête, en silence, l'aide de Lily Briscoe, dans l'esprit de qui nous voyons se dérouler depuis cinq minutes le jugement qu'elle porte sur Tansley. Lily n'a aucune envie de venir au secours de ce jeune homme désagréable, qui professe des opinions méprisantes sur les femmes. Elle voudrait voir jusqu'à quel degré d'absurdité Tansley, maladroitement engagé, pourrait se porter. Mais les implorations muettes de Mrs. Ramsay se multiplient. Il le faut. Elle parlera. Elle va aider ce maladroit, lui rendre un peu d'assurance, de mansuétude...

Puis les échanges muets se multiplient entre Ramsay et sa femme, entre Mrs. Ramsay et ses enfants. Soudain, d'un bloc, les jeunes Ramsay semblent se séparer du groupe. Ils sont isolés dans une plaisanterie bien à eux et le rire contenu passe de l'un à l'autre comme une flamme. Nous découvrons qu'ils forment un petit monde à part, qui a ses rites, son langage et ses usages. Leur mère les regarde décontenancée, et s'inquiète...

Tandis qu'on commente une recette de cuisine, un mot concentre l'attention générale vers Minta, une jeune fille amie de Ramsay qui s'est fiancée le jour même avec Paul Rayley, lequel assiste lui aussi au dîner. Personne ne connaît ces fiançailles : mais tout le monde pressent qu'un engagement a été pris, et, murés en eux-mêmes, participant cependant à un mouvement général, les convives pensent aux chances de bonheur de ceux-là, à l'amour, en général, aux amours qu'ils ont connues, à celles qu'ils attendent encore, tandis que sur les mots indifférents qu'ils prononcent, sur les gestes qu'ils font, passe, perceptible seulement pour nous lecteur, que l'auteur a fait dieu, le reflet de leurs pensées.

Comme il est malaisé de rendre compte par quelques traits, de cette scène subtile, constamment menée sur deux plans, l'un qui correspond à l'apparence extérieure et concrète de cette réunion, l'autre à la ronde ardente des souvenirs, des espoirs, des pensées qui se poussent, silencieuses, dans les cœurs et les esprits! De cette vie profonde une preuve soudain saute dans une phrase, paraphe d'un élan solitaire, puis les assertions neutres se multiplient, concernant l'art de faire le café, jusqu'à ce qu'un changement de ton, un mot, révèle de nouveau que l'écho a failli venir d'un cri secret.

Les enfants, après le dîner, ont gagné leur chambre; ils ont eu du mal à s'endormir. Leur mère est montée un instant auprès d'eux. M. Ramsay a relu du Walter Scott pour se persuader que, contrairement aux assertions de Tansley, cet écrivain n'a pas vieilli..., pas plus que ses œuvres à lui, Ramsay, ne veilliront. M. Carmichaël s'est attardé en feuilletant Virgile. Puis la dernière bougie s'est éteinte. Et la nuit est venue....

Mais l'auteur ne place pas ici le point final. Il nous donne le récit d'une autre journée, qui s'est écoulée dix ans après, dans la même famille, dans la même maison. Dix ans après : la guerre a passé. Mrs. Ramsay est morte; son fils aîné Andrew a été tué à la guerre; Prue sa fille, est morte en couches. Il n'y a, dans la maison, ce jour-là, que Mr. Ramsay, ses plus jeunes enfants, Cam et James, Lily Briscoe, Mr. Carmichaël. En vérité, il y a surtout une absence, une absence formidable, celle de Mrs. Ramsay, que Virginia Woolf a réussi à nous faire sentir avec une force extraordinaire. Si simple, si adaptée à la nature était Mrs. Ramsay que, dix ans plus tôt, sa personnalité n'avait pas vivement retenu notre attention. Mais elle était le lien profond qui unissait tous ces êtres, la flamme, le pivot. On ne savait pas que tous s'appuyaient sur cette femme douce et simple. On le sent maintenant, parce qu'il manque à tous (qui, hors Lily Briscoe, ne le savent même pas) un indéfinissable soutien. L'art avec lequel Virginia Woolf a réussi à matérialiser, si l'on peut dire, ce vide est étonnant. Le plus souvent son procédé consiste à ménager dans un tableau, par une comparaison suggérée avec un tableau semblable mais plus ancien, une place blanche, libre.... La touche est parfois plus fine encore. Regardez James (qui a dix-sept ans, lors de cette seconde journée) : sa mémoire lui livre le souvenir d'une chambre aperçue dix ans plus tôt. Cette pièce n'est plus semblable à elle-même maintenant. L'ombre d'un voile chaud la recouvrait alors... une douceur que James ne s'explique pas, mais qu'il tente de préciser en lui-même. Entraîné par cette recherche, il réussit à tirer de sa mémoire un objet, un autre. Ce n'est pas encore cela.

Il ne trouvera pas. Mais nous, nous sentons que sa pensée titube vainement en quête d'une présence, celle en somme (rejoignons-nous ici Coventry Patmore?) du génie, de l'ange de la maison... la mère. Tandis que James et Cam font avec leur père une promenade en bateau jusqu'au phare (il y a dix ans, lors du premier jour, James souhaitait ardemment de faire cette promenade le lendemain et haïssait son père qui lui annonçait que le temps ne le permettrait pas. Cette fois, la promenade, qu'il n'a jamais faite dans l'intervalle, lui est imposée et il la considère comme une odieuse manifestation de la tyrannie paternelle) Lily Briscoe, installée dans le jardin, suit distraitement la barque du regard, dans l'intervalle des coups de pinceau qu'elle donne au tableau placé devant elle. Et ses pensées vont aux jours du passé : exceptionnellement consciente et intelligente Lily nous livre les clés des personnages que nous n'avions pas encore trouvées et ses mises au point psychologique se mêlent à la sensation aiguë du temps qui passe, ou se dispersent dans la lumineuse tiédeur de la journée. Tantôt épars et comme dissous, tantôt implacablement logique et serré, ce monologue rassemble en faisceau tous les êtres que nous avons vus, les événements qu'ils ont vécus, et, le long de sa ligne sinueuse, court une sorte de leçon de philosophie, d'une philosophie faite d'abstention et d'acceptation heureuse.

Nul doute que Lily ne représente l'auteur. Mais nul doute aussi que, par l'effet d'un de ces dédoublements permis aux créateurs, Mrs. Ramsay ne soit aussi Virginia Woolf. Lily, c'est Virginia pensant, se tenant en marge de la vie comme une simple observatrice. Mrs. Ramsay, c'est Virginia dans la vie, agissant, aimant... mais aimant avec l'altruisme et le détachement d'une mère qui vient de passer la cinquantaine. Et si l'on rapproche ce personnage de Mrs. Dalloway qui avait aussi cet âge et cet amoureux détachement, on démêle la préférence de Virginia Woolf pour les vies au crépuscule, les passions assagies. Elle est trop femme pour évoquer, tel un Balzac, des personnages qui lui sont tout à fait étrangers. Il faut qu'elle soit là elle-même... et, mon Dieu, de préférence au centre. Nous ne nous en plaindrons pas. S'abandonnant à cette inclination, V. Woolf a écrit un très beau livre, cette *Promenade* en deux tableaux, coupes prises dans la vie d'un petit groupe humain, coupes d'où des intentions d'observation impartiale et scientifique ne sont pas absentes, mais dans les moindres détails desquelles a pénétré en vérité l'acceptation heureuse de l'auteur en face de la vie, son goût opportunément déformant des demi-teintes, des opales et de la douceur... *La Promenade* est, avant tout, décidément, un beau poème.

Marie-Aimée, par **Suzanne Normand** (*Crès*).

Marie-Aimée est fille d'un boulanger d'Aix-les-Bains. Modiste-née, on l'a vue hallucinée dès l'enfance par la vocation du chapeau. Petite fille, elle a attiré des sympathies, des protections désintéressées, comme les grands artistes qui, dès leur enfance, obtiennent l'admiration et l'appui d'amateurs obscurs. A vingt ans elle est à Paris où elle trouve tout de suite du travail dans une grande maison. Le bonheur serait sous sa main, si elle ne compliquait pas sa vie d'un coureur cycliste, qu'elle épouse... L'homme ne court d'ailleurs que rarement, puis bientôt plus du tout, mais il s'entend à rudoyer sa femme, à l'exploiter. Elle, trop sensuelle, accepte tout sans se plaindre. Pourtant, après des années de vain labeur et de souffrances, la tyrannie qu'elle subit la dégoûte des plaisirs de la nuit et elle prend la fuite...

La voici dans une petite sous-préfecture, première dans une maison de modes provinciale. Le soir elle prend ses repas dans une pension bourgeoise, où une clientèle incroyablement archaïque la méprise parce qu'elle travaille. Marie-Aimée s'en moque. L'absence d'égards la gêne moins que l'absence d'homme.

Affamée, elle tombe bientôt dans les bras d'un ingénieur qui ne lui plaît pas et la traite vite avec une parfaite muflerie... Pour la consoler survient alors un jeune homme ravissant, discret, un peu mystérieux, qu'elle ne tarde pas à adorer. Est-ce pour cette fois le bonheur? Pas encore; cette fille de Sisyphe apprend soudain que l'aimé fait la traite des blanches. Désespérée, Marie tente en vain de s'empoisonner et lutte longtemps contre la mort. Elle s'en tirera d'ailleurs, mais pour faire d'autres bêtises, sans doute, car, comme le dit à peu près « la bande » qui enveloppe le livre, elle peut se libérer d'un homme, mais non pas de l'amour...

Le roman, d'une vérité massive, est écrit avec soin.

Notre vieille maison, par le comte **Wladimir d'Ormesson** (*Champion*). — **Le château de Voisins,** par le comte **de Fels** (*Gazette illustrée des amateurs de jardins*).

« Notre vieille maison! » En écrivant ces mots, le comte Wladimir d'Ormesson est en droit de songer aussi bien à sa famille qu'à sa demeure. Et, en vérité, il peut être fier de l'une comme de l'autre. De génération en génération ses ancêtres ont été des serviteurs des rois, intelligents, intègres et fidèles; comblés d'honneurs et n'y tenant point, les Ormesson ont formé une des plus illustres

lignées de ces « Grands parlementaires », qui comptent parmi les meilleurs soutiens de la monarchie.

Olivier le Fèvre, conseiller d'État, intendant des Finances, président de la Chambre des comptes, acquit au milieu du XVIe siècle la terre et la seigneurie d'Ormesson, sise près d'Enghien. Par ses soins, bâtiments et domaine furent si heureusement aménagés que le roi Henry III, y étant venu à plusieurs reprises, désira les acquérir. Mais Olivier « qui aimait cette maison comme l'ouvrage de ses mains » réussit à « détourner le coup... » Henri IV, à son tour, vint fréquemment à Ormesson, à propos de quoi l'historien insiste à bien juste titre sur le caractère patriarcal qu'avait conservé alors la monarchie. On n'imagine pas Louis XV entretenant des rapports aussi familiers avec un ministre « robin »... André d'Ormesson, fils d'Olivier, et comme lui conseiller d'État, épousa Anne le Prévost, qui apporta à la famille le château et la terre d'Amboile, où les Ormesson allaient dorénavant habiter, et à laquelle ils donnèrent finalement leur nom[1]. Le château qui, selon la tradition, aurait été construit par Henri IV, pour Gabrielle de Santeny, sa maîtresse... une de ses maîtresses... présentait pour les Ormesson la commodité d'être plus proche de leur hôtel de Paris, qu'Androuet du Cerceau avait édifié dans le Marais à l'angle de la rue Saint-Antoine et de cette rue *Pute-qui-muse*, dont la pudeur devait faire par la suite la rue du *Petit-Musc*. Après la mort d'André, Olivier II devint le maître du château, qu'il fit entourer par Lenôtre d'un splendide décor classique de pièces d'eau, de parterres et d'allées. Cet Olivier II est peut-être le plus célèbre des Ormesson : conseiller au Parlement et conseiller d'État, il fit partie de la Chambre de Justice qui jugea Fouquet. En dépit des instances... et des menaces... du roi et de Colbert il se refusa à admettre que le surintendant des finances, sans nul doute incapable de malversations, eût par surcroît commis le crime de lèse-majesté et, par sa courageuse attitude, il sauva la tête de Fouquet, conquit dans tout le pays une immense popularité... et tomba en disgrâce. Pendant la longue retraite qu'il dut faire alors dans son château, il reçut tour à tour, ainsi que son « Journal » en fait foi, madame de Sévigné, Bossuet, Turenne, Racine, Boileau, la Fontaine... On voit qu'Ormesson est peuplée de mânes et de souvenirs...

Il y en a trop même pour cette simple analyse et nous devons passer sous silence deux Ormesson du XVIIIe siècle, tous deux conseillers d'État, qui imprimèrent leur marque au château en reconstruisant une des façades dans le goût de Gabriel; il faut en

1. Louis XV érigea Amboile en marquisat d'Ormesson en 1758.

venir ici à Henri d'Ormesson, contrôleur général des finances, qui, élu maire de Paris en 1792 déclina cet honneur, mais ne put refuser d'être président d'un des six tribunaux de Paris... Le soir, après les journées fiévreuses ou sanglantes de la ville, le magistrat regagnait Ormesson, où il retrouvait, à quelques lieues de la fournaise, une tranquillité idyllique... Pourtant, le soir du 21 janvier 93, en apprenant l'exécution du roi, un des hôtes du château devint fou... A la fin de la même année, Henri d'Ormesson était arrêté par ordre de ce comité de sûreté générale, où régnait le farouche Amar dont M. Lenôtre évoquait récemment la troublante figure.

Au XIXe siècle le château aurait connu une vie parfaitement paisible, s'il n'avait reçu, en 1870, la visite des Allemands, lesquels, pour se distraire, jetèrent les meubles dans la pièce d'eau...

Depuis 1914, Ormesson appartient au comte Wladimir, qui ne s'est pas contenté d'en écrire l'histoire. Par ses soins le vieux parc de Lenôtre a retrouvé sa splendeur. Les broussailles ont déserté les allées qu'elles avaient envahies et le grand canal, débarrassé des 15 000 mètres cubes de vase qui l'avaient comblé, offre au ciel de nouveau son miroir.

On connaît le bel ouvrage que le comte de Fels a consacré à Gabriel. Il a apporté une importante documentation inédite et permis pour la première fois d'apprécier l'œuvre de ce grand artiste dans toute son ampleur. Cet œuvre comme celui de tout grand architecte, n'a pas été entièrement construit, il comporte bien entendu une grande part de dessins et de projets. Après avoir longuement étudié ces travaux et les ouvrages de Blondel, disciple de Gabriel, le comte de Fels a pu conclure que notre grand art architectural français n'avait pas eu ce plein épanouissement *dans le temps* qui lui eût permis de donner une réalisation matérielle de *toutes* ses ressources, de toutes ses formules.

En construisant le château de Voisins, le comte de Fels a montré que l'on pouvait encore, en se conformant à la grammaire suggérée ou rédigée par ces maîtres de l'art français, faire œuvre originale et il a construit une demeure qui a grandement enrichi notre trésor d'art national.

La Gazette illustrée des amateurs de jardins qui, chaque année, dans une livraison ornée de belles illustrations, évoque un grand château français, publie cette année un fragment des souvenirs inédits du comte de Fels, grâce auquel nous pouvons revivre les diverses phases de cette grande création.

Privé du secours des photographies, il nous est assez difficile

d'expliquer ici à quelles sortes d'obstacles la construction de Voisins et des splendides jardins qui l'entourent s'est heurtée, et comment le comte de Fels, assisté de M. Sergent pour le château et de M. Duchêne pour le parc, a réussi à en triompher.

Toutefois, étant donné que le château placé sur une éminence, devait être entouré d'un décor classique — terrasses descendant vers des pièces d'eau, vastes escaliers de pierre, parterres en broderie —, et que d'autre part une forêt fournissait à ces jardins eux-mêmes un entourage plutôt sauvage *et romantique*, il apparaît bien qu'un des problèmes les plus délicats était de ménager la transition entre ces... « styles » si différents.

De cette difficulté Voisins n'offre pas seulement une solution, mais en vérité trois, et ce n'est pas la seule originalité de ce domaine, dont le créateur a réussi, dans un des parterres, à montrer vers quel style « Louis XVII » eût évolué l'art français des jardins, si la vogue de l'anglo-chinois, trop aimé par la reine Marie-Antoinette, n'avait soudain interrompu son développement logique.

Le lecteur de la *Gazette* ou le promeneur de Voisins, quand il aura contemplé et pensé ces jardins admirables que décorent des œuvres de Jean de Bologne, de Clodion, de Girardon, ne doutera pas qu'ils ne méritent, au même titre que ceux des domaines les plus célèbres, ce nom de « jardins de l'intelligence » que M. Corpechot donna si heureusement naguère à ces jeux pleins de raison qu'un siècle artiste avait inventé de faire avec la Nature.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1930

		Pages.
M. CONSTANTIN-WEYER	La Vie du général Yusuf. — I	5
ROBERT DE TRAZ	M. Masaryk et M. Benès	33
LUC DURTAIN	Écorce de Singapour	62
GEORGES SUAREZ	Clemenceau de 1914 à 1917	81
MICHEL OSSORGUINE	Ce doux nom : Natacha	111
MAURICE GENEVOIX	L'Assassin. — III	128
FERNAND DE BRINON	Notes sur la Conférence de Londres	158
ROGER LABONNE	Au Maroc. Colonisation et Pacification. — I	174
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Ce qu'on entend à l'Opéra-Comique	192
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	207
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	217

LIVRAISON DU 15 MARS 1930

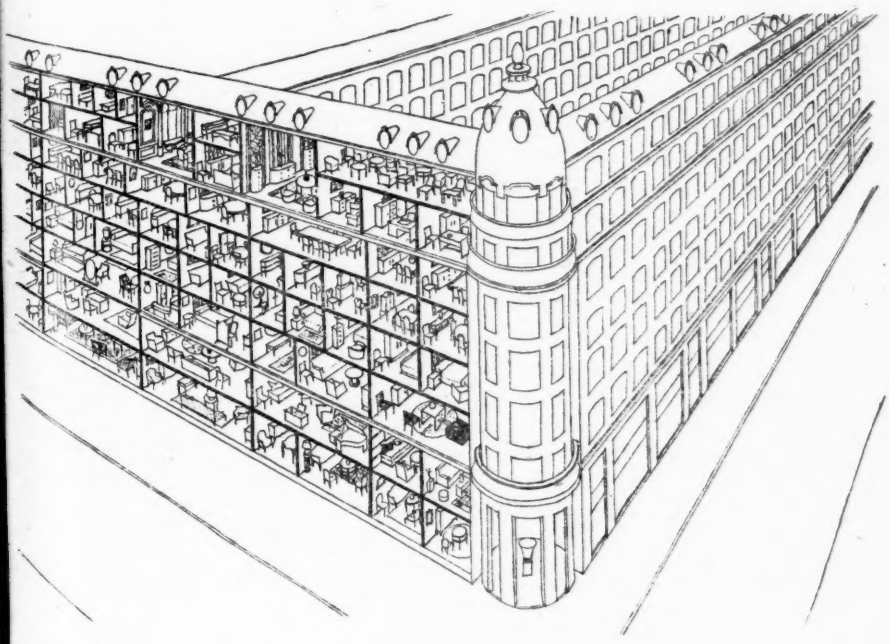
PIERRE DE NOLHAC	Souvenirs de Jeunesse en Italie	241
FERDINAND GOETEL	« Schmerzenreich ». — I	258
LUC DURTAIN	Colonie chinoise	285
M. CONSTANTIN-WEYER	La Vie du général Yusuf. — II	303
CHANOINESSE DE FRANCLIEU	Mémoires sur la Cour des Condé	333
ALBERT THIBAUDET	Molière et la Critique	365
MAURICE GENEVOIX	L'Assassin (*fin*)	395
ROGER LABONNE	Au Maroc. Colonisation et Pacification. — II	439
MARCEL LUCAIN	Une Idée en marche : la Concentration	457
HENRY BIBOU	Parmi les Livres	464

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1930

		Pages.
PRINCESSE BIBESCO	Barcelone 1930	481
HENRI CHARDON	Notre Paris!	490
GEORGES DUHAMEL	Scènes de la Vie future. — I	506
LUC DUBTAIN	Dragons et Machines	536
LOUIS BATIFFOL	Les Difficultés de Louis XIV avec les Alsaciens. I.	564
J.-M. BOURGET	Foch devant Napoléon	594
FERDINAND GOETEL	« Schmerzenreich » (*fin*)	627
LOUIS HOULLEVIGUE	Émission et Ondulations	661
M. CONSTANTIN-WEYER	La Vie du général Yusuf. — III.	671
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	690
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	702

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1930

GABRIEL HANOTAUX	Origines érythréennes de la Pensée occidentale	721
FRANÇOIS MAURIAC	Ce qui était perdu. — I	742
ÉMILE LUDWIG	Gœthe	770
GEORGES DUHAMEL	Scènes de la Vie future. — II	789
Vtesse DE BEAUSIRE-SEYSSEL	Un cousin de l'Impératrice Joséphine	818
LOUIS BATIFFOL	Les Difficultés de Louis XIV avec les Alsaciens. II.	843
M. CONSTANTIN-WEYER	La Vie du général Yusuf (*fin*)	872
IGNOTUS	Au milieu de la Législature	911
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	921
MARCEL ACHARD	Le Mouvement dramatique	931
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	938



EXPOSITION

de tous les Styles

Décoration - Ameublement

Cette exposition groupe
450 pièces dont 200 pièces installées.
Elle est réalisée par la maison
d'ameublement la plus puissante d'Europe

MERCIER FRÈRES

100, Faubourg Saint-Antoine

Au palais de Marbre, 77, Avenue des Champs-Élysées, Mercier frères expose un choix considérable de lampes — de tapis — d'estampes — de coussins de verreries, etc.

PETER PAN
phonos portatifs nouveaux
Réveillez-vous en musique avec
PETER PAN CLOCK
à la fois
RÉVEIL-MATIN,
PENDULE et PHONO
PETER PAN SPORT transporte ses disques
PETER PAN VOYAGE dimensions d'un Kodak
Gros: Ets MONCHARMONT 9, rue Pasquier
Breveté S.G.D.G. et tous pays - LEVALLOIS - PERRET (Seine)

Nouvelle amélioration des Services Maritimes BORDEAUX-CASABLANCA

(*France-Maroc*)

Entre le Maroc et les deux tiers de la France y compris Paris, entre le Maroc d'une part, la Belgi et l'Angleterre de l'autre, la voie la plus économique est celle qui comprend les services maritimes de Compagnie Générale Transatlantique reliant Bordeaux et Casablanca.

Cette ligne, qui a été dotée à l'automne dernier d'un nouveau paquebot " *Le Meknès* " de beaucoup p rapide et plus confortable que ses devanciers, vient de recevoir un second paquebot du même type "*Le Marrak*

Ces deux unités assurent la totalité du service dans des conditions exceptionnelles de rapidité per tant d'accomplir la traversée entre Bordeaux et Casablanca en 68 heures environ.

Les départs ont lieu régulièrement chaque semaine le mercredi de Bordeaux et le mardi de Casabla

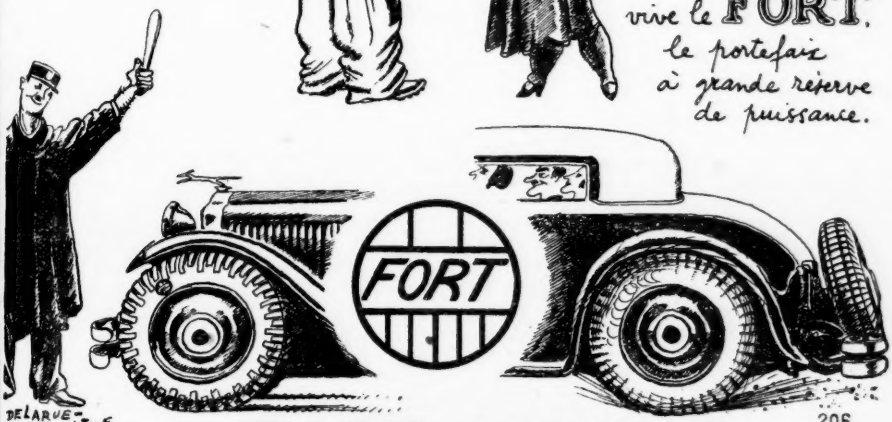
Dans le sens Maroc-France, l'horaire de la traversée donne la correspondance avec le rapide Bordeaux-Paris de telle sorte que le passager parti de Casablanca le mardi à 11 heures peut arriver à P Qua d'Orsay dans la nuit du vendredi au samedi à minuit 12.

CUSENIER
LIQUEURS DE LUXE
PRUNELLIA
NULLE LIQUEUR
N'EST PLUS DÉLECTABLE

vive le **FORT**
le type
à grande réserve
de puissance.

vive le **FORT**,
l'abri tutélaire
à grande réserve
de puissance.

vive le **FORT**,
le portefaix
à grande réserve
de puissance.

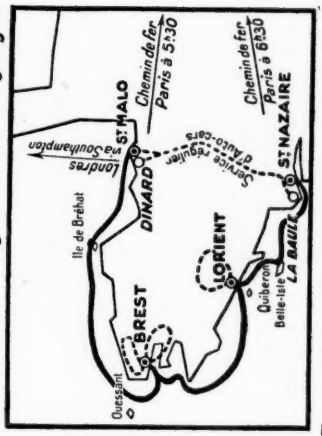


206.

vive le **FORT DUNLOP**
le pneu à grande réserve de puissance.

88 SEINE CM 57935 et 57587

PENDANT VOS VACANCES
FAITES UNE CROISIÈRE SUR
LES
CÔTES DE BRETAGNE
DE SAINT-MALO
à SAINT-NAZAIRE
ou vice-versa
EN 6 JOURS
JUIN-SEPTEMBRE
Renseignements: Bureaux de tourisme des Chemins de fer de l'Etat et principales Agences de voyages



Excursions facultatives en auto-cars aux escales de BREST et de LORIENT

PRIX DU PASSAGE (Repas non compris) 550 frs

EXCURSION COMPLÈTE (Hotels, Cars et Pourboires compris) 1.180 frs

PAYSUS - PARIS

Les Bonnes Relations entre la FRANCE et le MAROC au départ de Paris-Quai d'Orsay

1. — Par Hendaye, Madrid, Algésiras et Tanger (service quotidien).

Trains rapides (1re-2me classes et toutes classes) et services de luxe, (wagons-lits, la nuit; wagons-salons le jour) en France et en Espagne; trajet minimum de Paris à Tanger en 44 heures par le " Pyrénées-Côte d'Argent "; **moins de 3 heures de mer**. Correspondance immédiate à Tanger par train rapide pour Fez, Rabat, Casablanca et Marrakech.

2. — Par chemin de fer Paris-Toulouse et par avion au départ de Toulouse.

Service aérien **quotidien** de Toulouse pour Tanger, Rabat et Casablanca. Une nuit en chemin de fer et une journée d'avion.

3. — Par Hendaye, Madrid, Gibraltar et Casablanca.

Service maritime hebdomadaire — 18 heures de mer — Trains rapides (1re-2me classes et toutes classes) et services de luxe en France et en Espagne. Trajet minimum en 57 heures par le " Pyrénées-Côte d'Argent ".

4. — Par Toulouse, Port-Vendres, Oran et Oudjda.

Service maritime hebdomadaire — 31 heures de mer — Trains rapides toutes classes et couchettes Paris—Port-Vendres-Quai; transbordement direct du train au paquebot. Au départ d'Oran train jusqu'à Oudjda; entre Oudjda et Fez correspondance automobile.

5. — Par Bordeaux et Casablanca.

Service maritime hebdomadaire. Traversée en trois jours par le nouveau paquebot rapide et confortable " Meknès ".

Pour tous renseignements s'adresser à l'Agence spéciale de la Compagnie d'Orléans, 16, Bd des Capucines, à Paris, ou aux principales Agences de Voyages.

VAN CLEEF & ARPELS

JOAILLIERS

22, PLACE VENDÔME

PARIS

Le Touquet

Deauville

Cannes

Nice

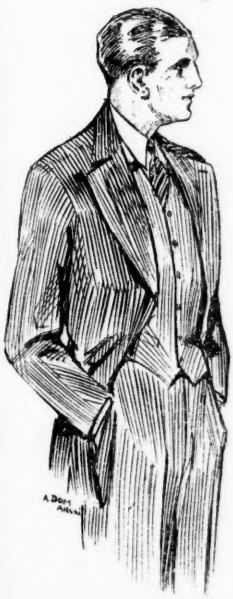
à New-York : VAN CLEEF & ARPELS. inc.
671, Fifth Avenue.

ÉDOUARD JONAS

OBJETS D'ART
TABLEAUX ANCIENS

BASTIANO MAINARDI
XVe SIÈCLE

3, Place Vendôme



NICOLL

vient de recevoir
ses nouveaux tissus dans lesquels
il exécute ses

COSTUMES
sur mesures à
800 frs.

PARDESSUS
675 frs.

29, Rue Tronchet, PARIS

Comptoir National d'Escompte
DE PARIS

Capital 400 millions de francs,
entièrement versés.
Siège social : **Rue Bergère (9e)**
Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris (2e).

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, 14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain ; 49, avenue des Champs-Élysées ; 35, avenue Mac-Mahon ; 1, avenue de Villiers ; 12, boulevard Raspail et dans les principales Agences de France.

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

SALONS DES ACCRÉDITÉS
Succursale : 2, place de l'Opéra.

Installation spéciale pour voyageurs. Émission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de Poste. Réception et réexpédition des lettres.

Service Spécial de Tourisme en liaison avec la Compagnie Française de Tourisme.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX ET BURIN, *34, rue Richer, Paris 9e.*

Téléphone : Central 72-71.

MAISON D'ANGLE, 23, RUE MULLER.
Contenance : 155 m. Revenu : 26.112 fr.
M. à p. **230.000 fr.** Adjon ch. not. 29 avril.
S'ad. **Me SAUCIER**, not. 164, faubg St-Honoré.

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"

Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS (IXe)
Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

Vous êtes attaché à votre tabac, Caporal Ordinaire, Caporal Supérieur ou Maryland. Mais vous tenez aussi à avoir des cigarettes bien présentées.

Fumez alors les Gitanes. Nettes et lisses dans leurs élégants cartonnages (étuis de 20 — boîtes de 50) elles seront la marque de votre bon goût et vous aurez avec elles tout l'arome de votre tabac préféré.

Un vrai tabac de fumeur mais aussi un boitage élégant

GITANES

REGIE FRANCAISE
CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

NICOLAS

fines bouteilles

214 dépots

Imprimerie Paul Brodard et Joseph Taupin, Coulommiers.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. Seine 74-390 Téléph. : Littré 51-18 Ch. Postaux Paris 225-06

" Collection Française "

La " COLLECTION FRANÇAISE " est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage est uniformément fixé à 1021 exemplaires sur papiers de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

Format : 15 sur 20 pour les Rives, 16 sur 21 pour les autres papiers.

Pour paraître fin avril :

L'ATLANTIDE

Par Pierre BENOIT

(70 aquarelles de Pierre Rousseau)

Pierre Rousseau, l'illustrateur d'**Aphrodite** et de tant de livres célèbres, a rapporté d'Afrique quantité d'études qui lui ont permis de donner, pour l'**Atlantide,** le décor, les costumes, les types et les paysages, dans leur couleur vraie.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

N°s 1 à 21	: 21 exemplaires sur Madagascar, avec deux originaux	**380** fr. *(souscrits).*
N°s 22 à 36	: 15 exemplaires sur Annam, avec un original	**300** fr.
N°s 37 à 56	: 20 exemplaires sur vélin d'Arches	**250** fr.
N°s 57 à 1021	: 965 exemplaires sur vélin de Rives	**200** fr.

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

PARIS — 82, Rue Bonaparte (VIe) — PARIS

VIENT DE PARAITRE :

L. DESNOYERS

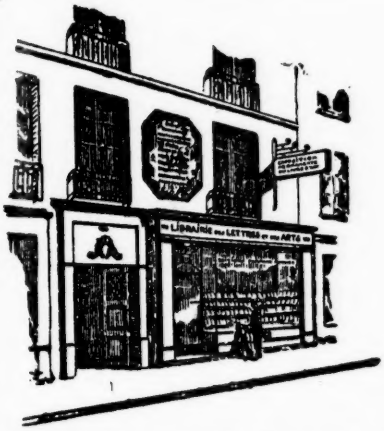
HISTOIRE DU PEUPLE HÉBREU

Les Juges et les Rois jusqu'à la mort de Salomon

3 vol. in-8 de chacun 430 pages avec cartes. Brochés . . . . . **100** fr.

Tome I, 2e édition. *Les Juges* (ne se vend qu'avec les tomes II et III). Tome II. Tome III. *Saül, David, Salomon* (ces deux volumes ne se vendent pas séparément). Brochés . . . . . **70** fr.

La réponse à l'œuvre de RENAN



LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS
ÉDITIONS FERNAND ROCHES
Société au Capital de 800.000 francs

VOICI

une MAISON
de bonne volonté

Elle est organisée pour donner satisfaction aux abonnés et lecteurs de la
Revue de Paris

Achetez vos livres

A LA LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS

150, boulevard Saint-Germain, 150
PARIS (6e)
Chèques Postaux : Paris C. 1231-97

Les commandes sont exécutées par retour du courrier.

SUR simple demande, la " *Librairie des Lettres et des Arts* " vous fera connaître les facilités qu'elle a créées, telles que **LE COLIS DES LETTRES**, le service d'abonnement mensuel aux nouveautés, etc... Elle envoie gratuitement chaque mois un catalogue complet de toutes les nouveautés classées par matières.

LIBRAIRIE STOCK

Delamain et Boutelleau - Éditeurs - Paris

7, rue du Vieux Colombier 6e — Tél. Littré 00-70

Pour paraître le 25 Avril

COMTE H. DE KEYSERLING

ANALYSE SPECTRALE DE L'EUROPE

(DAS SPEKTRUM EUROPAS)

traduit de l'allemand par A. HELLA et O. BOURNAC

Un volume de 380 pages in-8° carré (14×22,5)
Tirage limité à 2.250 exemplaires numérotés.
sur pur fil. **100 fr.**
sur alfa.... **45 fr.**

Un travail préliminaire à la constitution d'une Europe

Définition, mission et critique de chaque peuple dans un brillant essai qui plaira au pays de Voltaire!

SENSATIONNEL!!!

Enfin... une porte ouverte sur le grand mystère au ***Pays Rouge.***

DEUX LIVRES qui se sont imposés, car ils sont BIEN FRANÇAIS

Éditions TALLANDIER

75, rue Dareau PARIS (14e)

Georges LE FEVRE

Un Bourgeois au pays des Soviets

12 fr.

Impressions multiples et remarquables recueillies dans un voyage de 8.000 kilomètres à travers l'U. R. S. S. (de la Baltique à la Caspienne, de l'Oural au Caucase) qui font conclure par l'auteur : « On est bougrement mieux chez nous! »

Colonel CAMPAGNE

Le Chemin des Croix

15 fr.

Il nous fallait un livre qui nous donnât enfin la psychologie du chef pendant la formidable guerre et, aussi, et surtout, la psychologie du soldat vue par un chef, et quel chef!
Paul CHACK

Paul de ROSAZ

Rien à Signaler

12 fr.

Ce qui se passait sur le front lorsque le communiqué enregistrait seulement « Rien à signaler ».
Combattants de l'Infanterie... martyrs de la guerre... ce livre est écrit pour vous, à la gloire de vos morts.

LIBRAIRIE VALOIS

Téléph. Odéon 36-26 **7, place du Panthéon** *Chèques postaux Paris 3155*

VIENNENT DE PARAITRE :

■ ***Explorations du monde nouveau***

ANDRÉE VIOLLIS

Tourmente sur l'Afghanistan

In-8°, sur beau papier
16 photographies
hors texte **15 fr.**

Une exploration passionnante par avion au pays qui est une des plaques tournantes de l'Univers — et le récit de la tragédie d'Amanoullah et d'Habiboullah — conséquence du duel entre le capitalisme britannique et le communisme moscovite.

Le " ***Cahier d'Hiver*** " des ***MARGES***

L'Année littéraire 1929

par Adolphe BASLER, Henri CHARPENTIER, René DUMESNIL, Solange DUVERNON, Georges LE CARDONNEL, Pierre LEGUAY, Henri MARTINEAU, Eugène MONTFORT, Georges PILLEMENT, Maxime REVON, Pierre ROSSILLION, Denis SAURAT

Le Cahier de 160 pages. . **10 fr.**

ABONNEMENTS UN AN *(Quatre cahiers)* { France : 35 fr. Étranger : 45 fr.

■ ***Souvenirs et récits de notre temps***

PETER MARTIN LAMPEL

Jeunesse Trahie

Roman de la Reichswehr noire

Traduit de l'allemand par CHARLES REBER

Un document unique sur les organisations militaires secrètes du Reich.

In-8°, beau papier . . . . . **15 fr.**

PIETRO NENNI

Ancien Directeur de l'Avanti.

Six ans de guerre civile en Italie

L'énigme fasciste expliquée par un proscrit qui fut l'ami et le camarade de prison du " duce " et l'adversaire implacable de la dictature.

In-8°, beau papier . . . . **15 fr.**

CHEZ PLON

PRIX MINERVA 1930

SIMONNE RATEL

TROIS PARMI LES AUTRES

Roman. In-16 . . . . . 12 fr.

GEORGE ANDRÉ-CUEL

EL GUELMOUNA

MARCHAND DE SABLE

Roman. In-16, avec un croquis . . . . . 15 fr.

MARTHE BASSENNE

Un drame de conscience du grand roi

LE CHEVALIER DE LORRAINE ET LA MORT DE MADAME

In-16, avec 4 gravures hors-texte . . . . . 15 fr.

JEHANNE D'ORLIAC

DIANE DE POITIERS

Grant' Sénéchalle de Normandie

In-16, avec 3 gravures hors-texte . . . . . 15 fr.

" LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES "

— 31 —

LOUIS LATZARUS

BEAUMARCHAIS

In-16 sur alfa . . . . . 16 fr.

" LA PALATINE "

COLLECTION D'ÉDITIONS ORIGINALES

— 8 —

MICHEL DAVET

LE PRINCE QUI M'AIMAIT

ROMAN

In-8° écu sur alfa tiré à 2.200 exemplaires numérotés . . . . . 25 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX

HENRY DAGUERCHES

avec ses très beaux romans

CONSOLATA, FILLE DU SOLEIL
LE KILOMÈTRE 83
MONDE, VASTE MONDE

vient d'obtenir le

PRIX DES FRANÇAIS D'ASIE

qui a été décerné pour la première fois

Chaque volume : **12** fr.

Collection " LE PRISME

JOSEPH PEYRÉ

XÉNIA

— ROMAN —

Le Cadre : palaces... sports d'hiver
Le Thème : l'amour qui détruit

Un volume : **12** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-XIe

Vient de paraître :

DMITRY MEREJKOSVKY

VIE DE NAPOLÉON

TOME PREMIER

(1769-1807)

Traduit du russe par M. DUMESNIL DE GRAMONT

Cet ouvrage sera complet en deux volumes

... l'épopée de Napoléon

Un volume : **12** fr.

Il a été tiré
500 exemplaires numérotés sur papier Outhenin Chalandre
constituant l'édition originale : **15** fr.

Il a été tiré en outre
20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande : **100** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.

ois
50
»
»
50

les
ger
de

nie

ent

de

evue
lites

lui

50
50